BIBLIOTHÈQUE DOMINICAINE

LETTRES
DE
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR E. CARTIER

SECONDE ÉDITION

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1886

BIBLIOTHÈQUE

DOMINICAINE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (SARTHE)

LETTRES

DE

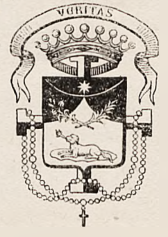
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR E. CARTIER

TOME I

SECONDE ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE MM. POUSSIELGUE FRÈRES
15, RUE CASSETTE

—

1886


BIBLIOTHECA
UNIV JAGIELL
CRACOVIENSIS

INTRODUCTION

Numquam sic locutus est homo, et absque dubio ista non est mulier quæ loquitur; imo Spiritus sanctus loquitur in ea.

(Lettre du B. E Maconi.)

L'Église au xive siècle. Mission providentielle de sainte Catherine; sa vie publique et son action à Sienne et en Italie. — Ses rapports avec Grégoire XI. Son ambassade à Avignon; elle ramène le Pape à Rome; sa légation à Florence. — Urbain VI et le Schisme d'Occident. Démarches auprès des cardinaux et des princes. Sainte Catherine offre sa vie et meurt pour l'Église.

L'action de la Providence, dans l'humanité comme dans la nature, est toujours souveraine. Elle gouverne les peuples par des lois justes et bonnes ; ceux qui les observent y puisent une sève de vie et de grandeur, tandis que ceux qui s'en éloignent trouvent nécessairement la décadence et la ruine. Dieu cependant, pour défendre son plan général contre les égarements de la liberté humaine, manifeste quelquefois sa miséricorde et sa puissance par des secours inespérés. La main des faibles relève les forts, et ceux qui devaient périr sont miraculeusement sauvés.

La France a été ainsi délivrée par la Providence. L'ennemi avait envahi son territoire; ses armées étaient vaincues, ses princes divisés, et le successeur de saint Louis, trahi par une mère coupable, perdait dans une vie frivole les derniers lambeaux de sa royauté. Le Dieu de Judith et de Débora, pour sauver cette nation, qui lui était chère, choisit une jeune fille qui gardait les troupeaux dans une vallée paisible de la Lorraine. Jeanne d'Arc entendit des voix mysrieuses, et leur obéit. Elle s'arma d'une épée qui l'attendait à l'ombre d'un autel; sa bannière, victorieuse à Orléans, conduisit son souverain dans la ville où le pouvoir du Ciel devait consacrer celui de la terre. Puis, quand sa mission fut terminée, Jeanne d'Arc couronna par le martyre la pureté de sa vie et de sa gloire. Elle triompha une dernière fois des Anglais, qui se déshonorèrent par son supplice, et elle monta sur le bûcher comme une victime sans tache dont la mort devait obtenir le salut de sa patrie. Vierge sainte et sublime, Jeanne d'Arc doit avoir un culte dans tous les nobles cœurs, et son souvenir y faire naître un élan de reconnaissance vers Dieu, qui, par son moyen, sauva la France.

Quelque grand que soit ce miracle historique, Dieu en fit un plus grand lorsqu'il donna sainte Catherine de Sienne à l'Église. Il ne s'agissait pas seulement des intérêts passagers de la terre, il fallait encore sauvegarder ceux du ciel, et préserver d'une ruine inévitable cette monarchie pontificale sur laquelle reposent l'unité du dogme, la force de la hiérarchie et la perpétuité de l'enseignement. L'Église, au XIVe siècle, subissait une de ces épreuves terribles

qui nécessitent l'intervention extraordinaire de la Providence. Ce que la violence des persécutions et les ruses de l'hérésie n'avaient pu faire, la séduction de la richesse et de la puissance allait l'accomplir. La foi s'affaiblissait, l'ardeur des croisades était éteinte, et partout les chrétiens se combattaient. La politique perfide de Philippe le Bel et les caresses des rois de France menaçait de plus corrompre et de plus détruire que l'ambition et les guerres des empereurs d'Allemagne. L'Église, dans la personne des papes, était captive sur les bords du Rhône. Le tombeau des Apôtres était silencieux et sans gloire. Rome, livrée à l'anarchie, voyait renouveler sa ruine, et l'œuvre de tant de siècles et de tant de saints paraissait au moment de périr.

Cette fois, Dieu, pour la protéger, ne choisit pas un de ces génies longuement préparés dans la solitude du cloître. Ce ne fut pas Hildebrand ou Bernard, dont la haute intelligence et la ferme volonté prévalurent dans la tempête. Son regard miséricordieux s'arrêta sur une pauvre jeune femme sans naissance et sans instruction, et il en fit un prodige de sainteté, de sagesse et d'autorité. Cette voix humble et douce domina l'orage. Sainte Catherine de Sienne tira Grégoire XI des enivrements de la patrie, brisa les chaînes trop aimées de sa captivité, et le ramena dans la Ville sainte. Elle combattit les scandales, réconcilia les haines, pacifia l'Italie bouleversée; puis, lorsque s'éleva le schisme d'Occident, conclusion fatale de la décadence des mœurs et de l'influence française, elle accourut soutenir Urbain VI, défendre l'unité de l'Église auprès des princes de

la terre, et mourir enfin en holocauste, victorieuse de cette puissance infernale qui ne doit jamais prévaloir.

Cette action de sainte Catherine de Sienne dans l'Église a été jusqu'à présent méconnue en France. Nous allons la montrer dans les événements contemporains et dans les lettres dont nous donnons la traduction. Ce sera le complément de la tâche que nous nous étions imposée. En publiant la *Vie de sainte Catherine* de Sienne, écrite par le bienheureux Raymond de Capoue, nous avons prouvé sa sainteté par un témoignage d'une incontestable fidélité. Son *Dialogue* nous a fait connaître la beauté de son intelligence et la pureté de sa doctrine. Il nous reste à voir maintenant comment Dieu utilisa ces éléments d'action pour sa gloire et son Église.

L'histoire de sainte Catherine touche à des événements et à des doctrines qui intéressent la France; elle se rattache au séjour des papes à Avignon, à leur retour en Italie et au grand schisme d'Occident, dont la politique de nos rois fut la cause principale. Elle peut par conséquent éclairer quelques points obscurs de nos annales, et dissiper des préjugés sur nos rapports avec le Saint-Siège. Il faudrait peut-être la faire précéder de quelques considérations générales sur la constitution divine et sur l'indépendance nécessaire de l'Église. Il ne serait pas inutile aussi d'exposer les faits qui préparèrent le XIV[e] siècle; car tout s'enchaîne dans la vie de l'Église. Chaque époque, en unissant le passé et l'avenir, fait comprendre le plan que la Providence poursuit avec une admirable unité. La vérité ne change jamais. Les généra-

tions se succèdent, mais les principes et leurs conséquences sont toujours les mêmes. Les questions qui agitèrent le moyen âge ne nous sont donc pas étrangères. Nous ne chercherons pas cependant à les traiter dans les limites étroites de cette introduction ; nous laisserons sainte Catherine les résoudre par sa douce et lumineuse doctrine.

Notre intention est de tracer une esquisse rapide de sa vie publique. Le bienheureux Raymond l'indique à peine dans sa légende. Nous ne devons pas nous en étonner : il rendait témoignage de la sainteté de celle dont il pouvait, plus que tout autre, connaître les vertus, et il n'avait pas besoin de raconter à ses contemporains les choses qui s'étaient accomplies sous leurs yeux ; il lui était d'ailleurs difficile de bien exposer des événements que le temps n'avait pas expliqués. Il faut à l'histoire l'éloignement de la postérité pour bien juger le passé. Le bienheureux Raymond ne fait donc pas connaître l'action extraordinaire de sainte Catherine sur son siècle ; on peut même dire qu'il la cache plutôt qu'il ne la révèle. L'esprit, captivé par ces pages si riches d'onction et de poésie, ne sait trouver dans une existence si courte et si pleine, au milieu de tant de prières, d'extases, de pénitences et d'actes d'une héroïque charité, le temps consacré aux affaires publiques, à ses ambassades, et à ses rapports avec tous les États et toutes les puissances de son époque. C'est à peine si on découvre çà et là quelques passages qui servent de dates, de points de repère à cette vie extérieure auss. surprenante, aussi merveilleuse que sa vie intérieure. Ces deux vies du reste, se complètent l'une par l'au-

tre. La vie intérieure est le principe de la vie extérieure; elle explique l'action toute-puissante de sainte Catherine, et cette action prouve les grâces ineffables dont Notre-Seigneur comblait sa fidèle épouse.

L'histoire de sainte Catherine de Sienne est tout entière dans ses lettres, mais il faut savoir l'y découvrir. Les événements y sont rarement discutés. Sainte Catherine les contemple d'une sphère supérieure, et les éclaire d'une lumière divine qui les explique et les juge. Ses lettres sont pour ainsi dire purement spirituelles. Lorsqu'elle s'adresse aux Souverains Pontifes et aux princes de la terre, elle voit en Dieu les dispositions secrètes de leurs âmes, et elle leur propose une vérité qui doit être la règle de toute leur conduite. C'est à peine si quelques passages indiquent à quelle circonstance cette vérité s'applique, en même temps qu'ils montrent quelle autorité notre Sainte avait sur ses plus illustres contemporains. Ses lettres perdraient donc beaucoup de leur valeur historique, si le lecteur ne pouvait les rattacher aux événements, et les apprécier dans leurs rapports avec les personnes et les choses. C'est pour lui en offrir le moyen, que nous avons entrepris ce travail préliminaire. Nous laisserons de côté les pieux récits du bienheureux Raymond, et nous ne rechercherons dans la vie de sainte Catherine que l'enchaînement des faits, afin de pouvoir en rapprocher successivement les lettres qu'il est impossible de classer dans un ordre chronologique (1).

(1) La meilleure histoire de sainte Catherine de Sienne est

Les recherches des savants sur la famille de sainte Catherine de Sienne paraissent établir d'un manière incontestable son origine française. Les auteurs les plus compétents disent que vers l'année 1282, un seigneur français nommé Tiezzo ou Teuzzo, vint à Sienne, et acheta de la république un terrain hors les murs; il y bâtit plusieurs habitations qui furent appelées le Bourg, *Borgo*. Il eut deux fils : l'aîné, nommé *Bencivenne*, fut le chef de la famille Borghèse; et le cadet, nommé *Benencasa*, fut le bisaïeul de Jacomo, père de sainte Catherine. La France ne déclinera pas cet honneur, que lui offre l'érudition italienne (1).

Sainte Catherine vint au monde au moment où la peste noire envahissait l'Europe pour châtier la décadence du XIVe siècle. Elle naquit comme une promesse de salut, comme un arc-en-ciel dans la tempête, et l'on peut dire que la miséricorde et la vérité se rencontrèrent, que la justice et la paix s'embrassèrent sur son berceau.

Sa vie devait être courte, et Dieu lui donna une sainteté prématurée. Ses lèvres enfantines, connurent bientôt la prière, et la Grâce répandait un charme si grand sur sa personne, que tous se disputaient la douceur de sa présence. Dès l'âge de cinq ans, Notre-Seigneur, assisté de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean l'Évangéliste, la consacrait par une béné-

celle qui a été publiée à Naples par le P. Alphonse Capecelatro, religieux de l'oratoire. *Storia di santa Caterina da Siena, et del Papato del suo tempo*. Napoli, 1856.

(1) *Gigli, Diario Sanese*. — *Firenze illustrata*, p. 201. — *Miscellanee storiche*. Bibl. de Sienne, t. XXVII, n. 10. — *Storia di santa Caterina*, 1 vol., p. 244.

diction miraculeuse, en lui apparaissant au sommet de l'église de Saint-Dominique (1). A sept ans elle faisait vœu de virginité avec toute la maturité de la raison, et commençait son apostolat en prêchant à ses petites compagnes l'amour de Dieu et les austérités de la pénitence. Elle obéissait à l'inspiration céleste en vénérant les Frères Prêcheurs et en baisant la trace de leurs pas. L'Esprit-Saint l'initiait à leur double vie contemplative et active, en lui faisant désirer à la fois la solitude et le ministère de la parole. Elle voulait se cacher au fond d'un désert et prendre des habits d'homme, à l'exemple de sainte Euphrosine, afin de pouvoir travailler à la conversion des âmes.

Avec la jeunesse vinrent les épreuves et les combats. Ses parents ignoraient son vœu, et voulurent la décider au mariage. Sa mère s'efforça de lui donner le goût de la toilette et le désir de plaire. Ces pensées frivoles ne pouvaient entrer dans le cœur de Catherine; mais l'amitié qu'elle avait pour une de ses sœurs lui fit prendre quelque soin de sa parure. La pureté de son âme était si grande, que les instants consacrés aux choses du monde lui semblèrent un indigne outrage envers Dieu, et elle ne crut jamais assez l'expier dans les larmes et la pénitence. Ce fut la grande faute de sa vie, l'accusation la plus grave de ses confessions générales ; et ses regrets étaient si amers, que son directeur ne pouvait la consoler.

A partir de cet instant, elle ne s'arrêta plus dans la voie du Christ. Elle coupa ses cheveux pour rompre

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne,* Ire part., ch. II.

avec le monde et se soumit à toutes les persécutions de ses parents, qui ne purent rien obtenir. Le signe de Dieu était sur elle, comme la colombe que son père voyait pendant ses prières. La grâce la soutenait dans ses combats extérieurs et intérieurs. Le démon l'attaquait avec violence, mais Notre-Seigneur la protégeait et lui faisait toujours remporter la victoire. Le bienheureux Raymond raconte d'une manière admirable cette épopée de sa sainteté, ces épreuves qui grandissaient avec ses vertus, et ces austérités incroyables qui détruisaient la vigueur de sa jeunesse et lui laissaient les seuls forces que lui donnaient dans l'action l'amour de Dieu et le zèle pour le salut des âmes.

A quinze ans, sainte Catherine revêtait l'habit des sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, réservé jusqu'alors aux veuves et aux personnes âgées. Dieu la préparait par cette vocation à la mission qu'elle avait à remplir dans le monde; il l'appelait à un Ordre spécialement consacré à la défense de la Foi et de l'Église. Elle ne devait pas se consumer d'amour pour Dieu dans la sollicitude du cloître et à l'ombre du sanctuaire; elle devait paraître en public, convertir les populations, pacifier l'Italie, et devenir le conseil et le soutien de la papauté.

Après trois années de retraite et de silence, sainte Catherine, devenue par un mariage mystique l'épouse du Sauveur, commença son apostolat. Le bienheureux Raymond de Capoue raconte d'une manière poétique et touchante le passage de cette vie cachée, où elle eût désiré vivre et mourir, à cette vie publique, véritablement unique dans l'histoire de

l'Église. Après avoir rappelé ces paroles du Cantique des cantiques : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée, car ma tête est pleine de rosée, et ma chevelure est mouillée par les gouttes de la nuit. — J'ai quitté ma tunique, comment la reprendre? j'ai lavé mes pieds, comment les salir encore (1)? » il rapporte cet entretien, qui en est le sublime commentaire.

Notre-Seigneur dit à sainte Catherine : « Ouvre-moi, ouvre-moi par ton zèle la porte des âmes, afin que j'y puisse entrer; ouvre le chemin par lequel mes brebis iront chercher leur nourriture; ouvre pour moi, pour mon honneur, le trésor de la grâce et de la vérité, afin de la repandre sur les fidèles; ouvre-moi, ma sœur par conformité de nature, mon amie par la charité intérieure, ma colombe par la simplicité de l'esprit, ma toute immaculée par la pureté de l'âme et du corps. » Sainte Catherine répond : « J'ai dépouillé le vêtement des choses temporelles; comment le reprendre, puisque je l'ai jeté loin de moi; j'ai purifié de la boue du péché les pieds de mon affection, qui me portent où je vais, comment les salir encore? J'ai fui la société des hommes pour vous trouver, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Maintenant que j'ai obtenu miséricorde, que je possède votre grâce malgré mon indignité, dois-je abandonner ce trésor incomparable pour me mêler aux choses du monde, pour retomber dans mon ignorance et vous devenir peut-être odieu-

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, IIe part., ch. I. — Cant. v, 2, 3.

se? Non, Seigneur, non; votre bonté infinie ne commandera jamais à une âme une chose qui peut la séparer de vous. »

— « Calme-toi, ma fille bien-aimée ; il faut accomplir toute justice, et faire fructifier ma grâce en toi et dans les autres. Bien loin de vouloir me séparer de toi, je veux m'y unir davantage par la charité du prochain. Tu sais que mon amour a deux commandements : il faut m'aimer et aimer le prochain : c'est là, selon mon témoignage, toute la loi et les prophètes. Je veux que tu observes ces deux commandements. Il te faut deux pieds pour marcher, et deux ailes pour voler au ciel. Tu ne dois pas oublier que dans ta jeunesse, le zèle des âmes que j'avais mis et développé dans ton cœur allait jusqu'à te donner l'idée de prendre des habits d'homme et d'entrer, en te dépaysant, dans l'ordre des Frères Prêcheurs, pour travailler à la conversion du prochain. Si tu as tant désiré l'habit que tu portes maintenant, c'est parce que tu avais une dévotion particulière à mon fidèle serviteur Dominique, qui a surtout fondé son Ordre pour le salut des âmes. Pourquoi t'étonner et te plaindre de ce que je te conduis où tu désires aller dès ton enfance? »

— « Seigneur, que votre volonté, et non la mienne, s'accomplisse en toutes choses. Je ne suis que ténèbres, et vous êtes la Lumière; je suis le néant et vous êtes l'Être; je suis l'ignorance, et vous êtes la Sagesse du Père. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander comment j'exécuterai votre parole? comment moi, qui suis si faible et si misérable, pourrais-je être utile aux âmes? Mon sexe s'y expose, vous le

savez, pour bien des raisons. Les femmes n'ont aucune autorité sur les hommes, et les convenances nous interdisent des rapports fréquents avec eux. »

— « Ne suis-je pas Celui qui a créé le monde, et formé l'homme et la femme? Je souffle où je veux la grâce de mon esprit, Il n'y a pas pour moi de différence de sexe et de condition, et il m'est aussi facile de créer un ange qu'une fourmi, un ver de terre que des cieux nouveaux. Il est écrit de moi que j'ai fait tout ce que j'ai voulu, et rien de ce que l'esprit conçoit ne m'est impossible. Pourquoi donc t'inquiéter du moyen? N'en trouverais-je pas toujours un pour faire ma volonté? Je sais que ce n'est pas la désobéissance, mais l'humilité, qui te fait parler de la sorte; et je veux que tu saches qu'à cette époque, l'orgueil des hommes est devenu si grand, surtout dans ceux qui se croient sages et savants, que ma justice ne peut plus les supporter, et va les confondre par un juste jugement; mais parce que la miséricorde accompagne toutes mes œuvres, je veux d'abord leur donner une confusion salutaire, afin qu'ils reconnaissent et s'humilient comme les Juifs et les gentils, quand je leur ai envoyé des insensés que je remplissais de ma divine sagesse. Oui, je leur donnerai des femmes, ignorantes et faibles par nature, mais sages et puissantes par ma grâce, pour confondre leur orgueil. S'ils se reconnaissent, s'ils s'humilient, s'ils profitent des enseignements que je leur offrirai dans ces vases fragiles, mais bénis, je serai pour eux plein de miséricorde. Mais s'ils méprisent cette honte salutaire, je leur enverrai tant d'humiliations, qu'ils deviendront la risée de tout le

monde. C'est là le juste châtiment dont je frappe les orgueilleux. Plus ils veulent s'élever, plus je les abaisse au-dessous d'eux-mêmes. Pour toi, n'hésite pas à m'obéir, car je veux que tu paraisses en public. Je t'accompagnerai partout, je continuerai à te visiter, et je te dirigerai dans tout ce qu'il faudra faire. »

Cet entretien est la préface de l'histoire de sainte Catherine. Il fait comprendre le dessein de Dieu et la soumission de son humble servante. Sainte Catherine doit être, par sa faiblesse et par l'absence de tout secours humain, un miracle de la Providence qui confondra l'orgueil des princes de la terre. Notre-Seigneur l'a formée et l'a instruite lui-même au milieu des douceurs et des épreuves d'une vie extraordinaire : il lui a donné pour force et pour doctrine l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et il l'envoie répandre dans toute l'Église le feu de la charité dont elle est embrasée. L'action de sainte Catherine se développe comme un incendie. Nous pouvons la suivre de son étroite cellule à la Cour pontificale, et voir comment cette pauvre et faible femme a pu conquérir une autorité si grande sur son siècle.

La grâce attrayante qui l'entourait comme une auréole dès son berceau, et qui lui donnait déjà des disciples dans les enfants de son âge, augmenta avec les années. Elle répandait dans l'éclat de sa jeunesse le parfum de l'innocence ; et sa présence, au lieu de troubler ceux qui l'approchaient, leur communiquait au contraire le calme de la pureté (1). Lorsque

(1) Déposition de frère Barthélemy, de Sienne, au procès de Venise.

l'amour de Dieu la conduisit à servir le prochain, elle accomplit les œuvres que nous admirons dans les saints. Elle aima d'un amour merveilleux les pauvres, se dépouilla pour eux de ses vêtements, les soigna dans leurs maladies, et triompha de la nature révoltée en renouvelant les actes héroïques de sainte Élisabeth (1). Mais ce fut surtout à secourir les âmes dont elle voyait les plaies qu'elle appliquait son zèle. Elle les ramenait à Dieu par ses prières et ses conseils ; elle parlait sur les places publiques, et convertissait les multitudes d'hommes et de femmes que le bienheureux Raymond nous montre accourant des pays voisins, comme si elles étaient convoquées par une trompette mystérieuse. Sa parole même était souvent inutile : sa vue suffisait pour changer les cœurs et inspirer la plus vive contrition. Tous pleuraient leurs fautes et allaient les accuser ; trois confesseurs qui l'accompagnaient ne pouvaient suffire à les entendre (2).

Sa sainteté cependant trouvait des incrédules et des contradicteurs. Sainte Catherine, à l'exemple de son divin Maître, était exposée aux murmures et aux vains jugements des hommes. Sa conduite était censurée, et les grâces extraordinaires dont Dieu la comblait étaient traitées d'hypocrites supercheries. Elle était injuriée, jetée à la porte de l'église, et frappée pendant ses extases. Ses directeurs ajoutaient à ses tourments en s'opposant à ses communions fréquentes et en condamnant son abstinence miraculeuse.

(1) *Vie de sainte Catherine*, par le B. Raymond, IIe part., ch. III et IV.

(2) *Vie de sainte Catherine*, IIe part., ch. VII.

Outre le témoignage du bienheureux Raymond (1), nous avons la preuve de ces persécutions dans une lettre adressée à un religieux de Florence. Il est impossible de s'exprimer avec plus de sagesse, de douceur et d'humilité.

Sainte Catherine remercie son contradicteur du saint zèle et des inquiétudes qu'il a pour son âme : elle est bien certaine qu'il n'a d'autre mobile que le désir de l'honneur de Dieu et de son salut. « Vous craignez pour moi, lui dit-elle, les illusions : cette crainte que vous avez, mon Père, au sujet de mon abstinence, ne m'étonne pas ; et je vous assure que, si vous l'avez, je tremble moi-même, tant je redoute les tromperies du démon. Mais je me confie en la bonté de Dieu et je suis en garde contre moi-même, sachant bien que je ne puis rien en attendre. Vous me demandez si je crois ou si je ne crois pas pouvoir être trompée par le démon, et vous me dites que, si je ne le crois pas, c'est une preuve que je le suis. Je vous réponds que non seulement pour ce fait, qui dépasse les forces naturelles, mais pour toutes mes autres actions, ma faiblesse et la malice du démon me remplissent toujours de crainte. Je pense que je puis être dans l'erreur ; je sais et je vois que le démon a perdu la béatitude, mais non pas l'intelligence, et je comprends qu'avec cette supériorité d'esprit il pourrait bien me tromper ; mais aussi je me réfugie et je m'appuie sur l'arbre de la très sainte Croix ; je m'y attache, et je suis persuadée que, si j'y reste fixée et clouée par l'amour et par l'humilité, tous les

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIe part., ch. v.

démons ne pourront rien contre moi, non pas à cause de mes mérites, mais à cause de ceux de Jésus crucifié (1).

De semblables réponses devaient triompher de toutes les persécutions. Les contradicteurs de sainte Catherine devenaient ses disciples et reconnaissaient que Notre-Seigneur lui avait bien véritablement donné son intelligence et son cœur. Les hommes les plus éclairés admiraient ses paroles, et les religieux de tous les Ordres réclamaient ses conseils.

La grande plaie de l'Italie, au moyen âge, était les haines héréditaires qui divisaient les familles. La guerre du sacerdoce et de l'empire, les luttes féodales, les tempêtes de la démocratie avaient fait naître et entretenaient des inimitiés implacables qui ensanglantaient les jours les plus paisibles et entraînaient à leur perte les âmes et les corps. Sainte Catherine fut l'ange de la réconciliation pour toute l'Italie. C'était l'œuvre qui excitait le plus son zèle et qui l'occupait sans cesse. Elle avait reçu de Dieu, pour l'accomplir, une puissance miraculeuse; les ennemis les plus acharnés ne pouvaient lui résister. Ses lettres nous font connaître les ressources de sa douce éloquence. Elle leur disait : « La haine du prochain est une offense contre Dieu, et nous devons haïr cette haine parce qu'elle offense la Vérité, qui nous défend de haïr ceux qui nous font injure. Cette haine est contre nous; car celui qui reste dans une haine mortelle se haït plus que son ennemi. Pensez donc qu'il n'y a pas de comparaison entre le mal qu'on a pu

(1) Lettre CCCXIII.

vous faire et celui que vous vous faites à vous-même. Quelle comparaison y a-t-il entre le fini et l'infini ? aucune. Eh bien ! si je suis blessée dans mon corps, et si je hais pour l'offense qui m'a été faite, il s'ensuit que je blesse mon âme et que je la tue, en lui ôtant la vie de la grâce et en lui donnant la mort éternelle, si je meurs en état de haine, comme je puis le craindre. Je dois donc avoir une plus grande haine contre moi, puisque je tue mon âme, qui est infinie quant à son être, qui n'a pas de fin. Quelle différence avec celui qui tue le corps ! Le corps est une chose finie et corruptible, qui passe comme l'herbe des champs. Sa vie et sa valeur viennent uniquement du trésor de l'âme qu'il renferme. Quand cette perle précieuse lui est enlevée, ce n'est plus qu'un amas de corruption et de mort dont se nourrissent les vers. Je ne veux donc plus que, pour une offense faite contre ce corps, si pauvre et si méprisable, vous offensiez Dieu et votre âme, qui est infinie, en restant dans la haine et le désir de la vengeance. »

« Oui, mes enfants, le désir que j'ai de votre salut me fait souhaiter de voir la haine disparaître de votre cœur. Le premier mort est celui qui veut dans sa haine tuer son ennemi ; il s'est frappé lui-même avec le poignard de la haine, et il est mort à la grâce. Non, plus de guerre, pour l'amour de Jésus crucifié ; épargnez-vous les tourments de l'âme et du corps, et craignez les jugements divins, toujours suspendus sur vous. Les jugements des hommes ne ressemblent pas aux jugements de Dieu. Devant son tribunal, on ne peut en appeler et avoir des avocats et des procureurs. Le grand Juge donne pour avocat notre cons-

cience, qui se condamne elle-même et se juge digne de mort. Jugeons-nous dès cette vie pour l'amour de Jésus crucifié. Jugeons-nous pécheurs, et confessons que nous avons offensé Dieu. Demandons-lui miséricorde, et il nous la fera, si nous ne voulons pas condamner les autres et nous venger du prochain ; car la miséricorde que nous voulons pour nous, nous devons l'accorder aux autres. En pensant à ces choses, j'ai eu compassion de vos âmes, et j'ai voulu ne plus vous voir dans des ténèbres si profondes. La voie de la vérité est fermée en vous par la haine que vous avez, tandis que la voie du mensonge et du démon, père du mensonge, y est bien ouverte et bien large. Je veux que vous sortiez tout à fait de cette voie ténébreuse, en faisant votre paix avec Dieu et avec votre prochain, et que vous reveniez dans la voie qui donne la vie. Je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, ne me refusez pas cette grâce (1). »

Quand ces paroles ne suffisaient pas, sainte Catherine avait recours à la prière, et obtenait de Dieu un secours qui triomphait des résistances les plus opiniâtres. C'est ainsi qu'elle réconcilia la famille d'Étienne Maconi avec les Rinaldini et les Tholomei. Voici comment ce disciple bien-aimé de notre Sainte raconte lui-même les premiers rapports qu'il eut avec elle. « Nous étions alors en guerre, sans qu'il y eût de notre faute, avec une famille plus puissante que la nôtre, et, malgré les négociations et les efforts de citoyens honorables, il avait été impossible d'obtenir de nos ennemis aucun espoir d'accommodement.

(1) Lettres LXXVII et LXXXIX.

Catherine jouissait alors d'une grande réputation en Toscane, et tout le monde célébrait ses vertus et en racontait des choses admirables. On me dit que si je la priais d'intervenir dans cette affaire, elle obtiendrait certainement la paix, comme elle l'avait déjà fait tant de fois. J'allai prendre conseil d'un gentilhomme qui s'était ainsi réconcilié et était devenu l'ami de Catherine. Dès qu'il m'eut entendu, il me répondit sur-le-champ : « Soyez certain que vous ne trouverez personne dans la ville plus capable de faire la paix ; ne différez pas, et je vous accompagnerai. » Nous lui rendîmes visite ; et elle me reçut, non pas avec la timidité craintive d'une jeune fille, comme je le pensais, mais avec la tendresse d'une sœur qui reverrait son frère après un long voyage. J'en fus tout étonné, et j'accueillis avec empressement les saintes paroles qu'elle dit pour m'obliger à me confesser et à vivre chrétiennement. Lorsque je lui exposai l'objet de ma visite, elle me répondit sans hésiter : « Allez, mon cher fils, confiez-vous dans le Seigneur, je ferai tout pour vous procurer une bonne paix ; laissez-moi me charger de cette affaire. » Grâce à son entremise, nous obtînmes la paix d'une manière miraculeuse et malgré nos adversaires (1). »

La paix en effet avait été préparée, et rendez-vous était pris dans l'église de Saint-Christophe pour la conclure ; mais les Rinaldini et les Tholomei, égarés par l'orgueil de leur puissance, reculent et évitent de rencontrer Catherine et quelqu'un de la famille des

(1) Lettre d'Étienne Maconi, procès de Venise.

Maconi. Catherine l'apprend. « Ils ne veulent pas m'écouter, dit-elle, mais, qu'ils le veuillent, ou qu'ils ne le veuillent pas, ils écouteront Dieu. » Aussitôt elle va droit à l'église où elle avait convoqué Étienne Maconi, son père Conrad et ses autres parents. Elle se place devant l'autel principal, et adresse au ciel de ferventes prières. Pendant qu'elle prie et qu'elle est ravie en extase, ceux qui refusaient de se réconcilier viennent à l'église, à l'insu l'un de l'autre ; Dieu les y conduit. Dès qu'ils voient la Bienheureuse en prière et qu'ils aperçoivent, comme ils l'avouèrent ensuite, les rayons d'une lumière divine que lançait son visage, ils se sentent vaincus, et, prêts à déposer leur colère ; ils s'adressent à Catherine, qui revient à elle. Ils la chargent de régler les conditions, et bientôt tous s'embrassent en se demandant mutuellement pardon.

La conversion de Nanni ne fut pas moins miraculeuse. Cet homme, riche et puissant, poursuivait ses ennemis d'une haine implacable, et plusieurs meurtres n'avaient pu satisfaire sa vengeance ; il se refusait à tout accommodement. Sainte Catherine parvint enfin à l'entretenir. Elle lui représenta avec autant de force que de douceur le danger que courait son âme. Mais Nanni fermait son cœur à ses touchantes sollicitations. Alors sainte Catherine se mit à prier seule et à implorer le secours de Dieu. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, que le pauvre obstiné dit au bienheureux Raymond, témoin de l'entrevue : « Je veux bien, par politesse, ne pas tout vous refuser. J'ai quatre inimitiés ; je consens à sacrifier celle qui vous fera plaisir. Il se levait déjà pour se retirer,

lorsqu'il s'écria tout à coup. « O mon Dieu ! quelle consolation je ressens dans mon âme pour une seule parole de paix que je viens de prononcer. » Puis il ajouta : « Seigneur mon Dieu ! quelle vertu me retient et triomphe de moi ? je ne puis m'en aller et je ne puis rien refuser. Qui peut agir sur moi avec tant de puissance ? Oui, je l'avoue, disait-il en fondant en larmes, je suis vaincu, et je ne puis plus respirer. » Et, se mettant à genoux, il dit en sanglotant : « Vierge sainte, me voilà prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez pour la paix, comme pour tout le reste. Je vois bien que le démon me tenait enchaîné. Désormais je m'abandonne à vos conseils. Dirigez mon âme, et retirez-la des mains de son ennemi. »

A ce moment sainte Catherine, qui était entrée en extase, comme à son ordinaire, revint à elle et rendit grâces à Dieu. « Mon cher frère, dit-elle, la miséricorde de Dieu vous a fait enfin connaître votre danger ; je vous ai parlé, et vous ne m'avez pas écoutée. Je me suis alors adressée au Seigneur, qui n'a pas méprisé ma prière. Faites donc pénitence de vos péchés, pour qu'il ne vous arrive pas malheur. » Nanni se confessa sur-le-champ avec une humble contrition, et Catherine le réconcilia avec tous ses ennemis (1).

Ces réconciliations innombrables, opérées par sainte Catherine, furent une des causes principales de son influence sur les affaires publiques. La reconnaissance lui donnait une autorité qu'elle employait

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIe part., ch. VII.

pour la sanctification des âmes et le triomphe de l'Église.

Ce fut naturellement à Sienne que s'exerça d'abord cette autorité. Sienne, sur ses riantes collines, n'était pas à l'abri des tempêtes qui agitaient les républiques italiennes. La noblesse et le peuple, les conquérants et les vaincus se disputaient le pouvoir. Le triomphe du parti démocratique était loin d'assurer la paix. Les constitutions se succédaient, renversées tour à tour par des émeutes sanglantes; la ville changeait seulement d'oppresseurs. Ces révolutions perpétuelles multipliaient et entretenaient tous les maux de la guerre civile et les haines héréditaires qui divisaient et décimaient les familles. L'intervention bienfaisante de l'Église se faisait sentir là moins qu'ailleurs. Sienne était gibeline, surtout par opposition à Florence, la ville guelfe qu'elle avait vaincue dans le célèbre combat de Montaperto. Les empereurs d'Allemagne, appelés par le parti le plus faible, profitaient de ces discordes pour consolider leur puissance et surtout pour remplir leurs coffres. Leur présence, loin de diminuer le mal, ne faisait qu'augmenter le nombre des victimes.

En 1368, au moment même où Notre-Seigneur retirait sainte Catherine de la paix de sa cellule, éclata une des plus importantes révolutions de Sienne. Les nobles, ayant à leur tête les Salimbeni et les Tholomei, au lieu de se combattre, réunirent tout à coup leurs armes pour renverser le gouvernement populaire des Douze, et prendre part aux affaires publiques dont ils étaient exclus. Après des succès divers et l'intervention intéressée de l'empe-

reur Charles IV, le parti démocratique l'emporta, et les nobles furent repoussés dans leurs châteaux. Cette guerre acharnée dura longtemps; elle ne fut apaisée que le 30 juin 1369, par la médiation des Florentins, qui furent pris pour arbitres entre la ville et la puissante famille des Salimbeni, qui tenait la campagne à la tête de la noblesse. Cet esprit de discorde avait envahi tous les degrés de la hiérarchie sociale. Les ouvriers en laine se révoltèrent contre leurs maîtres, et ruinèrent le commerce par leurs prétentions et leurs excès. La famille de sainte Catherine perdit alors sa fortune, et ses frères furent obligés d'aller se fixer à Florence.

Quel fut le rôle de sainte Catherine au milieu de ces révolutions? Que faisait-elle lorsque le bruit des armes et les cris des combattants venaient interrompre sa prière? Elle usait sans doute de l'autorité que lui donnaient ses miracles et ses bienfaits. Combien de larmes n'eut-elle pas à essuyer, de blessures à guérir! Elle s'adressait à ceux qu'elle avait convertis et réconciliés, et elle les employait à ramener les esprits à la paix. Elle appartenait au peuple par sa naissance, et elle avait beaucoup de disciples parmi les nobles; mais, dans l'intérêt de sa mission pacifique, elle ne s'attachait à aucun parti; elle n'aimait que les âmes, et cherchait à les sauver, en faisant entendre à tous la voix de la justice et de la charité. Elle chérissait tendrement sa patrie, et travaillait sans cesse à son bonheur. Ceux qui parvenaient au pouvoir demandaient ses conseils et désiraient, comme un secours, sa présence et celle de ses disciples. Ils se plaignaient quelquefois de ses rapports

avec les vaincus, et surtout avec la puissante famille des Salimbeni. Sainte Catherine répondait aux magistrats : « On m'a dit vos réclamations et vos soupçons ; je ne sais vraiment s'il faut les croire. Si vous vous intéressiez à vous-mêmes autant que nous nous y intéressons, vous et tous les habitants de Sienne, vous éviteriez de pareilles peines. Nous cherchons tous, et je poursuis sans cesse votre salut spirituel et temporel, n'épargnant aucune fatigue, offrant à Dieu nos pieux désirs, dans les larmes et les gémissements, pour empêcher la justice divine d'exercer sur vous les châtiments que nos iniquités méritent. J'ai si peu de vertu, que je ne sais rien faire qu'imparfaitement ; mais ceux qui sont parfaits et ne cherchent que l'honneur de Dieu et le salut des âmes, ceux-là font le bien. L'ingratitude et l'ignorance de nos concitoyens ne nous empêcheront pas de travailler ainsi pour eux jusqu'à la mort. Nous suivrons l'enseignement du doux saint Paul, qui disait : Le monde blasphème, et nous bénissons ; il nous poursuit et nous chasse, nous le supportons avec patience (1). » Nous ferons de même ; nous suivrons cette voie, et la vérité seule nous délivrera. Je vous aime plus que vous ne vous aimez, et je désire comme vous votre paix et votre conservation. Ne croyez donc pas que moi ni aucun de ma famille nous puissions nous y opposer. Nous sommes choisis pour répandre la parole de Dieu et recueillir le fruit des âmes. Que chacun fasse son travail ; celui-là nous est confié. Je vois que le démon est furieux de la perte que ce

(1) Ire Ép. aux Cor., IV, 12.

voyage lui cause et lui causera, par la bonté de Dieu. Je ne suis venue ici que pour me nourrir des âmes et les retirer des mains du démon. Je sacrifierais pour cela mille vies, si je les avais. Ne vous ennuyez pas de me lire et de m'entendre, mais supportez-le avec patience. C'est la douleur et l'amour qui me font tant parler, l'amour de votre salut et la douleur de vos égarements. Puisse Dieu, dans ses secrets jugements, ne pas vous ôter la lumière nécessaire pour connaître la vérité (1). »

Après cette justification si belle et si ferme, les magistrats de Sienne lui écrivirent pour réclamer son retour. Sainte Catherine leur donne des conseils pour bien gouverner leur ville et leurs âmes. Puis elle ajoute : « Je réponds, mes très chers frères et seigneurs, à la lettre que Thomas de Guelfuccio m'a remise de votre part. Je vous remercie de la charité que je vous vois exercer envers vos concitoyens, dont vous cherchez la paix, et envers moi, qui n'en suis pas digne. Vous désirez mon retour et vous me demandez les moyens d'arriver à la paix. Je suis incapable de la moindre chose, mais je laisserai Dieu agir et j'inclinerai la tête, selon que le Saint-Esprit me permettra d'obéir à vos ordres et d'aller où voudra votre bon plaisir, car je mettrai toujours la volonté de Dieu avant celle des hommes. Je reviendrai le plus tôt que Dieu m'en fera la grâce. Ayez la patience, vous et les autres. Ne laissez pas remplir votre esprit et votre cœur de toutes ces pensées qui

(1) Lettre LIX. Aux défenseurs et au capitaine du peuple de la ville de Sienne.

viennent du démon. Il voudrait empêcher l'honneur de Dieu, le salut des âmes, votre paix et votre repos. Je déplore la peine que mes concitoyens se donnent de me juger. Il me semble qu'ils n'ont pas d'autre chose à faire que de dire du mal de moi et de ceux qui m'accompagnent. Pour moi, ils ont raison, car je suis pleine de défauts; ils ont tort pour ceux qui m'accompagnent. Mais nous vaincrons par la patience. La patience n'est jamais vaincue; elle est toujours victorieuse, et elle reste maîtresse (1). »

Ces citations montrent quelle autorité sainte Catherine avait auprès de ses concitoyens. Sa voix, libre de toute crainte servile, leur faisait entendre de sévères avertissements, et leur enseignait une politique toute basée sur l'Évangile. « Le moyen de gouverner les autres, leur disait-elle, est de se bien gouverner soi-même. Comment un aveugle pourrait-il diriger un aveugle? Comment un mort pourrait-il enterrer un mort, un malade soigner un malade, un pauvre secourir un pauvre? N'est-ce pas impossible? Oui, mes chers seigneurs, celui qui est aveugle, celui dont l'intelligence est obscurcie par le péché mortel, ne peut se connaître et connaître Dieu. Il ne pourra pas non plus voir et corriger les défauts de ceux qui lui sont soumis, et, s'il les corrige, ce sera avec les ténèbres et l'imperfection qu'il a en lui. Celui qui ne pense qu'à lui a peu la crainte de Dieu; il n'observe pas la justice, mais il la viole et commet de nombreuses injustices. Il se laisse corrompre par les hommes, quelquefois pour de l'argent, quelquefois

(1) Lettre LX. Aux seigneurs défenseurs de Sienne.

pour plaire à celui qui lui demande un service qui sera une injustice. Ce malheureux qui doit gouverner la ville, et qui ne se gouverne pas lui-même, ne s'inquiète pas de voir dépouiller les pauvres; il méconnaît leurs droits, tandis qu'il donne raison à celui qui ne l'a pas. Il n'est pas étonnant que ceux-là commettent l'injustice, puisqu'ils sont cruels pour eux-mêmes, en vivant dans la débauche comme le pourceau dans la fange. Ils sont insensibles à tout, et si orgueilleux, qu'ils ne peuvent supporter qu'on leur dise la vérité (1). »

Elle exhorte le sénateur de Sienne à observer les saints commandements de Dieu, sans lesquels aucune créature ne peut avoir en soi la vie de la grâce. « Il n'y a pas de noblesse, de richesse, de puissance, de prospérité, de grandeur, qui puisse empêcher et excuser quelqu'un de ne pas être le serviteur fidèle et l'observateur de ces doux et saints commandements, qui nous ont été donnés par la Vérité suprême. Soyez le vrai ministre de la justice, en vous d'abord et puis dans les autres, afin que vous puissiez paraître devant le très juste Juge avec un visage tranquille. Celui qui n'est pas juste envers lui-même ne peut, sans rougir, l'être envers les autres, car toute œuvre juste doit procéder de la justice et d'une volonté pure. O mon très doux frère dans le Christ Jésus, suivez l'exemple du tendre Agneau, qui a fait justice des péchés des autres sur lui-même. Ne devons-nous pas, à plus forte raison, punir nos péchés

(1) Lettre LXII. Aux magnifiques seigneurs de la commune de Sienne.

sur nous? Montez donc sur le tribunal de la raison, et faites que la mémoire accuse toutes les actions, toutes les paroles, toutes les pensées mauvaises dont vous êtes coupable, et que la volonté gémisse de l'injure faite à son Créateur et en demande justice. L'intelligence décidera la peine que doivent supporter le cœur et le corps; elle l'appliquera avec zèle et ferveur : et alors s'apaisera le juste Juge. Non seulement il pardonnera l'offense, mais il rendra celui qui s'est jugé avec justice le juste juge des autres, et nous deviendrons de bons administrateurs, en nous appliquant à nous-mêmes les lois de la justice (1). »

Elle donne les mêmes leçons à son disciple, le peintre André Vanni, nommé capitaine du peuple. « Nous ne pouvons conduire les autres, si d'abord nous ne nous conduisons pas bien nous-mêmes. On aime le prochain comme on s'aime soi-même, et de même que la charité parfaite de Dieu engendre la charité parfaite du prochain, la perfection que l'homme met à se conduire, il la met aussi à conduire les autres. La sainte justice règle tout avec droiture et raison dans les trois puissances de l'âme. Celui qui la possède l'exerce à l'égard du prochain par la prière, la parole et par sa bonne et sainte vie. S'il est revêtu de quelque autorité, comme il observe la loi, il veut qu'elle soit observée; et parce qu'il l'observe avec un saint zèle, il punit ceux qui la transgressent. De même qu'il a puni en lui la sensualité contre la justice divine, il veut, lorsqu'il gouverne ceux qui lui

(1) Lettres LXIV et LXV. Au marquis Pierre, sénateur de Sienne.

sont soumis, punir ceux qui se révoltent contre les lois civiles, les décrets et les bons règlements (1). »

Sainte Catherine ajoute quelquefois à ces admirables conseils des recommandations particulières, et elle emploie son pouvoir pour réprimer des abus. « Je vous signale, écrit-elle au sénateur, un fait grave qui est arrivé au monastère de Saint-Michel-de-Vic. Un jeune homme dont vous verrez le nom dans la lettre que l'abbesse du monastère vous envoie, après l'avoir longtemps tourmentée, en est venu à entrer à toute heure, et quand il lui plaît, par une fenêtre qu'il a défoncée. Il menace les religieuses, qui ne veulent pas faire le mal, de mettre le feu au monastère et de les brûler toutes, comme elles me l'ont assuré. Je vous prie et vous conjure de prendre les moyens que vous jugerez les plus convenables pour mettre fin à un tel scandale. Je ne voudrais pas cependant qu'il perdît la vie, mais j'approuverais les autres châtiments qui lui seraient infligés (2). »

Elle intervient surtout pour secourir les victimes des révolutions politiques. Nous la voyons essuyer leurs larmes et panser leurs blessures, visiter les prisonniers et les préparer à la confession et à la communion (3).

Une lettre de sainte Catherine nous la montre accomplissant ce pieux ministère. C'est celle où elle raconte au bienheureux Raymond de Capoue la con-

(1) Lettre LXVIII. — A maître André Vanni, capitaine du peuple.

(2) Lettre LXIV. Au marquis Pierre du Mont Sainte-Marie.

(3) Lettre CCCXVII. A des prisonniers de Sienne. — Lettre CCCXXXIII. A madame Mitarella, femme de Louis de Mogliano.

version et le supplice d'un jeune noble de Pérouse. Nicolas Tuldo avait mal parlé des Réformateurs qui gouvernaient alors Sienne. Ceux-ci l'avaient mis en prison et condamné à mort. La rigueur de cette sentence avait exaspéré ce jeune homme; rien ne pouvait calmer sa fureur. Il repoussait tous les secours de la Religion, et blasphémait sans cesse contre Dieu et contre les hommes. Sainte Catherine vint le visiter, et fit pénétrer bientôt dans son âme la résignation et l'amour. Le récit de ses derniers instants est un ineffable mélange de poésie, d'héroïsme, de tendresse et de sainteté. « Je suis allée, dit-elle, visiter celui que vous savez, et il en reçut tant de force et de consolation, qu'il se confessa et se trouva dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre pour l'amour de Dieu que, quand viendrait le jour de la justice, je serais avec lui; et ce que j'ai promis je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de la cloche, j'allai le trouver, et il fut grandement consolé. Je le menai entendre la messe, et il reçut la sainte Communion, dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté était unie et soumise à la volonté de Dieu ; il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême. Mais l'infinie bonté de Dieu le trompa, en l'enflammant d'un tel amour et d'un tel désir, qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Il disait : Reste avec moi, ne m'abandonne pas, et je serai toujours bien ; je mourrai content. Et il appuyait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une joie et un parfum de son sang qui était mêlé avec le mien, que je désire répandre pour le doux Epoux Jésus. Ce désir augmentait dans mon âme, et, quand je

sentais sa crainte, je disais : Courage, mon doux frère, car bientôt nous serons aux noces éternelles ; tu iras, baigné dans le doux sang du Fils de Dieu, avec le doux nom de Jésus, qui ne doit jamais sortir de ta mémoire, et je t'attendrai au lieu de la justice,

« O mon Père et mon fils, son cœur perdit alors toute crainte; la tristesse de son visage se changea en joie, et, dans son allégresse, il disait : D'où me vient une si grande grâce? Quoi! la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice! Voyez quelle lumière il avait reçue, puisqu'il appelait saint le lieu de la justice. Et il ajoutait : Oui, j'irai fort et joyeux, et il me semble que j'ai encore mille années à attendre, lorsque je pense que vous y serez. Et il disait des paroles si douces, que j'admirais la bonté de Dieu. »

« Je l'attendis donc au lieu de la justice, et je l'attendis en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine vierge et martyre. Avant son arrivée, je me baissai et je plaçai mon cou sur le billot, mais je n'obtins pas ce que je désirais. Je priais et j'invoquais Marie avec ardeur, et je lui disais que je voulais, au moment suprême, pour lui la lumière et la paix du cœur, et pour moi la grâce de le voir retourner à sa fin dernière. Mon âme était tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite, que je n'apercevais plus personne au milieu de toute cette multitude.

» Il arriva enfin comme un agneau paisible, et en me voyant, il se mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la croix, et quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Mon doux frère, allez aux noces

« éternelles, jouir de la vie qui ne finit jamais. » Il s'étendit avec une grande douceur, et je lui découvris le cou. J'étais baissée vers lui, et je lui rappelais le sang de l'Agneau. Sa bouche ne disait autre chose, que *Jésus*, *Catherine;* et en disant ces mots, je reçus sa tête dans mes mains (1). »

Sainte Catherine eut alors une extase, et vit l'âme de Tuldo entrer dans la gloire. « Elle se retourna, dit-elle, comme l'épouse quand elle est arrivée à la porte de l'époux ; elle regarde en arrière, et incline la tête pour saluer ceux qui l'ont accompagnée, et leur fait un dernier signe d'adieu. » Quelle impression devait produire sur les assistants un pareil spectacle! Tous pleuraient, et croyaient voir la mort d'un martyr, plutôt que l'exécution d'un coupable. Le peuple louait Dieu dans ses saints, et la haine s'apaisait dans les cœurs (2).

L'action de sainte Catherine ne devait pas se borner à la ville de Sienne; elle s'étendit à l'Italie tout entière. La vie religieuse et potitique des peuples du moyen âge établissait entre eux des rapports intimes. Les Italiens surtout vivaient d'une vie commune; ce qui intéressait l'un intéressait l'autre, dans ces grandes querelles du sacerdoce et de l'empire, et les discordes civiles même occasionnaient des alliances étroites entre les citoyens des différentes contrées. Il y avait un échange d'hospitalité entre les vaincus des partis. Les exilés qu'un retour de fortune ramenait dans leur patrie, avaient

(1) Lettre CXLIII.

(2) Déposition de frère Thomas, de Sienne, procès de Venise.

bientôt à offrir un asile à ceux qui les avaient reçus. Ce mouvement des révolutions étendit rapidement la réputation de sainte Catherine, et les affaires de l'Église la mirent bientôt en correspondance avec les principaux citoyens de Florence, de Pise, de Lucques, de Voltere, de Foligno et de Bologne.

L'amour de l'Église résume l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Aussi sainte Catherine en était embrasée, et toute sa vie fut consacrée à le répandre. Elle cherchait sans cesse à l'Épouse du Christ des enfants dévoués et de fidèles défenseurs.

« Oui, s'écriait-elle, nous devons nous passionner pour la sainte Église. C'est dans le moment du besoin que se montre l'amour. L'Église a besoin de vous, et vous avez besoin d'elle; elle a besoin de votre secours humain, et vous de son secours divin. Plus vous lui donnerez, plus vous participerez à la grâce divine, au feu de l'Esprit-Saint, qui est en elle. O douce Épouse rachetée par le sang du Christ, vous êtes si parfaite, qu'un membre séparé de vous ne peut recevoir et goûter le fruit divin. Pauvre misérable que je suis ! je n'ai rien pour la servir, et si mon sang pouvait lui être utile, je le répandrais avec joie de toutes les parties de mon corps. Je lui donnerai le peu que Dieu me donnera pour elle ; je n'ai à lui offrir que des larmes, des soupirs, des prières continuelles (1). »

Sainte Catherine avait une intelligence surnaturelle des besoins de l'Église, et dès le commencement de sa mission, elle traçait au Souverain Pontife le

(1) Lettre XLII. A la reine de Hongrie.

plan qu'il fallait suivre pour réparer les maux qui désolaient alors le monde chrétien. Il fallait réformer les scandales que donnaient les ministres de l'Église, rétablir le Saint-Siége à Rome, et organiser une croisade contre les infidèles (1); c'est à ces trois choses qu'elle consacra elle-même tous ses efforts.

Tous les historiens s'accordent pour accuser le XIVe siècle d'une décadence et d'une corruption dont la peste noire fut le juste châtiment. Le clergé s'était malheureusement abandonné au mouvement général; la simonie, le luxe et la débauche désolaient le sanctuaire. Sainte Catherine combat dans ses lettres ces vices avec ce zèle et cette charité que nous avons admirés dans le *Dialogue* (2). Elle s'adresse directement aux coupables, et leur rappelle la sainteté de leur ministère et les exemples des anciens pasteurs. « Suivez, leur disait-elle, ces vrais pasteurs qui ont suivi le Christ. Ils ont été hommes comme vous, et Dieu est puissant comme il l'était alors, puisqu'il ne change jamais; ils connaissaient leurs faiblesses et se réfugiaient dans l'humilité pour vaincre l'orgueil de la gloire et l'amour d'eux-mêmes; ils se jetaient dans les bras de la charité, leur mère, et là ils perdaient toute crainte servile; ils ne craignaient pas de reprendre ceux qui leur étaient soumis, parce qu'ils se rappelaient cette parole du Christ : « Ne craignez pas celui qui tue le « corps, mais craignez-moi. » Ils travaillaient comme de bons jardiniers dans le jardin de la sainte Église;

(1) Lettre V. A Grégoire XI.

(2) *Dialogue*, chap. CXXI et suivants.

ils ne recherchaient pas le jeu, les beaux équipages, les grandes richesses, et ils ne dépensaient pas dans une vie coupable, le bien de l'Église et ce qui doit appartenir aux pauvres ; la charité, leur mère, les fortifiait contre les vents et les flots de la tempête. Pour détruire les vices et faire naître les vertus, ils se sacrifiaient eux-mêmes et obtenaient des fruits qu'ils offraient à Dieu (1). »

« Hélas ! hélas ! où est la pureté des ministres du Fils de Dieu ? Vous demandez la pureté du calice dont vous vous servez à l'autel, et vous le refuseriez s'il était souillé ; pensez aussi que Dieu, la souveraine, l'éternelle Vérité, demande que votre âme soit pure et nette de toute tache du péché mortel. Hélas ! infortunée que je suis, nous voyons tous les jours le contraire. Ceux qui devraient être les temples de Dieu et porter le feu de sa parole, se font des étables d'animaux immondes ; ils portent le feu de la colère, de la haine, de la vengeance, de la méchanceté dans l'intérieur de leur âme, et ils y entassent des impuretés, où ils se vautrent continuellement comme le pourceau dans la fange. Quelle confusion de voir ceux que le Christ a consacrés se livrer à tant de misères et d'iniquités. Ils ne respectent pas la création qui les a faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, ni le sang qui les a rachetés (2). »

Dans un autre passage, elle montre celui qui devait se consacrer au service de l'Église et aux

(1) Lettre LXXXI. A l'évêque de Florence.

(2) Lettre XCIII. A un prêtre Semignano.

pauvres, vivant au contraire comme un grand seigneur dans les honneurs et les plaisirs. « Il semble que rien ne puisse le satisfaire : quand il a un bénéfice, il en veut deux ; quand il en a deux, il en cherche trois, et il ne s'arrête ainsi jamais. Il fréquente les mauvaises compagnies et s'arme comme un soldat ; il porte l'épée au côté, comme s'il voulait se défendre contre Dieu, avec lequel il est en guerre (1). »

Ce triste état de choses venait principalement du séjour des Papes à Avignon. Les Souverains Pontifes, en désertant la Ville sainte et prédestinée, avaient été infidèles au plan de la Providence; ils s'étaient éloignés du tombeau des Apôtres, dont le contact sacré doit sans cesse renouveler les forces du successeur de Pierre. La papauté, en descendant du trône sublime que lui font les souvenirs de Rome, avait perdu cette suzeraineté glorieuse qui lui permettait de dominer et de bénir tous les horizons. Le Souverain Pontife n'était plus aux yeux des peuples ce juge impartial dont la voix paternelle décidait toutes les questions et apaisait toutes les querelles; ce n'était plus qu'un Français, suivant une politique nationale et oubliant les intérêts de l'Église au milieu des séductions d'une cour brillante et d'un luxe corrupteur. La France elle-même avait perdu, dans cet asservissement de la papauté, ce dévouement traditionnel qui était une de ses gloires. Le Pape ne lui semblait plus qu'un prince comme un autre, qui se ménageait des partisans par des nominations im-

(1) Lettre XCVI. Au prêtre André de Vitrino.

méritées, et qui remplissait ses coffres par des impôts arbitraires. L'Église de France, au lieu de profiter de la présence de son chef, partageait sa dépendance et ne trouvait plus contre les convoitises des princes la protection qui lui venait autrefois de Rome.

L'Italie surtout était à plaindre : elle avait perdu son soleil, son bienfaiteur, son père. Rome était un corps sans âme, et son enceinte désolée n'offrait plus qu'une solitude dévastée par les violences des nobles et par les émeutes populaires. Tous les vœux y rappelaient celui qui seul peut en être la gloire et la vie. Les républiques de la Toscane se déchiraient entre elles, et perdaient dans les excès des guerres civiles cette liberté que le Pape Innocent III leur avait procurée. Des tyrans s'élevaient de toute part à la faveur de l'anarchie; les bandes de condottieri, à la solde de toutes les ambitions, achevaient de ruiner cette terre déjà ravagée par la peste et la famine. L'Italie succombait : la voix de ses poètes et le génie de ses artistes ne semblaient lui préparer que d'illustres funérailles.

Les Papes d'Avignon entendaient ces cris de détresse, et envoyaient des légats français qui augmentaient le mal au lieu de l'arrêter. Leur conduite et leurs exactions irritaient les peuples, et l'Église perdait de jour en jour son influence et ses possessions. A chaque élection, le Souverain Pontife promettait de retourner où Dieu et sa conscience l'appelaient; mais il subissait bientôt le charme de la patrie, et les cardinaux, au lieu de l'aider à le rompre, n'étaient que les gardiens de sa captivité. Urbain V cependant fit un généreux effort; mais il revint

mourir sous le ciel de France, et ce fut Grégoire XI qui eut la gloire de rendre à l'Église son indépendance en rétablissant à Rome le trône pontifical. Nous verrons bientôt la part que sainte Catherine prit à ce grand événement.

La troisième chose que sainte Catherine appelait de tous ses vœux, c'était l'organisation d'une croisade; elle la désirait avec toute l'ardeur de saint Bernard, et elle la prêcha jusqu'au dernier instant de sa vie. L'insuccès des croisades les avait rendues de plus en plus nécessaires. L'islamisme menaçait le monde chrétien; il frappait déjà aux portes de Constantinople, et l'empire grec était à l'agonie. La Hongrie opposait encore quelque résistance à ce flot qui allait envahir l'Europe. Que pouvaient contre l'ennemi commun ces princes acharnés les uns contre les autres? La France et l'Angleterre se combattaient; le Portugal et l'Espagne s'épuisaient dans des révolutions sanglantes, et l'Italie était bouleversée et ravagée par des troupes mercenaires, qui vivaient de ses discordes civiles. Une croisade pouvait seule conjurer ce péril, et tourner contre les barbares les armes de ceux qui déchiraient leur patrie.

Sainte Catherine le comprenait bien, et criait sans cesse au Souverain Pontife : « Levez l'étendard de la sainte Croix: c'est par cet étendard protecteur des chrétiens que nous serons délivrés de la guerre, de nos divisions, de nos iniquités, et que les infidèles seront délivrés de leurs erreurs (1). » Grégoire XI se rendit à ses pressantes sollicitations, et fit de nobles efforts pour organiser une croisade.

(1) Lettre V. A Grégoire XI.

Il est difficile de préciser l'époque à laquelle sainte Catherine s'occupa directement des affaires de l'Église; on ne trouve pas de traces de ses relations avec Urbain V ; mais il est certain qu'elle fut en rapport avec Grégoire XI dès les premières années de son pontificat. Les lettres écrites en 1372 au légat de Bologne, le cardinal Pierre d'Estaing, montrent une autorité déjà conquise ; elle avait alors vingt-cinq ans. A la même date le nonce apostolique de Toscane s'adressait à elle pour lui demander des conseils. Ce nonce était l'abbé de Marmoutier Gérard du Puy, parent de Grégoire XI et gouverneur de Pérouse. Il fut une des causes principales de la guerre entre les Florentins et le Saint-Siège. La réponse de sainte Catherine est aussi supprenante par la beauté de la forme que par la sagesse et l'élévation des idées. Après lui avoir tracé d'une manière générale la route que doit suivre un bon prêtre, elle lui parle de l'Eglise et de ce que doit faire le Souverain Pontife.

« J'ai reçu, mon doux Père, votre lettre avec grande joie et consolation, en pensant que vous n'oubliez pas une créature aussi vile et aussi misérable que moi. J'ai compris ce qu'elle disait, et pour répondre à la première des trois choses que vous me demandez au sujet de notre doux Christ de la terre, je crois et je pense devant Dieu qu'il ferait bien surtout de réformer deux choses qui corrompent l'Epouse du Christ. La première est la trop grande affection pour ses parents ; la seconde est la trop grande douceur fondée sur trop d'indulgence. Hélas ! hélas ! c'est la cause de la corruption des membres qu'on ne reprend pas.

« Notre-Seigneur a surtout en aversion trois vices détestables, l'impureté, l'avarice et l'orgueil qui règnent dans l'Épouse du Christ, c'est-à-dire dans les prélats qui ne recherchent autre chose que les plaisirs, les honneurs et les richesses. Ils voient les démons de l'enfer emporter les âmes qui leur sont confiées, et ils ne s'en inquiètent pas, parce qu'ils sont des loups, et qu'ils trafiquent de la grâce divine. Vous devez surtout travailler avec le Saint-Père, et faire tous vos efforts pour éloigner de la bergerie ces loups, ces démons incarnés qui ne songent qu'à la bonne chair et à avoir des palais magnifiques et de beaux équipages. Hélas ! ce que le Christ a gagné sur le bois de la Croix se dépense en plaisirs coupables. Je vous en conjure, dussiez-vous exposer votre vie, dites au Saint-Père qu'il porte remède à tant d'iniquités quand viendra le moment de choisir des pasteurs et des cardinaux. Priez-le autant que possible de ne s'arrêter qu'à la vertu et à la bonne et sainte réputation des personnes ; qu'il ne regarde plus si elles sont nobles ou roturières. La vertu est la seule chose qui rende l'homme noble et agréable à Dieu (1). »

Les orages qui s'élevèrent à cette époque contre le Saint-Siège augmentèrent le zèle et les relations de sainte Catherine. La puissance que le cardinal Albornoz avait rendue à l'Église par ses talents diplomatiques et militaires s'affaiblissait de jour en jour. Les seigneurs cherchaient à agrandir leurs états et à

(1) Lettre LXXXVII. A l'abbé de Marmoutier, nonce apostolique.

s'affranchir des tributs qui leur avaient été imposés. Barnabé Visconti était le chef et le type de ces tyrans qui renouvelaient, dans leurs étroits domaines, toutes les persécutions des empereurs d'Allemagne. C'était le plus redoutable ennemi du Saint-Siège. Il avait, au service d'une ambition sans borne, des talents militaires auxquels il joignait les ruses de la plus insigne mauvaise foi et les violences de la plus odieuse tyrannie. Sans cesse en guerre avec Innocent VI et Urbain V, il se moquait de leurs excommunications avec une impiété révoltante. Quand il craignait une défaite, il avait recours aux négociations, et obtenait la paix à force de promesses et d'hypocrisie. L'origine de la guerre qu'il fit à Grégoire XI montre bien l'état déplorable où était l'Italie, livrée à l'anarchie, à l'ambition des princes et au pillage des condottieri.

En 1371, la ville de Reggio était gouvernée par Feltrino Gonzague, feudataire du Saint-Siège. Le marquis d'Este, seigneur de Ferrare et de Modène, lia des intrigues avec les principaux habitants pour s'emparer du pouvoir ; il prit à sa solde une compagnie d'aventuriers allemands commandée par Lucius Lando, et la lança contre la ville. Lando s'en empare, la met au pillage ; mais, au lieu de livrer sa conquête à celui qui l'avait payée, il trouve plus avantageux de la vendre pour 25,000 florins à Barnabé Visconti. Celui-ci en reste le maître après avoir traité avec Feltrino Gonzague. Les droits du Saint-Siège étaient lésés dans ce conflit de voleurs. Barnabé ne se contenta pas de cette usurpation, et s'empara, de concert avec son frère Galeas Visconti, de plusieurs autres possessions de l'Église.

Grégoire XI réclama inutilement, et finit par excommunier Visconti ; mais cet impie redoutait peu les armes spirituelles de l'Église. Lorsque Urbain V voulut les employer contre lui, il rencontra sur le pont du Lambro les légats qui portaient les bulles d'excommunication ; il leur fit manger le parchemin où elles étaient écrites, en les menaçant de les jeter à l'eau s'ils ne s'exécutaient pas sur-le-champ. Il faisait habiller de blanc les ambassadeurs du Souverain Pontife et les promenait dans les rues de la ville, au milieu des huées de la populace. Il disait à l'archevêque de Milan, qui ne voulait pas se prêter à ses caprices : « Ne sais-tu pas que je suis pape, empereur et roi sur mon territoire ? et Dieu lui-même ne pourrait y faire ce que je ne voudrais pas. »

Personne n'osa porter à Barnabé Visconti l'excommunication de Grégoire XI. Dès qu'il en eut connaissance, il fit revêtir d'ornements ridicules un prêtre dont la raison était dérangée, et lui fit excommunier le Pape publiquement. Il joignit à cette indigne parodie des tragédies sanglantes. Il traita ceux qui voulurent rester fidèles au Saint-Siège avec la plus affreuse barbarie. Des ecclésiastiques furent attachés à la queue de chevaux indomptés et mis en pièces. Il opprima les couvents, et leur donna à nourrir ses chiens de chasse, dont le nombre dépassait cinq mille. Lorsqu'un de ces animaux était malade, il faisait fouetter jusqu'au sang les moines qui étaient chargés de les soigner. Il insulta aussi le Pape par les plus cyniques pamphlets.

Contre un pareil ennemi, il fallait d'autres moyens que l'excommunication. Grégoire XI lui déclara la

guerre. Barnabé s'y était préparé; il attaqua le marquis de Ferrare, remporta une sanglante victoire sur ses troupes et fortifia les villes de Reggio, de Modène et de Parme. Le Pape eut recours alors à l'Empereur, au roi de Hongrie, à la reine de Naples; il organisa une ligue puissante, et prit à sa solde le fameux chef anglais Jean Hawkwood. En présence de forces si redoutables, Barnabé employa la ruse et la dissimulation. Il envoya un ambassadeur à Avignon, corrompit les conseillers du Souverain Pontife, et finit par obtenir une trêve.

Ce fut à cette époque sans doute qu'il fut en relation avec sainte Catherine. La lettre qu'elle lui adresse est une réponse à un message que le seigneur de Milan avait envoyé à la pauvre fille d'un teinturier de Sienne. On y retrouve cette parole libre des saints qui ne se taît pas devant les plus cruels tyrans, et qui leur rappelait, au moyen âge, les vérités de l'Évangile. Elle recommande à Barnabé Visconti de ne pas se laisser aller à l'orgueil, à cause de sa grandeur et de sa puissance. « Le maître du monde entier doit reconnaître son néant, car il est sujet à la mort comme la plus vile créature. Les folles jouissances du monde passent pour lui comme pour les autres, et il ne peut empêcher que la vie, la santé, toutes les choses crées ne disparaissent comme le vent. Toute la puissance que nous avons ici-bas ne doit pas nous faire croire puissants. Qu'est-ce qu'une puissance qui peut m'être enlevée et qui ne dépend pas de ma liberté ? »

Elle le conjure de ne rien faire contre le Souverain Pontife, et lui reproche sa conduite à l'égard des mi-

nistres de l'Église, qu'il emprisonnait et qu'il dépouillait de leurs biens, sous prétexte de les réformer. « Dieu ne veut pas, lui dit-elle, que vous ni les autres, vous vous fassiez les justiciers de ses ministres; il s'en réserve le droit, et il l'a confié à son Vicaire. Si ce Vicaire ne l'exerce pas (il doit le faire, et il fait mal s'il ne le fait pas), nous devons attendre humblement la sentence et la punition du souverain Juge, du Dieu éternel. Conservez en paix vos villes, punissez vos sujets quand ils commettent quelque crime. mais ne jugez pas ceux qui sont les ministres du glorieux et précieux Sang; c'est par leurs mains que vous pouvez le recevoir, et, si vous ne le recevez pas, vous ne jouirez pas du fruit du Sang, et vous serez comme un membre gâté et retranché du corps de la sainte Église. »

Enfin elle cherche à employer l'activité de ce prince ambitieux à organiser une croisade, qui pouvait seule arrêter les maux de l'Italie. « Vous avez, lui dit-elle, exposé vos biens et votre vie en combattant contre votre Père ; je vous invite maintenant, de la part de Jésus crucifié, à la paix véritable et parfaite avec le Christ de la terre, qui est un Père indulgent, et à la guerre contre les infidèles. Il faut secourir celui que vous avez combattu, lorsque le saint Père lèvera l'étendard de la très sainte Croix; c'est là son plus grand désir et sa volonté. Je veux que vous soyez le premier à solliciter et à presser le saint Père pour qu'il accomplisse bientôt son dessein. Quelle honte pour les chrétiens de laisser posséder par ces méchants infidèles ce qui nous appartient légitimement! Et nous nous conduisons comme des

insensés ; nous combattons contre nous-mêmes, nous sommes divisés les uns les autres par la haine, tandis que nous devrions être unis par les liens d'une divine et ardente charité (1). »

Cette croisade devenait possible, par la paix que le cardinal d'Estaing conclut en 1373 avec Barnabé Visconti, à la sollicitation de sainte Catherine (2). Grégoire XI déploya un grand zèle pour l'organiser ; il adressa des lettres pressantes au roi de Hongrie, à l'Empereur d'Allemagne et au roi de Bavière. Il s'occupa de l'équipement d'une flotte, et envoya des bulles aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem répandus en Bohême, en France, en Navarre et en Portugal, promettant des indulgences nombreuses à tous ceux qui contribueraient en quelque manière au succès de l'entreprise. La promulgation de la croisade en Italie fut confiée au provincial des Frères-Mineurs et au bienheureux Raymond, le confesseur de sainte Catherine.

Cette circonstance indique combien notre Sainte avait influencé la détermination du Souverain Pontife (3). Grégoire XI objectait qu'il faudrait avant tout rétablir la paix parmi les chrétiens. Sainte Catherine lui répondait : « Saint Père, il n'y a pas de meilleur moyen de rétablir la paix parmi les chrétiens que d'entreprendre une croisade. Tous les gens de guerre qui entretiennent la division parmi les fidèles iront volontiers combattre pour la cause

(1) Lettre LXXIV. A messire Barnabé Visconti, seigneur de Milan.

(2) Lettre XXIV. Au cardinal Pierre d'Ostie.

(3) *Voir* les lettres XXIII et XXVIII.

sainte. Bien peu refuseront de servir Dieu dans la profession qui leur plaît, et ce sera un moyen d'expier leurs péchés; alors le feu s'éteindra faute d'aliments. Vous ferez, très saint Père, plusieurs choses excellentes à la fois; vous donnerez la paix aux chrétiens qui la demandent, et vous sauverez, en les éloignant, de grands coupables. S'ils remportent quelques importantes victoires, vous pourrez agir ensuite auprès des princes chrétiens; s'ils succombent, vous aurez sauvé leurs âmes qui se perdaient, et, de plus, beaucoup de Sarrazins peuvent se convertir (1). »

Cette croisade devait surtout pacifier l'Italie, et replacer le Souverain Pontife à la tête de l'Europe et de la civilisation. Aussi sainte Catherine déploya un grand zèle à la réaliser. La ligue formée contre Barnabé Visconti l'avait mise en rapport avec les alliés du Saint-Siège; elle leur écrivit des lettres nombreuses, pour solliciter leur concours. L'adhésion la plus importante à obtenir était celle de la reine Jeanne, de Naples. Sainte Catherine ne négligea rien pour toucher et convertir cette femme, qui a laissé un si triste nom dans l'histoire. Elle ne lui reproche pas ses vices, mais elle cherche à lui inspirer un amour sincère et efficace pour Dieu et pour l'Église. « Vous savez, lui dit-elle, que nous sommes toujours comme des serviteurs en présence du Maître; son œil, qui voit dans le secret, est sans cesse sur nous. Dieu, l'éternelle Vérité, distingue bien celui qui le sert et celui qui ne le sert pas.

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIe part., ch. II.

L'âme doit donc craindre d'offenser son Créateur, car ce Maître punit le mal et récompense le bien, et personne, ni par sa puissance, ni par ses richesses, ni par son talent, ne peut s'affranchir de ce Maître le doux Jésus. J'ai de douces et bonnes nouvelles à vous apprendre. Notre doux Christ de la terre, le Souverain Pontife, a envoyé une bulle à trois religieux qu'il a choisis : au provincial des Frères Prêcheurs, au ministre des Frères Mineurs, et à un de nos frères, serviteur de Dieu. Il leur a commandé de rechercher et de faire connaître, en Italie et dans les autres pays, tous ceux qui ont le désir de mourir pour le Christ au delà des mers, et de combattre les infidèles. Ceux-là doivent écrire ou se présenter, en déclarant que, si les chrétiens veulent entreprendre la croisade, ils sont prêts à leur donner tout le secours de leur puissance et de leurs armes. Je vous en prie et je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, embrasez-vous d'un saint désir et préparez-vous à fournir les secours et les forces nécessaires, quand le moment sera venu, afin de retirer le saint tombeau de notre doux Sauveur des mains du démon, et de faire participer comme nous les infidèles au sang du Fils de Dieu. Je vous prie, ma Mère, de daigner me faire connaître votre saint et bon désir au sujet de cette sainte entreprise (1). »

La reine Jeanne lui répondit favorablement, car nous lisons dans une autre lettre : « Je vous dirai, Madame, que mon âme a été dans la joie et l'allégresse lorsque j'ai reçu votre lettre. Elle m'a bien

(1) Lettre XXXV. A la reine de Naples.

consolée, par la sainte et bonne disposition où vous paraissez être de sacrifier vos biens et votre vie pour la gloire du nom de Jésus-Christ. Le plus beau sacrifice, le plus grand amour qu'on puisse offrir, c'est d'être prêt à donner sa vie pour lui. Oh ! quelle douceur ce serait de donner sang pour sang! et je vois tellement augmenter en vous le feu du saint désir pour le souvenir du sang du Fils de Dieu, que vous avez pris le titre de Reine de Jérusalem. Vous serez le chef et la cause de cette sainte croisade, et les Saints-Lieux ne seront plus possédés par les méchants infidèles, mais par des chrétiens qui les honorent, et par vous, comme votre bien. Sachez que le Saint-Père a le plus grand désir d'apprendre de vous même le dessein que le divin Époux a mis dans votre âme; je voudrais que vous lui écriviez que vos désirs augmentent de plus en plus, et que vous lui demandiez d'entreprendre vous-même la croisade avec tous les chrétiens qui voudraient vous suivre : car, si vous vous prononciez et si vous preniez l'initiative, vous entraîneriez certainement beaucoup de monde (1). »

Sainte Catherine désirait donner pour chef à la croisade le roi Louis de Hongrie, le prince le plus remarquable de cette époque. Dans la lettre qu'elle adresse à la reine sa mère, elle lui dit : « Priez et conjurez votre fils d'assister et de servir la sainte Église; et si notre Christ de la terre le demande et veut le charger de cette entreprise, pressez-le d'écouter favorablement cette demande, de s'offrir lui-

(1) Lettre XXXVI. A la reine de Naples.

même, et d'encourager le Saint-Père dans son projet de faire une croisade contre les infidèles. N'est-ce pas une honte pour les chrétiens de leur laisser posséder ce saint et vénérable lieu qui nous appartient à tant de titres ? Il ne faut plus le souffrir, mais, comme des fils affamés de l'honneur de leur père, vous devez vous lever et reprendre votre bien, pour le salut de vos âmes et l'exaltation de la sainte Église. Songez que si on vous avait pris une de vos villes, vous voudriez la reprendre ; vous combattriez jusqu'à la mort. Je vous conjure de faire de même et davantage pour ce qui nous a été pris ; vous devez y apporter plus de zèle, car il s'agit des âmes et du Saint-Lieu, tandis que votre ville ne regarderait que la terre.

« Vous avez appris sans doute que les Turcs persécutent de plus en plus les chrétiens et s'emparent des possessions de l'Église ; c'est pour cela que le Saint-Père veut organiser une croisade. J'ai écrit sur ce sujet à la reine de Naples et à plusieurs autres princes. Tous m'ont répondu favorablement, et ont promis le secours de leurs biens et de leurs personnes ; ils sont remplis d'un grand désir de donner leur vie pour le Christ, et il leur tarde bien de voir le Saint-Père élever l'étendard de la sainte Croix. J'espère de l'ineffable charité de Dieu qu'il l'élèvera bientôt, et je vous prie de suivre leur exemple (1). »

Elle s'adresse aussi aux chefs des bandes armées qui vivaient de guerre en Italie, et elle cherche à les enrôler pour la croisade. Sa lettre aux compagnies

(1) Lettre XLIII. A la reine de Hongrie.

de Florence est une prédication toute chevaleresque. Elle leur apprend à combattre, sur le champ de bataille de la vie, les trois ennemis de l'homme, le démon, le monde et la chair. « Le Christ Jésus doit être notre capitaine, et nous devons renouveler ses combats victorieux avec le glaive de la haine et de l'amour. Oui, l'ineffable bonté de Dieu vous a choisis pour combattre comme des chevaliers, contre les vices et les péchés, pour acquérir la richesse et le trésor des vertus. Je crois que vous êtes appelés à augmenter et à réaliser nos saints désirs, en ayant faim et soif du salut des infidèles.

« Il me semble que Dieu veut que vous soyez les premiers à frapper, car voilà la croisade qui commence : le Saint-Père appelle les chevaliers et tous ceux qui veulent les suivre. Pas de crainte, mes doux fils; revêtez la cuirasse du précieux Sang, et mêlons notre sang au sang de l'Agneau. Cette douce et bonne armure saura résister à tous les coups; vous frapperez avec le glaive de la haine et de l'amour; vous défierez tous vos ennemis, et avec cette cuirasse vous en triompherez. Ne soyez pas négligents, mais pleins de zèle; pour un peu de peine, ne perdez pas la récompense, car autrement vous ne pourriez être de généreux chevaliers. Je vous ai dit que je désirais vous voir de vrais chevaliers sur le champ de bataille, et je vous conjure d'accomplir la volonté de Dieu et mon désir, en vous plongeant, en vous noyant dans le sang de Jésus crucifié : c'est là que le cœur se fortifie (1). »

(1) Lettre LV. Aux compagnies de Florence.

Sainte Catherine envoya le bienheureux Raymond de Capoue au chef anglais Jean Hawkwood, qui ravageait la Toscane, après avoir pris l'engagement de partir pour la croisade avec ses routiers. Elle leur reproche, dans sa lettre, la manière dont ils se préparent à cette sainte entreprise. « Vous feriez bien, leur dit-elle, de rentrer un peu en vous-mêmes, et de considérer les peines et les tourments que vous avez endurés lorsque vous étiez au service et à la solde du démon. Mon âme désire que vous changiez maintenant, et que vous vous enrôliez sous la croix de Jésus crucifié, vous et tous vos compagnons, pour former une compagnie du Christ et marcher contre les chiens infidèles qui possèdent le lieu saint où la douce Vérité suprême a vécu et a souffert la mort pour nous. Je vous en supplie donc, au non de Jésus crucifié, puisque Dieu et notre Saint-Père ordonnent de marcher contre les infidèles. Et, puisque vous aimez tant faire la guerre et combattre, ne combattez plus contre les chrétiens, car c'est offenser Dieu; mais marchez contre leurs ennemis. N'est-ce pas une grande cruauté que, nous qui sommes des chrétiens, des membres unis au corps de la sainte Église, nous nous attaquions les uns les autres? Il ne faut plus faire ainsi, mais il faut partir avec un saint zèle, et n'avoir plus d'autres pensées. »

C'était surtout pour conjurer l'orage qui menaçait l'Italie que sainte Catherine hâtait l'organisation de la croisade. Elle avait une entrevue à Pise avec l'ambassadeur de la reine de Chypre (1), et elle députait

(1) Lettre CCXIX, 3.

un religieux au seigneur qui régnait en Sardaigne. La réponse qu'elle en reçut lui fit concevoir de grandes espérances. « Il semble, écrivait-elle à un de ses disciples, il semble que le temps s'approche, car nous trouvons partout d'excellentes dispositions. Vous savez que nous avions envoyé le frère Jacomo au juge d'Arboré, avec une lettre où il était question de la croisade. Il m'a répondu gracieusement qu'il voulait venir en personne et fournir, pendant dix années, deux galères, mille cavaliers, trois mille piétons et six cents arbalétriers. Je vous annonce aussi que Gênes est dans l'enthousiasme, que tous offrent leur fortune et leurs personnes. »

Ce fut surtout pendant son séjour à Pise, au commencement de l'année 1375, que sainte Catherine s'occupa des affaires de la croisade. Elle s'était rendue dans cette ville à la sollicitation des principaux habitants, qui lui avaient fait écrire par Pierre Gambacorti, alors maître de la république. « J'ai reçu, lui répond-elle, votre lettre, qui m'a bien touchée. Ce n'est pas ma vertu et ma bonté, car je suis pleine de misère et de péchés, mais c'est votre bienveillance et celle de ces saintes dames qui vous ont porté à m'écrire humblement, pour me prier de venir vous trouver. Je satisferais bien volontiers votre désir et le leur, mais en ce moment je vous prie de m'excuser; l'état de ma santé m'en empêche. Je vois aussi que cela ferait murmurer, mais j'espère de la bonté de Dieu, que, si son honneur et le salut des âmes le demandent, il me permettra de faire ce voyage en paix et sans soulever de murmures. Je serai prête alors à obéir à la Vérité suprême et à votre comman-

dement (1). Sa santé, affaiblie déjà par ses mortifications, s'était encore altérée pendant la peste terrible qui venait de faire périr le tiers de la population de Sienne. Les actes héroïques de sa charité et les guérisons miraculeuses qu'elle avait opérées avaient augmenté sa réputation, et toutes les villes de la Toscane réclamaient sa présence. En 1374 elle avait été appelée à Florence par le général de son Ordre, qui tenait dans cette ville le chapitre des Frères Prêcheurs. Partout où elle séjournait, ses enseignements et ses vertus lui attiraient de nombreux disciples. A Florence, elle s'attachait l'évêque de la ville, Mgr Ange de Ricasoli (2), l'ambassadeur Buonacorso de Lapo et Nicolas Soderini, un des personnages les plus influents de la république (3). A Pise, elle recevait l'hospitalité de Gerald Buonconti, dont les fils devenaient ses secrétaires. Elle se liait avec Pierre Gambacorti, dont la fille se mettait sous sa direction et renonçait au monde, pour devenir une gloire de l'Église et de l'ordre de Saint-Dominique.

A Lucques, elle fit aussi de nombreux prosélytes; les âmes qu'elle attirait à Dieu formaient entre elles une sorte de famille religieuse, qui lui vouait l'affection la plus tendre et la plus dévouée. Nous en voyons la preuve dans une lettre que sainte Catherine adresse à la femme de Barthélemy Balbani, chez laquelle elle avait logé à Lucques. Elle combat les regrets trop vifs causés par son départ, et elle lui en-

(1) Lettre LXXV. A Pierre Gambacorti.
(2) Lettres LXXXI, LXXXII, LXXXIII.
(3) Lettres LI, LII, LIII, LIV.

seigne à aimer les créatures pour Dieu. « Je ne veux pas, lui dit-elle, que tu conserves de l'affection pour moi ou pour une autre créature, si ce n'est en Dieu. Je te dis cela parce que je vois, d'après ce que tu m'écris, que tu as souffert de mon départ ; mais je veux que tu suives l'exemple de la Vérité suprême, de Notre-Seigneur, que l'amour de sa mère et de ses disciples n'a pas empêché de courir à la mort honteuse de la Croix. Les Apôtres se sont aussi séparés, parce qu'ils ne s'arrêtaient pas à eux-mêmes ; ils renonçaient à leur propre consolation pour louer et glorifier Dieu, pour se nourrir et se rassasier des âmes ; c'est ainsi qu'il faut vous aimer et aimer les autres. Ne songez qu'à l'honneur de Dieu et au service du prochain. Si vous éprouvez quelque tristesse de voir partir ceux que vous aimez, vous ne vous laisserez pas au moins abattre. Votre amour doit être véritablement fondé sur l'honneur de Dieu, et s'arrêter plus au salut des âmes qu'à vous-même. Faites en sorte de ne plus vous affliger à mon sujet, car ce serait un obstacle qui vous empêcherait de vivre avec Jésus crucifié et de lui ressembler. Dieu s'est donné généreusement, et il nous demande la même chose.

« J'ai eu compassion de vos peines, et je vous en indique le remède, c'est d'aimer Dieu sans partage ; et, si vous voulez m'aimer aussi, moi, pauvre misérable, je veux vous dire où vous me trouverez, afin que vous ne vous éloigniez jamais du véritable amour. Allez à cette douce, à cette adorable Croix avec la bonne et tendre Madeleine ; là, vous trouverez l'Agneau, vous me trouverez,

et vous pourrez nourrir et satisfaire tous vos désirs (1). »

Sainte Catherine rendait au centuple à ses disciples l'affection qu'ils lui portaient ; c'était avec un cœur de mère qu'elle les aimait, et cette tendresse se montre dans toutes ses lettres comme dans toute sa vie. Elle répondait à Néri Landoccio, qui devint son secrétaire : « Vous me demandez que je vous reçoive pour mon fils ; j'en suis, il est vrai, indigne. Je ne suis qu'une pauvre misérable, mais je vous ai reçu et je vous reçois avec un tendre amour. Je m'engage devant Dieu à répondre pour vous de toutes les fautes que vous avez commises et que vous commettrez. Mais, je vous en conjure, satisfaites mon désir, devenez conforme à Jésus crucifié, et séparez-vous entièrement du siècle (2). »

Rien n'est plus touchant que sa correspondance avec Étienne Maconi, un de ses plus chers disciples. Peu de temps après sa conversion, elle lui avait dit : « Vous verrez, mon fils, qu'avant peu votre plus grand désir sera rempli. — Ma bien chère mère, demanda Étienne, quel est donc mon plus grand désir? — Cherchez-le dans votre cœur. — Ma mère bien-aimée, je n'y trouve pas de plus grand désir que celui de rester près de vous. — Il sera satisfait. » Étienne fut en effet choisi pour l'accompagner dans son ambassade à Avignon, et il quitta alors avec joie son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa famille. Il était si content,

(1) Lettre CCCXLVIII.
(2) Lettre CCLXXX.

dit-il, de jouir de l'intimité de Catherine et de sa virginale présence (1).

Ce fut pendant ce voyage que sainte Catherine consolait la mère d'Étienne Maconi, en lui écrivant : « Prenez doucement courage, soyez patiente et ne vous troublez pas, si j'ai gardé votre Étienne trop longtemps ; j'ai bien veillé sur lui, car l'affection n'a fait de nous deux qu'une même chose. Je pense que vous n'avez pas trop souffert ; moi. je veux jusqu'à la mort, pour vous et pour lui, faire tout ce que je pourrai faire ; vous, sa mère, vous l'avez enfanté une fois ; et moi, je veux vous enfanter lui, vous et votre famille dans les larmes et les angoisses, en offrant sans cesse à Dieu mes prières et le désir de votre salut. »

Les disciples nombreux et dévoués qui s'attachaient à sainte Catherine dans toutes les villes où elle allait, augmentaient son influence et ses moyens d'action pour le service de Dieu et de l'Église. Elle les employait à détruire les ferments de discorde, qui préparaient en Italie une révolte générale contre le Saint-Siège. Malheureusement, la conduite des légats de Grégoire XI paralysait tous ses efforts ; c'étaient pour la plupart des étrangers avides qui accablaient les peuples d'impôts afin de vivre dans le luxe et le plaisir. Saint Antonin constate leurs excès et les résume dans ces lignes : « Ils gouvernaient avec un orgueil presque intolérable, et cherchaient à régner non pas seulement sur les villes de l'Église, mais sur les villes libres ; ils s'appliquaient

(1) Lettre d'Étienne Maconi, procès de Venise.

plus à entretenir la guerre que la paix. L'Italie était pleine d'étrangers ; ils bâtissaient à grands frais des citadelles, non pas pour protéger la liberté des villes, mais pour tenir les peuples dans une dure servitude. Ils étaient détestés par ceux qu'ils gouvernaient, et leurs voisins les redoutaient (1). » Tous les historiens de Florence s'expriment comme saint Antonin, et un grand nombre de passages des lettres de sainte Catherine confirment leur témoignage.

Cette conduite des légats réveillait l'esprit gibelin et multipliait les mécontents. Barnabé Visconti cultivait ces mauvaises dispositions et préparait une explosion formidable. Ses émissaires répandaient le bruit que le Pape voulait s'emparer de la Toscane ; le légat de Pérouse, Gérard du Puy, était accusé auprès du gouvernement populaire de Sienne de conspirer avec la puissante famille des Salimbeni, qui voulait à la tête de la noblesse s'emparer du pouvoir. Une grande disette avait suivi la peste terrible qui avait dépeuplé la Toscane pendant les années 1373 et 1374. Le légat de Bologne défendit l'exportation des grains, sans doute dans la crainte d'en manquer lui-même. Cette mesure exaspéra les populations, dont elle compromettait l'existence. Enfin le célèbre condottière Jean Hawkwood, que Grégoire XI avait pris à sa solde pendant la guerre avec Barnabé Visconti, fut congédié après la trêve. Ces aventuriers, qui se battaient pour leur compte, quand ils ne le faisaient pas pour celui des autres, envahirent

(1) S. Anton. *Cronicon*, p. III, titre XXII, ch. CLXI, — *Storia di santa Catherina*, l. V, p. 135. Lettres à Grégoire XI et à Urbain VI.

la Toscane, ravagèrent les campagnes et voulurent s'emparer de Prato, aux portes de Florence. Il fut facile de voir dans cette agression une attaque déguisée concertée avec le légat. Les Florentins négocièrent alors avec le chef anglais, achetèrent son concours, et déclarèrent la guerre à Grégoire XI. La ville d'Italie la plus fidèle au Saint-Siège devint le centre d'une insurrection générale qu'elle inaugura par une émeute sanglante. Le peuple envahit les églises et les couvents, massacra les inquisiteurs, déclara le clergé ennemi du bien public, et décida que le gouvernement civil nommerait aux bénéfices et jugerait les affaires ecclésiastiques.

L'âme douce de Grégoire XI fut affligée en apprenant cette révolte. Il ordonna l'exportation des grains de la Romagne, et voulut calmer les esprits par de paternelles paroles. Mais il ne fut pas secondé par le cardinal de Saint-Ange, Guillaume de Noellet, qui refusa de lire les bulles pontificales, et maintint toutes les mesures qu'il avait prises. Alors la fureur populaire ne connut plus de bornes. Les excès contre l'Église furent renouvelés. On s'empara du prieur des Chartreux, qui était revêtu du caractère de nonce apostolique, et on lui fit souffrir les plus affreuses tortures. Il fut promené sur une charrette et écorché vif au milieu des huées de la populace. Les bourreaux jetaient aux chiens les lambeaux de sa chair, et finirent par l'enterrer, respirant encore. On institua un gouvernement révolutionnaire pour régulariser et conduire l'insurrection ; un comité fut choisi parmi les Gibelins les plus habiles et les plus déterminés. Il devait agir à l'intérieur, exciter les

tièdes, poursuivre les opposants, pourvoir aux besoins du culte, nommer aux dignités ecclésiastiques et déclarer nationaux les biens de l'Église. Les huit membres qui le composaient furent appelés les *huit saints,* à cause de leurs violences et de leurs sacriléges. Un autre comité devait agir à l'extérieur et propager la révolte; il envoya des représentants par toute l'Italie avec un drapeau rouge sur lequel était écrit en lettre d'or le mot LIBERTÉ. Ils engageaient les peuples à secouer le joug des étrangers, et proclamaient amis et alliés de Florence tous ceux qui se déclareraient contre l'Église. L'incendie se propagea rapidement; le légat de Pérouse fut obligé de s'enfuir; celui de Bologne fut fait prisonnier, et avant la fin de l'année 1375, l'Église avait perdu quatre-vingts villes et places fortes.

Sainte Catherine avait vu se former l'orage, et avait fait tous les efforts pour le conjurer; elle était restée à Pise et à Lucques pour maintenir ces deux villes dans la fidélité au Saint-Siège (1), et elle écrivait de tous les côtés pour ramener les esprits à la paix. Elle s'adressait surtout à Grégoire XI, et cherchait à apaiser sa juste indignation. Elle sollicite dans les lettres qu'elle lui écrit son indulgence pour les Florentins, en lui rappelant les causes de leur révolte. Elle reconnaît leurs torts; mais elle s'adresse au cœur d'un père, et lui demande, au nom de l'amour, le pardon de ses enfants : la douceur sera plus efficace que la guerre, qui perdrait les âmes. Elle ne lui conseille pas d'abandonner les droits et les biens de

(1) Lettre I. A Grégoire XI.

l'Église, mais les biens spirituels sont plus précieux, et en les recouvrant par la miséricorde, il retrouvera les autres. « Vous me direz peut-être, saint Père, que vous êtes obligé en conscience de conserver et de recouvrer les biens de l'Église. Hélas! je l'avoue, c'est la vérité; mais il me semble qu'il vaut mieux encore conserver une chose qui est plus précieuse. Le trésor véritable de l'Église est le sang du Christ, donné pour prix des âmes. Ce trésor du sang n'a pas été payé pour les biens temporels, mais pour le salut du genre humain. En admettant que vous êtes tenu de reconquérir et de conserver les richesses, les droits que l'Église a perdus, vous êtes tenu bien davantage à reconquérir tant de brebis, qui sont un trésor pour l'Église. Elle serait trop appauvrie, si elle les perdait. Elle ne deviendrait pas pauvre elle-même, parce que le sang du Christ ne peut diminuer; mais elle perdrait cet ornement de gloire qu'elle reçoit des vertus et de l'obéissance de ceux qui lui sont soumis. Il vaut mieux négliger les intérêts temporels que les intérêts spirituels. Faites seulement ce que vous pourrez, et vous serez excusé devant Dieu et devant les hommes. Vous vaincrez bien mieux avec les armes de la douceur, de l'amour et de la paix, qu'avec les rigueurs de la guerre, et vous rentrerez ainsi dans vos droits spirituels et temporels.

« La paix, oui la paix, pour l'amour de Jésus crucifié. Ne vous arrêtez pas à l'ignorance, à l'aveuglement et à l'orgueil de vos enfants. Avec la paix vous vaincrez la guerre et la haine qui divisent les cœurs, vous les réunirez. Voyez les deux maux qui se présentent : la perte de la grandeur, de la puissance et

des biens temporels que vous vous croyez obligé de conquérir, et la perte de la grâce dans les âmes et de l'obéissance qu'elles doivent à Votre Sainteté; comparez ces deux maux, et choisissez le moindre; et en choisissant le moindre pour fuir le plus grand, vous les éviterez tous les deux : et vous y gagnerez de toute manière, car vous aurez retrouvé par la paix vos enfants, et avec eux ce qu'ils vous doivent (1). »

Elle s'excuse ensuite de lui parler ainsi, mais c'est dans son intérêt et parce qu'elle y est forcée par la vérité même. Peut-il être tranquille lorsqu'il voit le bien des pauvres périr en soldats, et la réforme de l'Église devenir impossible? Il se croit obligé de nommer des prélats qui puissent lui procurer d'utiles alliances; et ce sont des hommes vertueux qu'il faut. C'est dans le Christ, et non dans les princes de la terre, qu'il faut mettre sa confiance, s'il veut que l'Église revienne à sa beauté première.

Les lettres de sainte Catherine étaient portées à Grégoire XI par des disciples dévoués qui exposaient au Souverain Pontife la situation véritable de l'Italie, et lui faisaient comprendre la nécessité de son retour à Rome et de l'organisation d'une croisade. Celle dont fut chargé Neri Landoccio, son secrétaire, le presse sur ces deux points et le rassure contre les obstacles. » Ne craignez rien, lui dit-elle, et ne renoncez pas à votre doux et saint désir. Qu'il s'enflamme au contraire de jour en jour. Réalisez le projet de votre retour et de la croisade à laquelle vous engagent les les infidèles, en envahissant toujours vos posses-

(1) Lettre II. A Grégoire XI.

sions. Soyez prêt à donner votre vie pour le Christ, car nous avons autre chose qu'un corps. Pourquoi ne pas donner mille fois sa vie, s'il le faut, pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes? Le Christ l'a fait, et vous son Vicaire, vous devez le remplacer. N'est-ce pas l'usage que le lieutenant suive les traces et les exemples de son capitaine? Venez, venez donc, ne tardez plus, afin de pouvoir faire bientôt la guerre aux infidèles, et de n'être plus arrêté par les membres corrompus qui se sont révoltés contre vous. La paix, la paix, la paix, mon doux Père, et non plus la guerre. Je vous prie d'écouter et d'accorder, si vous le pouvez, ce que vous dira le porteur de cette lettre. Donnez-lui audience, je vous prie, et ajoutez foi à ses paroles; car on ne peut pas tout dire par écrit. Si vous voulez me communiquer des choses secrètes, vous pouvez les lui confier en toute assurance. Quant à ce que je puis faire, s'il fallait ma vie, je la donnerais bien volontiers pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes (1). »

Grégoire inclinait naturellement à la paix, mais il était entouré de conseillers qui demandaient la guerre et la vengeance. Il écouta cependant les sollicitations pressantes de sainte Catherine, et tenta un accommodement. Son armée était prête; avant de la faire partir, il envoya trois députés porter à Florence des propositions avantageuses. Il voulait bien oublier les outrages qu'il avait reçus, et assurer la liberté de Pérouse et de Città di Castello; mais les Florentins devaient cesser toute hostilité, et ne pas

(1) Lettre III. A Grégoire XI.

exciter la ville de Bologne à la révolte. Les bons citoyens applaudirent à ces conditions, plus favorables qu'ils ne pouvaient l'espérer; mais, tandis qu'on réglait cet accommodement, les Huit de la guerre, qui redoutaient la paix, donnèrent ordre au comte Antonio Bruscoli de marcher sur Bologne. Il y entra armé, souleva le peuple, qui chassa les troupes pontificales, et retint le légat prisonnier. Cette trahison indigna le Souverain Pontife et arrêta les négociations.

Sainte Catherine ne désespéra pas cependant; elle s'adressa aux disciples qu'elle avait à Florence, et qui pouvaient par leur position agir sur leurs concitoyens. « Ce n'est pas sans motif, leur dit-elle, que Dieu vous a mis à même de faire la paix et de rétablir l'union avec la sainte Église; c'est pour vous sauver, vous et toute la Toscane. Il ne me semble pas que la guerre soit une si douce chose que nous devions la rechercher, lorsque nous pouvons l'éviter. Y a-t-il, au contraire, rien de plus doux que la paix? C'est le doux héritage que Jésus-Christ a laissé à ses disciples, car il a dit : Ce n'est pas en faisant des miracles, en connaissant les choses futures, en montrant votre sainteté par des actes extérieurs qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est en étant unis par la charité, la paix et l'amour. Je veux donc que vous fassiez l'office des anges, qui travaillent à nous mettre en paix avec Dieu. Faites ce que vous pourrez, et que cela plaise ou déplaise, surmontez sous les obstacles; de cette manière, vous serez les vrais fils, vous mériterez et posséderez l'héritage du Père éternel. Je ne vous en dis pas davan-

tage, tant est pesante l'affliction que me cause la perte de vos âmes et de vos corps. Pour l'empêcher, je sacrifierais mille fois ma vie.

Je vous adresse le porteur de cette lettre, qui est, pour cette année, le prédicateur de l'Ordre des Frères Mineurs. C'est un bon et vrai serviteur de Dieu, qui vous aidera de ses conseils et vous dirigera dans la voie de la vérité; pour tout ce que vous aurez à faire pour vous-même et pour la ville, je vous prie d'écouter et de suivre ses conseils. Il n'y a aucune chose secrète dans votre esprit que vous ne puissiez lui communiquer. »

L'influence de sainte Catherine triompha encore, et les Florentins envoyèrent pour apaiser le Souverain Pontife le B. Raymond, avec une lettre où notre Sainte lui rappelle ce qu'elle lui a dit dans les précédentes, et où elle le conjure de ne pas refuser la paix, à cause de ce qui est arrivé à Bologne. Grégoire XI consentit à suspendre les hostilités; il cita les Florentins à comparaître devant son tribunal, pour justifier leur conduite contre les inquisiteurs de la Foi, la violation des droits de l'Église, le massacre du Nonce apostolique, la révolte propagée dans toute l'Italie et les sacrilèges des magistrats, qu'ils osaient appeler les *Huit Saints*. La citation leur accordait le délai d'un mois; le 31 mars, la sentence d'excommunication serait lancée contre eux, s'ils ne s'étaient pas présentés pour répondre.

Ceux qui gouvernaient Florence, pour ne pas choquer l'opinion publique, envoyèrent en effet trois députés qui furent admis à leur arrivée en audience publique; mais au lieu de solliciter l'indulgence du

Souverain Pontife, ils accusèrent de tout le mal les légats du Saint-Siège. Leur orateur, Donato Barbadori, rappela avec une audacieuse éloquence toutes les causes vraies ou prétendues de la révolte, le refus d'exportation des grains, malgré la lettre du Saint Père, la Toscane dévastée par l'ordre du cardinal Saint-Ange, les intrigues du légat de Pérouse, la violation des anciennes libertés des villes, et la conduite orgueilleuse et tyrannique des Français. « Vous deviez, s'écria-t-il en finissant, arrêter la brutale avarice et l'ambition démesurée de vos légats ; vous deviez éteindre l'incendie prêt à éclater, défendre l'indépendance de vos enfants, vous rappeler les services qu'ils ont rendus au Saint-Siège et soutenir leur cause contre tous. Si nous avons commencé la guerre, c'était pour sauver notre patrie, nos femmes, nos enfants, notre vie. N'est-ce pas votre légat qui est l'origine de tout le mal, en détruisant notre paix, notre repos par tous les moyens possibles. Oui, très saint Père, si vous voulez juger sainement les choses et déposer toute passion, comme doit le faire un Vicaire du Christ, vous ne nous reprocherez pas cette guerre, et vous nous excuserez de ce que nous avons fait par nécessité ; nous ne nions pas la révolte qui s'est étendue aux terres de l'Église, mais l'orgueil et l'avarice des gouverneurs en ont été le principe. Ces hommes se croyaient tout permis. Les rebelles n'ont pas refusé de vous obéir, mais ils ont fui à regret le joug des hommes coupables que vous leur aviez envoyés. Si nous avons témoigné quelque sympathie à ces rebelles, c'est que nous avions compassion de leurs

malheurs, et qu'ils nous servaient à nous sauver des nôtres. Avait-on jamais, très saint Père, dans la religieuse Florence, tenté quelque chose contre votre autorité et contre l'Église romaine? Nous l'avons toujours défendue contre les empereurs, les rois et les tyrans ; mais maintenant l'amour de la patrie nous force à mettre un frein à la fureur de ceux qui voulaient nous faire périr. Si vous ne condamnez pas ces violences et si vous poursuivez ceux qui les ont combattues, Dieu, oui, Dieu seul jugera entre eux et nous (1). »

Sainte Catherine devait plaider la cause des Florentins avec une éloquence plus victorieuse. Les accusations de Barbadori ne justifiaient pas les excès commis, et Grégoire XI réfuta facilement son argumentation. Il ne voulut pas cependant prononcer sur le champ la sentence et consulta les cardinaux ; les Italiens penchaient vers la douceur, mais les Français, qui étaient beaucoup plus nombreux, firent décider la guerre; elle fut déclarée et l'excommunication publiquement prononcée. Les députés de Florence étaient présents ; Barbadori se tournant alors vers le crucifix, s'écria : « O Dieu ! nous députés du peuple florentin, nous en appelons à toi et à ta justice de l'injuste sentence de ton Vicaire. O toi ! qui ne peux te tromper ni céder à la colère, toi qui aimes la liberté des peuples et non leur esclavage, protège le peuple florentin qui défend sa liberté ; détourne les cruels anathèmes lancés contre nous (2). »

(1) *Storia di santa Catherina*, t. I, p. 151.
(2) S. Anton., tit. XXII, ch. I, § 3.

L'effet de l'excommunication fut terrible pour les Florentins. Leur commerce, source de leur richesse et de leur puissance, avait déjà souffert des troubles qui avaient éclaté en Italie; leur crédit était perdu dans toutes les villes de l'Europe. Au moyen âge une nation retranchée de la communion de l'Église était mise pour ainsi dire hors du droit commun. Les débiteurs croyaient recevoir quittance par l'acte d'excommunication; il y avait même des consciences assez habiles pour s'imaginer pouvoir prendre et piller tout ce qui appartenait aux excommuniés. C'est ce qui arriva à un grand nombre de Florentins, surtout en Angleterre. Cette ruine de leurs comptoirs et de leurs affaires apaisa bien des esprits; la réaction d'ailleurs qui suit toujours les excès populaires, se faisait sentir dans une ville religieuse qui avait été jusqu'alors si dévouée au Saint-Siège. Les partisans de la paix agissaient, et sainte Catherine écrivait à ses disciples pour leur faire réclamer de nouvelles négociations (1). Les Huit de la guerre furent obligés d'y consentir. Mais quel espoir de succès restait-il? Depuis le retour de Barbadori, les violences contre l'Église avaient été poussées à l'extrême, et d'autres ambassadeurs ne pouvaient pas même espérer obtenir audience. La médiation de sainte Catherine parut alors la ressource suprême et le gouvernement de Florence lui envoya des députés pour la solliciter.

Sainte Catherine venait de recevoir à Pise les stigmates de Notre-Seigneur, et son corps avait été sur le point de succomber sous l'impression divine; mais

(1) Lettre LIII. A Nicolas Soderini.

rien ne l'arrêtait, lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de la paix de l'Église. Elle accepta donc la mission qui lui fut proposée, et elle s'y consacra avec une intelligence et une charité surhumaines. Elle se rendit sur le champ à Florence. Les magistrats vinrent à sa rencontre, et remirent entre ses mains tous leurs intérêts.

La position était difficile : la lutte des Guelfes et des Gibelins était plus animée que jamais; et le parti de la guerre qui avait été obligé de céder aux réclamations du peuple cherchait à créer en secret des obstacles à tout accommodement, Sainte Catherine eut des conférences avec les chefs, et parla plusieurs fois en public, s'efforçant toujours de ramener les esprits à la paix et au repentir. Elle les conjurait, au nom de leur salut, de se réconcilier avec Dieu et avec l'Église. « Peut-il, leur disait-elle, nous arriver plus grand malheur que d'être privés de Dieu. Vous savez bien que c'est en vain que travaille celui qui garde la cité, si Dieu ne la garde lui-même. Que pourrons-nous donc faire, malheureux aveugles qui nous obstinons dans notre péché? Humiliez-vous ; abaissez vos esprits et vos cœurs, car on ne peut entrer par la porte étroite en levant la tête : on se la briserait. Il faut passer par la porte de Jésus crucifié, qui s'est humilié jusqu'à nous, pauvres insensés. Si vous vous humiliez, vous demanderez avec calme et douceur la paix à votre chef, le Christ de la terre. Montrez que vous êtes ses enfants, des membres unis et non retranchés, et vous trouverez la miséricorde, la bonté, le salut de l'âme et du corps. Vous savez que la nécessité ne peut le contraindre; il faut que ce soit

l'amour. Un enfant ne peut vivre sans le secours de son père; il n'a aucune vertu, aucune puissance par lui-même. Tout ce qu'il a, lui vient de Dieu; il faut donc qu'il reste dans l'amour du Père; car s'il s'en séparait par la révolte et la haine, il perdrait son secours; et en le perdant, il périrait.

« Si vous êtes contre la sainte Église, comment pourrez-vous participer au sang du Fils de Dieu? L'Église est inséparable du Christ; c'est elle qui nous donne et nous administre les Sacrements, et les Sacrements sont notre vie par la vie qu'ils reçoivent du sang de Jésus-Christ. Celui qui méprise le Vicaire du Christ méprise le sang du Christ; celui qui agit contre l'un agit contre l'autre, car ils sont unis ensemble. Un fils n'a jamais raison contre son père; et il ne peut l'offenser sans être en danger de mort et de damnation. Demandez donc à rentrer dans la paix et l'union avec votre Chef, afin que vous ne soyez plus des membres séparés (1). »

Tout en exhortant ainsi les coupables, sainte Catherine intercédait pour eux auprès de Grégoire XI. Elle lui rappelait que c'est par l'amour que Dieu a sauvé les hommes. « O mon très doux et très saint Père, lui dit-elle, je ne vois pas d'autres moyens, d'autres remèdes pour retrouver vos brebis rebelles, qui ont quitté le bercail de la sainte Église, en ne voulant plus obéir à vous, leur Père. Aussi je vous prie de la part de Jésus crucifié, et je veux que vous me fassiez cette grâce de vaincre leur malice par votre bonté. Nous sommes à vous, ô Père, et je

(1) Lettre LIII.

sais que presque tous ne croient pas avoir mal fait. Admettons qu'ils ne sont pas excusables ; mais il leur semble qu'ils ne pouvaient faire autrement, à cause des peines, des injustices et des extorsions qu'ils avaient à endurer de la part des mauvais pasteurs et gouverneurs. Ils sentaient l'infection de la vie de ceux que vous savez bien être des démons incarnés ; et ils sont tombés dans la crainte détestable de Pilate, qui, pour ne pas perdre sa puissance, condamna le Christ. Pour ne pas perdre leur État, ils vous ont persécuté. Miséricorde, ô Père ! je vous la demande pour eux. Ne vous arrêtez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants ; mais attirez-les par le charme de votre amour et de votre bonté.

« Que Votre Sainteté nous rende la paix à nous, vos malheureux enfants, qui vous avons offensé. Je vous le dis, Christ de la terre, de la part du Christ du ciel, en agissant ainsi sans détour et sans colère, ils accourront tous avec le regret de leur faute ; ils viendront appuyer leur tête sur votre sein. Alors vous vous réjouirez, nous nous réjouirons, parce que votre amour aura ramené la brebis perdue au bercail. »

Ces paroles si douces et si persuasives étaient portées par les disciples de sainte Catherine ; mais les magistrats de Florence la pressaient de partir elle-même pour Avignon, pensant bien qu'elle agirait plus efficacement sur l'esprit du Souverain Pontife.

« Voyez, Messeigneurs, leur disait-elle, si vous avez l'intention de vous humilier réellement, et si vous voulez que je vous présente à votre Père comme des enfants soumis jusqu'à la mort. Si vous y consentez,

je ne craindrai aucune fatigue ; mais autrement je ne partirai pas (1). » Tous acceptèrent avec joie cette proposition, et convinrent d'envoyer, après son départ, des députés qui s'entendraient avec elle au sujet des négociations.

Au moment où sainte Catherine partait pour accomplir sa pacifique mission, une armée nombreuse quittait Avignon pour ravager l'Italie. Le parti de la guerre avait malheureusement triomphé. Les Français, entraînés par le désir de la vengeance et par l'amour de la gloire, décidèrent cette expédition, qui eut pour chef le trop célèbre cardinal de Genève. Ce général, qui devait être bientôt l'antipape Clément VII, conduisait 6,000 chevaux et 4,000 hommes d'infanterie recrutés dans tous les pays. La force principale de cette armée était une troupe de Bretons indomptés, qui promenèrent partout l'incendie et le pillage, et qui couronnèrent leurs forfaits par l'odieux massacre des habitants de Cesème. De pareils actes rendaient les négociations plus difficiles, et l'animosité des insurgés plus grande.

Sainte Catherine arriva cependant à Avignon le 18 juin 1376. C'était un étrange événement que l'ambassade de cette pauvre jeune femme, voyageant à pied avec quelques disciples, et entrant humblement dans cette ville opulente, centre du mouvement, du commerce et du luxe, et rendez-vous des princes, des artistes et des savants de l'Europe. L'affaire qu'elle venait traiter n'intéresssait pas seulement Florence, mais le monde chrétien tout entier. Grégoire XI

(1) Lettre LI. A Buonacorso de Lapo.

l'attendait avec impatience, et lui fit donner pour demeure une belle maison, où se trouvait une riche chapelle. Deux jours après son arrivée, il la reçut en audience solennelle. Sainte Catherine apparut au milieu de cette cour brillante dans toute la simplicité de sa pauvreté religieuse. Ses paroles furent plus efficaces que les discours éloquents de Donato Barbadori, et le Pape, convaincu, lui donna tout pouvoir pour conclure la paix. « Vous voyez bien, lui dit-il, que je veux la paix et le concorde, car je remets toute cette affaire entre vos mains. Je vous recommande seulement l'honneur et l'intérêt de l'Église (1). »

Les difficultés ne pouvaient plus venir que des Florentins. Dès le départ de sainte Catherine, le parti de la guerre, pour entraver les négociations, avait mis une taxe considérable sur les biens du clergé. Cette mesure devait nécessairement irriter le Souverain Pontife. Sainte Catherine s'en plaignit dans une lettre qu'elle adressa au comité des Huit. « Je me plains beaucoup de vous, leur écrit-elle, s'il est vrai, comme on le dit, que vous avez mis des impôts sur les clercs. Vous ne pouvez le faire en conscience ; mais il semble que vous ayez perdu le sentiment de ce qui est bien. Vous n'arriverez pas à conclure la paix, si vous ne persévérez dans votre humilité, et si vous ne cessez d'offenser les ministres et les prêtres de la sainte Église. Non seulement vous aurez le malheur d'offenser Dieu, mais encore vous vous nuirez en arrêtant les négociations ; car,

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIIe part., ch. VI.

lorsque le Saint-Père saura votre conduite, il sera plus irrité contre vous.

« Je vous en conjure, ne mettez pas obstacle à la grâce du Saint-Esprit. Vous ne la méritez pas ; mais sa clémence est prête à vous la donner. Vous me couvrirez de honte et de confusion, si vous me faites dire une chose, et si vous faites le contraire. Je vous prie qu'il n'en soit plus ainsi ; que vos paroles et vos actions prouvent que vous voulez la paix et non la guerre. Je me suis entretenue avec le Saint-Père, et il m'a écoutée avec bienveillance. Il a témoigné avoir un amour sincère de la paix, comme un bon père qui ne regarde pas l'offense que son fils lui a faite, mais seulement s'il s'est humilié, pour pouvoir lui faire entièrement miséricorde. Je ne saurais vous exprimer la joie que j'ai ressentie lorsque, après avoir longtemps conféré avec lui, il a fini par me dire que, les choses étant telles que je les lui exposais, il était prêt à vous recevoir comme ses enfants, et à faire ce qui me paraîtrait le meilleur. Je ne vous en écris pas davantage. Il me semble que le Saint-Père ne pouvait pas vous donner une autre réponse avant l'arrivée de vos ambassadeurs, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore arrivés. Quand ils le seront, je les verrai ; je verrai ensuite le Saint-Père, et je vous écrirai quelles sont ses dispositions (1). »

C'était ce qui avait été convenu à Florence, et le Souverain Pontife, ne voyant pas arriver ceux qui lui avaient été annoncés, disait à notre sainte : « Croyez-moi, Catherine, ils vous ont trompée, et ils

(1) Lettre XLVIII. Aux Huit de la guerre, 28 juin 1376.

vous tromperont. Ces ambassadeurs ne viendront pas; ou, s'ils viennent, leur mandat sera inutile (1). En effet, lorsque les ambassadeurs arrivèrent enfin à Avignon, sainte Catherine les fit venir, et leur rappela les pouvoirs que les magistrats de Florence lui avaient confiés. Elle leur annonça que le Souverain Pontife remettait la paix entre ses mains, et qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, obtenir de bonne conditions; mais ils se refusèrent à toute ouverture, et prétendirent qu'ils n'avaient reçu aucun ordre de traiter avec elle.

Sainte Catherine reconnut alors leur mauvaise foi, et s'en plaignit aux Florentins par l'intermédiaire de Buonacorso de Lapo, un des membres les plus influents de la république. Elle leur rappelle ce qu'ils lui avaient promis au moment de son départ, et elle leur dit : « Si vos actes avaient été en rapport avec vos paroles, vous auriez obtenu la paix la plus glorieuse qu'on puisse obtenir. Je ne le dis pas sans raison, car je sais quelles étaient les dispositions du Saint-Père. Mais ensuite nous avons commencé à sortir de la voie; nous avons employé les moyens trompeurs du monde ; et, en démentant nos paroles par nos actions, nous avons donné sujet au Saint-Père de s'irriter davantage. Lorsque vos ambassadeurs sont arrivés ici, ils ne se sont pas conduits comme ils devaient le faire avec les serviteurs de Dieu ; vous avez suivi vos idées, de sorte qu'il m'est impossible de conférer avec eux pour savoir si vous leur avez parlé comme à moi, en leur remettant leurs lettres

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIIe part., ch. VI.

de créance. Il était convenu que nous conférerions de tout, ensemble. Vous aviez dit : Nous croyons que rien ne pourra se faire que par les mains des serviteurs de Dieu, et vous avez fait tout le contraire. Cela vient de ce que nous ne reconnaissons pas bien nos fautes, et je vois que toutes ces paroles humbles venaient plutôt de la peur et de la nécessité que de l'amour et de la vertu. J'en ai été bien affligée à cause de l'offense de Dieu et du tort que vous vous faites à vous-même. Vous ne voyez pas le mal et les suites facheuses qu'entraînent votre obstination et votre persévérance dans votre ligne de conduite (1). »

Les négociations devinrent en effet impossibles, et sainte Catherine dut s'occuper uniquement des affaires générales de l'Église ; c'était le but providentiel de son voyage. L'accueil bienveillant du Souverain Pontife ne l'avait pas préservée des jugements du monde. Son influence portait ombrage, et sa sainteté trouvait des incrédules. Les trois plus savants prélats de la cour pontificale vinrent pour l'examiner et la confondre ; mais ils se retirèrent ravis de son intelligence, de sa sagesse et de ses vertus. Les nobles dames discutaient aussi entre elles : la sœur du Pape, la comtesse de Valentinois partageait la vénération de Grégoire XI pour sainte Catherine ; mais d'autres personnes, effrayées de cette vertu austère, niaient la sincérité de ses actes et se moquaient des singularités de son existence. La jeune femme de Raymond de Turenne, pour éprouver la réalité de ses extases, enfonça une grande épingle dans le pied de sainte

(1) Lettre LI. A Buonacorso de Lapo.

Catherine, qui n'en souffrit qu'au moment où elle reprit l'usage de ses sens. Tous finirent cependant par se rendre à l'évidence, et recherchèrent bientôt sa présence et ses enseignements. Sainte Catherine en profita pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes; elle poursuivit les choses qu'elle jugeait le plus nécessaires à l'Église : la réforme du clergé, le retour du Souverain Pontife et l'organisation de la croisade.

Le Souverain Pontife entrait dans toutes les vues de sainte Catherine, et trouvait en elle cette fermeté qui manquait à sa nature. Il la faisait souvent parler en plein consistoire, et Catherine s'y exprimait avec une autorité qui étonnait et subjuguait tout le monde. Les cardinaux disaient : « Jamais homme n'a parlé de la sorte; ce n'est pas cette femme qui parle, c'est le Saint-Esprit lui-même. » Elle reprenait avec une sainte liberté les abus qui désolaient alors l'Église, et elle attaquait sans crainte le luxe de la cour pontificale. Elle se plaignait un jour de trouver, là où devaient fleurir toutes les vertus du ciel, l'infection de tous les vices de l'enfer. Grégoire XI, qui savait qu'elle venait d'arriver à Avignon, lui dit : « Comment avez-vous pu connaître en si peu de temps ce qui se passe ici? » Sainte Catherine, quittant alors son humble posture, se releva avec majesté et répondit : « Je dois dire à la gloire du Dieu tout-puissant que j'ai plus senti l'infection des péchés qui se commettent dans la Cour romaine, lorsque j'étais encore dans ma ville natale, que ceux-là mêmes qui les ont commis et les commettent tous les jours. »

Le point sur lequel elle insistait davantage était le retour du Souverain Pontife à Rome; et son in-

fluence était si visible et si grande, que le roi de France en fut alarmé. Charles V envoya son frère, Louis d'Anjou, dans l'espoir de retenir le Pape sur les bords du Rhône, et de conserver un état de choses où il croyait trouver de précieux avantages. Le duc d'Anjou subit bientôt le charme des vertus de sainte Catherine. C'était un jeune prince aimant le luxe et le plaisir, et dissipant sa vie au milieu des fêtes d'une cour brillante. Son ambition devait plus tard affliger l'Église et l'égarer dans le schisme. Sainte Catherine paraît cependant avoir exercé sur lui une impression profonde, puisqu'elle lui persuada de se mettre à la tête de la croisade projetée.

Elle s'efforce, dans la lettre qu'elle lui adresse à ce sujet, de le retirer des jouissances déréglées et des vanités du monde, qui passent en laissant toujours la mort dans l'âme de celui qui les possède. Elle ne veut pas qu'il soit du nombre de ceux qui dépensent leurs jours dans les plaisirs et les magnificences, et qui veulent se distinguer par le luxe et les grands repas. « Ils n'emploient jamais à autre chose leurs richesses; tandis que les pauvres meurent de faim, ils recherchent l'abondance des provisions, la beauté des vases, les tables délicates et choisies, les vêtements somptueux, et ils ne s'occupent pas de leur pauvre âme, qui se meurt de faim parce qu'ils lui enlèvent la nourriture de la vertu, de la sainte Confession et de la parole de Dieu. Ceux qui paraissent si beaux avec tous leurs ornements ont le cœur rempli de choses mortes et passagères qui engendrent le dégoût, la honte et la corruption dans l'âme et dans le corps. Les joies et les festins du monde coûtent beaucoup sans aucun

profit ; plus l'homme en prend, plus il est vide ; plus il cherche le plaisir, plus il trouve la tristesse. Vous l'avez bien vu hier : vous aviez préparé une belle fête et un grand repas, et tout a fini dans la douleur. Dieu l'a permis par amour pour votre âme ; il a voulu vous montrer, à vous et à ceux qui vous entouraient ; que toutes nos joies sont vaines. Je vous le dis de la part de Jésus crucifié, de vous rappeler toujours la journée d'hier, afin que toutes vos actions soient faites dans l'ordre, dans la vertu et dans la crainte de Dieu. Ayez bon courage, parce que j'espère de la bonté divine que vous ne souffrirez pas de l'accident qui est arrivé, et que ce sera une peine profitable qui vous donnera une sainte connaissance de vous-même ; ce sera un heureux frein qui retiendra en vous toute vanité déréglée, comme on fait au cheval qui s'emporte : on lui tire la bride pour qu'il ne s'écarte pas de son chemin. Oui, mon doux fils dans le Christ, notre doux Jésus, embrassez la très sainte Croix, et répondez à Dieu qui vous appelle à la croisade. Vous accomplirez ainsi la volonté de Dieu et mon désir (1). »

Il paraît, d'après d'anciens manuscrits, que l'événement dont il est question dans ce passage, était la chute d'un pan de muraille, qui avait écrasé un grand nombre des convives du prince. Le Duc obtint que sainte Catherine viendrait consoler sa femme, et il la conduisit à son château, où elle résida trois jours. Il voulut aussi la conduire à la cour de France ; mais sainte Catherine refusa humblement, et se con-

(1) Lettre XXXIV. Au duc d'Anjou.

tenta d'écrire quelques saintes et utiles paroles au roi que les hommes honorèrent du nom de sage. Elle le prie d'observer les commandements de Dieu, de rendre la justice et de faire la paix, afin de ne pas arrêter la croisade. « Dans votre position, lui dit-elle, je vous prie surtout de faire trois choses pour l'amour de Jésus crucifié. La première est de mépriser le monde avec toutes ses délices et de vous mépriser vous-même, possédant votre royaume comme une chose qui vous est confiée, et qui ne vous appartient pas. Vous savez bien que ni la vie, ni la santé, ni la richesse, ni les honneurs, ni la puissance ne sont à nous. Si ces biens étaient à vous, vous pourriez les posséder à votre gré. Mais l'homme veut bien se porter, et il est malade ; il veut être riche, et il est pauvre ; il veut être maître, et il est serviteur et vassal. Et il en est ainsi, parce que tout ce qu'il a, il ne le possède que selon le bon plaisir de Celui qui le lui a prêté. Il est bien ignorant celui qui veut posséder ce qui appartient à un autre : c'est vraiment un voleur, et il mérite la mort. Je vous prie donc d'agir en sage, comme un bon administrateur, en possédant tout comme des biens que vous devez gouverner pour Celui qui vous les confie.

« La seconde chose que je vous demande, c'est de maintenir la sainte justice, et de ne jamais la laisser corrompre par l'amour de vous-même, ni par les louanges, ni par le désir de plaire aux hommes. Prenez garde que vos officiers ne commettent l'injustice pour de l'argent, et ne violent ainsi le droit du pauvre ; mais soyez le père des pauvres : c'est pour eux que Dieu vous a tout donné,

« La troisième chose est d'observer la doctrine que le Maître vous a donnée sur la Croix, et c'est ce que mon âme désire le plus en vous : c'est l'amour de votre prochain, avec lequel vous êtes en guerre depuis longtemps (1). »

Sainte Catherine termine en le conjurant de faire la paix et de tourner ses armes contre les infidèles, pour ne plus empêcher le bien que ferait la délivrance de la Terre sainte; car c'est une honte devant Dieu de combattre son frère, de laisser en paix l'ennemi, de vouloir prendre le bien des autres, et de ne pas recouvrer le sien. Elle lui dit de se hâter, car il lui reste peu de temps. Elle semble ainsi lui annoncer sa fin prochaine; Charles V mourut en effet en 1380, dans sa quarante-troisième année.

Grégoire XI cependant différait toujours son départ. Les visions menaçantes de sainte Brigitte l'avaient effrayé sans lui donner le courage de rompre les liens qui l'attachaient à sa patrie. Sa conscience le pressait; mais les obstacles étaient nombreux, et il lui fallait pour les surmonter une force qu'il n'avait pas. C'était pour la lui donner que Dieu lui avait envoyé sainte Catherine. Un jour qu'il lui demandait son avis sur son retour à Rome, sainte Catherine s'excusa humblement, en disant qu'il ne convenait pas à une pauvre petite femme comme elle de donner des conseils au Souverain Pontife. Le Saint-Père lui répondit : « Je ne vous demande pas de me donner des conseils, mais de me faire connaître la volonté de Dieu. » Et

(1) Le règne de Charles V fut troublé par ses guerres continuelles avec le roi d'Angleterre et le roi de Navarre.

comme elle s'excusait toujours, il lui commanda, au nom de l'obéissance, de lui dire si elle savait la volonté de Dieu à ce sujet. Elle baissa la tête alors en disant : « Qui connaît mieux la volonté de Dieu que Votre Sainteté, qui s'est engagée par un vœu à retourner à Rome. » A ces mots, le Saint-Père fut dans le plus grand étonnement, car personne ne connaissait ce vœu, qu'il avait fait en secret ; et c'est à ce moment même qu'il prit la résolution de quitter Avignon (1).

Ainsi ce que le fier génie du Dante et la poétique éloquence de Pétrarque avaient inutilement demandé, ce que les peuples d'Italie et les ambassadeurs de Rome avaient si longtemps sollicité, la vertu de l'humble Catherine réussit à l'obtenir. Il est intéressant de voir dans ses lettres comment elle soutient la résolution du Souverain Pontife, et avec quelle sollicitude maternelle ses prières et ses conseils l'accompagnent jusqu'à Rome.

L'opposition à son départ était grande dans le Sacré-Collège. Sur vingt-six cardinaux, on ne comptait qu'un Espagnol et quatre Italiens ; les autres étaient Français ; tous les officiers et les autres employés de la cour pontificale l'étaient également. Il leur semblait dur de quitter la patrie et le doux ciel de la Provence pour aller dans une ville étrangère, au milieu de peuples révoltés. Ils cherchaient à retenir Grégoire XI, et prenaient tous les moyens d'effrayer cette nature timide et irrésolue. Mais sainte

(1) Procès de Venise. Déposition de frère Barthélemy, de Sienne. Bulle de la canonisation de sainte Catherine.

Catherine combattait leurs objections, et paralysait leurs efforts. Grégoire XI la consultait et la tenait au courant de tout ce qui se disait autour de lui. « J'ai appris, lui répondait-elle, par la lettre que vous m'avez adressée, que les cardinaux vous objectent la conduite du Pape Clément IV, qui, au moment de faire la même chose, ne voulut pas la faire sans l'avis de ses frères les cardinaux. Hélas! très saint Père, ils vous citent l'exemple de Clément IV; mais ils ne parlent pas de celui d'Urbain V, qui, dans les choses douteuses, demandait leur conseil pour savoir si elles étaient bonnes ou non; mais qui, dans les choses claires et évidentes, comme l'est votre retour, vous pouvez en être sûr, ne s'arrêtait pas à leur avis; il suivait le sien, sans s'inquiéter de leur opposition. Je vous prie de la part de Jésus crucifié qu'il plaise à Votre Sainteté de se hâter. Usez d'une sainte ruse; paraissez vouloir différer votre départ, et partez tout à coup. Plus vite vous le ferez, moins vous aurez à souffrir de peines et d'embarras (1). »

Dans une autre lettre, elle le rassure contre les dangers dont on le menace. « Que l'ardeur de la charité soit en vous, pour vous empêcher d'entendre la voix des démons incarnés, et de suivre le conseil pervers de ceux qui, par amour d'eux-mêmes, veulent, m'assure-t-on, mettre obstacle à votre retour, en vous effrayant et en vous disant que vous vous livrez à une mort certaine. Et moi je vous dis, très doux et très saint Père, de ne rien craindre. Allez

(1) Lettre VII. A Grégoire XI.

en toute assurance; confiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. Si vous faites ce que vous devez faire, Dieu vous protègera, et personne ne pourra rien contre vous.

« Courage donc, mon Père, puisque je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Si vous ne faites pas ce que vous devez faire, vous avez, au contraire, raison de craindre. Vous devez venir, venez donc; venez avec douceur, sans rien redouter; et si quelqu'un de ceux qui vous entourent voulait vous en empêcher, répondez-lui hardiment, comme le Christ répondit à saint Pierre, qui voulait par tendresse lui faire éviter la Passion. Le Christ se tourna vers lui en disant : « Retire-toi de moi, Satan; tu es pour moi un scandale, parce que tu recherches l'intérêt de l'homme plutôt que celui de Dieu ; tu ne veux pas que j'accomplisse la volonté de mon Père (1). »

Ceux qui voulaient retenir le Pape avaient fait fabriquer par des faussaires une lettre qu'ils attribuaient à un religieux qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, et qu'on croît être Pierre, infant d'Aragon, de l'Ordre de Saint-François. Sainte Catherine dévoile la ruse avec un sens et une simplicité extraordinaires ; elle fait remarquer au Souverain Pontife que l'auteur de cette lettre le tente par son faible, en cherchant à l'effrayer. Il lui dit que son retour est une chose bonne et sainte; mais il lui annonce qu'on prépare contre lui des poisons. Ces poisons ne se trouveront-ils pas aussi bien sur

(1) Lettre VIII.

les tables d'Avignon que sur les tables de Rome? Le poison le plus à craindre est celui que répand le corrupteur; car si son mensonge réussit et empêche le retour du saint Père, ce sera un grand scandale et un grand trouble dans tous les cœurs. Quelle confiance accorder à un homme qui conseille des actions bonnes et saintes, et qui veut ensuite qu'on y renonce par une crainte servile? Ce n'est pas ainsi que parlent les serviteurs de Dieu. « Il me semble, dit-elle à Grégoire XI, qu'on veut faire pour vous ce que la mère fait pour son enfant lorsqu'elle veut le priver de son lait; elle met quelque chose d'amer sur son sein pour qu'il sente l'amertume avant la douceur, et que la crainte de ce qui est amer lui fasse abandonner ce qui est doux. Celui qui vous écrit veut faire de même, en vous présentant l'amertume du poison et des persécutions, pour tromper l'enfance de l'amour de vous-même, afin que la crainte vous fasse abandonner le lait de la grâce, ce lait que vous aurez en abondance après votre retour. Et moi je vous conjure, de la part de Jésus crucifié, de n'être pas un enfant timide, mais un homme courageux. Ouvrez la bouche, et prenez ce qui est amer, pour avoir ce qui est doux. Il ne convient pas à Votre Sainteté de renoncer au lait à cause de l'amertume.

« Je termine en concluant que la lettre reçue ne vient pas du serviteur de Dieu qu'on nomme, et qu'elle n'est pas écrite de si loin. Je crois qu'elle a été faite près de vous et par des serviteurs du démon qui n'ont pas la crainte de Dieu. Pardonnez-moi, mon Père, si je vous parle avec tant de har-

diesse ; pardonnez-moi dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je prie son infinie Bonté qu'il me fasse bientôt la grâce de vous voir vous mettre en route avec la paix, le calme, le repos de l'âme et du corps. Je vous prie, doux Père, de me donner audience quand il plaira à votre Sainteté, parce que je voudrais me trouver en votre présence avant votre départ; le temps est court et je désire que ce soit bientôt (1). »

Grégoire XI partit enfin d'Avignon, le 13 septembre 1376, malgré les prières de ses parents et les larmes de son vieux père. Il avait retenu sainte Catherine jusqu'au dernier moment ; c'était elle qui devait lui donner la force d'accomplir son sacrifice. Il lui fit remettre cent florins d'or pour retourner en Toscane, et le duc d'Anjou voulut ajouter à cette somme une riche aumône. Sainte Catherine passa par Toulon, où elle signala sa présence par un miracle ; puis elle s'arrêta providentiellement un mois à Gênes. Grégoire XI y aborda. Les commencements de son voyage avaient été pénibles, et il voulut retourner en arrière. Sainte Catherine dans une seule entrevue lui rendit le courage. La belle prière qu'elle fit à cette occasion nous fait comprendre les sentiments qui l'animaient. « O Dieu tout-puissant, s'écria-t-elle, Dieu éternel, douce et ineffable Charité, vous envoyez votre Vicaire pour sauver vos enfants qui périssent par leur rébellion contre la sainte Église, votre unique Épouse. Vous l'envoyez au milieu des périls et des angoisses,

(1) Lettre X.

comme vous avez envoyé votre Fils bien-aimé, notre Rédempteur, pour sauver vos enfants morts par la désobéissance d'Adam et par le péché. Que votre Vicaire se réjouisse de suivre votre volonté et les traces de Jésus-Christ. J'implore pour lui votre souveraine clémence; purifiez son âme, et que son cœur brûle du désir de ramener ceux qui se sont égarés et de les sauver par votre puissance. Si ses lenteurs vous déplaisent, ô Amour éternel, punissez-les sur mon corps, qui vous appartient, et que je vous offre afin que vous l'affligiez et le détruisiez selon votre bon plaisir. Faites, ô éternelle Bonté, que votre Vicaire ait soif des âmes et qu'il brûle du désir de votre gloire ; qu'il s'attache à vous, qui êtes la souveraine et infinie Miséricorde. Guérissez par lui nos infirmités, rétablissez votre Épouse par la sagesse de ses conseils et l'efficacité de ses œuvres. O mon Dieu, réformez aussi la vie de ceux qui l'entourent, afin qu'ils s'attachent à vous seul, dans la simplicité de leur volonté. »

Lorsque sainte Catherine eut remis le Pape sur la route de la Ville éternelle, elle s'achemina vers Sienne ; mais Dieu ne lui rendit pas la paix de sa cellule. Son ambassade avait accru sa réputation; sa vie publique devint plus active que jamais. Elle reprit au milieu de ses concitoyens ses travaux de réconciliation et de charité; mais elle ne négligea pas les affaires générales de l'Église, et elle poursuivit avec la même ardeur la pacification de l'Italie et l'organisation de la croisade. Elle soutint Grégoire XI, et lui envoya le B. Raymond pour l'aider de ses conseils. Elle lui écrivit à Corneto, où il

s'était arrêté, hésitant encore au moment d'entrer dans Rome. « O très saint Père, mon très doux Père, si la vertu est nécessaire à tout homme pour sauver son âme, combien plus elle vous est nécessaire, à vous qui avez à nourrir et à gouverner le corps mystique de la sainte Église. Quel besoin vous avez de constance, de force et de patience. Pensez que vous êtes devenu bien jeune une plante du jardin de l'Église, et que vous devez vous efforcer de combattre par la vertu le démon, la chair et le monde, nos trois ennemis principaux, qui nous attaquent nuit et jour et ne dorment jamais. J'espère de la Bonté divine que vous résisterez à ces ennemis, et que vous remplirez la fin pour laquelle Dieu vous a créé : c'est-à-dire que vous rendrez gloire et louange à son nom, et que vous jouirez de sa bonté en obtenant son éternelle vision, qui fait notre béatitude. Maintenant, vous êtes le Vicaire du Christ, qui vous a choisi pour travailler et combattre pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes et la réforme de la sainte Église. Les travaux et les peines vous sont particulièrement destinés, outre les combats ordinaires que doivent soutenir toutes les âmes qui veulent servir Dieu. Plus votre fardeau est pesant, plus votre cœur doit être fort, courageux et sans crainte à l'égard des choses qui peuvent vous arriver. Vous savez, très saint Père, qu'en prenant l'Église pour épouse, vous vous êtes engagé à souffrir pour elle les vents contraires, les peines et les tribulations qui vous attaqueront à son occasion. Eh bien ! allez donc en homme courageux au-devant de ces tempêtes, avec force, patience et persévé-

rance. Que la peine ne vous fasse jamais regarder en arrière par surprise et par peur ; mais persévérez et réjouissez-vous au milieu des obstacles qui se sont présentés et qui se présenteront. Il en est toujours ainsi ; les persécutions de l'Église comme les tribulations de l'âme vertueuse finissent par la paix que mérite la vraie patience et la persévérance à laquelle est réservée la couronne de gloire (1). »

Grégoire avait besoin de ces encouragements ; il avait accompli son sacrifice, mais aux dépens de son repos et de sa vie. Il regrettait le séjour d'Avignon, cette cour brillante, cette patrie et ce doux ciel qu'il avait échangés contre les ruines de Rome et ses sévères horizons; il se trouvait isolé, au milieu d'une population remuante et parlant une langue qu'il ne comprenait pas. Il se sentait mourir, et regrettait sans doute d'avoir suivi les conseils de sainte Catherine. C'est peut-être ce qui explique le mécontentement dont il est question dans une lettre adressée au B. Raymond. « Quand vous vous trouverez, lui dit-elle, en la présence de Sa Sainteté, notre saint Père le Pape, le Vicaire du très doux Jésus, recommandez-moi humblement à lui; demandez-lui pardon de tant de fautes commises contre Dieu par ignorance et négligence. J'ai désobéi à mon Créateur qui m'invite à crier vers lui par mes désirs et mes prières, et à m'adresser moi-même à son Vicaire. Ce sont ces fautes sans nombre qui sont cause, je crois, des persécutions qu'il a souffertes, et on peut attribuer à mes iniquités les

(1) Lettre XI.

maux de la sainte Église. Il a bien raison de se plaindre de moi et de me punir de mes fautes ; mais dites-lui que je ferai tous mes efforts pour m'en corriger et pour lui mieux obéir. » Puis, s'adressant au Saint-Père, elle ajoute, après lui avoir donné des conseils : « Très saint Père, voyez à la lumière de la raison et de la vérité ce que vous avez à me reprocher, non pour me punir, mais pour me plaindre. A qui m'adresser, si vous m'abandonnez ? Qui me secourra, qui sera mon refuge, si vous me chassez ? Mes persécuteurs me poursuivent, et je me réfugie vers vous et vers les autres serviteurs et enfants de Dieu ; et si vous m'abandonnez, en vous irritant et en vous indignant contre moi, je me cacherai dans les plaies de Jésus crucifié, dont vous êtes le Vicaire. Et je sais qu'il me recevra, parce qu'il ne veut pas la mort du pécheur ; et lorsqu'il m'aura reçu, vous ne me chasserez pas, et nous resterons à notre poste pour combattre généreusement avec les armes de la vertu, pour la douce Épouse du Christ. C'est là que je veux terminer ma vie dans les larmes, les sueurs, les soupirs, et donner mon sang et la moelle de mes os. Si tout le monde me chasse, je ne me tourmenterai pas, mais je me reposerai en pleurant et en souffrant sur le sein de la douce Épouse (1). »

Grégoire XI, en quittant Avignon, avait donné rendez-vous à Rome aux ambassadeurs florentins. Leurs négociations, faites dans le même esprit que les premières, n'avaient pas mieux réussi ; la guerre

(1) Lettre CXXXVII. Au frère Raymond de Capoue.

continuait avec des succès divers. Les bandes des farouches Bretons ravageaient l'Italie sous la conduite du cardinal de Genève. Quatre mille habitants de Cesène périssaient en un jour, au milieu de tous les excès de la débauche et du pillage. Les populations exaspérées se détachaient du Saint-Siège, et les insurgés remportaient des victoires sur les troupes pontificales. Sainte Catherine demandait la paix à Dieu et aux hommes. Elle suppliait le Pape d'y consentir et de l'accepter en pensant plus aux choses spirituelles qu'aux choses temporelles. « La paix, la paix, lui criait-elle, la paix pour l'amour de Jésus crucifié, la paix et non la guerre, c'est l'unique remède. Dieu vous demande de faire la paix avec la Toscane, et d'obtenir de vos enfants coupables révoltés contre vous tout ce que vous pouvez en obtenir, mais sans la guerre, et en les punissant seulement comme un père le fait pour son fils qui l'a offensé. Dieu vous jugera, si vous ne le faites pas. Si j'étais à votre place, je craindrais les effets des jugements divins sur moi. Faites que je ne me plaigne pas de vous à Jésus crucifié. Je ne puis me plaindre à d'autres, car vous n'avez pas de supérieurs sur terre (1). »

Le Souverain Pontife se rendait à ces instances, et envoyait deux religieux pour renouer les négociations; sainte Catherine, de son côté, écrivait aux Florentins, et chargeait son disciple Étienne Maconi de leur porter des paroles de réconciliation et de paix; mais tout était inutile. Les Huit de la guerre confirmés dans leurs pouvoirs, entretenaient avec soin l'efferver

(1) Lettre XII. A Grégoire XI.

sence populaire et cherchaient tous les moyens de pousser les choses à l'extrême. Il y avait dix-sept mois que l'interdit pesait sur Florence et empêchait toute cérémonie religieuse. Les magistrats ordonnèrent de ne plus tenir compte de l'excommunication, et de célébrer les offices comme par le passé. Les ecclésiastiques qui résistèrent furent maltraités ; les églises et les couvents qui n'obéirent pas durent payer mille florins d'or. La paix semblait devenir impossible. Dieu la donna cependant à son Église par l'intermédiaire de sainte Catherine. Le souverain Pontife la choisit comme dernière ressource. Il lui fit expédier les pouvoirs qui lui étaient nécessaires, et sainte Catherine, toujours dévouée, se rendit à Florence pour y remplir les fonctions de légat du Saint-Siège. Sa présence changea subitement les choses. Le premier jour de son arrivée, elle parla trois fois en public ; elle toucha tellement les cœurs, qu'ils revinrent à l'obéissance, et l'interdit fut observé de nouveau. Elle travailla ensuite à négocier la paix. La révolte n'avait pas uni les partis : les Gibelins avaient le principal pouvoir, mais les Guelfes comptaient dans leurs rangs les capitaines du peuple. Sainte Catherine s'entendit avec eùx et leur fit comprendre que ceux qui entretenaient la division entre le père et les enfants, devaient être privés de leurs fonctions ; qu'ils étaient plutôt les destructeurs que les gouverneurs de la chose publique, que non-seulement la paix était nécessaire à la conservation de leurs biens et de leur vie, mais qu'elle était indispensable au salut de leurs âmes. Ils avaient activement contribué à dépouiller l'Église romaine de droits incontestables; et, lors

même qu'il ne s'agirait que d'intérêts privés, ils devaient, devant Dieu et devant leur conscience, restituer ce qu'ils avaient pris ou fait prendre par les autres (1). Les chefs du parti guelfe et un grand nombre de bons citoyens se rendirent à ces considérations, et demandèrent aux gouverneurs de la ville de travailler à la paix, non plus en parlant, mais en agissant. L'opposition fut violente parmi les Huit de la guerre ; les chefs guelfes en privèrent un de sa charge, et parvinrent à écarter aussi des affaires quelques autres citoyens. L'action de sainte Catherine fut si puissante, qu'un congrès se réunit à Sarzane pour amener la pacification de l'Italie. Le Pape y envoya deux plénipotentiaires, le cardinal de la Grange et l'archevêque de Narbonne. Le roi de France et la reine de Naples s'y firent représenter, ainsi que les villes de Florence, de Gênes et de Venise. Barnabé Visconti voulut y venir en personne. Sainte Catherine agit par ses disciples et par ses lettres. Les conditions de la paix étaient sur le point d'être arrêtées, lorsque la mort de Grégoire XI vint tout remettre en question, et tourner les esprits vers l'élection d'un nouveau Pontife.

Cependant les discordes civiles continuaient à Florence ; les Guelfes avaient exilé ceux qui s'opposaient à la paix ; beaucoup d'autres le furent pour satisfaire des vengeances particulières. Le nombre des bannis devint si considérable, que toute la ville en murmura. Les Gibelins en profitèrent pour ameuter la populace contre sainte Catherine, qui était cependant étrangère à tout ce qui passait. Elle s'en plaignit même amère-

(1) *Vie de sainte Catherine*, IIIe part., ch. VI.

ment, disant et faisant dire partout que c'était très mal agir que de frapper tant de citoyens, et qu'on ne devait pas, sous prétexte de procurer la paix, satisfaire des haines personnelles. Alors eut lieu l'émeute dont le bienheureux Raymond nous a laissé le récit. Sainte Catherine, menacée, poursuivie, put se réfugier avec quelques disciples dans un jardin où ceux qui voulaient la tuer la découvrirent : elle espéra un instant la couronne du martyre, mais Dieu désarma miraculeusement ses assassins. Une de ses lettres nous fait connaître les sentiments qui l'agitaient au milieu du danger. « Glorifions-nous, dit-elle, dans les souffrances, sans chercher notre gloire, mais la gloire de Dieu et le salut des âmes, comme le faisaient les martyrs, qui étaient toujours prêts à souffrir, pour la Vérité, les tourments et la mort; c'est avec leur sang répandu par amour du Sang qu'ils ont fondé les murailles de la sainte Église. O doux Sang, qui ressuscites les morts; ô Sang, tu donnes la vie, tu dissipes les ténèbres dans les esprits aveuglés des créatures raisonnables, et tu leur donnes la lumière. Doux Sang, tu rapproches ceux qui sont séparés, tu revêts ceux qui sont nus, tu rassasies les affamés, tu désaltères ceux qui ont soif, et, avec le lait de ta douceur, tu nourris ceux qui sont petits par une humilité sincère, et innocents par une pureté véritable.

« Je veux aujourd'hui commencer une vie nouvelle, pour que mes péchés ne me privent plus du bonheur de mourir pour Jésus crucifié ; car je vois bien que c'est ma faute si jusqu'à présent j'en ai été privée... Mon désir s'était grandement augmenté, et je brûlais de souffrir, sans l'avoir mérité, pour l'honneur de Dieu

et le salut des âmes, pour la réformation et le bien de l'Église. Mon cœur se fendait d'amour et de désir de sacrifier ma vie. Ce désir m'était doux et pénible : doux, parce que j'étais unie à la Vérité; pénible, parce que mon cœur souffrait de voir l'offense de Dieu et cette multitude de démons qui obscurcissaient toute la ville, et aveuglaient les intelligences. Il semblait que Dieu les laissait faire, par justice et par vengeance. Aussi je me consumais en gémissements. Je redoutais le malheur qui était près d'arriver, et qui pouvait empêcher la paix ; mais Dieu, qui ne méprise pas le désir de ses serviteurs, nous protégea, ainsi que la douce Marie, notre Mère, dont le nom avait été invoqué avec les larmes et les angoisses du désir ; et, dans cette émeute et ce bouleversement, il n'y eut pour ainsi dire d'autre mal que la mort de ceux que frappa la justice.

« Mais le désir que j'avais de donner ma vie pour la Vérité, pour la douce Épouse du Christ, ne fut pas exaucé. L'éternel Époux de mon âme m'a bien trompée. Aussi je pleure parce que la multitude de mes péchés est si grande, que je n'ai pu mériter que mon sang donnât la vie et la lumière à ces pauvres aveugles. Mon sang n'a pas réconcilié le fils avec le père. Mon sang n'a pas cimenté la pierre dans le corps mystique de la sainte Église. Il me semble que les mains de celui qui voulait frapper étaient liées. Je disais : C'est moi, prenez-moi, et laissez ceux qui m'accompagnent. C'était comme des coups de poignard qui leur perçaient le cœur. O mon Père, ressentez en vous une grande joie, car je n'ai jamais goûté de semblables mystères avec tant de consolations. C'était la douceur de la vérité, l'ivresse d'une

conscience libre et pure; c'était la jouissance des nouveaux martyrs, annoncée, vous savez, par l'éternelle Vérité. La langue ne pourrait suffire à raconter le bonheur qu'éprouvait mon âme. Je sentais si bien ce que je devais à mon Créateur, que si j'avais pu livrer mon corps aux flammes, il me semblait que je n'aurais pas assez reconnu les grâces que nous avions reçues, moi, mes fils et mes filles (1). »

Les disciples de sainte Catherine, effrayés du danger qu'elle venait de courir, voulurent l'éloigner du territoire de Florence; mais elle déclara qu'elle ne le quitterait pas sans avoir accompli sa mission et obtenu la paix. Elle se retira pendant quelques jours à Vallombreuse, d'où elle consola ceux qui avaient été pillés ou maltraités à cause d'elle. La maison de Nicolas Soderini avait été brûlée. Elle l'exhorte à la patience, en lui disant : « Il me semble que l'ineffable bonté de Dieu vous a montré de nouveau son amour privilégié, puisqu'il vous a fait suivre la doctrine et l'exemple des saints, en vous rendant digne de souffrir pour la gloire et l'honneur de son nom, afin de vous récompenser au ciel et non pas en cette vie. Souffrez donc avec patience, en méprisant la sensualité, le monde et toutes ses délices, dont vous connaissez le peu de durée et de stabilité; prenez courage, et recevez avec douceur cette médecine que Dieu vous a donnée pour la vie de notre âme (2). »

Un autre de ses disciples, Ristoro Canigiani, avait été dépouillé de ses biens et de ses emplois. Sainte

(1) Lettre CXLII. Au frère Raymond de Capoue.
(2) Lettre LIV. A Nicolas Soderini.

Catherine lui écrit : « Réjouissez-vous de ce qui est arrivé, car c'est la vie de votre âme, et augmentez en vous le fruit du saint désir. Si la sensualité ou les hommes vous parlent autrement, ne les écoutez pas, mais soyez ferme et courageux ; persévérez dans vos saintes résolutions, et pensez que les hommes du monde ne pourront pas répondre pour vous devant le souverain Juge au moment de la mort, et que vous n'aurez d'autre secours qu'une sainte et bonne conscience (1). »

Dès que l'effervescence populaire se fut calmée, sainte Catherine revint à Florence et reprit ses négociations ; elle fit envoyer une nouvelle ambassade à Rome, et elle écrivit à Urbain VI une lettre où elle le supplie de n'être pas trop exigeant, et de ne pas s'arrêter à l'émeute qui avait mis sa vie en danger. Elle lui recommande de recevoir les brebis égarées avec miséricorde et bonté. « Que Votre Sainteté triomphe de leur dureté, et leur rende le service de les ramener à la bergerie. S'ils ne le demandent pas avec une vraie et parfaite humilité, que Votre Sainteté supplée à leur faiblesse et n'exige de l'infirme que ce qu'il peut donner. Hélas ! hélas ! ayez compassion de tant d'âmes qui périssent ; ne faites pas attention au scandale qui a eu lieu dans cette ville, où il semble vraiment que les démons de l'enfer ont fait tous leurs efforts pour empêcher la paix. Mais la divine bonté a fait en sorte que ce grand mal ne produisît pas de grands maux ; maintenant vos enfants sont tranquilles et demandent de vous l'huile de la miséricorde.

(1) Lettre CCXXXIX. A messire Ristoro Canigiani.

« Admettons, très saint Père, qu'ils ne vous la demandent pas avec toutes les formes convenables, et avec le regret de cœur qu'ils devraient avoir de leurs fautes et que désirerait Votre Sainteté. Hélas ! ne les refusez pas, ces enfants seront ensuite meilleurs que les autres. Hélas ! mon Père, je ne voudrais plus rester ici; mais faites de moi ce que vous voudrez : accordez-moi seulement cette grâce et cette miséricorde que je vous demande, moi, pauvre misérable (1). »

Urbain VI écouta la prière de sainte Catherine; il accorda la paix aux conditions qui avaient été arrêtées à Sarzane. Les Florentins s'engagèrent à payer 150,000 florins d'or au Saint-Siège, et deux légats furent envoyés pour les relever de l'excommunication qu'ils avaient encourue. La joie de sainte Catherine fut grande, et elle se hâta d'annoncer la bonne nouvelle à ses disciples de Sienne.

« O très chers fils, s'écrie-t-elle, Dieu a entendu la voix et les cris de ses serviteurs, qui depuis si longtemps pleurent en sa présence et gémissent sur ceux qui sont morts. Les voilà ressuscités; ils sont revenus de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière; mes très chers fils, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, et les muets parlent. Ils crient de toutes leurs forces : La paix, la paix ! Oui, la paix ; quelle joie de voir des enfants revenir à l'obéissance de leur Père, et recouvrer ses bonnes grâces, après avoir pacifié leurs âmes ! Et comme des personnes qui commencent à voir, ils disent : Grâces vous soient rendues, Seigneur, de

(1) Lettre XV. A Urbain VI.

nous avoir réconciliés avec notre saint Père. On appelle saint maintenant le doux Agneau, le Christ de la terre, qu'on traitait autrefois d'hérétique. On lui donne le titre de Père, qu'on lui refusait; et je ne m'en étonne pas, car le nuage est dissipé, le temps est devenu serein. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, mes fils bien-aimés; pleurez de joie et de reconnaissance, en présence de l'éternel et souverain Père. Mais ne soyez pas encore satisfaits, et demandez que l'étendard de la très sainte Croix se lève bientôt. Réjouissez-vous dans le Christ, le doux Jésus. Que nos cœurs éclatent, en voyant la grandeur de l'infinie bonté de Dieu. Maintenant la paix est faite, malgré ceux qui voulaient l'empêcher; le démon infernal est vaincu (1). »

La paix signée à Florence vers la fin de juillet 1378, fut ratifiée à Rome le 1er octobre suivant. Sainte Catherine, après avoir rendu ce service à l'Eglise, revint à sa chère ville de Sienne, qu'elle avait réconciliée depuis quelque temps avec le Saint-Siège. Dieu semblait vouloir lui accorder un peu de repos avant de l'appeler à son dernier combat. Ce fut à cette époque qu'elle dicta pendant ses extases le livre du *Dialogue,* qui résume toute sa doctrine. C'était l'héritage qu'elle devait laisser à ses disciples.

Cependant l'orage grondait; le schisme d'Occident allait éclater. La vérité sur ce triste événement se trouve dans les lettres de sainte Catherine. Des auteurs ont osé attribuer cette fatale division de l'Europe chrétienne, au retour du Souverain Pon-

(1) Lettre CCLIV. A Sano de Maco.

tife à Rome, et en rendre par conséquent sainte Catherine responsable. C'est voir la cause du mal dans le seul moyen capable de le guérir. Le schisme était la dernière conséquence du séjour des papes à Avignon; cet exil de la papauté avait été la ruine de l'Italie. L'Église en avait souffert aussi dans son influence et sa dignité; il était important d'empêcher le retour de cet état de choses. Les cardinaux, qui étaient presque tous Français, désiraient conserver à leur nation la prépondérance acquise. Ils voulaient nommer un pape qui leur rendît les douceurs de leur patrie. Mais Dieu ne permit pas le succès de leurs intrigues, ils élurent l'archevêque de Bari, qu'ils pouvaient croire favorables à leurs désirs, en sa qualité de sujet de la reine de Naples; mais ils trouvèrent un maître dont ils ne voulurent pas accepter les réformes. Ils se révoltèrent alors et nommèrent le jeune cardinal de Genève, qui seul pouvait espérer maintenir son élection par la force des armes. La France fut son complice; sans son concours, le schisme n'eût pas réussi.

La joie de sainte Catherine fut donc de courte durée. Dès que le schisme eut éclaté, elle le combattit courageusement, et fut, plus que jamais, l'ange et le soutien de la papauté. Urbain VI avait été déjà en rapport avec elle pendant son voyage d'Avignon. Ce n'était plus le même homme que Grégoire XI. Sainte Catherine comprit admirablement son caractère, et s'appliqua à en développer les qualités, tout en en corrigeant les défauts. La première lettre qu'elle lui adresse, après son élection, montre l'autorité qu'elle avait déjà sur son esprit;

elle lui trace toute sa ligne de conduite ; elle l'exhorte à réformer l'Église, mais elle lui recommande d'unir la miséricorde à la justice, et de tempérer la vivacité de sa parole, qui irritait les coupables sans les convertir ; elle l'engage à s'entourer de saints personnages qui puissent l'éclairer de leurs conseils, et l'aider de leur influence. Il doit aussi créer de nouveaux cardinaux pour neutraliser l'action des anciens. Cette mesure pouvait arrêter le schisme ; Urbain VI la prit trop tard, les cardinaux s'étaient déjà retirés à Anagni, et consommaient peu de temps après leur sacrilège élection.

Sainte Catherine dans une autre lettre invite Urbain VI à profiter des avis qu'on lui donne, et à pardonner à ceux qui pourraient le blesser. « Très saint Père, lui dit-elle, soyez patient, quand on vous dit ces choses, parce qu'elles ne sont dites que pour l'honneur de Dieu et pour votre salut, comme doit le faire le fils qui aime tendrement son père. Vous êtes le Père et le Seigneur de toute la chrétienté. Nous sommes tous sous les ailes de Votre Sainteté, votre autorité s'étend à tout ; mais votre vie est bornée comme celle de l'homme, et c'est une nécessité que vos enfants voient et fassent dans la sincérité de leur cœur et sans aucune crainte, tout ce qui est utile à l'honneur de Dieu, au vôtre et au salut des brebis qui sont sous votre houlette. Je sais que Votre Sainteté désire ardemment avoir des auxiliaires qui puissent lui servir, mais il faut pour cela les écouter avec patience (1). »

(1) Lettre XVI. A Urbain VI.

Lorsque les difficultés augmentent pour Urbain VI, sainte Catherine le soutient, et lui offre le secours du plus entier dévouement. « Dieu est la force suprême et éternelle. Celui qui est dans la charité est en Dieu, et Dieu est en lui, parce que Dieu est charité. Aussi l'âme qui en est revêtue parce qu'elle est en Dieu, ne peut être vaincue par aucune peine, aucune tribulation ; les peines au contraire la fortifient intérieurement, parce qu'elles éprouvent sa patience. Les coups des méchants, qui s'aiment eux-mêmes, ne vous nuiront pas ; ils ne renverseront ni la charité de votre âme, ni votre Épouse, la sainte Église, qui ne peut périr, parce qu'elle est fondée sur la Pierre vive, le Christ, le doux Jésus. A qui nuiront ces coups ? A ceux qui les frappent. Très saint et très doux Père, ces traits et ces flèches empoisonnées retourneront contre eux. Livrez-vous à la douce ardeur de la charité, sans aucune hésitation ; fortifiez-vous et devenez semblable à votre chef, ce doux Jésus, qui toujours, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, a voulu et voudra que rien de grand ne se fasse sans beaucoup souffrir.

« Jetez-vous donc sans crainte à travers les épines avec le vêtement puissant de la charité. Hélas ! hélas ! ne vous laissez pas arrêter par la peine, ne vous inquiétez pas de la vie du corps ; ne craignez pas de la perdre, car Dieu est pour vous ; et s'il est utile de donner sa vie, il faut la donner avec joie. »

Elle lui recommande cependant la prudence, parce que nous ne devons pas tenter Dieu. « Je veux que vous preniez toutes les sûretés possibles pour votre

conservation, parce que je sais que les méchants, qui aiment le monde et s'aiment eux-mêmes, ne dorment pas, et qu'ils cherchent à vous tendre des pièges pour vous ôter la vie. Mais la douce et ineffable bonté de Dieu a prévenu et préviendra leur malice ; elle veillera sur les besoins de son Épouse. De votre côté cependant faites tout ce que vous pourrez faire. Pardonnez, pardonnez, mon Père, à ma présomption, mais la douleur et l'amour m'excusent, et ma conscience me reprendrait si je ne vous parlais pas ainsi. Je ne serai pas tranquille tant que je ne serai pas en présence de Votre Sainteté. Je veux donner mon sang, ma vie; je veux faire couler la moelle de mes os pour la sainte Église, quoique j'en sois, je le reconnais, bien indigne. Je prie l'infinie bonté de Dieu de m'en rendre digne avec tous ceux qui ont le même désir. Voici le moment où les fleurs des saints désirs doivent s'ouvrir et montrer ce qu'on aime, de soi ou de la Vérité. Je finis, parce que, si je m'écoutais, je ne m'arrêterais pas. Je vous demande humblement votre douce bénédiction. Je vous demande aussi de me faire connaître parfaitement votre volonté, afin que j'accomplisse fidèlement ce que voudra l'honneur de Dieu et ce que vous ordonnerez, vous, le Vicaire de Jésus crucifié, auquel j'obéirai en tout jusqu'à la mort, autant que Dieu m'en fera la grâce (1). »

Urbain VI désirait en effet avoir sainte Catherine près de lui, et le bienheureux Raymond le lui avait écrit. Mais sainte Catherine lui répondit : « Mon

(1) Lettre XVIII. A Urbain VI.

Père, plusieurs personnes de Sienne et quelques Sœurs de mon Ordre trouvent que je voyage trop, s'en scandalisent beaucoup, et disent qu'une religieuse ne doit pas être ainsi par tous les chemins. Je ne crois pas que ces reproches doivent me troubler, puisque je n'ai voyagé que par ordre de Dieu et de son Vicaire, et pour le salut des âmes; mais afin d'éviter, autant que je le puis, une occasion de scandale au prochain, je ne songe pas à m'éloigner d'ici. Cependant, si le Vicaire de Jésus-Christ veut que je parte, que sa volonté soit faite, et non la mienne; en ce cas, veuillez me faire connaître ses ordres par écrit, pour que ceux qui se scandalisent voient bien que je n'entreprends pas ce voyage de moi-même. » L'ordre fut aussitôt expédié, et sainte Catherine se mit en route avec une suite nombreuse; elle eût été bien plus considérable, si elle ne s'y était opposée. Ceux qui l'accompagnaient se firent volontairement les pauvres de la divine Providence. De grands seigneurs suivirent, à pied et en mendiant, celle qu'ils appelaient leur mère. Cette petite troupe était une armée puissante que Dieu envoyait au secours de la papauté.

Sainte Catherine entrait à Rome le 28 octobre 1378, peu de temps après l'élection de l'antipape Clément VII. Elle alla se loger avec ses disciples dans une maison de la rue *Santa-Chiara* : elle y forma une petite communauté vivant d'aumône, dans la retraite et la prière. Sa joie était grande de se trouver sur cette terre arrosée du sang des martyrs. Elle sentait, disait-elle, ce sang bouillir encore, et l'inviter à souffrir pour la gloire de Dieu et pour la

sainte Église (1). Urbain VI, encouragé par sa présence, voulut communiquer la force qu'il en recevait aux cardinaux restés fidèles. Il les réunit en consistoire, et sainte Catherine leur fit une instruction sur le schisme naissant. Elle montra avec science et étendue que la Providence veille sur tous, mais principalement sur ceux qui souffrent avec l'Église, et elle conclut que le schisme ne devait effrayer personne, qu'il fallait faire l'œuvre de Dieu, et ne rien craindre. Quand elle eut fini, le Souverain Pontife résuma son discours, et dit aux cardinaux : « Voyez, mes Frères, quand nous sommes timides, combien nous sommes coupables devant Dieu. Cette petite femme nous confond : je l'appelle petite femme, non par mépris, mais à cause de son sexe naturellement faible. Elle devrait craindre, lors même que nous serions rassurés ; et cependant là où nous craignons, elle est tranquille, et elle nous encourage. N'est-ce pas pour nous un grand sujet de confusion ? » Il ajouta : « Que doit craindre le Vicaire de Jésus-Christ, quand le monde entier serait contre lui ? Le Christ tout-puissant n'est-il pas plus fort que le monde? Il est impossible qu'il abandonne la sainte Église (2). »

Sainte Catherine se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur de sa charité. Les lettres qu'elle écrivit à cette époque montrent une activité prodigieuse. Elle excite le dévouement de ses disciples, et défend de tous les côtés la cause d'Urbain VI ; elle lui assure la fidélité des villes de Sienne, de Florence, de Pérouse, de

(1) Lettre CCLXX.
(2) *Vie de sainte Catherine*, IIIe part., ch. 1er.

Bologne et de Venise (1) ; elle est en rapport avec tous les princes de l'Europe et avec tous les chefs de bandes armées ; tout se décide à Rome d'après ses conseils et son inspiration.

Sainte Catherine fit d'abord des tentatives pour ramener à leur devoir, les trois cardinaux italiens qui s'étaient séparés d'Urbain VI. Les cardinaux français les avaient attirés à Fondi, en donnant à chacun séparément l'espoir d'être élevé sur le Saint-Siège. Ils reconnurent trop tard la ruse, et ne voulurent pas pendre part à l'élection de Clément VII ; mais ils prétendirent garder une neutralité coupable. Sainte Catherine leur adressa une longue lettre, qui est un des plus précieux documents sur l'origine du schisme. Après leur avoir souhaité la lumière céleste, qui doit dissiper les ténèbres où ils sont tombés, elle leur reproche leur conduite intéressée, et le mal qu'ils font à l'Église. « Vous connaissez la vérité, leur dit-elle ; vous savez bien que le Pape Urbain VI est le vrai Pape, le Souverain Pontife, régulièrement élu, non par peur, mais par inspiration divine, bien plus que par vos suffrages. Vous-mêmes vous nous avez annoncé que c'était la vérité ; et maintenant vous avez tourné le dos, comme de vils et misérables chevaliers ; votre ombre vous a fait peur. Vous avez abandonné la vérité qui faisait votre force, et vous vous êtes attachés au mensonge, qui affaiblit l'âme et le corps, en vous privant de la grâce spirituelle et temporelle. Et quelle en est la cause ? Le venin de l'amour-propre qui empoisonne le monde.

(1) Lettres L, LXI, LXII, LXXI, LXXII.

« Comme vous êtes insensés de nous avoir donné la vérité, et de vouloir suivre le mensonge ! Vous voulez maintenant corrompre la vérité, en prétendant que vous avez élu le Pape Urbain par crainte. Cela n'est pas : en vous le disant, je vous parle sans respect, parce que vous en avez manqué à l'égard de votre Chef. Si j'examine l'élection qui a été faite canoniquement, et non par peur : celui que vous avez nommé par peur, c'est Monseigneur de Saint-Pierre. Qu'est-ce qui prouve que l'élection de Monseigneur de Bari, aujourd'hui le Pape Urbain VI, a été faite ? C'est la solennité de son couronnement, ce sont les hommages que vous lui avez rendus, les grâces que vous lui avez demandées. Vous vous en êtes servis dans une foule de choses ; vous ne pouvez le nier sans tomber dans le mensonge. O insensés, dignes de mille morts ! Dans votre aveuglement, vous ne voyez pas votre malheur ; vous êtes tombés dans une telle confusion, que vous vous déclarez vous-mêmes menteurs et idolâtres. Si ce que vous dites était vrai, ce qui n'est pas, car je reconnais le Pape Urbain VI pour Pape légitime, ne nous aviez-vous pas menti en déclarant d'abord qu'il était Souverain Pontife, comme il l'est en effet ? N'auriez-vous pas été idolâtres en le reconnaissant pour le Christ de la terre ? Ne vous seriez-vous pas rendus coupables de simonie, en lui demandant des faveurs, et en vous en servant contre tout droit ? Si assurément. Maintenant ils ont fait un antipape, et vous êtes avec eux. Vous l'avez montré par vos actes et votre présence, au moment où ces démons incarnés ont élu un démon.

« Je veux bien croire que vous avez fait moins de

mal que les autres, mais vous avez été leurs complices. Celui qui n'est pas pour la vérité est contre la vérité ; celui qui n'était pas alors pour le Christ de la terre, le Pape Urbain VI, était contre lui. Je vous accuse donc d'avoir participé au mal, et je puis dire que vous avez élu un membre du démon ; s'il eût été membre du Christ, il eût préféré mourir que de consentir à une telle iniquité. »

Elle cherche à les ramener en leur rappelant leur qualité d'Italiens : « Quoique le Saint-Père vous eût fait des reproches, vous ne deviez pas donner l'exemple de la révolte contre Sa Sainteté. Aux yeux de la religion, nous sommes tous égaux ; mais, pour parler comme les hommes, le Christ de la terre était Italien, et vous êtes Italiens. La passion de la patrie ne devait pas vous égarer comme les ultramontains. Je ne vois donc pas d'autre cause que l'amour-propre. Détruisez-le pour toujours ; n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attendra pas. Foulez aux pieds ces sentiments coupables avec la haine du vice et l'amour de la vertu. Revenez, et n'attendez pas la verge de la justice, car nous ne pouvons échapper aux mains de Dieu ; nous sommes dans les mains de sa justice ou de sa miséricorde. Il vaut mieux reconnaître nos fautes et nous jeter dans les mains de sa miséricorde, que d'y persévérer, et de rester dans les mains de sa justice. Nos fautes ne passent jamais impunies, surtout celles qui sont faites contre l'Église ; mais je m'engage à vous représenter devant Dieu par des larmes et des prières continuelles. Je partagerai avec vous la pénitence, pourvu que vous vouliez revenir à votre Père, qui vous recevra comme un bon

père sous les ailes de sa miséricorde. Hélas ! hélas ! ne la fuyez pas, ne la méprisez pas ; mais recevez-la humblement, et ne croyez pas les mauvais conseillers qui vous ont donné la mort. Oui, vous serez mes doux Frères, si vous vous rapprochez de la vérité. Ne résistez plus aux larmes que les serviteurs de Dieu répandent sur vous (1). »

Le schisme ne pouvait réussir qu'avec le secours des puissances de la terre, et l'influence française était surtout à craindre. Les cardinaux révoltés avaient déjà fait des tentatives auprès de Charles V ; mais elles avaient échoué, parce que l'Université de Paris, qui avait été consultée, s'était déclarée contre l'élection de Clément VII, malgré l'espérance de voir un Pape français rétablir le Saint-Siège à Avignon. Tous les efforts des schismatiques se tournèrent alors vers la reine Jeanne. Cette princesse était de la maison de France et parente du roi de Hongrie. Ses États étaient les plus proches des États de l'Église, et ses alliances lui donnaient une grande influence dans toute l'Italie. Elle avait témoigné une grande joie en apprenant l'élection d'Urbain VI. La ville de Naples avait célébré des fêtes. La Reine avait envoyé de magnifiques présents au Souverain Pontife, et mis à sa disposition 300 soldats commandés par le noble comte Caracciolo. Tout devait donc faire espérer qu'elle serait le plus ferme soutien d'Urbain VI. Mais ces bonnes dispositions changèrent bientôt ; les partisans de Clément VII surent la circonvenir. Ils supposèrent des lettres pour lui faire croire que le Pape avait le

(1) Lettre XXXI. Aux trois cardinaux italiens.

dessein de l'enfermer dans un monastère, et de donner son royaume, qui était un fief du Saint-Siège, à Charles Durazzo. La reine Jeanne pencha vers le schisme.

Sainte Catherine fit tous ses efforts pour l'en détourner. Elle avait été déjà en rapport avec elle en 1375, au sujet de l'organisation de la croisade, et elle avait acquis sur son esprit une autorité qui paraît dans toute sa correspondance. Elle lui écrivit le 7 octobre 1738, avant son voyage de Rome, une longue lettre où elle lui explique les causes du schisme et les intrigues des cardinaux révoltés. Elle lui reproche de les avoir reçus dans ses États, et de paraître leur être favorable, après avoir reconnu le pape Urbain VI. « Vous prenez, lui dit-elle, les ténèbres pour la lumière, lorsque vous donnez votre aide et votre protection à ces hommes coupables. Je n'attaque pas leur dignité, mais leurs vices et leur méchanceté, car ils ont fait un autre Pape, et quand il a été fait, on a dit que c'était par votre main, et que vous croyiez qu'il était pape. Ces ténèbres, dont vous voudriez faire la lumière, causeront votre ruine et la leur ; car vous savez que Dieu ne laisse jamais impunies les fautes commises, surtout celles contre la sainte Église. N'attendez pas les coups de la justice divine ; mais aimez mieux mourir que d'agir contre le Pape. Si vous ne voulez pas l'assister dans ses besoins, Dieu vous en demandera compte ; mais si vous ne le faites pas, vous devez au moins ne pas agir contre lui, et rester neutre tant que cette vérité que vous ne voyez pas bien ne sera pas claire pour votre esprit.

« C'est parce que je vous aime avec tendresse que je désire ardemment le salut de votre âme et de

votre corps. Je vous ai écrit afin que, si vous êtes tombée dans ces ténèbres, vous puissiez en sortir; et que, si vous n'y êtes pas, vous aimiez mieux mourir que d'y tomber jamais. J'ai déchargé ma conscience. Je suis certaine que Dieu vous a tant donné d'intelligence que, si vous le voulez, vous connaîtrez la Vérité; en la connaissant, vous l'aimerez, et en l'aimant, vous ne pourrez jamais l'offenser (1). »

Lorsque sainte Catherine fut arrivée à Rome, Urbain VI lui proposa de l'envoyer en ambassade à Naples. Elle accepta avec empressement; mais la fille de sainte Brigitte, sainte Catherine de Suède, qui devait l'accompagner, refusa, et le bienheureux Raymond fit valoir des raisons de prudence qui décidèrent le Souverain Pontife à renoncer à ce projet. Sainte Catherine en fut très affligée; elle envoya en son lieu et place son disciple et secrétaire, Neri de Landoccio. La lettre dont il était porteur est plus pressante que les précédentes. Elle cherche encore à dévoiler à la reine les mensonges de ceux qui l'entourent; elle l'engage dans son intérêt même à conserver la neutralité, elle la menace des châtiments de Dieu, et lui prédit le sort qui l'attend.

« Hélas ! je vous le dis avec une douleur profonde, car j'aime votre salut de toute mon âme, si vous ne changez pas, si vous ne vous convertissez pas en quittant cette erreur et les autres, le souverain Juge, qui ne laisse jamais nos fautes impunies, lorsque l'âme ne les efface pas par la contrition du cœur, la confession et la satisfaction, le souverain Juge vous punira

(1) Lettre XXXVIII. A la reine de Naples.

de manière à effrayer tous ceux qui voudraient se révolter contre la sainte Église. N'attendez pas ses coups, car il est dur de résister à la divine justice ; vous devez mourir, et vous ne savez pas quand. Ni vos richesses, ni votre puissance, ni les honneurs du monde, ni les barons et les peuples qui sont vos sujets quant au corps, ne pourront vous défendre devant le souverain Juge, et vous soustraire à la justice divine. Quelquefois même Dieu les prend pour bourreaux, afin qu'ils punissent ses ennemis. Vous avez excité le peuple et vos sujets à être plutôt contre vous qu'avec vous, parce qu'ils ont trouvé, non pas un cœur généreux et viril, mais un cœur de femme, sans force et sans fermeté, un cœur agité comme la feuille par le vent. Ils se rappellent bien que, quand Urbain VI, le vrai Pape, fut nommé par une bonne et sincère élection, et qu'il fut solennellement couronné, vous avez fait une magnifique fête, comme le devait un fils pour l'exaltation de son père, et une mère pour celle de son fils, car il était votre Père et votre Fils : votre Fils, parce qu'il était sujet de votre royaume. Vous avez bien fait ; vous avez commandé d'obéir à Sa Sainteté comme au Souverain Pontife. Et maintenant je vois que vous êtes changée comme une femme sans fermeté ; vous voulez qu'ils fassent le contraire. O malheureuse passion ! ce mal que vous avez, vous voulez le leur donner, et vous croyez qu'ils pourront vous aimer, vous être fidèles, quand ils voient que vous voulez les éloigner de la vie pour les conduire à la mort, et qu'au lieu de la vérité, vous leur donnez le mensonge ! Vous les séparez du Christ du ciel et du Christ de la terre, et vous voulez les lier au démon

et à l'antéchrist, le partisan et l'apôtre du mensonge, lui et vous tous qui le suivez !

« Pauvre Brebis ! revenez au bercail, et laissez-vous conduire par le Pasteur, afin que le loup infernal ne vous dévore pas. Je vous conjure d'accomplir en vous la volonté de Dieu et le désir de mon âme. Oui, je désire votre salut de toutes mes forces, de tout mon cœur et de toute mon âme : c'est la bonté de Dieu qui m'a poussée à vous écrire avec une douleur profonde. Je vous avais déjà écrit à ce sujet. Pardonnez-moi si je vous importune, et si je vous parle sans assez de respect : c'est l'amour que j'ai pour vous qui me fait parler avec tant d'assurance (1). »

Sainte Catherine écrivit par la même occasion à plusieurs grandes dames de Naples qui étaient ses disciples, et qui pouvaient exercer une heureuse influence sur la Reine (2). Elle s'adressa au comte de Fondi, Honoré Gaëtan, un des principaux fauteurs du schisme. C'était sous sa protection que les cardinaux révoltés s'étaient réfugiés et avaient nommé l'antipape Clément VII. Il avait jusqu'alors fidèlement servi l'Église et maintenu la ville de Rome sous l'obéissance de Grégoire XI ; mais il s'était séparé d'Urbain VI par motif d'intérêt. Ce pape lui avait retiré le gouvernement de la ville d'Anagni, que son prdécesseur lui avait confié pour une somme de 20,000 florins. Elle lui reproche de faire cause commune avec les cardinaux français pour les mêmes raisons. « Vous savez, lui dit-elle, qu'ils ont

(1) Lettre XXXIX. A la reine de Naples.

(2) Lettres CCCXXXVII, CCCLIII

été poussés par la passion qui vous a poussé vous-même, par l'amour-propre, qui ne peut supporter une parole, un reproche dur, ou la perte des biens de la terre : vous avez conçu l'indignation et enfanté la colère; vous connaissiez cependant la vérité, car vous l'avez reconnue, vous l'avez confessée, vous lui avez rendu hommage. Combien je suis affligée de voir votre âme égarée au point d'agir contre cette vérité! Combien doit souffrir votre conscience, vous qui avez été un fils obéissant, un serviteur dévoué de l'Église! Vous avez reçu une semence fatale, et vous ne produisez plus que des fruits de mort. Non-seulement vous vous perdez vous-même, mais voyez combien vous perdez d'âmes et de corps dont il vous faudra rendre compte au Juge suprême (1). »

Pendant ces négociations, les événements marchaient. L'antipape Clément VII prenait tous les moyens pour soutenir son élection par la force des armes. Il avait plutôt les qualités d'un chef de condottieri que les vertus d'un Souverain Pontife. Après avoir pris à sa solde tous les Bretons et les Gascons qu'il s'était attachés par le pillage de l'Italie, il vint se présenter aux portes de Rome. Le fort Saint-Ange était encore au pouvoir d'un Français, qui ne voulait le rendre qu'aux cardinaux de Grégoire XI, et la ville était si mal gardée que le terrible capitaine, Silvestre de Budes, put pénétrer avec une petite troupe de soldats, jusqu'à la place du Capitole, et y massacrer deux cents des principaux habitants, qui y étaient réunis pour délibérer. L'ennemi

(1) Lettre XLV. Au comte de Fondi.

se retira avant que les Romains fussent revenus de leur surprise. Le peuple se vengea sur les étrangers qui étaient restés dans la ville, et en tua un grand nombre. Combien dut souffrir le cœur de sainte Catherine au milieu de ces scènes sanglantes.

Urbain VI, dans cette position critique, put heureusement traiter avec le comte Albéric de Balbiano. C'était un officier de fortune qui s'était signalé par de nombreuses actions d'éclat. Il commandait 4,000 fantassins et autant de cavaliers. Cette troupe d'élite, appelée la compagnie de Saint-Georges, était composée d'Italiens qui avaient résolu de chasser de leur patrie les soldats étrangers. Leur capitaine résolut d'attaquer l'ennemi qui était campé à Marino, d'où il ravageait la campagne de Rome. Le combat eut lieu le 29 avril 1379. L'attaque fut si impétueuse, que les soldats gascons, renommés par leur bravoure, plièrent au premier choc. Le comte Albéric, profitant de ce commencement de victoire, fit de prodiges de valeur, et mit bientôt les ennemis en complète déroute. Il se fit un horrible carnage des Français; ceux qui survécurent furent faits prisonniers. La reddition du château Saint-Ange couronna cette victoire. Le Français qui l'avait défendu jusqu'alors céda aux instances de sainte Catherine, et accepta les conditions du sénateur de Rome Jean Cenci.

Les Romains attribuèrent leur délivrance aux prières de sainte Catherine, qui, à l'exemple de Moïse, avait levé les mains vers le ciel pendant que le peuple combattait dans la plaine (1). Sainte Cathe-

(1) Lettre XLVII.

rine voulut qu'une cérémonie religieuse fût l'expression de leur joie et de leur reconnaissance. Depuis longtemps le Pape habitait un palais voisin de l'église de Sancta-Maria in Transtevere, parce que l'occupation du château Saint-Ange l'empêchait de résider au Vatican. Il fut décidé que le Souverain Pontife se rendrait en grande pompe avec tout le clergé au tombeau des saints Apôtres. Urbain VI voulut suivre pieds nus la procession; et tout le peuple, touché de cet acte d'humilité, l'accompagna dans le recueillement et la prière.

La victoire de Marino augmenta l'influence de sainte Catherine, et lui donna plus que jamais la direction des affaires. Elle le reconnait elle-même dans une lettre où elle félicite Urbain VI de l'exemple qu'il a donné à cette procession, si agréable à Dieu et si odieuse au démon. « Nous avons vu, lui dit-elle, depuis quatre semaines, que la vertu de Dieu a fait des choses admirables par le moyen d'une vile créature, et nous voyons clairement que c'est lui qui agit et non pas la puissance de l'homme. Rendons-lui donc gloire, et témoignons-lui notre reconnaissance (1). » Nous la voyons le lendemain du combat encourager les vainqueurs, pourvoir au secours des blessés, donner des conseils aux magistrats de Rome, et plaider la cause d'Urbain VI auprès des princes étrangers. Nous avons quatre lettres de sainte Catherine datées du 6 mai 1379, et adressées à des personnes importantes. Elles montrent par leur étendue et

(1) Lettre XX. A Urbain VI.

leurs sujets une activité et une supériorité d'esprit prodigieuses.

Celle au comte Albéric de Balbiano et à sa compagnie est une harangue chevaleresque, toute remplie de saintes pensées et de généreux sentiments. Elle leur recommande de bien choisir leurs officiers, car les bons chefs font les bons soldats, de se tenir en garde contre les trahisons du dedans et du dehors, et de donner l'exemple d'une religion efficace et sincère. Ils doivent rester fidèles à l'Église et à Sa Sainteté, le Pape Urbain VI, le vrai Souverain Pontife, en combattant toujours loyalement et fidèlement pour la Vérité, afin de recevoir la récompense, c'est-à-dire la connaissance et l'amour du Maître, de Jésus crucifié. « O Frères et Fils bien-aimés, dit-elle, vous êtes des chevaliers venus sur le champ de bataille pour donner votre vie par amour de la vie, pour répandre votre sang par amour du sang de Jésus crucifié. Voici le temps des nouveaux martyrs. Vous êtes les premiers qui ayez donné votre sang. Quelle récompense recevrez-vous? La vie éternelle, qui est une récompense infinie. Que sont toutes vos fatigues comparées à une si grande récompense? Elles ne sont rien. Saint Paul dit que les souffrances de cette vie ne peuvent être comparées à la gloire future qui nous est préparée.

« La récompense est donc bien grande ; et on y gagne toujours, soit qu'on vive, soit qu'on meure. Si vous mourez, vous gagnez la vie éternelle, et vous serez placés pour toujours dans une paix certaine. Si vous triomphez, vous aurez fait à Dieu le sacrifice volontaire de votre vie, et vous pourrez

posséder vos biens en toute sûreté de conscience. Courage, courage dans le Christ, le doux Jésus. Ayez toujours présent ce Sang répandu avec un si ardent amour; combattez sous l'étendard de la très sainte Croix, et songez que le sang des glorieux martyrs crie toujours en la présence de Dieu, et appelle sur vous son secours. Pensez que cette terre est le jardin du Christ béni et le siège de notre Foi. Tous doivent être animés pour elle d'un grand zèle; nous rachèterons nos péchés, si nous voulons servir généreusement Dieu et la sainte Église (1). »

Dans sa lettre aux Seigneurs Bannerets de la république de Rome, sainte Catherine recommande la reconnaissance envers Dieu et envers ceux dont il s'est servi pour leur délivrance. « Notre Saint-Père le Pape Urbain VI nous a donné l'exemple, et il a témoigné sa reconnaissance à Dieu par un acte d'humilité qui ne se fait plus depuis longtemps. Il a voulu suivre la procession à pieds nus. Nous qui sommes ses enfants, suivons les traces de notre Père, en reconnaissant que les grâces viennent de Dieu et non de nous. Je veux aussi que vous soyez reconnaissants à l'égard de cette compagnie dont les membres se sont faits les instruments du Christ. Assistez-les dans leurs besoins, surtout les pauvres blessés. Soyez charitables et pacifiques envers eux, pour conserver leurs secours et ne pas leur donner sujet de se tourner contre vous. Il faut le faire, mes très doux Frères, par reconnaissance et par nécessité. »

(1) Lettre XLVII. — Au comte Albéric de Balbiano et aux autres chefs de la compagnie de Saint-Georges.

Elle leur reproche d'avoir méconnu les services du sénateur Jean Cenci, au moment de la reddition du château Saint-Ange, et elle ajoute : « Je vous dis cela dans votre intérêt, et non par aucune affection particulière. Vous savez bien que je suis étrangère. Je vous parle pour votre bonheur, que je désire de toute mon âme. Je sais qu'en hommes sages et discrets, vous considérerez la pureté des sentiments qui me font vous écrire, et vous me pardonnerez ainsi la hardiesse avec laquelle j'ose le faire (1). »

Le même jour elle écrivait au roi de France et à la reine de Naples afin de les éloigner du schisme. Après la défaite de ses troupes à Marino, l'antipape Clément VII, qui s'était échappé avec peine, chercha un refuge dans les États de la reine de Naples. Cette princesse et sa cour l'accueillirent avec faveur, le reconnurent publiquement, et célébrèrent de grandes fêtes pour le consoler de ses revers. Mais le peuple, indigné de cette apostasie, resta fidèle à Urbain VI et se révolta. Clément VII dut se sauver à Gaëte, et ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il passa en France. C'était là seulement que le schisme pouvait s'établir. Aussi sainte Catherine tourna de ce côté tous ses efforts ; elle avait envoyé comme ambassadeur à Charles V le bienheureux Raymond, son confesseur. Mais les partisans de l'antipape l'avaient empêché de passer la frontière, et il avait été obligé de revenir à Gênes, après avoir vu ses compagnons emprisonnés. Sainte Catherine lui reprocha de n'avoir pas été trouvé digne de partager

(1) Lettre XLVI.

leur sort : « Dieu, lui dit-elle, a voulu vous faire connaître votre imperfection, en vous montrant que vous êtes encore un enfant à la mamelle, et non pas un homme qui se nourrit de pain; s'il avait vu que vous aviez des dents pour en manger, il vous en aurait donné comme à vos autres compagnons. Vous n'étiez pas encore digne de combattre sur le champ de bataille; vous avez été mis par derrière comme un enfant; vous avez fui volontiers, et vous vous êtes réjoui de la grâce que Dieu accordait à votre faiblesse.

« O mon pauvre Père ! quel bonheur pour votre âme et pour la mienne, si avec votre sang, vous aviez consolidé une pierre de la sainte Église, par amour du Sang ! Nous avons vraiment bien sujet de gémir en voyant que notre peu de vertu nous a privés d'un si grand bien (1). »

Sainte Catherine voulait partir elle-même pour la France, mais le Souverain Pontife ne lui permit pas de quitter Rome, où elle était devenue si nécessaire. Elle écrivit alors au Roi une lettre où elle défend avec vigueur la cause de la justice et de la vérité. Elle le met en garde contre les illusions de la politique, et lui prouve la validité de l'élection d'Urbain VI : « Il me semble, d'après ce que j'ai appris, que vous commencez à vous laisser conduire par ceux qui sont dans les ténèbres; et vous savez que si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans le précipice. Il vous en arrivera de même, si vous ne remédiez à ce que j'apprends. Je suis étonnée qu'un homme

(1) Lettre CXLVI, A frère Raymond de Capoue.

catholique qui veut craindre Dieu et être courageux, se laisse guider comme un enfant, et ne voie pas à quelle ruine il s'expose en laissant souiller la lumière de la très sainte Foi par les conseils de ceux que nous voyons être les membres du démon. Pardonnez-moi, mon très cher Père, je vous appelle Père, parce que je vous crois le partisan de la vérité et l'ennemi du mensonge. Si je parle ainsi d'eux, ce n'est pas contre leurs personnes, c'est contre leurs vices, contre l'hérésie qu'ils ont répandue par toute la terre, contre la cruauté qu'ils ont pour eux-mêmes et pour les âmes qu'ils font périr ; et il faudra qu'ils en rendent compte devant le Juge suprême. S'ils avaient été des hommes craignant Dieu, ou, à défaut de Dieu, les reproches du monde, le Pape Urbain aurait eu beau faire plus qu'il n'a fait, et les couvrir d'une plus grande confusion, ils auraient tout supporté avec patience et souffert mille morts pour ne pas faire ce qu'ils ont fait. »

Elle lui conseille de consulter l'Université de Paris : « Si vous le voulez, dit-elle, vous ne tomberez pas dans l'erreur, car vous avez près de vous la source de la science. Je ne crains rien si vous y avez recours, et vous savez ce que deviendra votre royaume, si vous consultez des hommes consciencieux, qui ne cèdent pas à l'opinion des hommes et à la crainte servile, mais qui n'écoutent que la vérité. Ils vous éclaireront et vous mettront l'esprit et l'âme en paix. Oui, mon très cher Père, changez de conduite, rentrez en vous-même, pensez que vous devez mourir, et vous ne savez pas quand. Considérez Dieu et la vérité, et non la passion et l'amour de la patrie. Devant Dieu, nous ne devons établir aucune différence entre les

nations; car nous sommes tous sortis de sa sainte pensée, tous créés à son image et ressemblance, tous rachetés avec le précieux sang de son Fils unique. Je suis certaine que si vous avez la lumière, vous agirez de la sorte ; et vous n'attendrez pas le temps, car le temps ne vous attend pas (1). »

On ignore si cette lettre parvint à Charles V ; ceux qui l'entouraient faisaient bonne garde contre la vérité, et le cardinal de la Grange, son premier ministre, était l'ennemi personnel et déclaré d'Urbain VI. L'Université de Paris, qui s'était d'abord déclarée pour la justice, fut tellement sollicitée et trompée par de faux documents, qu'elle tomba dans le schisme et y entraîna la France. Le roi mourut l'année suivante, en faisant des vœux sincères pour la paix de l'Église.

Sainte Catherine fit aussi de nouvelles démarches auprès de la reine Jeanne, qui avait donné quelques espérances. La révolte de ses sujets l'avait forcée à envoyer des ambassadeurs à Rome, et elle avait écrit plusieurs lettres à sainte Catherine où elle lui assurait que les paroles d'une sainte n'étaient pas restées stériles, et qu'elle reconnaissait maintenant le Pape Urbain VI pour le véritable Souverain Pontife. Sainte Catherine s'en réjouissait en écrivant à des dames de Naples : « Le cœur de Pharaon s'est adouci. La reine s'était montrée bien endurcie jusqu'à présent ; elle s'était séparée de son chef, du Christ de la terre, pour s'unir à l'antéchrist. Elle poursuivait la vérité, elle exaltait le mensonge. Grâces, grâces soient rendues à notre Sauveur, qui a éclairé son cœur par la force

(1) Lettre XXXIII. Au roi de France.

ou par l'amour, et qui a fait en elle des choses admirables. Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse (1). » Mais ces bonnes dispositions durèrent peu. Dès que les Napolitains furent soumis, la Reine rappela ses ambassadeurs et se prononça de nouveau pour le schisme. Sainte Catherine tenta un dernier effort. « La faute que vous avez commise après votre conversion, est bien plus grave que la première ; elle a déplu davantage à Dieu et aux créatures ; car cette dernière fois, vous aviez reconnu la vérité et votre faute ; vous vouliez recourir comme une fille soumise à la miséricorde et à la bonté de votre Père ; et ensuite vous avez fait pire qu'auparavant.

« Est-ce que votre cœur n'était pas sincère ? est-ce parce que la justice divine a voulu me faire expier mes anciens péchés par cette affliction nouvelle ? Je ne mérite pas de vous voir dans la paix et le repos, vous nourrissant sur le sein de la sainte Église qui attend pour vous donner et recevoir de vous la nourriture. Elle vous nourrirait de grâces dans le sang de l'Agneau, et vous la soutiendriez avec vos ressources. Voyez combien l'Église de Rome, qui est le centre de notre Foi, est restée veuve de son Époux, et nous privés de notre Père. Lorsqu'elle l'a retrouvé, je vous admirais ; vous étiez la colonne qui soutenait cet Époux, le bouclier qui s'opposait à ceux qui voulaient l'enlever. Quelle ingratitude maintenant ! car non-seulement il est votre Père par sa dignité, mais il est votre fils. Et n'est-ce pas une grande cruauté d'agir si différemment, une fille agir contre son père, une

(1) Lettre CCCXXXVII.

mère contre son fils ! Ma peine est si grande, qu'il m'est impossible de porter en cette vie, une croix plus pesante. Et je pense que j'ai reçu de vous une lettre où vous me confessez que le Pape Urbain est bien le Souverain Pontife. Vous me disiez que vous vouliez lui obéir, et je vois maintenant le contraire.

« Où est la vérité, qui doit toujours se trouver dans la bouche d'une reine ? Sa parole devrait être certaine comme l'Évangile, et lorsqu'elle a promis quelque chose conforme à la raison et selon Dieu, elle ne devrait jamais changer. Je vois, je prouve que vous avez promis d'obéir au Souverain Pontife, et ensuite vous avez dit et fait le contraire. Quel étonnement et quelle affreuse douleur de voir votre intelligence tellement obscurcie par l'amour-propre, les illusions du démon, et les mauvais conseils, que vous ne vous inquiétez pas de la damnation de votre âme, de la ruine de votre peuple, de votre malheur et du mépris du monde ! Très douce Mère, pour l'amour de Jésus crucifié, soyez-moi douce et non pas amère. Revenez un peu à vous, et ne dormez plus d'un pareil sommeil ; mais réveillez-vous en profitant de instant qui vous est encore accordé. Ne restez pas dans la mort spirituelle, afin que cette souillure si triste et si déplorable ne vous suive pas après votre vie ; car la mort temporelle vous menace sans cesse, vous et les autres, surtout ceux qui ont passé l'âge de la jeunesse. Aucune créature quelle que soit sa puissance, ne saurait s'en défendre ; c'est une sentence qui nous atteint, dès que nous sommes conçus dans le sein de notre mère. Personne ne peut éviter de la subir : nous ne sommes pas des animaux, qui

une fois morts, n'existent plus ; nous sommes des créatures raisonnables, créées à l'image et ressemblance de Dieu ; et lorsque le corps meurt, l'âme ne meurt pas quant à l'être, mais elle meurt quant à la grâce par sa faute, en mourant dans le péché mortel. Soyez compatissante et non pas cruelle pour vous-même ; répondez à Dieu qui vous appelle avec clémence et bonté ; ne soyez pas lente à lui répondre, mais répondez-lui généreusement, afin que vous n'entendiez pas cette dure parole : « Tu ne t'es pas souvenue de moi pendant la vie ; je ne me rappelle pas de toi dans la mort ; tu ne m'as pas répondu quand je t'appelais, quand il était temps ; le temps est maintenant passé, il n'y a plus de remède (1). »

Ces paroles menaçantes et prophétiques ne touchèrent pas la reine Jeanne ; il fallut alors chercher des défenseurs armés au Saint-Siège. Sainte Catherine s'adressa au roi de Hongrie ; c'était un prince d'un rare mérite. Ses victoires sur les barbares qui menaçaient l'Europe chrétienne lui avaient valu le surnom de Grand, et le Pape Innocent VI, en récompense de ses services, lui avait décerné le titre de gonfalonier de l'Église. Il était arrière-neveu de saint Louis et parent de la reine Jeanne. Le placer à la tête du parti d'Urbain VI, c'était réparer la défection de Naples et de la France. Sainte Catherine avait été déjà en relation avec lui au sujet de l'organisation de la croisade. Elle décida le Souverain Pontife à lui envoyer une ambassade dont ses disciples devaient être chargés (2). La lettre qu'elle lui adresse

(1) Lettre XLI. A la reine de Naples.
(2) Lettre CXLVII. Au frère Raymond de Capoue.

au sujet du schisme est très étendue et très pressante. Après lui avoir exposé les devoirs que la charité lui impose pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, elle l'appelle au secours d'Urbain VI, dont les droits sont incontestables, malgré tout ce que peuvent dire ceux qui se sont séparés de lui, par colère et par intérêt.

« Le bon Dieu, lui écrit-elle, vous a fait une grande grâce, en vous préservant des ténèbres et en vous donnant la lumière. Il semble que notre doux Sauveur, parce que vous avez toujours été le défenseur et le champion de notre Foi contre les infidèles, veut encore que vous soyez le défenseur de la sainte Église, et que vous vous consacriez tout entier à faire triompher la vérité et la sainte Foi contre les hérétiques et les faux chrétiens qui l'attaquent. Il ne faut pas perdre de temps, mais il faut répondre avec ardeur à Dieu qui vous charge de ce ministère. Mettez de côté toute autre affaire. Le doux et tendre Jésus qui a donné sa vie pour vous avec tant d'amour, veut que vous n'ayez d'autres ennemis que les ennemis de la sainte Église et de la lumière de la sainte Foi. Vous devez faire la paix avec les autres pour amour de la vertu, pour ne pas être privé de la charité et pour secourir la sainte Église. Souffrirez-vous que l'antéchrist, un membre du démon, et une femme ruinent notre Foi et nous jettent dans les ténèbres et la confusion ? Je vous dis que, si vous et les autres princes, ne faites pas ce que vous pouvez faire, vous serez coupables devant Dieu, et durement repris de la négligence et de la tiédeur de votre cœur. Je ne veux pas que nous attendions son jugement, car il est bien plus terrible que celui des hommes.

« Je vous en conjure, venez et ne tardez pas davantage ; prenez cette affaire en main. Puisque Dieu vous la confie, et vous met le fardeau sur les épaules, acceptez avec un respectueux amour ; ayez compassion de notre Père Urbain VI, qui se désole de voir ses brebis emportées par le loup infernal. Il est vrai qu'il prend courage en son Créateur comme un homme qui place toute sa foi et son espérance en lui, mais il espère aussi que Dieu vous disposera à recevoir ce fardeau pour l'honneur de Dieu et le bien de la sainte Église. Je vous prie, pour l'amour de Jésus crucifié, d'accomplir la volonté de Dieu et son désir en vous. Oui, ouvrez l'œil de votre intelligence sur ces morts. Soyez le disciple de ces glorieux martyrs qui se renonçaient eux-mêmes, et se livraient aux supplices et à la mort par l'amour de la sainte Foi. Le monde entier est divisé par le schisme ; la voie de l'enfer est ouverte, et personne ne résiste, parce qu'on ne trouve que des hommes qui s'aiment eux-mêmes. Ils ne recherchent que leurs intérêts particuliers, que les richesses et les honneurs du monde ; c'est là une grande pauvreté. Mais pour les âmes rachetées au prix du sang de Jésus crucifié, ils ne s'en occupent pas.

« Un grand bien résultera de votre arrivée : peut-être que la vérité triomphera sans aucune force humaine, et que cette pauvre Reine sortira de son obstination, ou par crainte ou par amour. Vous voyez combien elle a été protégée par le Christ de la terre, qui n'a pas voulu la priver réellement de ce dont elle s'était privée par sa conduite. Il a attendu son repentir, et cela par affection pour vous. Que

Dieu répande en vous sa lumière et sa grâce; montez la barque de la sainte Église, et travaillez à la conduire au port de la paix et du repos (1). »

Sainte Catherine avait retenu jusqu'alors l'excommunication qui menaçait la reine Jeanne. L'anathème fut enfin prononcé, et le Pape Urbain VI donna l'investiture du royaume de Naples, qui était un fief du Saint-Siège, à Charles Durazzo, héritier de la reine Jeanne, et cousin du roi de Hongrie. Mais la Reine, afin de s'assurer l'alliance de la France, nomma pour son successeur le frère du roi, Louis d'Anjou, et l'antipape Clément VII acheta le concours de ce prince en lui abandonnant une grande partie des États de l'Église (2). La Providence ne pouvait ratifier ce marché simoniaque. Le camérier du Pape Urbain VI fut chargé de porter à Charles Durazzo une lettre de sainte Catherine où elle lui donne des conseils capables de le rendre digne d'être le défenseur de l'Église; il doit combattre au dedans de lui-même, s'il veut bien combattre au dehors. Les premiers ennemis qu'il faut vaincre, sont ceux de son âme, le démon, la chair et le monde. « Maintenant, je vous dis, très cher et bien aimé Frère dans le Christ, le doux Jésus, de vous appliquer à les vaincre en purifiant votre conscience par la sainte Confession, en vivant régulièrement et avec le désir de la vertu, vous réjouissant d'entendre et d'observer la douce parole de Dieu, vous rappelant sans

(1) Lettre XLII. Au roi de Hongrie.

(2) D'Achery. *Spicilegium*, t. III, p. 745. — *Storia di santa Caterina*, t. II, p. 207.

cesse le souvenir de la mort et du sang versé pour vous, recherchant la société de ceux qui craignent Dieu véritablement, qui sont sages, prudents et de bon conseil. Dieu vous a choisi pour être une colonne dans la sainte Église, afin que vous puissiez extirper l'hérésie, confondre le mensonge, exalter la vérité, dissiper les ténèbres, et faire briller la lumière en montrant que le Pape Urbain VI est le vrai Souverain Pontife que nous a choisi la clémence du Saint-Esprit, malgré les hommes coupables qui prétendent le contraire. Hâtez-vous de venir, ne tardez plus, Dieu sera pour nous; il ne faut pas attendre, car c'est un danger. Accourez-donc, et placez-vous dans l'arche de la sainte Église, sous l'aile de votre Père, le Pape Urbain VI, qui tient les clefs du sang de Jésus-Christ. Quelle honte pour les princes du monde, et quelle offense à Dieu de voir les cœurs si glacés! Ils n'ont encore fait que des promesses pour secourir la douce Épouse du Christ! Comment donneraient-ils leur vie pour la vérité, lorsqu'ils regardent à lui donner quelques biens et quelques secours temporels (1). »

La mission terrestre de sainte Catherine touchait à son terme, et sa vie allait s'éteindre dans une mystérieuse agonie. Son dernier combat commença par l'émeute terrible que les partisans de Clément VII excitèrent dans Rome. Ils organisèrent une conspiration qui fut sur le point de réussir. Les assassins envahirent le Vatican; mais les armes tombèrent de leur main, en présence d'Urbain VI assis sur son

(1) Lettre XLIV. A Charles de la Paix.

trône, et revêtu des insignes de la papauté. Sainte Catherine l'avait protégé par ses prières et par l'offrande qu'elle avait faite à Dieu de sa vie.

Lorsque le calme fut rétabli, et que le dévouement du peuple Romain fut assuré, sainte Catherine adressa au Souverain Pontife ses derniers conseils. Elle le conjure de travailler à la réforme de l'Église, de résister aux emportements de la colère, et de se montrer toujours fidèle à sa parole. « Oui, lui dit-elle, le Christ béni se plaint de ce que l'Église n'est pas purifiée des scandales, et de ce que Votre Sainteté n'y apporte pas tout le zèle qu'elle devrait avoir. Vous ne pouvez pas du premier coup déraciner les vices qui existent dans toute la chrétienté, et surtout dans le clergé, sur lequel vous devez veiller davantage; mais afin de ne pas charger votre conscience, vous pouvez et vous devez faire au moins tous vos efforts pour purifier le cœur de la sainte Église. Dieu veut absolument réformer son Église; il ne veut plus qu'elle soit couverte de lèpre, et si vous ne faites pas ce que vous pouvez faire, et ce pourquoi vous avez été élevé à une si haute dignité, il le fera lui-même au moyen de grandes tribulations. Il enlèvera tout le bois tordu et il le redressera à sa manière. Hélas! très saint Père, n'attendons pas cette humiliation, mais travaillez avec courage, et faites vos affaires secrètes avec ordre et mesure. Écoutez avec calme et bienveillance ceux qui craignent Dieu, et qui vous disent ce qu'il faut et ce que vous devez faire, vous montrant les désordres qu'ils savent exister autour de Votre Sainteté.

« Mon doux Père, vous devez vous estimer très

heureux d'avoir des personnes qui vous aident à voir et à empêcher des choses qui tourneraient à votre honte et à la ruine des âmes. Adoucissez un peu pour l'amour de Jésus crucifié, les mouvements trop prompts que la nature fait naître en vous; c'est par la sainte vertu que vous résisterez à la nature. Puisque Dieu vous a donné un cœur naturellement grand, je vous prie et je vous demande de vous appliquer à l'avoir surnaturellement grand, c'est-à-dire, que par le zèle et le désir de la vertu et de la réforme de la sainte Église, vous acquerriez un cœur courageux, et affermi dans une humilité véritable. Pour moi, votre misérable et ignorante petite fille, je ne cesserai jamais d'agir tant que Dieu m'en fera la grâce. Je veux terminer ma vie pour vous et pour la sainte Église dans les larmes et les veilles, dans une fidèle, humble et persévérante prière (1). »

Dieu accepta réellement la vie de sainte Catherine, et le feu de la tribulation consuma peu à peu cette victime pure, qui mourait pour l'Église. Les lettres où sainte Catherine fait d'une manière si touchante ses adieux au bienheureux Raymond, nous racontent ses visions extraordinaires et le martyre que lui font souffrir les puissances infernales. Ses dernières paroles sont comme un chant de triomphe. « J'ai compris, lui écrit-elle, que le moment de ma mort approche; et je me suis prosternée en me reprochant amèrement d'avoir servi avec tant d'ignorance et de négligence l'Épouse du Christ, et d'être cause que les autres ont fait de même. J'étais pleine de ces

(1) Lettre XXI. A Urbain VI.

pensées, lorsque Dieu me mit en sa présence, non pas comme j'y suis toujours, puisqu'il renferme tout en lui, mais d'une manière nouvelle, comme si la mémoire, l'intelligence et la volonté n'avaient plus rien à faire avec le corps ; et je contemplais la vérité avec une telle lumière, que je revoyais dans cet abîme les mystères de la sainte Église, toutes les grâces passées et présentes que j'avais reçues dans ma vie, et le jour où Dieu avait pris mon âme pour épouse. Tout cela disparaissait dans l'ardeur de l'amour qui augmentait sans cesse, et je ne pensais plus qu'à ce que je pouvais faire pour me sacrifier à Dieu, pour la sainte Église, et pour détruire l'ignorance et la négligence de ceux que Dieu m'avait confiés. Alors les démons se déchaînaient contre moi, et voulaient empêcher et diminuer par la terreur la violence de mon désir. Ils frappaient sur l'enveloppe de mon corps; mais mon désir s'enflammait davantage, et je criais : « O Dieu éternel ! recevez le sacrifice de ma vie dans le corps mystique de la sainte Église. Je n'ai à vous donner que ce que vous m'avez donné vous-même ; prenez mon cœur, et pressurez-le sur la face de l'Épouse.

« Et alors l'Éternel me regardant avec clémence, prenait mon cœur et le pressurait dans la sainte Église. Il le prit avec tant de violence, que, si pour empêcher le vase de mon corps de se briser, il ne lui eût pas donné sa force, la vie m'aurait quittée. Les démons criaient avec plus de fureur, comme s'ils avaient souffert une douleur insupportable ; ils faisaient tous leurs efforts pour m'épouvanter, et ils me menaçaient de trouver le moyen de rendre inu-

tile tout ce que je faisais; mais l'humilité, avec la lumière de la très sainte Foi, triomphe toujours de l'enfer. Plus il s'agitait, plus je luttais avec ardeur; et j'entendais, en la présence de la Majesté divine, des paroles si tendres et des promesses si douces, que j'étais inondée de joie. Mon état était si mystérieux, que la parole ne pourra jamais l'expliquer. Et maintenant je dis : Grâces, grâces soient rendues au Très-Haut, à l'Éternel qui nous a placés sur le champ de bataille pour combattre en vaillants chevaliers pour son Épouse avec le bouclier de la très sainte Foi. La victoire nous est restée par cette puissance qui a vaincu le démon, maître du genre humain. Il a été vaincu, non par la vertu de l'humanité, mais par celle de la divinité. Oui, le démon sera vaincu, non par la souffrance de nos corps, mais par le feu de la divine et ineffable charité (1). »

Les disciples de sainte Catherine nous ont raconté sa mort et ses funérailles. Rome glorifia par ses larmes et ses honneurs cette pauvre femme expirée sur un peu de paille, et l'Église laissa les peuples lui rendre le culte des saints, en attendant que la paix lui permît de proclamer elle-même son triomphe. L'action de sainte Catherine dura plus que sa vie. Les républiques italiennes qu'elle avait réconciliées avec le Saint-Siège restèrent fidèles à Urbain VI. Ses disciples combattirent le schisme avec persévérance, et la représentèrent noblement au concile de Constance, qui rendit le calme à l'Eglise, grâce au zèle du cardinal de Raguse et à la renonciation sin-

(1) Lettre CXLIX. A frère Raymond de Capoue.

cère de Grégoire XII. On peut voir encore une trace de ses inspirations dans les efforts que fit pour organiser une croisade, Pie II, ce Pape siennois qui eut enfin la joie de couronner de l'auréole des saints sa glorieuse compatriote.

Notre but, en rapprochant les passages historiques des lettres de sainte Catherine, a été de faire comprendre la part étonnante qu'elle prit aux affaires de l'Église ; mais son action fut plus grande et plus miraculeuse encore, par son apostolat de chaque jour et par l'influence qu'elle exerça sur les Ordres religieux. Pour le prouver, les citations sont inutiles. Toutes ses lettres ont pour objet la sanctification des âmes et la réforme de l'Église. Elle parle souvent, comme dans le livre du *Dialogue*, des vices du clergé de son temps ; mais elle le fait toujours avec le zèle d'une humble charité, et non pas avec la violence de ces réformateurs qui se laissent égarer par l'orgueil, et qui croient que l'Église n'a pas toujours en elle-même les moyens de son propre salut. Sa correspondance nous la montre en rapport avec tous les Ordres religieux ; elle compte des disciples parmi les Bénédictins, les Chartreux, les Franciscains, les Ermites de Saint-Augustin, les Olivetains ; tous réclament ses avis et suivent ses conseils. Mais ce fut surtout dans l'ordre de Saint-Dominique qu'elle exerça une salutaire et durable influence.

Le relâchement s'y était introduit vers le milieu du XIVe siècle ; sainte Catherine fit tous ses efforts pour y ramener la ferveur primitive. Après sa mort, le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur et son disciple le plus fidèle, fut nommé

Maître général de l'Ordre; il continua son œuvre et parcourut l'Europe en rétablissant la réforme dans tous les couvents. Le bienheureux de Dominici suivit son exemple, et maintint la règle au milieu des divisions du schisme. Il fonda les couvents de Cortone et de Fiesole, et devint le père de cette sainte génération qui a donné à l'Église saint Antonin, le bienheureux Neyrot, le bienheureux Capucci et le bienheureux Fra Angelico. Il réforma aussi les religieuses de Saint-Dominique, dont sainte Catherine s'était beaucoup occupée ; car elle avait établi des couvents du Tiers-Ordre, dirigé celui de Monte-Pulciano et celui de Pise, où elle attira la bienheureuse Claire Gambacorti, qui devait un jour lui succéder.

Comment expliquer cette action publique et privée de sainte Catherine, sinon par une merveilleuse sainteté ? Sa vie extérieure prouve cette vie intérieure que le bienheureux Raymond nous a fait connaître ; ses visions, ses extases, son intimité avec Notre-Seigneur expliquent sa mission dans l'Église. Cette autorité, cette maternité qu'elle a reçue, elle l'exerce avec autant de zèle que d'humilité. Il y a dans toute son existence une unité, une harmonie que rien n'altère. Lorsque la Providence la rend l'ange de la Papauté, elle reste toujours la même, une pauvre femme torturée par la douleur, et qui n'a pas où reposer sa tête. Ses disciples, qui ont quitté pour la suivre les richesses et les honneurs, partagent avec joie sa pauvreté ; elle en fait ses secrétaires et ses ambassadeurs aux puissances de la terre, et elle leur laisse en héritage ses vertus à imiter et son dévouement pour l'Église.

Ses lettres nous montrent la grandeur de son intelligence et la perfection de sa charité. On y voit à chaque page son amour s'élever en élans sublimes vers Dieu, pour retomber ensuite à flots sur l'Eglise, sur le prochain, sur ses disciples et sur sa famille. Toutes les affections du cœur y sont spiritualisées, épurées, divinisées. Les lettres que nous ont laissées les autres saints nous transmettent bien aussi la lumière du ciel ; mais cette lumière traverse un milieu, et se colore de leur nature particulière. Saint Jérôme conserve une forme littéraire qui rappelle la société romaine. Saint Augustin parle la langue de ses amis, et se reproche de trop aimer Cicéron. Saint Bernard, dans sa correspondance, reflète aussi son époque ; il emploie pour persuader des moyens oratoires, et ne néglige pas la méthode scholastique. Souvent même il s'égare dans la louange ou dans le blâme, et porte sur les personnes des jugements contradictoires. Rien de cela ne se trouve dans les lettres de sainte Catherine ; elle n'est pas pour ainsi dire de son pays et de son siècle. Dieu ne l'a pas instruite par l'intermédiaire des hommes ; il a voulu l'enseigner lui-même, et son élève docile reflète, dans toute sa pureté, la lumière divine.

Cette beauté de forme, sans caractère particulier, est la beauté par excellence ; c'est l'éloquence au-dessus de toute éloquence. Pendant que Dieu mettait sur les lèvres de sainte Brigitte le style biblique et les grandes images des Prophètes, il plaçait sur celles de sainte Catherine la douceur du lait et du miel qui coule de l'Évangile. La bouche parle de l'abondance du cœur, et le cœur de sainte Catherine était celui de Notre-

Seigneur. Sainte Catherine écrirait maintenant du ciel, qu'elle n'écrirait pas autrement qu'elle le faisait sur terre ; ses lettres paraissent datées de l'éternité.

Elles suivent toutes un même plan ; qu'elle les adresse aux princes de l'Église et de la terre, ou aux plus obscurs de ses disciples, elle parle toujours *au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie* ; elle forme un vœu pour la personne à laquelle elle écrit ; puis elle établit une vérité dont les conséquences sortent naturellement. L'âme isolée, par ce moyen, des intérêts passagers du monde, se trouve en présence de Dieu même, et en reçoit une lumière qui l'éclaire dans toutes les circonstances de la vie. De cette manière, les lettres les plus historiques sont spirituelles et pratiques pour tous ; elles enseignent et consolent comme un chapitre de l'*Imitation*.

Nous n'avons pas à faire valoir ici le mérite littéraire des lettres de sainte Catherine. L'inspiration divine en a tellement élevé la forme, qu'elles sont une des gloires de l'Italie. Sainte Catherine est un des auteurs qui ont le plus contribué à donner à la langue du Dante et de Pétrarque sa souplesse et son harmonie. Son style est digne de son âme (1). Il s'échappe du cœur comme une eau limpide et pure que pénètre la clarté du ciel. Rien n'arrête cette phrase, toujours docile à la pensée et toujours riche d'expressions d'une originalité surprenante. Malgré tout le soin que nous avons apporté à cette traduction, nous sentons com-

(1) Santa Caterina fu non meno pulita nello scrivere, che incontaminata nel vivere. — Maffei, *Histoire de la littérature italienne*, v. I, ch. VIII. *Storia di santa Caterina*, v. II p. 63.

bien nous avons mal rendu ce doux et beau langage, et nous demandons à sainte Catherine de suppléer pour nos lecteurs, par une grâce spéciale, l'imperfection de notre travail.

Nous avons suivi l'édition de Gigli (1), incontestablement la plus fidèle et la plus complète. Il est impossible de publier un ouvrage avec plus de science et d'amour; le texte a été revu et corrigé sur les anciens manuscrits, et beaucoup de lettres inédites ont été ajoutées. Pour l'enrichir de notes abondantes, le savant jésuite Frédéric Burlamacchi a compulsé les archives et les bibliothèques de toute l'Italie. Nous avons profité de son érudition, en négligeant toutefois ce qui n'offrait aucun intérêt pour la France. Nous avons cru devoir modifier le classement des lettres. Gigli les avait réunies d'après la qualité des personnes auxquelles elles sont adressées ; son premier volume contient les lettres écrites aux Souverains Pontifes, aux cardinaux, aux évêques, aux religieux et religieuses de différents Ordres; le second contient les lettres écrites aux rois, aux princes de la terre, aux magistrats des républiques italiennes, aux grands seigneurs et aux laïques; puis celles écrites aux reines, aux princesses et aux dames qui vivent dans le monde et qui réclamaient ses conseils. Nous avons conservé cette division générale, mais nous avons séparé les lettres historiques des lettres spirituelles, et nous avons réuni toutes celles qui ont rapport aux affaires générales de l'Église et à la pacification des répu-

(1) *L'Epistole della serafica vergine santa Caterina da Siena*, 2 vol. in-4. Sienne, 1713.

bliques italiennes. On pourra, en les rapprochant des événements, saisir plus facilement l'action publique de sainte Catherine.

L'œuvre de notre siècle est de rétablir la vérité dans l'histoire. Dieu dirige évidemment vers ce but les efforts de la science. Tous, chrétiens ou incrédules, travaillent à une immense revision du passé ; chaque époque nous livre ses secrets et nous apparaît dans sa réalité, avec ses doctrines, ses vertus et ses scandales. On dirait une préparation au jugement solennel qui doit terminer les siècles. Nous devons nous en réjouir, car jamais la vérité ne peut être opposée à elle-même, et ce témoignage suprême de l'histoire sera encore un triomphe pour l'Église.

Le désir d'y concourir nous a fait publier ces lettres de sainte Catherine ; ceux qui voudront les étudier y trouveront des documents précieux sur le séjour des Papes à Avignon et sur le schisme d'Occident; ceux qui ont le bonheur de croire à l'action souveraine de la Providence, pourront l'admirer dans la mission extraordinaire de sainte Catherine ; et cette gloire si pure de l'Église, longtemps obscurcie par nos préjugés nationaux, réjouira les cœurs de ceux qui ne séparent pas les intérêts de la Religion des intérêts de la patrie.

Ces intérêts, nous avons espéré les servir en obéissant à l'auguste Pontife que la France, aussi, a été heureuse de ramener dans la Ville éternelle. Nous n'avons pas oublié ce moment si grand de notre vie, où il nous a été permis de vénérer le Christ de la terre. Sa Sainteté Pie IX, en daignant bénir nos premiers travaux, avait manifesté le désir de voir publier

en France les œuvres complètes de sainte Catherine de Sienne; nous les déposons à ses pieds, comme un humble hommage de notre amour et de notre dévouement.

EN LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

30 Avril 1858.

E. CARTIER.

LETTRES

DE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

I. — **LETTRE A GRÉGOIRE XI** (1). — Sainte Catherine cherche à fortifier le Souverain Pontife contre les dangers de l'amour de lui-même. — Elle l'exhorte à revenir en Italie, et à secourir les habitants de Lucques et de Pise. — Elle le conjure de n'élever aux dignités de l'Église que des hommes vertueux.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE.

1. Très révérend et très aimé Père dans le Christ Jésus, votre indigne et pauvre misérable petite fille, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de

(1) Cette lettre et les deux suivantes furent écrites dans les premiers mois de l'année 1376, quelque temps avant le voyage de sainte Catherine à Avignon. Sa réputation de sainteté l'avait déjà mise en crédit auprès du Souverain Pontife, et ce fut ce qui décida les Florentins à la choisir pour médiatrice. Quelques auteurs disent que sainte Catherine avait été en correspondance avec le Pape Urbain V, mais Burlamacchi, malgré toutes ses recherches, n'a pu en trouver de preuves.

Jésus-Christ (1), vous écrit dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un arbre fertile qui donne en abondance des fruits délicieux, parce qu'il est planté dans une terre féconde. Il sècherait, s'il n'était pas dans cette terre, et il ne donnerait pas de fruits; cette terre est la vraie connaissance de vous-même. L'âme qui se connaît s'humilie, parce qu'elle ne voit aucune raison de s'enorgueillir, et elle nourrit en elle le bon fruit d'une ardente charité, parce qu'elle y voit l'infinie bonté de Dieu ; elle reconnaît qu'elle n'est pas ; et l'être qu'elle possède, elle l'attribue à Celui qui est (2). Alors, il semble que l'âme soit contrainte d'aimer ce que Dieu aime, et de détester ce qu'il déteste.

2. O douce et bonne connaissance, qui portes avec toi le glaive de la haine ! cette haine te fait tendre la main du saint désir, pour arracher et détruire le ver de l'amour-propre. Ce ver gâte et ronge la racine de notre arbre, tellement, qu'il ne peut plus produire des fruits de vie, mais qu'il dessèche et qu'il perd sa verdure. Car celui qui s'aime, nourrit en lui ce funeste orgueil, source et principe de tout mal dans toutes

(1) Toutes les lettres de sainte Catherine commencent par ces mots : *Al nome di Jesù Cristo crocifisso, e di Maria dolce*. Elles finissent par ceux-ci : *Jesù dolce, Jesù amore*. Sainte Catherine prend le titre de *serva e schiava de'servi di Jesù Cristo*; imitant ainsi l'humilité des souverains pontifes, qui signent *servus servorum Dei*. Ce fut saint Grégoire qui le premier adopta cette formule en opposition aux titres fastueux que prenait le patriarche de Constantinople.

(2) Sainte Catherine emploie souvent cette définition que Dieu a donné lui-même : *Colui che è*, en opposition avec celle de la créature, *Quella che non è*. (Vie de sainte Catherine, Ire p., ch. x.)

les conditions, que l'on commande ou qu'on obéisse. Celui qui s'isole dans l'amour de lui-même, celui qui s'aime pour lui et non pour Dieu, ne peut que mal faire, et toute vertu est morte en lui. Il ressemble à une femme qui met au jour des enfants morts. Car il ne possède pas la vie de la charité; il songe à sa propre gloire, et non pas à celle du nom de Dieu. Aussi, je le dis, s'il commande, il fait mal, parce que, par amour de lui-même et pour ne pas déplaire aux créatures, dont l'intérêt et l'amour-propre le rendent esclave, il étouffe en lui la sainte justice. Il voit les défauts et les péchés de ceux qui lui sont soumis, et il fait semblant de ne pas les voir, pour ne pas les reprendre; ou, s'il les reprend, c'est avec une telle nonchalance et une telle lâcheté de cœur, qu'il ne produit aucun effet. Il ménage ainsi le vice, parce qu'il craint de déplaire et de s'attirer des ennemis. Il s'aime lui-même, et il ne fait rien pour avoir la paix, et c'est la plus grande cruauté qu'il puisse commettre. Si la plaie, quand il le faut, n'est pas brûlée avec le feu et taillée avec le fer, si on y met seulement du baume, non-seulement elle ne guérit pas, mais encore elle se corrompt et elle donne la mort.

3. Hélas ! hélas ! mon très doux Père (1), c'est ce qui fait que ceux qui obéissent se perdent dans le désordre et l'iniquité. Hélas ! je le dis en gémissant, combien est dangereux ce ver rongeur de l'amour-propre, qui non-seulement donne la mort au pasteur, mais en fait périr aussi tant d'autres ! Pourquoi emploie-t-il de semblables moyens? Parce qu'il re-

(1) *Dolcissimo babbo mio.* — *Babbo* était le nom tendre que les petits enfants donnaient à leurs pères.

doute la peine. Le baume qu'il applique aux malades ne déplaît à personne, et personne ne lui en saura mauvais gré. Il n'a pas contrarié le malade, qui voulait du baume ; il lui en a donné. O misère humaine ! Le malade est aveugle, parce qu'il ne connaît pas son besoin ; le pasteur qui soigne est aveugle, car il ne voit et ne regarde que son plaisir et son utilité personnelle ; et, pour ne pas se nuire, il n'use pas du fer de la justice, ni du feu d'une ardente charité. Il arrive ce que dit le Christ : « Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans le précipice. » Le malade et le médecin se précipitent dans l'enfer. C'est bien là un pasteur mercenaire ; car non-seulement il n'arrache pas ses brebis à la dent du loup, mais encore il les dévore lui même. Et pourquoi cela ? Parce qu'il s'aime sans aimer Dieu, et il ne suit pas le doux Jésus, le vrai Pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis. Il est donc bien dangereux pour soi et pour les autres, cet amour coupable ; et il faut bien le fuir; car il est la source de tout mal. J'espère, par la bonté de Dieu, ô mon vénérable Père, que vous l'étoufferez en vous. Vous ne vous aimerez pas pour vous, vous n'aimerez pas le prochain pour vous, ni Dieu non plus ; mais vous l'aimerez parce qu'il est l'éternelle et souveraine Bonté, parce qu'il est digne d'être aimé. Et vous vous aimerez, vous aimerez le prochain pour l'honneur et la gloire du doux nom de Jésus. Oui, je veux que vous soyez ce bon et véritable pasteur ; que, si vous aviez mille vies, vous soyez prêt à les donner toutes pour l'honneur de Dieu et le salut des créatures. O mon Père bien-aimé, vous le Christ de la terre, imitez le

doux saint Grégoire ; vous pouvez faire ce qu'il a fait, car il était homme comme vous, et Dieu est toujours ce qu'il était alors. Il ne nous manque que le courage et la faim du salut des âmes. Mais, mon Père, le moyen de l'acquérir, c'est de nous séparer de cet amour de nous-mêmes et des créatures en dehors de Dieu : il ne faut plus s'arrêter aux amis, aux parents, aux intérêts temporels, mais seulement à la vertu, aux intérêts spirituels. Les choses de la terre ne périssent que parce qu'on néglige celles du ciel.

4. Efforçons-nous donc d'avoir cette glorieuse faim qu'avaient les saints et vrais pasteurs d'autrefois ; éteignons en nous le feu de l'amour-propre. Imitons ceux qui combattaient le feu avec le feu. Ils avaient tellement dans leurs cœurs le feu d'une ardente charité, qu'ils avaient faim des âmes et qu'ils s'en nourrissaient avec délices. O feu doux et glorieux, dont la vertu est si grande, qu'elle éteint le feu des plaisirs déréglés et de l'amour de nous-mêmes aussi promptement qu'une goutte d'eau disparaît dans une fournaise ! Si on me demande comment on acquiert ce feu et cette faim, puisque de nous-mêmes nous ne sommes que des arbres stériles, je répondrai que c'est en s'attachant à l'arbre fertile de la très sainte et très douce Croix ; là se trouve l'Agneau immolé pour notre salut, avec tant d'amour, qu'il semble ne pouvoir se rassasier. Il crie encore qu'il a soif, comme s'il disait : Mon ardeur, ma soif, mon désir de votre salut sont plus grands que je ne puis vous le montrer par ma passion, qui n'est pas infinie. O doux et bon Jésus, que les pontifes, les pasteurs et toutes les créatures rougissent de leur ignorance, de leur orgueil et de leurs

jouissances, en voyant cette générosité, cette bonté, cet amour ineffable de notre Créateur, qui s'est montré à nous, dans notre humanité, comme un arbre riche de fruits doux et suaves, pour que nous puissions nous greffer sur lui. C'est ce que firent le fidèle saint Grégoire et les autres bons pasteurs ; ils virent qu'il n'y avait aucune vertu en eux, et ils s'attachèrent au Verbe, notre arbre divin. Ils s'y greffèrent en s'unissant à lui par les liens de l'amour, parce que l'œil se fixe et s'attache là où il voit le bien et la beauté. Ils s'étaient tellement liés à lui, qu'ils ne se voyaient plus, mais qu'ils voyaient et goûtaient tout en Dieu. Le vent de la tempête, les démons, les créatures ne pouvaient les empêcher de porter de bons fruits, parce qu'ils étaient greffés sur la sève de Jésus, notre bon arbre, et les fruits qu'ils donnaient étaient pleins de de cette douce sève de la charité, dans laquelle ils étaient unis.

5. C'est ainsi que je veux vous voir. Si jusqu'à présent vous n'avez pas été bien ferme, je vous demande et je vous conjure, pour le temps qui vous reste, d'agir en homme courageux, et de suivre le Christ, dont vous êtes le Vicaire. Ne craignez rien, ô Père, des vents furieux qui se sont élevés, et de ces enfants dénaturés qui se sont révoltés contre nous. Ne craignez rien, parce que le secours de Dieu est prêt. Veillez aux choses spirituelles, mettez de bons pasteurs et de bons gouverneurs dans nos villes ; car ce sont les mauvais pasteurs et les mauvais gouverneurs qui ont fait naître la révolte (1). Appliquez vite le remède ; con-

(1) Sainte Catherine signale comme cause de révolte les

fiez-vous dans le Christ Jésus, et ne craignez rien. Avancez donc, et accomplissez avec un saint zèle les bonnes résolutions que vous avez prises ; retournez à Rome, et entreprenez une glorieuse croisade. Ne tardez pas davantage ; vos lenteurs ont fait naître beaucoup d'embarras ; le démon a travaillé et travaille encore pour empêcher ce qui doit se faire, parce qu'il y trouve sa ruine. Courage, saint Père, plus de négligence ; levez l'étendard de la sainte Croix ; c'est l'odeur de la Croix qui vous donnera la paix. Je vous supplie d'inviter les rebelles à une sainte paix, pour que toute la guerre se tourne contre les infidèles. J'espère que l'infinie bonté de Dieu vous enverra un prompt secours... Courage donc, courage ! venez, oui, venez consoler les pauvres serviteurs de Dieu, vos enfants. Nous vous attendons avec un ardent et tendre désir. Pardonnez-moi, mon Père, tout ce que je vous ai dit. Vous le savez, c'est de l'abondance du cœur que parle la langue. J'en suis sûre, vous serez l'arbre que je désire voir, et rien ne vous arrêtera.

6. Je vous prie d'envoyer porter aux habitants de Lucques et de Pise les paroles paternelles que Dieu vous inspirera (1) ; secourez-les autant que vous le

exactions et les scandales des représentants du Saint-Siège. Saint Antonin le fait aussi dans ses Chroniques, part. III, tit. XXII, ch. I. Une croisade devait aider la paix, en éloignant de l'Italie les bandes salariées qui y entretenaient le trouble et le pillage.

(1) Les Florentins faisaient tous leurs efforts pour attirer à leur parti les habitants de Pise et de Lucques. Sainte Catherine séjourna longtemps à Pise en 1375, pour maintenir dans l'obéissance cette ville, qui finit par encourir l'interdit.

pourrez, et invitez-les à demeurer fermes et fidèles. Je suis restée jusqu'à ce moment à Pise et à Lucques, en les engageant de tout mon pouvoir à ne pas se liguer avec les coupables qui se sont révoltés contre vous. Mais ils sont dans une grande perplexité, parce qu'ils ne reçoivent de vous aucun secours, et qu'ils sont, au contraire, travaillés et menacés par vos ennemis : ils n'ont cependant encore rien promis. Je vous prie d'écrire aussi d'une manière plus pressante à messire Pierre (1). Faites-le avec affection, et ne tardez pas. Je ne vous en dis pas davantage.

7. J'ai entendu dire ici que vous aviez nommé des cardinaux. Je crois que l'honneur de Dieu et nos intérêts demandent que vous vous appliquiez à choisir des hommes vertueux. Si vous faites le contraire, vous encourrez le blâme de Dieu, et vous nuirez à la sainte Église (2). Nous ne devons pas ensuite nous étonner si Dieu nous envoie les châtiments et les fléaux de sa justice. Faites, je vous prie,

Elle réussit mieux pour Lucques, qui resta fidèle au Souverain Pontife.

(1) Messire Pierre Gambacorti était tout-puissant à Pise. Nous verrons que sainte Catherine était très attachée à sa famille.

(2) La nomination des cardinaux dont semble se plaindre sainte Catherine, fut faite le 20 décembre 1375. Dans cette promotion, qui fut la dernière de Grégoire XI, sur neuf cardinaux sept étaient Français, et trois parents du Souverain Pontife. Ces cardinaux étaient : Pierre de la Jugie, Hugues de Mont-Relaix, Jean de Busseries, Guy de Malefic, Jean de la Grange, Pierre de Sortenai, Gérard du Puy. Les deux autres étaient : Simon de Borsano, Italien, et Pierre de Lune, Espagnol, qui peu d'années après devint l'antipape Benoît XIII.

ce que vous avez à faire avec courage et crainte de Dieu.

8. J'ai appris que vous vouliez élever à un autre dignité le Maître de notre Ordre ; je vous demande, par amour de Jésus crucifié, que, s'il en est ainsi, vous nous donniez un bon et vertueux vicaire. Notre Ordre en a besoin, car il est bien inculte (1). Vous pourrez en causer avec messire Nicolas d'Osimo et avec l'archevêque d'Otrante. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction. Pardonnez, si j'ose ainsi vous écrire. Doux Jésus. Jésus amour.

II. — **A GRÉGOIRE XI.** — Sainte Catherine cherche à éloigner le Pape de la guerre, et à le porter à la paix, en lui montrant les dangers de l'une et les avantages de l'autre. — La conquête des âmes doit être préférée à la puissance temporelle.

---

1. Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne petite fille Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, écrit à Votre Sainteté dans son précieux sang, avec

(1) Le maître général des Frères Prêcheurs était alors frère Elie de Toulouse; il ne fut pas changé. L'ordre de Saint-Dominique avait alors besoin d'une réforme, à la suite du relâchement causé par la peste noire. Elle fut commencée par sainte Catherine, et continuée par le bienheureux Raymond de Capoue, la bienheureuse Claire Gambacorti, et le bienheureux Jean-Dominique.

le désir de vous voir en paix, vous et vos enfants avec vous (1). La paix, Dieu vous la demande, et veut que vous la fassiez le plus tôt que vous pourrez. Hélas! peut-il vouloir que nous nous attachions à la puissance et aux biens temporels de manière à causer la perte des âmes, et les outrages envers Dieu qu'entraîne nécessairement la guerre? Ne veut-il pas au contraire que vous fixiez les regards de votre intelligence sur la beauté de l'âme et sur le sang de son Fils, ce sang qui purifie nos âmes, et dont vous êtes le ministre? Il vous invite à avoir faim des âmes, parce que celui qui a faim de l'honneur de Dieu et du salut de ses brebis, pour les sauver et les retirer des mains du démon, sacrifie non seulement ses biens, mais encore sa vie même.

2. Vous me direz peut-être, saint Père, que vous êtes obligé en conscience de conserver et de recouvrer les biens de l'Église. Hélas! je l'avoue, c'est la vérité; mais il me semble qu'il vaut mieux encore conserver une chose qui est plus chère. Le trésor de l'Église est le sang du Christ, donné pour prix de l'âme; ce trésor du sang n'a pas été payé pour les biens temporels, mais pour le salut du genre humain. En admettant que vous êtes tenu de reconquérir et de conserver les richesses, les droits que l'Église a perdus, vous êtes tenu bien davantage à reconquérir tant de brebis, qui sont un trésor pour l'Église. Elle

(1) Sainte Catherine ne parlant pas particulièrement de la paix pour Florence, on peut croire que cette lettre a été écrite pendant que les envoyés du Pape offraient des conditions avantageuses aux Florentins, qui ne les acceptèrent pas, au commencement de 1376.

serait trop appauvrie si elle les perdait. Elle ne deviendrait pas pauvre elle-même, parce que le sang du Christ ne peut diminuer; mais elle perdrait cet ornement de gloire qu'elle reçoit des vertus et de l'obéissance de ceux qui lui sont soumis. Il vaut mieux négliger les intérêts temporels que les intérêts spirituels. Faites seulement ce que vous pourrez, et vous serez excusé devant Dieu et devant les hommes du monde; vous les vaincrez bien mieux avec les armes de la douceur, de l'amour et de la paix, qu'avec les rigueurs de la guerre : et vous rentrerez ainsi dans vos droits spirituels et temporels.

3. Mon âme, dans son union avec Dieu, a une soif ardente de notre salut, de la réforme de la sainte Église, et du bonheur du monde entier; et il me semble que Dieu ne me manifeste pas d'autre remède que la paix; je n'en vois pas d'autres en lui. La paix, oui, la paix, pour l'amour de Jésus crucifié; et ne vous arrêtez pas à l'ignorance, à l'aveuglement et à l'orgueil de vos enfants. Avec la paix vous vaincrez la guerre et la haine qui divise les cœurs; vous les réunirez. C'est par la vertu que vous chasserez le démon. Ouvrez, ouvrez donc l'œil de votre intelligence avec la faim et le désir des âmes, et voyez les deux maux qui se présentent : la perte de la grandeur, de la puissance et des biens temporels, que vous vous croyez obligé de reconquérir, et la perte de la grâce dans les âmes et de l'obéissance qu'elles doivent à Votre Sainteté; et alors vous verrez que vous êtes tenu bien davantage à reconquérir les âmes. Puisque l'œil de l'intelligence peut comparer ces maux, vous, très saint Père, qui êtes

placé entre les deux, vous devez choisir le moindre, et en le choisissant pour fuir le plus grand, vous éviterez les deux, et vous y gagnerez de toute manière; car vous aurez retrouvé, dans la paix, vos enfants, et avec eux ce qu'ils vous doivent.

4. Pardonnez-moi de vous parler ainsi ; ce n'est pas pour vous enseigner, mais j'y suis forcée par la Vérité même, et par le désir que j'ai, ô mon doux Père, de vous voir dans la paix et dans le repos de l'âme et du corps; car, avec toutes ces guerres et ces embarras, il me semble que vous ne pouvez pas avoir une heure tranquille. Le bien des pauvres se dépense en soldats qui dévorent le sang et la vie des hommes. N'est-ce pas aussi un obstacle au désir que vous avez de réformer l'Église votre épouse, en lui donnant de bons pasteurs pour la conduire? Vous savez que vous pouvez le faire bien difficilement avec la guerre. Comme vous pensez avoir besoin des princes et des grands, vous vous croyez obligé de leur donner des pasteurs selon leurs idées, et non pas selon les vôtres, quoique ce soit bien mal, pour n'importe quel motif, de donner à l'Église d'autres pasteurs que des hommes vertueux, qui agissent non pas pour eux-mêmes, mais pour Dieu, et qui cherchent la gloire et l'honneur de son nom. Un pasteur ne doit pas être enflé d'orgueil, et ressembler à un pourceau par la volupté, et à une feuille qui vole au souffle des richesses et de la vanité du monde.

5. Hélas! ne faites pas ainsi, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour le salut de votre âme. Éloignez, autant que vous le pourrez, toute cause de guerre, afin de n'avoir pas le malheur de suivre la volonté

des hommes plutôt que la volonté de Dieu, et votre désir. Vous avez besoin du secours de Jésus crucifié; c'est en lui qu'il faut placer votre amour et votre espérance, et non pas dans l'homme et dans sa puissance; oui, c'est dans le Christ, le doux Jésus dont vous tenez la place, et qui semble vouloir que l'Église revienne à sa première beauté. Oh! quel bonheur pour votre âme et la mienne, si je vous vois entreprendre ce bien, et si Dieu vous permet de l'accomplir, non par la force, mais par l'amour. Cela se fera par la paix et par les vrais et bons pasteurs, par les humbles serviteurs de Dieu, que vous trouverez quand Votre Sainteté voudra les chercher.

6. Les deux choses qui ont fait perdre et qui font perdre à l'Église ses biens temporels, sont la guerre et le défaut de vertu. Là où n'est pas la vertu, est toujours la guerre contre le créateur; la guerre n'est donc pas la cause véritable. Aussi je vous dis que si vous voulez recouvrer ce que vous avez perdu, le seul remède est le contraire de ce qui vous l'a fait perdre; il faut le reconquérir avec la paix et la vertu. Par ce moyen vous satisferez votre saint désir, celui des serviteurs de Dieu, et le mien, pauvre misérable; vous rachèterez les âmes des malheureux infidèles qui ne participent pas au sang de l'Agneau, sacrifié et immolé pour nous. Voyez, très saint Père, quel bien la guerre empêche, et quels maux elle entraîne. J'espère de la bonté de Dieu et de Votre Sainteté que vous ferez tout votre possible pour nous donner le remède de la sainte paix. C'est la volonté de Dieu, et je vous dis, de la part du doux Jésus, que pour cela et pour vos autres affaires, vous preniez

conseil des vrais serviteurs de Dieu, parce qu'ils vous conseilleront selon la vertu. Écoutez-les, car vous en avez besoin ; il serait bon et nécessaire de les avoir toujours près de vous, et de les employer comme les colonnes du corps mystique de la sainte Église.

7. Je crois que F. J. de P. (1), porteur de cette lettre, est un vrai et bon serviteur de Dieu ; je vous le recommande, et je vous prie qu'il plaise à Votre Sainteté de le conserver toujours près de vous, lui et ceux qui lui ressemblent. Je termine ici. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez à ma présomption. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

III. — **A GRÉGOIRE XI.** — Elle exhorte le Pape à vaincre ses enfants rebelles par l'amour et la douceur, et à tourner ses armes contre les infidèles.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Mon bien-aimé et révérend Père dans le Christ Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, votre indigne et misérable petite fille, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un vrai pasteur, apprenant de Jésus, dont vous tenez la place, qu'il

(1) On ignore quel personnage désignent ces initiales.

a donné sa vie pour ses brebis. Sans s'arrêter à notre ingratitude, aux persécutions, aux injures, aux affronts, aux reproches de ceux qu'il avait créés et comblés de bienfaits, il n'en poursuivit pas moins l'œuvre de notre salut; l'ardent désir qu'il avait d'honorer son Père et de nous sauver, l'empêchait de voir ses peines; et, par sa sagesse, sa bonte, sa paix et sa douceur, il triompha de notre malice. Je vous en prie, mon doux Père, et je vous le dis de la part de Jésus crucifié, faites de même, et par votre bonté, votre patience, votre humilité, votre mansuétude, triomphez de la malice et de l'orgueil de vos enfants, qui se sont révoltés contre vous, qui êtes leur père. Sachez qu'on ne chasse pas le démon par le démon, mais qu'on le chasse par la vertu. Admettons que vous ayez reçu de grandes injures, qu'on vous a attaqué et ravi ce qui vous appartenait. Eh bien ! mon Père, je vous en prie, ne vous arrêtez pas à leur malice, mais à votre bonté, et ne cessez pas de travailler à notre salut. Leur salut est que vous leur donniez la paix, car un fils qui est en guerre avec son père est privé, tant qu'il y reste, de son héritage.

2. O Père, la paix pour l'amour de Dieu ! afin que tant de fils ne perdent pas l'héritage de la vie éternelle. Vous savez que Dieu a remis entre vos mains le pouvoir de donner ou d'ôter cet héritage comme le voudra votre bonté. Vous tenez les clefs; il est ouvert à qui vous ouvrez, et la porte sera fermée à qui vous la fermerez. Le doux et bon Jésus l'a dit à Pierre, dont vous tenez la place : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera

délié dans le ciel. » Vous êtes donc le vrai Père et Pasteur ; vous voyez que c'est maintenant le temps de donner sa vie pour les brebis qui sont sorties de la bergerie; il faut les chercher et les reconquérir par la patience et par la guerre contre les infidèles, en élevant l'étendard de la très ardente et très douce Croix. Mais pour l'élever il ne s'agit pas de dormir ; il faut se tenir debout et le déployer avec courage. J'espère de la miséricorde infinie de Dieu que vous gagnerez les infidèles, et que vous corrigerez la malice des chrétiens, parce que tous courront à l'odeur de la Croix, même ceux qui ont été les plus rebelles envers vous. Oh ! quel bonheur si nous voyons le peuple chrétien donner le trésor de la foi aux infidèles, qui, après avoir reçu la lumière, s'avanceraient vers la perfection ! Semblables à une plante nouvelle, ils perdraient le froid de l'erreur pour recevoir la chaleur et la lumière du Saint-Esprit par la sainte Foi, et ils produiraient des fleurs et des fruits de vertu dans le corps mystique de la sainte Église, et le parfum de leurs vertus aiderait à étouffer les vices, les péchés, l'orgueil et l'impureté, qui règnent tant à cette époque parmi les chrétiens, et surtout parmi les prélats, les pasteurs et les chefs de la sainte Église, qui perdent et dévorent les âmes. Oui, ils ne les convertissent pas, ils les dévorent (1). Et cela à cause de l'amour-propre qui est en eux, et qui engendrent l'orgueil, l'ambition, l'ava-

(1) Les scandales étaient flagrants, les saints les pleuraient. et les Souverains Pontifes faisaient tous leurs efforts pour les faire cesser. *Dialogue*, CXXI. — Sainte Brigitte, *Révél.*, liv. IV, ch. CXXXII.

rice et la souillure de l'esprit et du corps. Ils voient les loups de l'enfer emporter leurs brebis, et ils ne paraissent pas s'en occuper, tant ils sont appliqués à se procurer les plaisirs, les délices, les louanges et les faveurs du monde. Tout ce mal vient de leur amour-propre ; car s'ils s'aimaient pour Dieu et non pour eux-mêmes, ils rechercheraient l'honneur de Dieu et non pas le leur, l'utilité du prochain et non pas leur bien-être.

3. Hélas! mon doux Père, veillez et appliquez-vous à ces choses; cherchez des hommes bons et vertueux pour leur donner le soin de vos brebis; ceux-là ne seront pas des loups, mais des agneaux qui nourriront le corps mystique de la sainte Église ; nous en profiterons, et ce sera pour vous une paix, une consolation, un secours dans les peines qui, je le sais, vous accablent. Je vois bien, mon bon Père, que vous êtes comme l'agneau est au milieu des loups; mais prenez courage, ne craignez-rien, parce que la Providence et l'aide de Dieu ne vous manqueront jamais. Ne vous étonnez pas si vous rencontrez de grands obstacles, si le secours des hommes vous fait défaut, et si ceux qui devaient vous aider se tournent et conspirent contre vous. Ne craignez rien, mais plutôt espérez davantage, et ne renoncez pas à votre doux et saint désir (1); qu'il s'enflamme au contraire de jour en jour. Allons, mon Père, réalisez le projet de votre retour et de la croisade à laquelle

(1) Dès l'année 1372, Grégoire XI avait manifesté en plein consistoire son intention de retourner à Rome. En 1374 il l'avait promis aux ambassadeurs de Rome, et l'avait annoncé aux princes chrétiens.

vous engagent les infidèles en envahissant toujours vos possessions (1). Soyez prêt à donner votre vie pour le Christ; car nous avons autre chose qu'un corps. Pourquoi ne pas donner mille fois sa vie, s'il le faut pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes?

4. Le Christ l'a fait, et vous, son Vicaire, vous devez le remplacer. N'est-ce pas l'usage que le lieutenant suive les traces et les exemples de son capitaine? Venez, venez donc; ne tardez plus, afin de pouvoir faire bientôt la guerre aux infidèles, et de n'être pas arrêté par les membres corrompus qui se sont révoltés contre vous. Je vous en prie, je le veux, usez à leur égard d'une sainte ruse, en employant la bonté, comme je vous l'ai dit. Ce sera un feu d'amour et des charbons ardents que vous jetterez sur leurs têtes, et par ce moyen vous les gagnerez, eux, leur bien et leur personne, pour faire une guerre sérieuse contre les infidèles. C'est ainsi qu'a fait notre doux Sauveur : il a jeté tant de feu et de flammes d'amour sur ceux qui lui étaient rebelles, qu'il les a amenés peu à peu à être ses auxiliaires et les propagateurs du nom de Dieu. Paul, le grand apôtre, de loup devint agneau; ce vase d'élection répandit par toute la terre le feu dont le Christ l'avait rempli; il purifia les chrétiens de leurs vices, les enrichit de vertus; il arracha les infidèles à l'erreur, et les éclaira des lumières de la sainte Foi. Voilà ce que la Vérité suprême veut que vous fassiez; ce que vous avez reçu, il faut le donner.

(1) Les Turcs, sous la conduite d'Amurat, venaient de faire de grandes conquêtes en Grèce et en Arménie.

5. La paix, la paix, la paix, mon doux Père, et non plus la guerre. Marchons sur nos ennemis, et portons les armes de la très sainte Croix avec l'épée de la douce et sainte parole de Dieu. Hélas ! donnez la nourriture à ces serviteurs affamés qui vous attendent maintenant avec un ardent désir. Du courage, mon Père, du courage, et ne vous laissez pas abattre par la douleur; mais qu'elle vous fortifie en vous faisant déplorer l'injure faite au saint nom de Dieu. Rassurez-vous par l'espérance que Dieu vous aidera dans vos difficultés et vos besoins. Je m'arrête, car si je m'écoutais, je parlerais tant que j'aurais un souffle de vie. Pardonnez à ma présomption, et que la douleur et l'amour que j'ai pour l'honneur de Dieu et l'exaltation de la sainte Église, m'excusent auprès de votre bonté. Je vous en dirais bien plus long de vive voix que par lettre, et il me semble que je soulagerais ainsi mon âme. Maintenant je n'en puis plus; ayez pitié des doux et amoureux désirs qui sont offerts pour vous et pour la sainte Église dans des larmes et des prières continuelles. Pas de négligence, mais travaillez avec zèle ; il semble que la Vérité suprême veut produire des fruits. Oui, bientôt viendront les fruits, car les fleurs commencent à paraître. Suivez avec un cœur viril et sans crainte l'Agneau immolé pour nous sur la Croix, et demeurez dans le saint et doux amour de Dieu. Je vous prie, mon révérend Père, d'écouter et d'accorder, si vous le pouvez, ce que vous dira le porteur de cette lettre (1). Donnez-lui au-

(1) C'était Néri, un des plus chers disciples de sainte Catherine de Sienne. (Voir sa *Vie*, IIe part., ch. VIII.)

dience, je vous prie, et ajoutez foi à ses paroles, car on ne peut pas tout dire par écrit. Si vous voulez me communiquer des choses secrètes, vous pouvez les lui confier en toute assurance. Pour ce que je peux faire, s'il fallait donner ma vie, je la donnerais bien volontiers pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Doux Jésus, Jésus amour.

IV. — **A GRÉGOIRE XI**. — Sainte Catherine cherche à adoucir le Souverain Pontife à l'égard des Florentins, et elle l'exhorte à ramener le troupeau rebelle au bercail de la sainte Église, par la douceur et par l'amour, à l'exemple de Jésus-Christ.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, votre indigne et misérable petite fille, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir bon pasteur. Je vois, mon doux Père, que le loup ravit vos brebis, et que personne ne s'y oppose. Je m'adresse donc à vous, notre Père et notre Pasteur, et je vous conjure, de la part de Jésus crucifié, d'apprendre de lui avec quelle ardeur d'amour il s'est livré à la mort ignominieuse de la sainte Croix, pour sauver des mains du démon la brebis perdue du genre humain; car le démon la possédait par la révolte de l'homme contre Dieu. Oui, Dieu, l'infinie Bonté, est

descendu; il a vu le malheur, la damnation et la ruine de cette brebis, et il a vu qu'il ne pouvait la sauver par la colère et par la guerre, quoiqu'il en fût outragé, et que l'homme par sa révolte et sa désobéissance, méritât une peine infinie. L'éternelle et souveraine Sagesse ne voulut pas le faire; mais elle trouva un meilleur moyen, le plus doux, le plus tendre qu'elle put trouver ; elle vit que rien ne triomphait du cœur de l'homme comme l'amour, car il a été fait par amour, et c'est pour cela qu'il est si porté à aimer. L'homme est fait par amour quant à l'âme et quant au corps. Par amour, Dieu l'a créé à son image et à sa ressemblance ; par amour aussi, son père et sa mère lui ont donné l'existence.

2. Dieu, voyant donc qu'il était si porté à l'amour, lui jeta l'appât de l'amour, en lui donnant le Verbe, son Fils, qui prit notre humanité pour faire une grande paix. Mais la justice divine voulait que l'injure faite à Dieu fût punie. La miséricorde divine vint donc avec une ineffable charité ; et pour satisfaire la justice et la miséricorde, Dieu condamna son Fils à mort, après l'avoir revêtu de notre humanité, c'est-à-dire de la chair d'Adam, qui l'avait offensé. Par sa mort fut apaisée la colère du Père, parce que la justice était accomplie sur la personne du Fils. Il a ainsi satisfait la justice, il a satisfait la miséricorde, et il a sauvé le genre humain des mains du démon. Le doux Verbe a fait, sur les bras de la sainte Croix, le tournoi de la mort contre la vie, et de la vie contre la mort (1). Par sa mort il a détruit notre

(1) *Facendo uno torniello.* Cette figure, empruntée à la vie

mort, et il nous a donné la vie en perdant la vie de son corps. C'est donc par l'amour qu'il nous a gagnés, c'est par la bonté qu'il a vaincu notre malice, et si bien, que tous les cœurs devraient se rendre à lui. On ne peut, il l'a dit lui-même, mieux prouver son amour qu'en donnant sa vie pour son ami. Que dirons-nous donc de cet amour violent et parfait, qui lui a fait donner sa vie pour son ennemi ? Car, par le péché, nous étions devenus les ennemis de Dieu. O doux et amoureux Verbe, qui, par l'amour, aviez retrouvé la brebis, par l'amour vous lui avez donné la vie, et vous l'avez ramenée au bercail, en lui rendant la grâce qu'elle avait perdue.

3. O mon très doux et très saint Père, je ne vois pas non plus d'autres moyens, d'autre remède pour retrouver vos brebis rebelles qui ont quitté le bercail de la sainte Église, en ne voulant plus obéir à vous, leur Père. Aussi je vous prie, de la part de Jésus crucifié, et je veux que vous me fassiez cette grâce, de vaincre leur malice par votre bonté. Nous sommes à vous, ô Père, et je sais que presque tous ne croient pas avoir mal fait. Admettons qu'ils ne sont pas excusables ; mais il leur semble qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, à cause des peines, des injustices et des extorsions qu'ils avaient à endurer de la part des mauvais pasteurs et gouverneurs. Ils sentaient l'infection de la vie de ceux que vous saviez bien être des démons incarnés, et ils

du moyen âge, rappelle ce que chante l'Église au jour de Pâques : *Mors et vita duello conflixere mirando.*

tombèrent dans cette crainte détestable de Pilate, qui, pour ne pas perdre sa puissance, condamna Jésus-Christ. Pour ne pas perdre l'État, ils vous ont persécuté. Miséricorde, ô Père, je vous le demande pour eux ; ne vous arrêtez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants, mais attirez-les par le charme de votre amour et de votre bonté, en leur faisant quelque douce réprimande.

4. Que Votre Sainteté nous rende la paix, à nous, vos malheureux enfants, qui vous avons offensé. Je vous le dis, Christ de la terre, de la part du Christ du Ciel, en agissant ainsi sans détour et sans colère, ils accourront tous avec le regret de leur faute, ils viendront appuyer leur tête sur votre sein. Alors vous vous réjouirez, nous nous réjouirons, parce que votre amour aura ramené la brebis perdue dans le bercail de la sainte Église; alors, mon doux Père, vous accomplirez votre saint désir et la volonté de Dieu ; vous ferez cette croisade, que je vous engage, de sa part, à commencer le plus tôt possible et avec zèle ; ils s'y disposeront aussi avec ardeur, car ils sont prêts à donner leur vie pour le Christ. Au nom de Dieu, notre doux amour, élevez, mon Père, l'étendard de la sainte Croix, et vous verrez les loups se changer en agneaux. La paix, la paix, la paix, pour que la guerre ne nous fasse pas perdre cette saison favorable.

5. Si vous voulez la vengeance et la justice, frappez sur moi, misérable, et faites-moi souffrir toutes les peines et les tourments que vous voudrez jusqu'à la mort. Je crois que c'est l'infection de mes péchés qui a causé beaucoup de ces malheurs et de

ces discordes (1); punissez donc à votre gré votre misérable petite fille. Hélas ! mon Père, je meurs de douleur, et je ne puis mourir. Venez, venez, et ne résistez plus à la volonté de Dieu, qui vous appelle. Vos brebis affamées attendent que vous veniez prendre et conserver la place de votre prédécesseur et de votre chef, l'âpotre saint Pierre. Votre qualité de Vicaire du Christ vous oblige de résider à votre place. Venez donc, venez, ne tardez pas davantage. Prenez courage, et ne craignez rien de ce qui pourrait vous arriver, parce que Dieu sera avec vous. Je vous demande humblement votre bénédiction pour moi et pour tous mes enfants spirituels. Je vous prie de pardonner à ma présomption. Je n'en dis pas davantage ; persévérez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

V. — **A GRÉGOIRE XI.** — Pour faire la paix et délivrer l'Église de ses maux, trois choses sont nécessaires : 1° L'éloignement des mauvais pasteurs et des gouverneurs qui empêchent par leur luxe et leurs vanités ses véritables progrès ; 2° le retour des Souverains Pontifes à Rome ; 3° une croisade contre les infidèles.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint, très cher et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, votre indigne petite fille

(1) Sainte Catherine exprimait souvent cette crainte. Son

Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir ardent que j'ai de voir en vous la plénitude de la grâce divine, de telle manière que vous soyez par le secours de cette grâce l'instrument, le moyen qui rende la paix au monde entier. Oui, je vous le demande, mon doux Père, agissez avec zèle, avec faim et soif de la paix, de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, servez-vous de votre puissance et de votre vertu ; et si vous me dites, mon Père : Le monde est si bouleversé, comment lui rendre la paix ? je vous répondrai de la part de Jésus crucifié : Il faut employer votre puissance à trois choses principales. Il faut d'abord arracher du jardin de la sainte Église les fleurs qui répandent l'infection de l'impureté, de l'avarice et de l'orgueil, c'est-à-dire les mauvais pasteurs et gouverneurs qui empoisonnent et corrompent ce jardin. Hélas ! vous qui êtes notre maître, usez de votre puissance pour arracher ces fleurs ; éloignez-les, pour qu'ils n'aient plus rien à gouverner, et qu'ils s'appliquent à se gouverner eux-mêmes dans une vie bonne et sainte. Plantez dans ce jardin, des fleurs odoriférantes, des pasteurs et des gouverneurs qui soient les vrais serviteurs de Jésus-Christ et les pères des pauvres, ne cherchant que l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Hélas ! quelle honte de voir ceux qui devraient être des miroirs de pauvreté volontaire, d'humbles agneaux distribuant les biens de l'Église aux pauvres, vivre au contraire dans les délices, les grandeurs, les

humilité lui persuadait qu'elle était cause des maux de l'Église. (*Dialogue*, ch. II, 3.)

pompes et les vanités du monde, mille fois plus que s'ils n'avaient pas quitté le siècle ! Beaucoup de séculiers même doivent les couvrir de confusion par leur vie bonne et sainte ; mais il semble que la souveraine et éternelle Bonté veut faire de force ce qui n'est pas fait par amour ; il semble qu'elle permet que la puissance et les richesses soient ôtées à son Epouse, comme pour montrer qu'elle veut que la sainte Eglise revienne à son premier état de pauvreté, d'humilité, de douceur, lorsque ses ministres ne songeaient qu'à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, s'appliquant aux choses spirituelles, et non pas aux choses temporelles. Maintenant on s'applique plus aux temporelles qu'aux spirituelles; les choses vont de mal en pis. Aussi la justice de Dieu a permis de grandes persécutions et tribulations. Mais prenez courage, mon Père, et ne craignez rien de ce qui est arrivé ou peut arriver ; Dieu le permet pour ramener l'Église à la perfection, pour que son jardin se remplisse d'agneaux, et non pas de loups qui ravissent son honneur et prennent pour eux ce qui lui appartient. Ayez confiance dans le Christ, le doux Jésus ; j'espère que son secours, la plénitude de la grâce divine et la protection d'en haut sera sur vous, si vous faites ce que nous avons dit. De la guerre, vous viendrez à une grande paix ; de la persécution, à une grande union ; et ce n'est pas par la puissance des hommes, c'est par la sainte vertu que vous triompherez des démons visibles, des créatures iniques, et des démons invisibles, qui ne dorment jamais autour de nous.

2. Mais pensez, mon Père, que vous le ferez diffi-

cilement, si vous n'accomplissez les deux autres choses, votre retour à Rome, et la proclamation de la croisade. Ne vous laissez pas arrêter dans vos saints désirs par les scandales ou les révoltes des villes que vous voyez ou que vous apprenez. Soyez au contraire plus ardent à les accomplir ; ne croyez pas le démon, qui voit la perte qui le menace, et qui s'applique à vous troubler et à vous faire changer pour que vous perdiez l'amour et la charité, et que vous ne reveniez pas à Rome. Je vous le dis, mon Père, dans le Christ Jésus, venez bien vite, comme un agneau plein de douceur ; répondez à l'Esprit-Saint qui vous appelle. Je vous le dis, venez, venez, venez; n'attendez pas le temps, qui ne vous attend pas. Alors vous ferez comme le doux Agneau immolé dont vous tenez la place ; sa main désarmée a tué nos ennemis, et il ne s'est servi que des forces de l'amour : il n'a songé qu'aux choses spirituelles, et à rendre la vie de la grâce à l'homme, qui l'avait perdue par le péché.

3. Hélas ! mon doux Père, c'est avec cette douce main que je vous dis et vous conjure de venir vaincre nos ennemis au nom de Jésus crucifié. Je vous le répète, n'écoutez pas les conseils du démon qui veut arrêter votre sainte et bonne résolution. Soyez un homme généreux et sans crainte ; répondez à Dieu, qui vous appelle à venir habiter la ville de saint Pierre, le glorieux chef dont vous êtes le successeur (1) ; et puis levez l'étendard de la sainte

(1) Le Pape est chef de toute l'Eglise, mais il est spéciale- l'évêque de Rome. Grégoire XI reprenait un évêque étranger qui était à Avignon : « Que faites-vous ici ? lui disait-il ; pour-

Croix. C'est par la Croix, dit saint Paul, que nous avons été délivrés ; c'est par cet étendard protecteur des chrétiens que nous serons délivrés de la guerre, de nos divisions, de nos iniquités, et que les infidèles seront délivrés de leurs erreurs ; et de cette manière vous verrez et vous obtiendrez de bons pasteurs dans la sainte Église, vous lui rendrez la force et les ardeurs de la charité. Ceux qui la dévorent ont tellement épuisé son sang, qu'elle est toute pâle. Mais ayez confiance et venez, mon Père ; ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu, qui se consument de désirs. Et moi, pauvre misérable, ma vie me semble une mort lorsque je vois tant offenser Dieu. Ne vous éloignez pas de la paix à cause de ce qui est arrivé à Bologne, mais venez. Je vous assure que les loups féroces viendront mettre la tête sur votre sein comme de tendres agneaux, et ils vous demanderont miséricorde, à vous leur père. Je vous en conjure, mon Père, écoutez favorablement ce que vous dira frère Raymond et mes autres fils qui l'accompagnent (1) ; ils viennent de la part de Jésus crucifié et de la mienne ; ce sont de vrais serviteurs du Christ, et les enfants fidèles de la sainte Église. O Père, pardonnez à mon ignorance, et que votre bonté veuille bien excuser ce que l'amour et la douleur me font dire. Donnez-moi votre bénédiction. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

quoi êtes-vous éloigné de votre église ? » L'évêque répondit : « Et vous-même, très saint Père, pourquoi n'allez-vous pas rejoindre votre épouse, qui est si riche et qui est si belle ? »

(1) Le bienheureux Raymond de Capoue, confesseur de

VI. — **A GRÉGOIRE XI** (1). — Elle prie le Souverain Pontife de quitter Avignon, où les Papes résidaient depuis soixante-dix ans, et de revenir à Rome, mais sans aucun appareil de guerre.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

Mon révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, votre indigne petite fille, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un homme courageux et sans aucune crainte servile, à l'exemple du doux et bon Jésus, dont vous êtes le vicaire. Son amour ineffable envers nous fut si grand qu'il courut à la mort ignominieuse de la Croix sans s'occuper des injures, des mépris, des outrages et des opprobres ; il les traversait sans avoir aucune crainte, tant était violente la soif qu'il avait de l'honneur de son Père et de notre salut. Son amour lui fit sacrifier son humanité tout entière.

2. Je veux que vous fassiez de même, mon Père ; détruisez en vous tout amour-propre ; ne vous aimez pas et n'aimez pas la créature pour vous, mais aimez-vous et aimez le prochain pour Dieu ; aimez Dieu pour Dieu, en tant qu'il est digne d'être aimé,

sainte Catherine, la précéda à Avignon. Les Florentins l'envoyèrent pour préparer l'esprit du Souverain Pontife, et l'apaiser au sujet des excès qu'ils avaient commis.

(1) Cette lettre est écrite de Florence dans les derniers jours du mois de mai 1376. Sainte Catherine se disposait à partir pour Avignon.

en tant qu'il est le Bien suprême et éternel; prenez pour modèle cet Agneau immolé, parce que le sang de cet Agneau vous donnera du courage pour tous les combats. Dans ce sang, vous perdrez toute crainte, vous deviendrez et vous serez le bon Pasteur qui donne sa vie pour son troupeau. Allons, mon Père, n'hésitez plus; animez-vous d'un grand désir en attendant le secours de la Providence, car il me semble que la divine Bonté se prépare à changer en agneaux les loups furieux. Aussi je viens avec empressement les ramener humiliés sur votre sein (1). Vous, comme Père, je suis sûre que vous les recevrez, malgré leurs injures et leurs persécutions ; vous imiterez la douce vertu suprême qui nous dit que le bon Pasteur, quand il a retrouvé la brebis perdue, la met sur ses épaules et la ramène au bercail. Vous ferez de même, mon Père, parce que votre brebis est retrouvée : vous la mettrez sur les épaules de l'amour, et vous la ramènerez au bercail de la sainte Église. Puis ensuite notre doux Sauveur veut et commande que vous déployiez l'étendard de la sainte Croix contre les infidèles, que tout homme armé se lève et marche contre eux. Conservez les troupes que vous avez soldées pour l'Italie, mais empêchez-les d'y venir, car elles gâteraient plutôt les affaires qu'elles ne les arrangeraient.

(1) Sainte Catherine était à Pise, lorsque les Florentins l'appelèrent pour être leur médiatrice auprès de Grégoire XI. Elle était venue déjà dans leur ville, au mois de mai 1374, sur l'ordre du maître général des Frères Prêcheurs. (Gigli, t. II, p. 44.) Florence fut frappée d'interdit le 14 mai 1377, et se décida à demander la paix.

3. Mon doux Père, vous me demandez mon avis sur votre retour, et je vous réponds ; je vous dis de la part de Jésus crucifié : Venez le plus tôt que vous pourrez. Si vous le pouvez, venez avant le mois de septembre ; mais si vous ne le pouvez pas, ne laissez pas au moins passer le mois de septembre (1). Ne vous arrêtez pas aux contradictions que vous rencontrez; mais venez en homme courageux et sans crainte ; et surtout gardez-vous bien, par amour de la vie, de venir avec un entourage militaire, mais venez la Croix à la main, comme le doux Agneau (2). En agissant ainsi vous accomplirez la volonté de Dieu ; en venant d'une autre manière vous la transgresserez et ne l'accomplirez pas. Rassurez-vous, mon Père, et réjouissez-vous ; venez, venez. Je ne vous dis rien de plus ; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour. Pardonnez-moi, mon Père; je vous demande humblement votre douce bénédiction.

(1) Gégoire XI quitta en effet Avignon le 13 septembre de cette année.

(2) C'était l'avis de tous les hommes éclairés d'alors. Pétrarque, peu de temps avant, avait écrit en sollicitant le retour du Pape à Rome : « Unum his nunc etiam pari fide, ac simplicitate subnectam, non oportuisse, nec oportere Pontificem Romanum armata manu Romam petere. Tutiorem illum facit auctoritas quam gladii, sanctitas quam loricæ, Arma sacerdotum sunt orationes, lacrymæ, et jejunia, et virtutes, et boni mores, et abstinentia, castitas, humanitas, mansuetudo actuum et verborum. Quid signis militaribus opus est? Satis esset Crux Christi ; illam solam tremunt dæmones, homines reverentur : quid tubis, aut buccinis? Sufficit Alleluia. » (Petrarch., in *Apologia contra Gall.*) La cour d'Avignon n'était pas de cet avis, et au moment où

VII. — **A GRÉGOIRE XI** (1). — Sainte Catherine presse le Souverain Pontife de retourner à Rome, et de ne pas suivre les conseils des cardinaux qui voulaient l'en empêcher.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine se recommande à vous dans son précieux sang, avec le désir de vous voir une pierre ferme et inébranlable dans vos bonnes et saintes résolutions. Résistez aux vents contraires des hommes du monde qui vous persécutent, aux ruses et à la malice des démons qui veulent empêcher le bien que causera votre retour.

2. J'ai appris par la lettre que vous m'avez adressée, que les cardinaux vous objectent la conduite du pape Clément IV, qui, au moment de faire la même chose, ne voulut pas la faire sans l'avis de ses frères les cardinaux. Reconnaissons aussi qu'il renonça souvent à son avis, qui semblait le meilleur, pour suivre celui des autres. Hélas! très saint Père, ils

sainte Catherine écrivait cette lettre, le 27 mai, le cardinal Robert, de Genève, quittait Avignon avec une grosse armée dont les excès en Italie irritèrent encore davantage les esprits.

(1) Cette lettre fut écrite à Avignon, où sainte Catherine arriva le 18 juin 1376; on la trouva seulement en latin dans les papiers du bienheureux Raymond qui l'avait traduite pour le Pape, qui ne comprenait pas le toscan. (Vie de sainte Catherine. *Lettre d'Etienne Maconi.*)

vous citent l'exemple de Clément IV, mais ils ne parlent pas de celui d'Urbain V, qui, dans les choses douteuses, demandait leurs conseils pour savoir si elles étaient bonnes ou non, mais qui, dans les choses claires et évidentes, comme l'est votre retour, vous pouvez en être sûr, ne s'arrêtait pas à leurs avis; il suivait le sien sans s'inquiéter de leur opposition (1). Il me semble que l'avis des bons doit toujours être pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes et la réforme de la sainte Église ; il ne leur est pas inspiré par l'amour d'eux-mêmes, et je dis que cet avis doit être écouté plutôt que l'avis de ceux qui aiment seulement la vie, les honneurs, la puissance et les plaisirs, parce que leur avis n'a jamais d'autre but que ce qu'ils aiment. Je vous prie de la part de Jésus crucifié, qu'il plaise à Votre Sainteté de se hâter. Usez d'une sainte ruse, paraissez vouloir différer beaucoup votre départ, et partez tout à coup; plus vite vous le ferez, moins vous aurez à souffrir de peines et d'embarras (2). Il me semble que les

(1) Urbain V résista avec fermeté aux cardinaux qui voulaient le retenir en France. Son historien raconte ce qui arriva à Marseille. *Nam veniens Marsiliam, dum cardinales recusarent eum sequi, statim ibidem duos ordinavit cardinales, asserens quod in capillo capucii sui sufficientes habebat cardinales. Unde cardinales ejus constantiam videntes, suam audaciam prius habitam mutaverunt in timorem, et secuti sunt eum.* (Gigli. t. I, p. 50.)

(2) Grégoire XI suivit ce conseil, et cacha jusqu'au dernier moment son départ. *Sed cum agnatis et Gallicis id in primis odiosum fore cerneret, triremes in Rhodano celatis omnibus causam paratæ sunt, et brevi post Pontifex cum illis qui præsto jubenti affuere, delapsus est.* (Biondo, lib. X. — Gigli t. I, p. 51.)

cardinaux vous rappellent l'exemple des bêtes sauvages qui, une fois échappées des filets du chasseur, n'y retombent jamais. Vous avez échappé au filet de leurs conseils, où ils vous avaient pris en vous faisant différer une fois votre retour. C'était le démon qui vous avait tendu ce piège, pour faire tout le mal que ce retard a causé, mais l'Esprit-Saint vous remplira de sagesse, et vous n'y tomberez plus. Hâtons-nous donc, mon doux Père, et n'ayons aucune crainte.

3. Si Dieu est avec vous, personne ne sera contre vous. C'est Dieu qui vous fait agir, puisqu'il est avec vous. Allez vite à votre Épouse qui vous attend, pâle et mourante, et vous lui rendrez la vie. Je ne veux pas vous fatiguer davantage, j'aurais cependant beaucoup de choses à vous dire. Demeurez dans la sainte et la douce dilection de Dieu. Pardonnez à ma présomption. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

VIII. — **A GRÉGOIRE XI** (1). — Elle rassure le Pape contre tous les dangers dont de mauvais conseillers le menacent.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et bienheureux Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille

(1) Cette lettre est écrite pendant le séjour de sainte Catherine à Avignon.

Catherine vous encourage dans son précieux sang, avec le désir de vous voir sans aucune crainte servile; car celui qui est craintif perd toute la force des saintes résolutions et des bons désirs. Aussi, je prie et je prierai le doux et bon Jésus qu'il vous ôte toute crainte servile, et qu'il vous laisse seulement une sainte crainte. Que l'ardeur de la charité soit en vous, pour vous empêcher d'entendre la voix des démons incarnés, et de suivre le conseil pervers de ceux qui, par amour d'eux-mêmes, veulent, m'assure-t-on, mettre obstacle à votre retour, en vous effrayant et en disant que vous vous livrez à une mort certaine. Et moi je vous dis, de la part de Jésus crucifié, très doux et très saint Père, de ne rien craindre; venez en toute assurance, confiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. Si vous faites ce que vous devez faire, Dieu vous protégera, et personne ne pourra rien contre vous.

2. Courage donc, mon Père, puisque je vous dis que vous ne devez rien craindre. Si vous ne faites pas ce que vous devez faire, vous avez, au contraire, raison de craindre. Vous devez venir, venez donc; venez avec douceur, sans rien redouter; et si quelqu'un de ceux qui vous entourent voulait vous en empêcher, répondez-lui hardiment comme le Christ répondit à saint Pierre, qui voulait, par tendresse, lui faire éviter la Passion. Le Christ se tourna vers lui, en lui disant : « Retire-toi de moi, Satan; tu es pour moi un scandale, parce que tu recherches l'intérêt de l'homme plutôt que celui de Dieu; tu ne veux pas que j'accomplisse la volonté de mon Père. » Faites de même, très doux Père; imitez Celui dont

vous êtes le Vicaire; fortifiez-vous en vous-même, et dites hautement devant tous : Quand même je devrais perdre mille fois la vie, je veux accomplir la volonté de mon Père. Supposons qu'il y ait danger de la vie, ne faut-il pas la sacrifier? puisque c'est un moyen certain d'acquérir la vie de la grâce. Courage, et ne craignez rien, car vous ne le devez pas. Armez-vous de la très sainte Croix, qui est le salut et la vie des chrétiens; laissez dire ce qu'on veut dire, et soyez ferme dans votre sainte résolution. Mon Père, frère Raymond m'a dit de votre part de prier Dieu dans le cas où vous rencontreriez des obstacles. Je l'avais fait déjà, et après la sainte Communion, je n'ai vu ni mort, ni péril, ni aucun des dangers dont vous parlent ceux qui vous conseillent. Croyez, et confiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. J'espère que Dieu ne méprisera pas tant de prières faites avec un désir si ardent, avec des larmes et des sueurs si abondantes. Je n'en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi, pardonnez-moi; que Jésus crucifié soit avec vous. Doux Jésus, Jésus amour.

IX. — **A GRÉGOIRE XI**. — Elle engage le Pape à faire la guerre contre les infidèles, et lui propose le duc d'Anjou pour chef de la croisade.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint Père dans le Christ, le doux Sauveur,

votre indigne et misérable petite fille Catherine se recommande à vous dans le précieux sang du Fils de Dieu, avec le désir de vous voir accomplir la volonté de Dieu et le dessein que vous avez de lever l'étendard et le signe de la très sainte Croix ; ce signe, c'est la volonté de Dieu que vous le montriez, et je sais, très saint Père, que vous en avez aussi un très grand désir. Puisque Dieu le veut et que vous le voulez aussi, je vous prie et je vous dis, par amour pour Jésus crucifié, de n'être pas négligent ; mais si le doux et bon Jésus vous offre les moyens de commencer cette sainte entreprise, profitez-en ; si vous le faites, Dieu bénira son Épouse, et vous irez de la guerre à la paix avec l'aide divine. Il me semble que vous m'avez dit, lorsque j'étais en présence de Votre Sainteté, qu'il fallait avoir un prince pour chef, et que sans cela vous ne pensiez pas qu'on pût réussir. Voici le chef, très saint Père : le duc d'Anjou veut bien, par dévouement pour le tombeau du Christ et pour la sainte Église, se charger de ce fardeau, que l'amour qu'il a pour la Croix lui fait paraître léger, et lui rendra d'une douceur extrême, si vous, très saint Père, vous voulez bien y consentir (1). O Dieu, doux Amour ! ne différez plus l'accomplissement de votre désir, de votre douce volonté. Sachez, sachez profiter des trésors et des dons que le Christ vous envoie, puisque vous en avez le temps.

(1) Le duc d'Anjou, Louis Ier. chef de la seconde branche des Angevins, était fils du roi Jean et frère du roi Charles V. Sainte Catherine avait exercé une salutaire influence sur lui à Avignon, et lui adressa une lettre.

2. Il semble que la Bonté divine demande de vous trois choses. Je remercie Dieu et Votre Sainteté de la première, car il a fortifié et affermi votre cœur; il vous a fait résister aux attaques de ceux qui voulaient vous empêcher d'aller reprendre et occuper votre place véritable. Je me réjouis de toute mon âme de la sainte persévérance que vous avez pour accomplir la volonté de Dieu et votre bon désir.

3. Je vous prie d'apporter le même zèle à faire les deux autres choses. Car, pendant que je priais notre doux Sauveur pour vous, comme vous me l'aviez fait recommander, Dieu me révéla que je devais vous dire qu'il fallait vous mettre en route; je m'excusais, parce que je me trouvais indigne de porter un semblable message, et je disais : Mon Seigneur, si c'est votre volonté qu'il parte, je vous conjure d'accroître et d'enflammer de plus en plus son désir. Notre doux Sauveur eut la bonté de me répondre : « Dis-le-lui en toute assurance; voici le signe le plus évident que je lui donne de ma volonté : plus il trouvera d'opposition et d'obstacles à ce voyage, et plus il sentira croître en lui une force que personne ne pourra lui ravir, ce qui n'est certainement pas naturel. Je te dis aussi que je veux qu'il lève l'étendard de la sainte Croix contre les infidèles, et qu'il le lève aussi pour ceux qui lui sont soumis, pour ceux qui se nourrissent et vivent dans le jardin de la sainte Église, où ils administrent mon sang. Je dis que je veux qu'il lève sur eux la Croix, en poursuivant leurs vices et leurs défauts; qu'il arrache le péché, qu'il plante la vertu, et qu'il confie cette Croix à de bons pasteurs et chefs dans la sainte Église. » Si ceux qui

sont établis ne sont pas tels, Notre-Seigneur veut que pour ceux qui sont à nommer, vous vous appliquiez à les choisirs bons, vertueux et ne craignant pas la mort de leurs corps. Dieu ne veut pas que vous vous arrêtiez aux grandeurs, aux pompes du monde, parce que le Christ n'a rien de commun avec ces choses, et qu'il ne regarde qu'à la grandeur et à la richesse de la vertu. De cette manière, les bons poursuivront, avec l'amour de la Croix, les vices des méchants.

4. Très saint Père, par l'amour de l'Agneau immolé, sacrifié et abandonné sur la Croix, je vous conjure, vous qui êtes son Vicaire, d'accomplir sa douce volonté ; faites ce que vous pourrez faire, et vous serez excusé devant lui, et votre conscience sera déchargée. Si vous ne faites pas ce que vous pouvez, vous serez sévèrement repris de Dieu. J'espère de sa bonté et de Votre Sainteté que vous le ferez encore, comme vous l'avez fait en décidant votre retour ; vous entreprendrez la sainte croisade et la répression des vices qui se commettent dans le corps de la sainte Église. Je m'arrête ; pardonnez à ma présomption. Je sais que monseigneur le duc d'Anjou vous verra pour vous entretenir de la croisade, qu'il désire beaucoup ; donnez-lui satisfaction pour l'amour de Dieu ; accomplissez son bon désir. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

X. — **A GRÉGOIRE XI.** — Elle réfute une lettre écrite par des faussaires pour empêcher le Pape de retourner à Rome.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, écrit à Votre Sainteté, dans son sang précieux, avec le désir de vous voir fort et persévérant dans votre bonne et sainte résolution, malgré les vents contraires qui pourraient vous en empêcher, malgré le démon et les hommes. Quelques-uns, il me semble, veulent venir, comme le dit notre Sauveur dans son saint Evangile, couverts de la toison des agneaux, tandis qu'ils sont des loups affamés. Notre Sauveur nous dit qu'il faut nous méfier d'eux. Il me semble, mon doux Père, qu'ils agissent déjà au moyen d'une lettre, et outre cette lettre, ils annoncent l'arrivée de celui qui l'a écrite, disant qu'il frappera à la porte quand vous n'y penserez pas ; et ils ajoutent, pour feindre l'humilité : Si la porte m'est ouverte, j'entrerai, et nous délibérerons ensemble. Ils se revêtent ainsi d'humilité pour mieux persuader. Qu'elle est glorieuse cette vertu dont l'orgueil veut se parer !

2. L'auteur de cette lettre a fait, selon moi, pour Votre Sainteté ce que le démon fait pour l'âme, lorsqu'il veut l'empoisonner sous les apparences de la vertu et de la compassion. Il emploie surtout cet

artifice avec les serviteurs de Dieu, parce qu'il voit bien qu'il ne pourrait pas les tromper en leur présentant le mal dans sa nudité. Il me semble que c'est aussi le plan du démon incarné qui vous a écrit avec ce ton de compassion et cette forme sainte. Cette lettre paraît venir d'un homme vertueux et juste, tandis qu'elle est l'œuvre d'hommes méchants qui sont les conseillers du démon, les ennemis du bien de la chrétienté et de la réforme de la sainte Église, les esclaves de l'amour-propre, ne cherchant jamais que leur intérêt particulier. Mon Père, vous pouvez facilement reconnaître si cette lettre vient d'un homme juste ou non, et il me semble que, pour l'honneur de Dieu, vous devez l'examiner. Quant à moi, autant que je puis le voir et le comprendre, ce ne sont pas là les paroles d'un serviteur de Dieu; tout m'y paraît faux, et je trouve que celui qui a écrit cette lettre n'est pas très habile ; il devrait retourner à l'école, car il en sait moins qu'un enfant.

3. Remarquez, très saint Père, qu'il vous tente par ce qu'il connaît de plus faible dans l'homme, surtout dans ceux qui sont craintifs et recherchés pour eux-mêmes, redoutant la moindre peine corporelle et aimant la vie plus que tous les autres. Aussi c'est le premier argument dont il s'est servi ; mais j'espère de la bonté de Dieu que vous vous arrêterez plus à son honneur et au salut de vos brebis qu'à vous-même comme un bon pasteur qui doit donner sa vie pour son troupeau. Il paraît que ce corrupteur vous dit d'abord que votre retour est une chose bonne et sainte, et qu'il vous annonce ensuite qu'on prépare pour vous des poisons. Il vous conseille de vous faire

précéder par des hommes de confiance qui vous trouveront du poison sur les tables, c'est-à-dire sans doute dans les boutiques où on le prépare pour vous le donner, dans quelques jours, ou dans un mois, ou dans un an. Pour moi, je confesse que vous pourriez aussi bien trouver du poison sur les tables d'Avignon ou de quelque autre ville, que sur les tables de Rome, et cela dans un mois ou dans un an, selon le moment et le lieu choisi par l'acheteur ; et cependant l'auteur de la lettre dit que vous feriez bien d'envoyer quelqu'un à la découverte et de suspendre votre voyage.

4. Il prétend par ce moyen laisser à la justice divine le temps d'atteindre les méchants qui, selon lui, cherchent votre mort. Mais s'il était sage il craindrait pour lui-même, car il répand le plus terrible poison qui ait été depuis longtemps répandu dans la sainte Église ; il veut vous empêcher de faire ce que Dieu vous commande et ce que vous devez faire. Voyez comment il répand ce poison ; si vous ne partez pas, et si vous envoyez quelqu'un, comme le conseille ce saint homme, il suscitera un scandale, une révolte temporelle et spirituelle, en vous accusant de mensonge, vous qui êtes sur le siège de la Vérité. Vous avez annoncé et fixé votre retour, et si vous ne le réalisez pas, ce serait un grand scandale et un grand trouble dans les cœurs. Caïphe prophétisait quand il disait qu'il fallait qu'un homme mourût pour que le peuple ne pérît pas. Il ne savait pas ce qu'il disait, mais le Saint-Esprit savait bien qu'il disait la vérité, que le démon ne lui faisait pas dire dans cette intention. Cet homme veut être un

autre Caïphe; il vous prophétise que si vous envoyez quelqu'un, il trouvera du poison. Cela est vrai, si vous êtes assez coupable pour rester et envoyer, vos confidents trouveront du poison dans tous les cœurs et toutes les bouches, non seulement un jour, mais pendant un mois, une année.

5. J'admire beaucoup les paroles de cet homme, qui vous conseille les actions bonnes, saintes et spirituelles, et qui veut ensuite que, par crainte pour votre corps, vous renonciez à ces mêmes actions. Ce n'est pas là l'usage des serviteurs de Dieu, qui, pour aucune crainte corporelle ou temporelle, lors même qu'il y aurait danger pour leur vie, ne veulent jamais abandonner leurs saintes entreprises; car, s'ils le faisaient, ils n'atteindraient pas leur but; c'est la persévérance dans les saints désirs et les bonnes œuvres qui est couronnée et qui mérite la gloire et non la confusion. Aussi, mon révérend Père, je vous ai dit combien je désirais vous voir ferme et inébranlable dans votre bon propos, parce que c'est le moyen d'arriver à la paix avec vos enfants rebelles, et à la réformation de la sainte Église. Vous satisferez aussi le désir des serviteurs de Dieu qui voudraient voir lever l'étendard de la sainte Croix contre les infidèles. Alors vous pourrez administrer le sang de l'Agneau à ces pauvres infidèles, ce sang que vous gardez dans votre cellier et dont vous avez les clefs.

6. Hélas! mon Père, je vous prie par l'amour de Jésus crucifié d'employer sur-le-champ votre pouvoir à ces choses; car, sans votre pouvoir, rien ne peut se faire. Je ne vous conseille pas, doux Père, d'abandonner les enfants légitimes qui se nourrissent sur

le sein de l'Épouse du Christ, pour des enfants bâtards qui ne sont pas encore légitimés par le baptême; mais j'espère de la bonté divine qu'en vous adressant aux enfants légitimes, vous parviendrez avec votre autorité, avec l'arme puissante de la sainte parole, avec le secours des gens de cœur, à ramener les infidèles à notre mère la sainte Église, et à les légitimer. Cela certainement serait bien plus utile à la gloire de Dieu, à vous, à l'honneur et à l'exaltation de la douce Épouse du Christ Jésus, que de suivre l'étrange conseil de ce saint homme, qui aimerait mieux vous voir habiter, vous et les ministres de la sainte Église, avec les infidèles Sarrasins qu'avec le peuple de Rome ou de l'Italie. J'approuve l'ardeur qu'il a pour le salut des infidèles, mais je le blâme de vouloir enlever le père aux enfants légitimes, et le pasteur aux brebis réunies dans le bercail. Il me semble qu'il veut faire pour vous ce que la mère fait pour son enfant lorsqu'elle veut le priver de son lait. Elle met quelque chose d'amer sur son sein, pour qu'il sente l'amertume avant la douceur, et que la crainte de ce qui est amer lui fasse abandonner ce qui est doux. L'enfant est plus trompé par ce moyen que par un autre. Celui qui vous écrit veut faire de même en vous présentant l'amertume du poison et des persécutions, pour tromper l'enfance de l'amour de vous-même, pour que la crainte vous fasse abandonner le lait de la grâce, ce lait que vous aurez en abondance après votre retour. Et moi je vous conjure, de la part de Jésus crucifié, de n'être pas un enfant timide, mais un homme courageux ; ouvrez la bouche, et prenez ce qui est amer pour ce qui est

doux; il ne convient pas à Votre Sainteté de renoncer au lait à cause de l'amertume. J'espère de l'infinie et ineffable bonté de Dieu que, si vous le voulez, il nous fera grâce et à vous aussi. Vous serez un homme ferme et inébranlable; vous ne vous laisserez pas troubler par le moindre vent, par les illusions du démon et par les conseils de ceux qu'il inspire, mais vous suivrez la volonté de Dieu, votre bon désir et le conseil des serviteurs de Jésus crucifié.

7. Je termine en concluant que la lettre reçue ne vient pas du serviteur de Dieu qu'on vous nomme, et qu'elle n'a pas été écrite de si loin (1). Je crois qu'elle a été faite près de vous, et par des serviteurs du démon qui n'ont guère la crainte de Dieu. Si je croyais qu'elle vînt de celui qu'on désigne, et si je ne le connaissais pas d'ailleurs, je ne pourrais pas le reconnaître pour un serviteur de Dieu. Pardonnez-moi, mon Père, si je vous parle avec tant de hardiesse. Je vous demande humblement de me pardonner et de me donner votre bénédiction. Pardonnez-moi dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je prie son infinie bonté qu'il me fasse bientôt la grâce de vous voir vous mettre en route, avec la paix, le repos de l'âme et du corps. Je vous prie, doux Père, de me donner audience quand il plaira à Votre Sainteté, parce que je voudrais bien me trouver en votre présence avant votre départ : le temps est court, aussi je désire que ce soit bientôt. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Burlamacchi pense que le personnage auquel on attribuait faussement cette lettre, pouvait être Pierre, infant d'Aragon et religieux de Saint-François, qui jouissait alors d'une grande réputation de sainteté.

XI. — **A GRÉGOIRE XI, qui était à Corneto** (1). — Elle l'exhorte à la patience, et lui recommande la cité de Sienne, en le priant d'excuser les fautes commises par ses concitoyens.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine se recommande à vous dans son précieux sang, avec le désir de voir votre cœur ferme et inébranlable dans la vraie et parfaite patience, considérant qu'un cœur faible, mobile et sans patience, ne pourra jamais parvenir à accomplir les grandes œuvres de Dieu. Toute créature raisonnable, si elle veut servir Dieu et se revêtir de vertu, doit avoir cette constante et forte patience ; sans cela, Dieu ne sera jamais en elle. Si l'homme se laisse attirer, par un mouvement déréglé, vers la prospérité, les plaisirs, l'amour de lui-même et du monde, ou si l'injure et la tribulation l'ébranlent par l'impatience, et lui font abandonner les vertus qu'un saint désir avait fait naître dans son âme, et qu'il veut acquérir, il doit bien voir que la vertu ne peut jamais exister et devenir parfaite sans son contraire (2). S'il redoute le contraire, il s'ensuit qu'il fuira la vertu, avec

(1) Le Souverain Pontife avait quitté Gênes le 28 octobre, et était arrivé à Corneto le 5 décembre. Il ne partit pour Rome que le 13 janvier 1377. Sainte Catherine lui écrit de Sienne.

(2) *Dialogue*, ch. VIII.

laquelle il devait attaquer et combattre le vice, qui lui est opposé. Il doit vaincre l'orgueil avec l'humilité ; les richesses, les plaisirs et les honneurs du monde, avec la pauvreté volontaire. La paix chassera la guerre de l'âme et du prochain ; la patience vaincra l'impatience par l'amour de l'honneur de Dieu et de la vertu ; la haine et le mépris de soi-même feront porter avec courage et résignation les coups, les injures, les mépris, les affronts, les souffrances du corps et les pertes temporelles. L'homme doit être constant, ferme et d'une patience inaltérable ; il ne serait pas, sans cela, le serviteur du Christ; mais il deviendrait le serviteur et l'esclave de la sensualité, qui ôte la constance et rend le cœur étroit, faible et pusillanime. Il ne doit point agir ainsi, mais il doit prendre pour modèle la douce Vérité suprême, qui nous donne la vie en supportant nos défauts avec tant de patience.

2. O très saint Père, mon très doux Père, ouvrez l'œil de votre intelligence, et voyez que, si la vertu est nécessaire à chaque homme pour sauver son âme, combien plus elle est nécessaire à vous, qui avez à nourrir et à gouverner le corps mystique de la sainte Église, votre épouse. Quel besoin vous avez de constance, de force et de patience ! Pensez que vous êtes devenu bien jeune une plante du jardin de la sainte Église (1), et que vous devez vous efforcer de combattre par la vertu le démon, la chair et le monde, nos trois ennemis principaux, qui nous

(1) Grégoire XI fut nommé cardinal à l'âge de dix-huit ans par son oncle maternel, le Pape Clément VI. Il monta sur le Saint-Siège à quarante ans.

attaquent nuit et jour et qui ne dorment jamais. J'espère de la Bonté divine que vous résisterez à ces ennemis, et que vous remplirez la fin pour laquelle Dieu vous a créé, c'est-à-dire que vous rendrez gloire et louange à son nom, et que vous jouirez de sa bonté en obtenant son éternelle vision, qui fait notre béatitude. Maintenant, vous êtes le Vicaire du Christ, qui vous a choisi pour travailler et combattre pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes et la réforme de la sainte Église. Les travaux et les peines vous sont particulièrement destinés, outre les combats ordinaires que doivent soutenir toutes les âmes qui veulent servir Dieu.

3. Plus votre fardeau est pesant, plus votre cœur doit être fort, courageux et sans crainte à l'égard des choses qui peuvent vous arriver. Vous savez bien, très saint Père, qu'en prenant l'Église pour épouse, vous vous êtes engagé à souffrir pour elle les vents contraires, les peines, les tribulations qui vous attaqueront à son occasion. Hé bien ! allez donc, en homme courageux, au-devant de ces tempêtes, avec force, patience et persévérance ; que la peine ne vous fasse jamais regarder en arrière par surprise et par peur ; mais persévérez et réjouissez-vous au milieu des périls et des batailles, pour que votre cœur se réjouisse en voyant l'œuvre de Dieu se faire au milieu des obstacles qui se sont présentés et qui se présenteront. Il en est toujours ainsi ; toujours la persécution de l'Église, ou les tribulations de l'âme vertueuse, finissent par la paix, que méritent la vraie patience et la persévérance, à laquelle est réservée la couronne de gloire. C'est là le remède,

et c'est pour cela que je vous ai dit, très saint Père, que je désirais vous voir un cœur ferme et inébranlable, protégé par une vraie et sainte patience. Je veux que vous soyez un arbre d'amour, enté sur le Verbe d'amour, Jésus crucifié; un arbre qui, pour l'honneur de Dieu et le salut de vos brebis, jette des racines profondes dans l'humilité. Si vous êtes un arbre d'amour ainsi enraciné, vous trouverez en vous l'arbre d'amour, dont la racine porte le fruit de la patience, de la force, et au milieu la couronne de la persévérance; vous trouverez dans les peines la paix, le repos et la consolation; vous verrez que vous ressemblez à Jésus crucifié; et en souffrant par amour pour Jésus crucifié, vous verrez avec joie que cette grande guerre conduit à une grande paix.

4. La paix, la paix, très saint Père; qu'il plaise à Votre Sainteté de recevoir vos fils qui ont offensé leur père; votre bonté vaincra leur malice et leur orgueil. Ce n'est point une honte de vous abaisser pour ramener un enfant coupable; c'est, au contraire, une chose utile et glorieuse devant Dieu et devant les hommes. Oui, mon Père, plus de guerre d'aucune sorte. Vous pouvez, sans manquer à votre conscience, donner la paix et détourner la guerre sur les infidèles. Imitez la patience et la douceur de l'Agneau sans tache, le Christ, le doux Jésus, dont vous tenez la place. J'espère de Notre-Seigneur, qu'il agira si bien en vous pour cela et pour d'autres choses, qu'il accomplira votre désir et le mien. Puis-je désirer autre chose en cette vie que l'honneur de Dieu, votre paix et la réforme de la sainte

Église, et aussi la vie de la grâce dans toute créature raisonnable? Prenez courage; ici, autant que j'ai pu en juger, la disposition générale est de vous avoir pour père, surtout cette pauvre cité qui a toujours été la fille chérie de Votre Sainteté; les circonstances l'ont forcée à faire des choses qui ont déplu à Votre Sainteté. On voit maintenant qu'ils ont été contraints, et Votre Sainteté peut bien les excuser. Vous les attirez avec l'amorce de l'amour. Je vous prie, par l'amour de Jésus crucifié, d'aller le plus vite que vous pourrez prendre la place des glorieux apôtres Pierre et Paul. Marchez toujours en assurance de votre côté, et Dieu, du sien, vous donnera tout ce qui est nécessaire à vous et au bien de votre Épouse. Je termine; pardonnez à ma présomption. Ayez courage, et comptez sur les prières des vrais serviteurs de Dieu, qui prient et intercèdent beaucoup pour vous. Je vous demande humblement votre bénédiction avec tous vos autres enfants. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XII. — **A GRÉGOIRE XI.** — Elle demande la paix en déplorant les désordres des chrétiens et des ministres de la sainte Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine, la

servante et l'esclave des serviteurs de Dieu, écrit à Votre Sainteté, dans son précieux sang, avec le désir que j'ai depuis longtemps de vous voir un portier ferme et sans aucune crainte. Vous êtes le portier du cellier de Dieu, c'est-à-dire le gardien du sang de son Fils unique, dont vous tenez la place sur terre. Car personne ne peut avoir le sang du Christ, si ce n'est de vos mains. Vous paissez et nourrissez les chrétiens fidèles; vous êtes la mère qui nous allaite sur le sein de la charité divine, parce que vous ne nous donnez jamais le sang sans le feu, ni le feu sans le sang, car le sang a été répandu avec le feu de l'amour. O notre seigneur et maître, je dis que, depuis bien longtemps, je désire vous voir un homme courageux et sans crainte, à l'exemple du doux et tendre Verbe, qui a couru avec courage à la mort ignominieuse de la très sainte Croix pour accomplir la volonté du Père et notre salut. Le doux Verbe nous apporta la paix, parce qu'il fut le médiateur entre Dieu et nous.

2. Ce doux et tendre Verbe ne se laissa pas arrêter par notre ingratitude, par les injures, les mépris et les affronts, mais il courut à la mort honteuse de la Croix, parce qu'il était passionné pour notre salut, et que nous ne pouvions obtenir la paix que par ce moyen. O très saint Père, je vous conjure par l'amour de Jésus crucifié de suivre ses traces. Hélas! la paix, la paix, pour l'amour de Dieu; ne regardez pas notre misère, notre ingratitude, notre ignorance, ni les persécutions de vos enfants rebelles; mais que votre bonté, votre patience triomphent de leur malice et de leur orgueil; ayez compassion de tant d'âmes et de

corps qui périssent. O pasteur et gardien du sang de l'Agneau, ne vous laissez pas arrêter par la peine, les affronts, les reproches que vous pourrez recevoir, ni par la crainte servile et les mauvais conseils du démon, qui ne veut que la guerre et le désordre. Que tout cela, très saint Père, ne vous empêche pas de courir à la mort ignominieuse de la Croix; imitez le Christ, dont vous êtes le Vicaire; souffrez les peines, les opprobres, les tourments, les mépris, et portez la croix du saint désir. Je parle du désir de l'honneur de Dieu et du salut de vos enfants. Oui, ayez-en faim, et, avec le regard de votre intelligence, élevez-vous sur la croix du saint désir, et regardez combien de maux produirait cette malheureuse guerre, et quel bien, au contraire, procurerait la paix.

3. Hélas! mon Père, mon âme se désole de voir que mes iniquités sont cause de tout ce mal. Il me semble que le démon a pris possession du monde, non par lui, qui ne peut rien, mais par nous, qui lui obéissons. De quelque côté que je me tourne, je vois que chacun porte la clef du libre arbitre avec une volonté corrompue; les séculiers, les religieux, les clercs poursuivent avec ardeur les délices, les honneurs et les richesses du monde à travers le désordre et la corruption. Mais ce qui m'afflige surtout, et ce qui est le plus abominable devant Dieu, c'est de voir les fleurs qui sont plantées dans le corps mystique de la sainte Église, les fleurs qui devaient répandre une bonne odeur, ceux dont la vie devrait être le miroir des vertus, ceux qui devraient goûter et aimer l'honneur de Dieu et le salut des âmes, ceux-là, au contraire, répandent l'odeur infecte du péché; ils

s'aiment eux-mêmes, et unissent leurs vices à ceux des autres, surtout pour persécuter la douce Épouse du Christ et Votre Sainteté. Hélas ! nous sommes tombés sous la loi de la mort, et nous avons fait la guerre à Dieu. O mon Père, vous nous êtes donné pour négocier la paix ; je ne crois pas qu'elle puisse se faire si vous ne portez pas la croix du saint désir, comme je vous l'ai dit. Nous avons la guerre avec Dieu, et les enfants rebelles l'ont avec Dieu et avec Votre Sainteté. Dieu veut et vous demande que vous arrachiez, autant que vous le pourrez, le pouvoir des mains du démon. Travaillez à détruire la corruption des ministres de la sainte Église ; arrachez les fleurs infectes et plantez des fleurs de bonne odeur, des hommes vertueux qui craignent Dieu.

4. Je vous demande ensuite qu'il plaise à Votre Sainteté de consentir à la paix, et de l'accepter telle qu'on pourra l'avoir, en respectant toutefois la sainte Église et votre conscience. Dieu veut que vous pensiez aux âmes et aux choses spirituelles plus qu'aux choses temporelles. Agissez généreusement, parce que Dieu est pour vous ; n'ayez aucune crainte, et si vous prévoyez bien des peines et des tribulations, ne vous en effrayez pas, mais fortifiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. C'est du milieu des épines que naît la rose, et c'est du milieu des persécutions que viendront la réforme de la sainte Église, la lumière qui dissipera les ténèbres des chrétiens, la vie des infidèles et l'exaltation de la très sainte Croix. Vous êtes notre instrument et notre moyen ; faites ce que vous pouvez faire avec amour, sans négligence et sans crainte. C'est ainsi que vous serez un bon mi-

nistre, et que vous accomplirez la volonté de Dieu et le désir de ses serviteurs, qui meurent de chagrin, sans cependant pouvoir mourir, en voyant une plus grande offense contre leur Créateur, et une si déplorable profanation du sang du Fils de Dieu. Moi, je n'en puis plus; pardonnez-moi, très saint Père, ma présomption; que l'amour et la douleur m'excusent devant vous. Je finis; donnez-nous la vie en Jésus crucifié; arrachez les vices et plantez des vertus; prenez courage et ne craignez rien. Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu.

5. J'ai un grand désir de me retrouver en présence de Votre Sainteté; j'aurais beaucoup de choses à vous exposer, mais j'en suis empêchée par beaucoup d'affaires bonnes et utiles à l'Église, qui se sont présentées (1). La paix, la paix, pour l'amour de Jésus crucifié, et non pas la guerre; c'est là l'unique remède. Je vous recommande Annibal, votre fidèle serviteur. Je vous écris de notre nouveau monastère que vous m'avez accordé sous le titre de Sainte-Marie-des-Anges. Je vous demande humblement votre bénédiction. Vos fils négligents, maître Jean et frère Raymond, se recommandent à Votre Sainteté. Que Jésus crucifié soit avec vous. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Sainte Catherine était alors en Toscane, et travaillait à y établir la paix. Sa lettre est écrite du monastère qu'elle avait fondé dans une maison de campagne que lui avait donnée Nanni. (*Voir* Vie de sainte Catherine, p. II, c. 7.)

XIII. — A GRÉGOIRE XI. — Elle le prie d'exercer avec fermeté et constance l'autorité que Dieu lui a donnée.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père, votre indigne et misérable petite fille Catherine dans le Christ, le doux Jésus, se recommande à vous dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un homme courageux, délivré de toute crainte et de tout amour sensible de vous-même et de toute créature qui vous soit unie par les liens de la parenté; car je vois et je reconnais en la douce présence de Dieu que rien n est plus opposé à votre saint désir, à l'honneur de Dieu, à la réforme et à l'exaltation de la sainte Église. Aussi mon âme souhaite avec un ardent amour que Dieu, dans son infinie miséricorde, vous délivre de toute passion et de toute faiblesse de cœur, qu'il vous rende un homme nouveau, tout brûlant de zèle pour la réforme, car autrement vous ne pourrez pas accomplir la volonté de Dieu et le désir de ses serviteurs. Hélas ! hélas ! mon très doux Père, pardonnez-moi ce que je vous ai dit et ce que je vous dis ; j'y suis contrainte par la douce Vérité suprême; c'est sa volonté, mon Père, c'est ce qu'il vous demande. Dieu vous demande que vous fassiez justice de cette multitude d'iniquités commises par ceux qui se nourrissent dans le jardin de la sainte Église ; les animaux ne doivent pas se nourrir de la nourriture des hommes. Puisque l'autorité vous a été donnée, et que vous l'avez

acceptée, vous devez user de votre puissance ; si vous ne voulez pas en user, il serait mieux d'y renoncer, pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes.

2. Il y a une autre chose que Dieu veut et qu'il vous demande : il veut que vous fassiez la paix avec la Toscane, et que vous obteniez de vos enfants coupables, révoltés contre vous, tout ce que vous pouvez en obtenir, mais sans guerre, en les punissant seulement comme un père le fait pour son fils qui l'a offensé. La divine Bonté vous demande encore que vous donniez plein pouvoir à ceux qui vous demandent d'organiser la croisade. Ce qui vous paraît impossible est possible à la douce bonté de Dieu, qui l'ordonne et le veut ainsi. Prenez garde, si vous tenez à la vie, d'agir avec négligence, et ne méprisez pas les œuvres que le Saint-Esprit demande de vous, et que vous pouvez faire. Si vous voulez la justice, vous pouvez l'accomplir ; vous pourrez avoir la paix en mettant de côté les pompes coupables et les plaisirs du monde, en défendant seulement l'honneur de Dieu et les droits de la sainte Église. Vous avez le pouvoir de donner à ceux qui vous demandent ; vous n'êtes pas pauvre, mais vous êtes riche, puisque vous portez dans vos mains les clefs du ciel, qui sera ouvert à qui vous l'ouvrirez, et qui sera fermé à qui vous le fermerez ; Dieu vous jugera si vous ne le faites pas. Si j'étais à votre place, je craindrais les effets des jugements divins sur moi. Aussi je vous conjure bien affectueusement, de la part de Jésus crucifié, d'obéir à la volonté de Dieu. Je sais que vous ne voulez et que vous ne désirez pas autre chose que de faire sa volonté, pour ne pas encourir cette dure sentence : « Malheur à toi, qui n'a

pas employé le temps et la force qui t'avaient été donnés. » Mon Père, je me confie en la bonté de Dieu, et j'espère de Votre Sainteté que vous ferez en sorte d'éviter ce malheur. Je n'en dis pas davantage ; pardonnez-moi, pardonnez-moi, c'est le grand amour que j'ai pour votre salut, et la grande douleur que j'éprouve en voyant votre danger, qui me fait parler, de la sorte. J'aurais préféré vous le dire de vive voix pour soulager entièrement ma conscience. Quand il plaira à Votre Sainteté de m'appeler, je viendrai avec empressement. Faites que je ne me plaigne pas de vous à Jésus crucifié ; je ne puis me plaindre à d'autres, car vous n'avez pas de supérieur sur terre. Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

XIV. — **A GRÉGOIRE XI** (1). — Elle recommande à la bienveillance du Souverain Pontife les ambassadeurs de Sienne, qui vont à Rome solliciter leur pardon et l'éloignement des troupes du Pape.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, votre indigne petite fille,

(1) Cette lettre, la dernière adressée par sainte Catherine à Grégoire XI, fut portée à Rome par les ambassadeurs de la république de Sienne, qui furent bien reçus.

la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir accorder une paix vraie et parfaite à ceux qui sont vos sujets et vos enfants, et qui reviennent sous le joug de la sainte obéissance. Si vous le faites, vous pourrez vivre dans la paix et le repos de l'âme et du corps. Dieu, dans son infinie charité, m'a fait la grâce de me montrer que c'était le moyen que vous deviez prendre pour apaiser entre Dieu et les âmes cette guerre qu'ont fait naître les fautes commises contre son ineffable bonté et contre Votre Sainteté. Je ne doute pas qu'en accordant cette paix vous ne pacifiiez également l'Italie tout entière. Oh ! combien sera heureuse mon âme lorsque je verrai que, grâce à votre bonté, tous seront unis par le lien de l'amour! Vous savez, très saint Père, qu'on ne peut unir Dieu à l'homme que par le lien de l'amour; et l'Amour s'est attaché et s'est cloué à la croix, parce que l'homme, qui était fait d'amour, ne pouvait être mieux gagné que par l'amour. C'est l'amour du Verbe, le Fils de Dieu, qui a fini la guerre que l'homme faisait en se révoltant contre Dieu et en se soumettant à la puissance du démon.

2. Ainsi, très saint Père, vous détruirez la guerre et la puissance du démon dans la cité des âmes de vos enfants. Le démon ne chasse pas le démon; mais c'est avec la vertu de l'humilité et avec votre bonté que vous le chasserez. Le démon ne résistera pas parce qu'il ne peut résister à l'humilité, et qu'il en est écrasé. Avec l'amour et la faim que vous aurez pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, vous imiterez l'Agneau immolé et consommé dont vous

tenez la place ; vous détruirez la guerre et la haine dans leurs cœurs, et vous jetterez des charbons sur la tête de vos enfants qui se sont révoltés contre vous, leur Père, comme des démons incarnés. Par ce doux et bon moyen vous vaincrez le démon et l'orgueil de l'homme, que rien ne peut mieux abattre que l'humilité. Vous finirez la guerre par la patience, en supportant les défauts de vos enfants, leur imposant cependant la punition qu'ils méritent, autant qu'ils pourront la porter : et ainsi la miséricorde, la bonté, la sainte justice et la douce flamme de l'amour, détruiront la haine dans leurs âmes, comme l'eau disparaît dans la fournaise. Oui, de la bonté, mon Père, car vous savez que toute créature raisonnable est plutôt captivée par l'amour et la bonté que par autre chose ; cela est vrai surtout pour nos Italiens de ces contrées. Je ne vois pas que vous puissiez prendre un meilleur moyen. En agissant ainsi vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez. Je vous en prie pour l'amour de Jésus crucifié, pour le bien et l'utilité de la sainte Église.

3. Les ambassadeurs siennois vont se présenter à Votre Sainteté ; il n'y a personne au monde plus facile à prendre par l'amour, et je vous conjure de vous servir de cette amorce pour les attirer (1). Écoutez un peu les excuses qu'ils vous feront de leurs fautes ; ils s'en repentent, et il semble qu'ils en sont réduits à ne plus savoir que faire. Qu'il plaise donc à Votre Sainteté, mon doux Père, de leur indiquer ce qu'ils pourraient faire pour vous être agréable, et pour

(1) Saint Bernardin rend le même témoignage de ses concitoyens. Il disait : *Il sangue sanese è uno sangue dolce.*

n'être pas en guerre avec ceux auxquels ils sont unis. Encouragez-les donc pour l'amour de Jésus crucifié. Je crois que si vous le faites, ce sera un grand bien pour l'Église, et qu'il n'en résultera aucun inconvénient.

4. Je vous prie ensuite de vous appliquer à punir les fautes des pasteurs et des officiers de l'Église qui font ce qu'ils ne devraient pas faire. Choisissez-en de bons qui vivent dans la vertu et la justice ; vous devez le faire pour l'honneur de Dieu, pour leur conscience et leur salut. Les séculiers font grande attention à ceux qui ont le pouvoir, et quand ils ont vu que les fautes restaient impunies, il en est résulté de grands inconvénients. J'espère de la souveraine et éternelle bonté de Dieu et de Votre Sainteté que vous ferez cela avec tout ce qui sera bon de faire à ce sujet. Je m'arrête. Pardonnez à ma présomption. Je vous demande humblement votre bénédiction. Je vous recommande les ambassadeurs de Sienne. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus. Jésus amour.

XV. — **A URBAIN VI** (1). — De la charité et de ses effets. — La justice doit être unie à la miséricorde. — Sainte Catherine invite le Souverain Pontife à réformer les abus et à pardonner aux rebelles.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des

(1) Cette lettre est écrite de Florence, vers la fin du mois

serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir affermi dans la vraie et parfaite charité, afin que vous donniez, comme le bon Pasteur, votre vie pour votre troupeau. Il est bien vrai, très saint Père, que celui qui est affermi dans la charité est le seul qui soit disposé à mourir pour l'amour de Dieu et le salut des âmes ; il est libre de l'amour de lui-même, tandis que celui qui reste dans l'amour-propre n'est pas prêt à donner sa vie. Non seulement il ne la donne pas, mais il semble ne vouloir pas souffrir la moindre peine, parce qu'il craint de perdre la vie du corps et son bien-être. Aussi toutes ses actions sont imparfaites et corrompues, parce que l'amour qui le porte à les faire est mauvais ; et dans toutes les conditions où il se trouve, qu'il commande ou qu'il obéisse, il agira avec peu de vertu.

2. Le pasteur qui est affermi dans la vraie charité n'agit pas de la sorte; mais toutes ses actions sont bonnes et parfaites, parce que l'amour qui le guide est uni à la perfection de la divine charité. Il ne craint ni le démon ni la créature ; il craint seulement son Créateur, et il ne s'arrête pas aux attaques du monde, aux opprobres, aux insultes, aux affronts, aux scandales et aux murmures de ceux qui se plaignent et s'irritent quand ils sont repris par leur supérieur. Il ne s'en trouble pas, parce que son cœur viril est revêtu

de juin 1378. Sainte Catherine continuait la mission que lui avait confiée Grégoire XI, et venait d'échapper aux fureurs d'une sédition. (Vie de sainte Catherine, p. III, c. 6.) Elle avait connu à la cour pontificale d'Avignon Urbain VI, qui était alors le cardinal Prignani, archevêque de Bari.

de la force de la charité. Rien ne ralentit l'ardeur de son saint désir, et ne lui ôte la perle précieuse de la justice qu'il porte sur la poitrine, brillante et unie à la miséricorde. Car si la justice était sans la miséricorde, elle serait dans les ténèbres de la cruauté, et elle deviendrait plutôt l'injustice que la justice. La miséricorde sans la justice serait pour l'inférieur comme le baume sur la plaie qui a besoin d'être brûlée avec le feu. Si on y met le baume sans la brûler, elle se corrompt plutôt qu'elle ne guérit ; mais l'union de la justice et de la miséricorde donne la vie au supérieur qui les possède, et la santé à l'inférieur, s'il n'est pas déjà un membre du démon, qui ne veut jamais se corriger. Lors même que l'inférieur résisterait mille fois, le supérieur ne doit pas cesser de le reprendre, et sa vertu ne sera pas moins grande parce que le coupable ne voudra pas en profiter.

3 C'est là ce que fait la pure et vraie charité dans l'âme de celui qui s'aime non pour lui, mais pour Dieu, qui cherche Dieu pour l'honneur et la gloire de son nom, parce qu'il voit qu'il est digne d'être aimé à cause de son infinie bonté. Il ne recherche pas le prochain pour lui, mais pour Dieu, et il désire lui rendre les services qu'il ne peut rendre à Dieu ; car il voit et comprend que celui qui est notre Dieu n'a pas besoin de nous. Alors il travaille avec zèle à être utile au prochain, et surtout à ses inférieurs qui lui sont confiés ; il ne cesse jamais de poursuivre le salut de leur âme et de leur corps, malgré l'ingratitude qu'il trouve en eux, malgré les menaces et les pièges des hommes; mais, véritablement revêtu de la robe nuptiale, il suit la doctrine de l'humble Agneau sans tache, le doux

et bon Pasteur, que l'ardent désir de notre salut fit courir à la mort ignominieuse de la très sainte Croix. C'est ce que fait faire l'amour ineffable que l'âme a conçu en Jésus crucifié, son modèle.

4. Très saint Père, Dieu vous a établi pasteur de ses brebis dans toute la chrétienté ; il vous a choisi pour administrer le sang de Jésus crucifié, dont vous êtes le Vicaire, et il vous a choisi à une époque où l'iniquité des fidèles est plus abondante qu'elle ne l'a jamais été, dans le corps du clergé et dans le corps universel de la religion chrétienne. C'est aussi une très grande nécessité pour vous d'être affermi dans la charité parfaite, avec la pierre précieuse de la justice, comme je l'ai dit. Ne vous inquiétez pas du monde, ni des malheureux habitués du vice et de leurs injures ; mais, comme un vrai chevalier, un bon pasteur, réformez avec courage, arrachez le vice, plantez la vertu, et soyez prêt à donner votre vie s'il le faut. Très doux Père, le monde n'en peut plus, tant les vices abondent, surtout en ceux qui sont placés dans le jardin de la sainte Église comme des fleurs odoriférantes, pour y répandre le parfum de la vertu ; et nous les voyons s'abandonner à des vices si honteux et si coupables, qu'ils en infectent le monde tout entier.

5. Hélas ! où est cette pureté de cœur, cette honnêteté parfaite qui rendait continents ceux qui ne l'étaient pas ? Ils font tout le contraire, car souvent ceux qui étaient chastes sont entraînés au vice par leur impureté. Hélas ! où sont ces largesses de la charité, ce zèle des âmes, ces aumônes aux pauvres pour le bien de l'Église et pour leurs nécessités ? Vous savez bien qu'ils font le contraire. Ah ! malheureuse que je suis,

je le dis avec douleur, leurs enfants se nourrissent de ce qu'ils doivent au sang du Christ, et ils n'ont pas honte d'agir comme des fourbes, et de jouer avec ces mains très saintes, consacrées par vous, le Vicaire du Christ, sans parler de tant d'autres fautes qu'ils commettent. Hélas ! où est cette humilité profonde qui devrait confondre l'orgueil de leur sensualité. C'est la sensualité qui les rend simoniaques par avarice, et leur fait acheter des bénéfices avec des présents, des flatteries, de l'argent, des plaisirs et des frivolités, indignes des clercs et pires que celles des séculiers. O mon doux Père, appliquez le remède, et donnez quelque soulagement aux désirs embrasés des serviteurs de Dieu, qui se meurent de douleur sans pouvoir mourir. Ils désirent ardemment que vous, le vrai Pasteur, vous entrepreniez la réforme, non seulement par des paroles, mais par des faits, unissant en vous la pierre précieuse de la justice avec la miséricorde, et reprenant sans aucune crainte servile ceux qui se nourrissent sur le sein de la douce Épouse, et qui sont devenus les ministres du Sang.

6. Très saint Père, je ne vois pas d'autres moyens pour réussir, que de renouveler entièrement le jardin de votre Épouse, la sainte Église, en y mettant des plantes bonnes et vertueuses, en cherchant à vous entourer d'un grand nombre de saints personnages, en qui vous trouviez la vertu, et qui ne craignent pas la mort. Ne vous arrêtez pas à la naissance, pourvu qu'il soient des pasteurs tout appliqués à conduire leurs brebis. Créez un collège de bons cardinaux, qui puissent être fermes comme des colonnes, pour vous aider à soutenir, avec l'aide Dieu, le fardeau de vos

peines (1). Oh ! combien sera heureuse mon âme lorsque je verrai rendre à l'Épouse du Christ ce qui lui appartient, lorsque je verrai sur son sein ceux qui ne s'arrêtent pas à leur intérêt particulier, mais à la gloire et à la louange du nom de Dieu, ceux qui se nourrissent sur la table de la Croix, de la nourriture des âmes ! Je ne doute pas qu'alors les séculiers ne se corrigent, parce qu'ils ne pourront résister à la sainteté de leur doctrine et à la pureté de leur vie. Il ne s'agit donc plus de dormir; mais il faut, avec courage et sans négligence, faire pour la gloire et la louange du nom de Dieu, tout ce que vous pourrez jusqu'à l'heure de la mort.

7. Je vous prie ensuite et je vous recommande, pour l'amour de Jésus crucifié, les brebis qui sont hors du bercail, sans doute à cause de mes péchés. Ne différez pas, par amour pour ce Sang dont vous êtes le ministre, de les recevoir avec miséricorde et bonté. Que Votre Sainteté triomphe de leur dureté, et leur rende le service de les ramener à la bergerie. S'ils ne le demandent pas avec une vraie et parfaite humilité, que Votre Sainteté supplée à leur faiblesse, et n'exige de l'infirme que ce qu'il peut donner. Hélas ! hélas ! ayez compassion de tant d'âmes qui périssent ; ne faites pas attention au scandale qui a eu lieu dans cette ville, où il semble vraiment que les démons de l'enfer ont fait tous leurs efforts pour empêcher la paix et le repos de l'âme et du corps (2). Mais la divine

(1) Le 18 septembre suivant, Urbain VI créa vingt-neuf cardinaux.

(2) Cette émeute, dont sainte Catherine de Sienne faillit être victime, eut lieu le 22 juin 1378.

Bonté a fait en sorte que ce grand mal ne produisît pas de grands maux. Et maintenant vos enfants sont tranquilles, et demandent de vous l'huile de la miséricorde. Admettons, très saint Père, qu'ils ne vous la demandent pas avec toutes les formes convenables, et avec ce regret du cœur qu'ils devraient avoir de leurs fautes et que désirerait Votre Sainteté. Hélas ! ne les refusez pas ; ces enfants seront ensuite meilleurs que les autres (1). Hélas ! mon Père, je ne voudrais plus rester ici ; mais, faites de moi ce que voudrez. Accordez-moi seulement cette grâce et cette miséricorde que je vous demande, moi pauvre misérable!

8. Mon Père, ne me refusez pas cette douceur que je vous demande pour vos enfants, afin que, la paix faite, vous leviez l'étendard de la très sainte Croix. Vous voyez bien que les infidèles eux-mêmes vous y invitent (2). J'espère que la douce bonté de Dieu vous remplira de son ardente charité, et que vous comprendrez cette perte des âmes, et combien vous êtes tenu de les aimer ; et alors vous croîtrez en zèle et en sollicitude pour les retirer des mains du démon, et vous chercherez à guérir le corps mystique de la sainte Église et le corps de toute la chrétienté ; vous chercherez surtout à réconcilier vos enfants, en les ramenant par la douceur et avec la verge de la justice, autant qu'ils peuvent la supporter, mais jamais

(1) Les Florentins se montrèrent en effet par la suite très fidèles au Saint-Siège. Parmi les huit députés envoyés par la République se trouvent un Médicis. *Veri de Medici*. (Voir Gigli, t. I, p. III.)

(2) Les Turcs venaient de remporter de grands avantages, et menaçaient sans cesse, dans la Méditerranée, les côtes de France et d'Italie.

davantage. Je suis persuadée que vous ne pourrez le faire sans la vertu de charité, et c'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir affermi dans la vraie et parfaite charité, non pas que je croie que vous n'êtes pas dans la charité, mais parce que, tant que nous sommes pèlerins et voyageurs dans cette vie, nous pouvons croître dans la perfection de la charité. C'est ce qui m'a fait dire que je voulais en vous la perfection de la charité, que vous entretiendrez sans cesse avec le feu du saint désir, et que vous répandrez, comme un bon pasteur, sur tous vos sujets. Je vous conjure de le faire ; pour moi, je continuerai à vous servir jusqu'à la mort, en priant et en faisant tout ce que je pourrai pour l'honneur de Dieu, pour votre paix et celle de vos enfants. Je ne vous en dirai pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez, très saint Père, à ma présomption ; mais l'amour et la douleur m'excusent devant Votre Sainteté. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

XVI. — **A URBAIN VI** (1). — Elle l'invite à profiter des avis qu'on lui donne, et à pardonner ceux qui pourraient le blesser.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave

(1) Cette lettre a été écrite dans les premiers jours de juillet 1378.

des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir le vrai et légitime pasteur et chef de vos brebis, que vous devez nourrir du sang de Jésus crucifié. Ce sang, Votre Sainteté doit voir à qui et par le moyen de qui elle le donne. Oui, très saint Père, quand vous avez à mettre des pasteurs dans le jardin de la sainte Église, que ce soient des personnes qui cherchent Dieu, et non les honneurs; et que le chemin qu'ils prennent pour arriver, soit la vérité, et non le mensonge.

2. O très saint Père, soyez patient quand on vous dit ces choses, parce qu'elles ne sont dites que pour l'honneur de Dieu et votre salut, comme doit le faire le fils qui aime tendrement son père : il ne peut souffrir qu'on fasse une chose qui serait un tort ou une honte pour son père, et il veille toujours avec zèle, parce qu'il sait qu'un père qui gouverne une grande famille ne peut voir plus qu'un homme, et qu'alors, si ses enfants légitimes ne veillaient point à son honneur et à ses intérêts, il serait bien souvent trompé. Il en est ainsi pour vous, très saint Père : vous êtes le père et le seigneur de toute la chrétienté. Nous sommes tous sous les ailes de Votre Sainteté. Votre autorité s'étend à tout; mais votre vue est bornée comme celle de l'homme, et c'est une nécessité que vos enfants voient et fassent, dans la sincérité de leur cœur et sans aucune crainte servile, tout ce qui est utile à l'honneur de Dieu, au vôtre, et au salut des brebis qui sont sous votre houlette. Je sais que Votre Sainteté désire ardemment avoir des auxiliaires qui puissent lui servir, mais il faut pour cela les écouter avec patience.

3. Je sais bien que deux choses vous font de la peine et troublent votre âme, et je n'en suis pas étonnée. D'abord, lorsque vous apprenez les fautes qui se commettent, vous gémissez de voir Dieu offensé, parce que ces péchés vous déplaisent et vous blessent le cœur. On ne doit pas les supporter avec indifférence, et ne pas s'affliger des offenses faites à Dieu ; non certainement : ce serait paraître complice de ceux qui les commettent. Ce qui vous fait ensuite de la peine, c'est quand un de vos enfants vient vous dire ce qu'il croit devoir offenser Dieu, et nuire aux âmes et à l'honneur de Votre Sainteté. Il pècherait par ignorance, s'il n'avait soin de vous dire, en conscience, la pure vérité, telle qu'il la connaît, parce que rien ne doit être secret et caché pour Votre Sainteté.

4. Quand un fils ignorant vous offense en le faisant, je vous prie, saint Père, de ne pas vous troubler, et de le reprendre de sa faute. Je vous dis cela, parce que maître Giovianni m'a dit que frère Barthélemi, par erreur et par scrupule de conscience, vous avait fait de la peine et vous avait irrité. La pensée d'avoir irrité Votre Sainteté lui cause une grande douleur, ainsi qu'à moi. Je vous prie par l'amour de Jésus crucifié de punir sur moi la peine qu'il vous a causée. Je suis prête à supporter la pénitence et la punition que voudra Votre Sainteté. Je crois que ce sont mes péchés qui ont été cause de sa faute, et je dois en porter la peine. Il a un grand désir de venir vous en demander pardon, quand il plaira à Votre Sainteté de l'appeler. Supportez avec patience ses défauts et les miens ; baignez-vous dans le sang de Jésus crucifié, et fortifiez-vous dans la douce ardeur de sa cha-

rité. Pardonnez à mon ignorance. Je vous demande humblement votre bénédiction. Je remercie la Bonté divine et Votre Sainteté de la grâce que vous m'avez accordée le jour de saint Jean-Baptiste (1). Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XVII. — **A URBAIN VI** (2). — De la lumière nécessaire pour gouverner l'Eglise, et des désordres qu'il faut combattre. — Elle déplore le schisme qui commence.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir affermi dans la vraie lumière, afin que l'œil de votre intelligence étant éclairé, vous puissiez connaître et voir la vérité, et en la connaissant, vous l'aimerez, et son amour fera briller les vertus en vous.

2. Et quelle vérité connaîtrons-nous, très saint Père? Nous connaîtrons la Vérité éternelle, cette Vérité qui nous aima avant que nous fussions. Et où la connaîtrons-nous? Dans la connaissance de nous-mêmes, en voyant que Dieu nous a créés à son

(1) Cette grâce était probablement une indulgence plénière pour le jour de cette fête, malgré l'interdit qui pesait alors sur Florence.

2) Cette lettre est écrite de Sienne, le 18 septembre 1878.

image et ressemblance, contraint par le feu de sa charité. C'est cette Vérité qui nous a créés, pour que nous participions à lui-même et que nous jouissions de son éternel et suprême bonheur. Qui nous a découvert et manifesté cette vérité ? Le sang de l'humble Agneau sans tache, dont vous êtes le Vicaire et le cellerier. Vous tenez les clefs de ce sang dans lequel nous avons été régénérés par la grâce ; et toutes les fois que l'homme sort du péché mortel et reçoit ce sang dans la sainte confession, on peut dire qu'il renaît de nouveau. Ainsi, nous trouvons sans cesse la vérité manifestée dans ce sang, lorsque nous en recevons le fruit.

3. Qui connaît cette vérité ? C'est l'âme qui a dissipé le nuage de l'amour-propre, et qui a la pupille de la lumière de la sainte Foi dans l'œil de son intelligence. Avec cette lumière, elle connaît cette vérité dans la connaissance d'elle-même et de la bonté divine, et elle en goûte avec un ardent désir la douceur et la suavité. Cette douceur est si grande, qu'elle adoucit tout ce qui est amer ; elle rend légers les pesants fardeaux, elle dissipe les ténèbres et les obstacles, elle revêt celui qui est nu, rassasie celui qui a faim. Elle unit et elle divise, parce qu'elle est dans l'éternelle vérité. L'âme connaît dans cette vérité que Dieu ne veut autre chose que son bien, et alors elle conclut avec raison que tout ce que Dieu donne ou permet dans cette vie, nous le tenons de son amour pour notre sanctification en lui, pour les besoins de notre salut ou pour l'accroissement de notre perfection. Dès que l'âme connaît ces choses à la lumière de la vérité, elle reçoit avec respect

toutes les fatigues, les calomnies, les mépris, les injures, les affronts, les injustices et toutes les pertes avec une vraie patience, cherchant seulement la gloire et l'honneur du nom de Dieu dans le salut des âmes. Elle gémit plus de l'offense de Dieu et de la perte des âmes que de ses propres injures. Elle est patiente, mais non pas indifférente, lorsqu'on attaque son Créateur. L'âme alors montre dans la patience qu'elle est dépouillée de l'amour-propre et revêtue du feu de la divine charité.

4. En revêtant cette charité de l'amour ineffable, très saint Père, l'amertume où vous vous trouvez deviendra pour vous d'une grande douceur et suavité. Le poids qui vous accable, l'amour le rendra léger, parce que vous connaîtrez que, sans souffrir beaucoup, il est impossible d'apaiser votre faim et celle des serviteurs de Dieu, cette faim de voir la sainte Église réformée par de bons, d'honnêtes, de saints pasteurs. En supportant sans cause les coups des méchants qui, avec le bâton de l'hérésie, veulent frapper Votre Sainteté (1), vous recevrez la lumière ; car la vérité est ce qui nous délivre ; la vérité est que vous avez été choisi par le Saint-Esprit et par eux ; vous êtes son Vicaire. Les ténèbres du mensonge et de l'hérésie qu'ils ont fait naître ne peuvent rien contre cette lumière, et plus ils voudront augmenter les ténèbres, plus vous recevrez une lumière parfaite.

5. Cette lumière porte avec elle le glaive de la

(1) Les cardinaux s'étaient déjà séparés d'Urbain VI, et nommaient à Fondi l'antipape Clément VII, le 20 septembre, deux jours après la date de cette lettre.

haine du vice et de l'amour de la vertu, et c'est le lien qui lie l'âme en Dieu et dans l'amour du prochain. O très saint et très doux Père, c'est ce glaive que je vous prie de prendre ; voici le moment de le tirer du fourreau et de haïr le vice en vous, en vos sujets et dans les ministres de la sainte Église. Je dis en vous, parce que dans cette vie, personne ne peut se dire sans péché, et la charité doit d'abord commencer par soi-même. Il faut donc la mettre, par l'amour de la vertu, en nous d'abord, puis ensuite dans le prochain. Attaquez le vice ; et si le cœur de la créature ne peut être changé et corrigé de ses défauts qu'autant que Dieu y agit et que l'homme s'efforce avec son aide d'en ôter le poison du vice, du moins, très saint Père, éloignez de vous ceux qui vivent d'une manière coupable et déshonnête. Qu'il plaise à Votre Sainteté de les rendre réguliers chacun à son rang, comme la Bonté divine l'exige. Ne souffrez plus les actes de la débauche, je ne dis pas les désirs, parce que vous ne pouvez commander aux volontés, mais au moins les actes, que vous pouvez empêcher. Plus de simonie, plus d'excès de plaisirs, plus de joueurs de ce Sang qui est le bien des pauvres et de la sainte Église. Ces joueurs font un tripot d'un lieu qui doit être le temple du Seigneur. Comme clercs et comme chanoines, ils devraient être des fleurs et des miroirs de sainteté? ils sont semblables à des fripons, répandant partout l'infection de la débauche et le poison de l'exemple.

6. Hélas ! hélas ! hélas ! mon doux Père, c'est dans la peine, la douleur, l'amertume et l'angoisse que je

vous écris ces choses; et si ce que je dis paraît trop fort et trop audacieux, que la douleur et l'amour m'excusent devant Dieu et Votre Sainteté. Car de quelque côté que je me tourne, je ne sais où reposer ma tête. Si je me tourne là où le Christ doit être la vie éternelle, je vois qu'auprès de vous, qui êtes le Christ sur la terre, se trouve un enfer d'iniquités tout empesté par l'amour-propre. Cet amour les pousse à s'élever contre vous, et ils ne veulent plus soutenir Votre Sainteté, qui vit au milieu de tant de misères. Mais ne vous découragez pas ; faites briller sur votre poitrine la perle de la sainte justice sans aucune crainte et avec un cœur d'homme, car vous n'avez plus rien à redouter. Si Dieu est pour nous, personne ne sera contre nous. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, car votre allégresse sera parfaite dans le ciel ; réjouissez-vous dans ces fatigues, parce qu'après ces fatigues, viendront le repos et la réforme de la sainte Église.

7. Bien que vous soyez abandonné de ceux qui devaient être votre soutien, ne ralentissez point vos pas ; mais courez, au contraire, plus vite, en vous fortifiant toujours par la lumière de la très sainte Foi, dans la connaissance de la vérité, et par les prières de l'assistance des serviteurs de Dieu. Entourez-vous de ceux qui, au milieu des fatigues de cette vie, seront votre espérance et votre consolation (2); cherchez à avoir, avec le secours de Dieu, l'aide de ses serviteurs, qui vous conseilleront avec foi et sin-

(1) Urbain VI suivit ce conseil, et fit venir à Rome les hommes plus recommandables par leurs lumières et leurs vertus.

cérité, sans passion et sans écouter les inspirations empoisonnées de l'amour-propre. Il me semble que ce secours vous est absolument nécessaire, et je suis persuadée que vous le rechercherez avec zèle, parce que l'œil de votre intelligence est éclairé des lumières de la vérité. Sans cela vous ne pourriez faire fleurir la vertu dans ceux qui vous sont soumis, vous ne pourriez les ramener à leur devoir, et mettre des plantes bonnes et vertueuses dans l'Église.

8. Je vous ai dit que je ne sais où trouver quelque repos ; et c'est la vérité, car le mal, qui est partout, se trouve principalement dans cette ville. Du temple de Dieu, qui est le lieu de la prière, ils ont fait une caverne de voleurs, avec tant de misère, qu'il est surprenant que la terre ne les engloutisse pas. Tout vient de la faute des mauvais pasteurs, qui ne corrigent le vice ni par la parole, ni par le bon exemple d'une sainte vie. O mon doux Pasteur, qui avez été donné aux chrétiens aveugles par la tendre et l'ineffable charité de Dieu, combien vous avez besoin de lumière ! Avec la lumière vous connaîtrez le mal, et où il est ; la vertu, et où elle se trouve ; et vous pourrez discerner ce qu'il faut pour chacun. J'ai compris, dans ma faiblesse et ma misère, que sans la lumière vous ne pouviez arracher les épines et planter la vertu ; aussi je vous ai dit que je désirais vous voir affermi dans la vraie et parfaite lumière, parce que dans la lumière vous connaîtrez la vérité ; la connaissant, vous l'aimerez, et l'aimant, vous en serez revêtu. Avec ce vêtement vous résisterez aux coups qui nuiront, non pas à vous, mais à ceux qui les portent. Embrassez les peines avec un grand

courage, en vous baignant dans le sang de Jésus crucifié, dont vous êtes le Vicaire. Je n'en dis pas davantage; si je m'écoutais, je ne m'arrêterais pas encore. Je ne voudrais plus parler, mais me trouver sur le champ de bataille, supportant les peines et combattant avec vous, jusqu'à la mort, pour la vérité, pour la gloire, l'honneur de Dieu et la réforme de la sainte Église. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez, très saint Père, à mon ignorance, si j'ose si mal vous parler. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

XVIII. — **A URBAIN VI** (1). — Elle exhorte le Souverain Pontife à puiser dans les ardeurs de la charité des forces pour supporter la tribulation, et pour résister avec courage aux rebelles. — Elle lui conseille de faire garder sa personne contre les embûches de ses ennemis.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir revêtu du vêtement puissant d'une ardente charité, afin que les traits que vous lancent les hommes pervers du monde, qui s'aiment eux-mêmes, ne puissent vous

(1) Cette lettre est du 5 octobre 1378, au moment où sainte Catherine se disposait à partir pour Rome.

nuire. Aucun trait, quelque terrible qu'il soit, ne peut blesser l'âme ainsi revêtue, parce que Dieu est la force éternelle et suprême. Il ne peut être blessé par nos iniquités, qui ne peuvent l'atteindre. Le mal que nous faisons ne lui nuit pas, et notre bien ne lui est pas utile. Le mal ne nuit qu'à nous, et le bien profite à ceux qui le font avec le secours de la grâce divine.

2. Dieu est la force suprême et éternelle; celui qui est dans la charité est en Dieu, et Dieu est en lui, parce que Dieu est charité. Aussi, l'âme qui en est revêtue, parce qu'elle est en Dieu, ne peut être vaincue par aucune peine, aucune tribulation. Les peines, au contraire, la fortifient intérieurement, parce qu'elles éprouvent la vertu de la patience. Les coups des méchants qui s'aiment eux-mêmes, ne vous nuiront pas; ils ne renverseront ni la charité de votre âme, ni votre Épouse la sainte Église qui ne peut périr, parce qu'elle est fondée sur la pierre vive, le Christ, le doux Jésus. A qui nuiront ces coups? A ceux-là même qui les frappent, très saint et très doux Père; ces traits et ces flèches empoisonnées retourneront contre eux. Ils n'attaquent en vous que l'apparence, et ils ne vous causent d'autre perte et d'autre douleur que le scandale et l'hérésie qu'ils ont semés dans le corps mystique de la sainte Église. Livrez-vous à la douce ardeur de la charité sans aucune hésitation; fortifiez-vous et devenez semblable à votre chef le doux Jésus, qui, toujours, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, a voulu et voudra que rien de grand ne se fasse sans beaucoup souffrir.

3. Jetez-vous donc sans crainte à travers les épines avec le vêtement puissant de la charité. Hélas ! hélas ! ne vous laissez pas arrêter par la peine ; ne vous inquiétez pas de la vie du corps, ne craignez pas de la perdre, car Dieu est pour vous ; et, s'il est utile de donner sa vie, il faut la donner avec joie. Oh ! que malheureuse est mon âme, cause de tant de maux ! J'ai appris que ces démons incarnés n'avaient pas nommé un Christ sur la terre, mais qu'ils avaient fait naître un antéchrist opposé à vous, le Christ de la terre ; car je confesse et je ne nie pas que vous êtes le Vicaire du Christ, que vous tenez les clefs du cellier de la sainte Église, où se trouve le sang de l'Agneau sans tache, et que vous en êtes le ministre, malgré ceux qui voudront dire le contraire, et à la honte des menteurs que Dieu confondra par la douce vérité qui est pour vous et votre douce Épouse. Ainsi donc, très saint Père, commencez sans crainte le combat ; dans ce combat, il faut être cuirassé de ce vêtement qui est l'arme de la divine charité. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir revêtu de ce doux et royal vêtement, afin que vous soyez plus ferme et plus courageux à combattre pour la gloire et l'honneur de Dieu et pour le salut des âmes. Cachez-vous dans le côté de Jésus crucifié ; que ce soit votre asile, et baignez-vous dans son très-doux sang.

4. Moi, l'esclave rachetée par le sang du Christ, moi et tous ceux que Dieu m'a donnés à aimer particulièrement et m'a confiés, nous sommes tous prêts à donner notre vie pour la vérité ; nous sommes tous prêts à obéir à Votre Sainteté et à souffrir pour elle jusqu'à la mort, en vous aidant avec l'arme

sainte de la prière, en semant et annonçant la vérité partout où le voudra la douce volonté de Dieu et de Votre Sainteté. Je ne vous en dis pas davantage à ce sujet.

5. Procurez-vous de bons et vertueux pasteurs, et entourez-vous de vrais serviteurs de Dieu. Que votre espérance et votre foi ne s'appuient pas sur le secours des hommes, qui ne sont rien, mais seulement sur le secours de Dieu, qui ne nous sera jamais enlevé, dès que nous espérons en lui ; et plus nous espérerons en Dieu, plus il nous assistera. Espérons donc en lui de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

6. Très saint Père, outre cette espérance que vous avez mise et que vous mettrez en votre Créateur, je vous demande, autant que je le sais et que je le puis, de bien faire garder votre personne, parce que nous devons faire en sorte de ne pas tenter Dieu, tout en ne négligeant rien de ce que nous avons à faire. Je veux que vous preniez toutes les sûretés possibles pour votre conservation, parce que je sais que des méchants qui aiment le monde et s'aiment eux-mêmes ne dorment pas, et qu'ils cherchent à vous tendre des pièges pour vous ôter la vie. Mais la douce et l'ineffable bonté de Dieu a prévenu et préviendra leur malice ; elle veillera sur les besoins de son Épouse. De votre côté, cependant, faites tout ce que vous pourrez faire. Pardonnez, pardonnez, mon Père, à ma présomption, mais la douleur et l'amour m'excusent, et ma conscience me reprendrait si je ne vous parlais point ainsi. Je ne serai pas tranquille tant que

je ne vous parlerai pas moi-même, tant que je ne serai pas en présence de Votre Sainteté; je veux donner mon sang, ma vie, je veux faire couler la moelle de mes os pour la sainte Église, quoique j'en sois, je le reconnais, bien indigne. Je prie l'infinie bonté de Dieu, de m'en rendre digne, avec tous ceux qui ont le même désir. Voici le moment où les fleurs des saints désirs doivent s'ouvrir, et montrer ce qu'on aime, de soi ou de la vérité. Je finis, parce que si je m'écoutais, je ne m'arrêterais pas. Je vous demande humblement votre douce bénédiction. Je vous demande aussi de me faire connaître parfaitement votre volonté, afin que j'accomplisse fidèlement ce que voudra l'honneur de Dieu et ce que vous ordonnerez, vous, le Vicaire de Jésus crucifié, auquel j'obéirai en tout jusqu'à la mort, autant que Dieu m'en fera la grâce. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XIX. — **A URBAIN VI** (1). — De la douleur de l'âme qui voit offenser Dieu, et comment sa peine peut se changer en douceur.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des

(1) Le texte manuscrit de cette lettre porte en note, qu'elle était accompagnée de cinq oranges confites et dorées que sainte Catherine envoyait au Saint-Père pour adoucir son

serviteurs de Jésus crucifié, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir délivré des peines amères qui affligent votre âme. Que la cause de cette peine disparaisse, et qu'il ne reste en vous que cette douce peine qui engraisse et fortifie l'âme, parce qu'elle vient du feu de la divine charité, c'est-à-dire de la douleur et du regret amer de nos fautes, des outrages contre Dieu qui se font dans le corps universel de l'Eglise et dans son corps mystique, et de la perte des âmes des infidèles, qui sont rachetées comme nous par le sang du Christ. Vous avez les clefs de ce sang, très saint Père, et vous voyez les âmes dans les mains du démon. C'est cette peine qui nourrit l'âme de l'honneur de Dieu, lui donne sur la table de la très sainte Croix le pain des âmes, et la fortifie en la délivrant de cette faiblesse de l'amour-propre qui afflige et dessèche l'âme, parcequ'elle la prive de la charité, et la rend insupportable à elle-même.

2. Mais ceux qui ressentent cette douce amertume chassent ce qui est amer, parce qu'ils ne se recherchent pas pour eux, mais pour Dieu, et non pas pour leur intérêt et leur plaisir. Ils cherchent Dieu parce qu'il est infiniment bon, parce qu'il est digne d'être aimé, et que nous devons l'aimer par reconnaissance. Et comment l'âme arrive-t-elle à cette douce perfection ? Par la lumière; car la vérité de Jésus crucifié se présente au regard de l'intelligence, qui goûte sa doctrine par un mouvement d'amour. L'âme s'en

esprit; de là vient la comparaison qu'elle développe dans sa lettre. Cette circonstance doit faire croire que notre Sainte était à Rome, où elle arriva le 28 novembre 1378.

revêt et la suit en cherchant uniquement l'honneur de Dieu et le salut des âmes, comme fit elle-même la Vérité, qui, pour l'honneur de son Père et pour notre salut, courut à la mort ignominieuse de la très sainte Croix, avec une humilité parfaite et une patience si grande, que le Sauveur ne fit jamais entendre la moindre plainte; et c'est en souffrant beaucoup qu'il rendit la vie à l'enfant mort du genre humain.

3. Il semble, très saint Père, que Jésus, l'éternelle Vérité, veut faire de vous un autre lui-même. Vous êtes son Vicaire, le Christ sur terre, et il veut que dans l'amertume et la souffrance vous réformiez sa douce Épouse et la vôtre, qui est depuis si longtemps pâle et défigurée. Elle ne peut être blessée et privée du feu de la charité divine, mais ceux qui se nourrissent sur son sein la font paraître par leurs fautes faible et malade, en épuisant son sang par l'amour d'eux-mêmes. Maintenant Dieu veut que vous soyez son instrument, et qu'en supportant des peines et des persécutions nombreuses, l'Église soit entièrement renouvelée par la tribulation : elle en sortira pure comme un enfant. Tout ce qui est vieux sera retranché et renouvelé dans l'homme nouveau. Livrez-vous donc à cette douce amertume, qui sera suivie d'une consolation pleine de douceur. Soyez un arbre d'amour enté sur l'arbre de vie, le Christ, le doux Jésus. De cet arbre naîtra la pensée des vertus comme une fleur dans votre volonté, et son fruit mûrira dans la faim de l'honneur de Dieu et du salut de vos brebis.

4. Ce fruit d'abord semble amer lorsqu'on le prend

avec la bouche du saint désir ; mais comme l'âme est décidée à souffrir jusqu'à la mort pour Jésus crucifié et pour l'amour de la vertu, il devient vraiment doux. J'ai remarqué souvent cela pour l'orange, qui paraît amère et forte ; lorsqu'on retire ce qui est dedans et qu'on la met à confire afin que l'eau en ôte l'amertume, elle se remplit de choses fortifiantes, et elle se couvre d'or à l'extérieur. Où est allée l'amertume, qui était dans le principe désagréable à la bouche de l'homme? Dans l'eau et dans le feu. Il en est de même, très saint Père, pour l'âme qui conçoit l'amour de la vertu. Les commencements lui paraissent amers, parce qu'elle est encore imparfaite ; mais si elle veut s'appliquer le remède du sang de Jésus crucifié, l'eau de la grâce qui s'y trouve attirera l'amertume de la sensualité, cette amertume qui la fait souffrir. Et comme le sang n'est jamais sans le feu, puisqu'il a été répandu avec le feu de l'amour, on peut dire en vérité que le feu et l'eau en retirent l'amer et lui ôtent ce qu'elle avait d'abord, c'est-à-dire l'amour-propre; ils la remplissent de force par la persévérance, la patience mêlée au miel d'une humilité profonde, que conserve la connaissance de soi-même. Car, dans le temps de l'amertume, l'âme se connaît mieux, elle connaît mieux aussi la bonté de son Créateur. Lorsque ce fruit est plein et préparé, il se couvre à l'extérieur d'un or qui représente son intérieur. C'est l'or de la pureté avec l'éclat d'une ardente charité, qui paraît au dehors en se manifestant au service du prochain par une vraie patience, le supportant toujours avec une grande tendresse de cœur, et s'abreuvant de cette douce

amertume que nous devons ressentir de l'offense de Dieu et de la perte des âmes.

5. C'est ainsi, très saint Père, que nous produirons des fruits sans mauvaise amertume, et que nous pourrons détruire celle que causent maintenant à nos cœurs et à nos esprits les hommes coupables et méchants qui s'aiment eux-mêmes et qui affligent Votre Sainteté et vos enfants par les offenses qu'ils commettent contre Dieu. J'espère de la bonté de notre doux Créateur qu'il nous délivrera de cette peine, en répandant la lumière et en confondant ceux qui en sont cause. Puissions-nous porter avec Votre Sainteté des fruits de vertu, en mémoire du sang de Jésus crucifié, avec une humilité sincère, reconnaissant que nous ne sommes pas, mais que l'être et toute grâce ajoutée à l'être, viennent de lui. Vous accomplirez ainsi en vous la volonté de Dieu et le désir de mon âme. Fortifiez-vous, très doux Père, dans une humilité sincère; n'ayez aucune crainte, car vous pourrez tout par Jésus crucifié, en qui est placée et s'affermit sans cesse notre espérance. Je m'arrête. Pardonnez à ma présomption. Je vous demande humblement votre bénédiction. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XX. — **A URBAIN VI** (1). — Elle prie Dieu de répandre le feu de la charité sur lui comme sur les apôtres au jour de la Pentecôte, et elle loue le Pape de l'humilité qu'il a montrée dans une procession.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint Père, que l'Esprit-Saint remplisse votre âme, votre cœur et votre volonté du feu de la charité divine, et qu'il répande une lumière surnaturelle dans votre intelligence, afin qu'à votre lumière, nous qui sommes vos brebis, nous voyions la lumière, et qu'aucun piège que le démon veut vous tendre dans sa malice ne soit caché à Votre Sainteté. Je désire, très saint Père, voir accomplir en vous toutes les autres choses que la douce volonté de Dieu vous demande, et que vous désirez, je le sais, avec une grande ardeur.

2. J'espère que le doux feu de l'Esprit-Saint agira dans votre cœur et dans votre âme, comme il l'a fait dans les saints disciples qui reçurent, par sa vertu, la force et la puissance contre les démons visibles et invisibles. Ils triomphaient des tyrans du monde, et répandaient la foi avec une infatigable patience. Il leur donna la lumière et la sagesse pour connaître la doctrine et la vérité qu'il avait laissées ; et comme l'amour suit l'intelligence, il les revêtit du feu de sa charité ; ils perdirent toute crainte servile et toute

(1) Cette lettre fut écrite le 30 mai 1379, vendredi de la Pentecôte.

complaisance humaine, pour s'appliquer uniquement à honorer Dieu et à sauver les âmes des mains du démon. Cette vérité, dont ils étaient éclairés, ils voulaient la communiquer à toutes les créatures. Mais ce fut après de longues veilles, d'humbles et continuelles prières et de nombreuses fatigues d'esprit, après dix jours de peines et de saints exercices, qu'ils furent remplis de la force de l'Esprit-Saint. O très saint Père, il semble qu'ils enseignent et encouragent aujourd'hui Votre Sainteté ; il semble qu'ils nous apprennent le moyen de recevoir le Saint-Esprit.

3. Quel est ce moyen? C'est de rester dans la connaissance de soi-même. Par cette connaissance, l'âme reste toujours humble ; elle ne s'égare pas dans la joie et ne s'impatiente pas dans la tristesse ; car tout est mûr et patient dans cette connaissance, qui enfante la haine de la sensualité. Elle reste, dans cette cellule, à veiller et à prier, parce que notre intelligence doit veiller pour connaître la douce volonté de Dieu et ne pas dormir dans le sommeil de l'amour-propre. Elle reçoit alors la grâce de la prière continuelle, c'est-à-dire un saint et vrai désir, et ce désir fait pratiquer la vertu, qui est une prière continuelle. Car on ne cesse pas de prier en ne cessant pas de bien faire (1). C'est ainsi que nous recevons cette force pleine de douceur. Suivons donc cette voie avec une véritable et sainte sollicitude, autant que nous le pourrons.

4. Je dis que l'exemple des apôtres doit vous forti-

(1) *Dialogue*, LXVI.

fier, vous, le vrai Souverain Pontife, en vous montrant la vérité divine et la puissance de son secours. Car ce n'est pas avec le bras des hommes qu'ils ont conquis le monde entier et dissipé les ténèbres de l'infidélité, mais c'est avec la force, la sagesse et la charité de Dieu, dont le pouvoir n'est point affaibli pour vous et pour toute créature qui espère en lui. Il est bien vrai que vous recevrez cette force pour les besoins présents de votre Épouse, et que vous serez fortifié non seulement par la foi, mais par les œuvres. Nous avons bien vu, depuis quatre semaines, que la vertu de Dieu a fait des choses admirables par le moyen d'une vile créature, et nous voyons clairement que c'est lui qui agit, et non pas la puissance de l'homme (1). Rendons-lui donc gloire, et témoignons-lui notre gratitude et notre reconnaissance.

5. Je me réjouis du fond de mon cœur, très saint Père, d'avoir vu moi-même la volonté de Dieu s'accomplir en vous par cet acte d'humilité de la procession sainte qui ne se faisait plus depuis très longtemps. Oh! qu'elle a été agréable à Dieu et pénible aux démons, qui firent tous leurs efforts pour causer quelque scandale à l'intérieur et à l'extérieur! Mais les anges enchaînaient leurs fureurs (2).

(1) Ce passage fait allusion à la remise du château Saint-Ange, qu'avait gardé jusqu'alors un Français, Pierre Rostaing. On voit que sainte Catherine eut grande part à cet événement.

(2) Urbain VI se rendit processionnellement et nu-pieds de Sainte-Marie *in Translevere* à la basilique de Saint-Pierre. Peu de temps après éclata une émeute populaire que le Pape apaisa par sa fermeté. (Vie de sainte Catherine, p III, ch. II. — Gigli, t, I, p. 148.)

6. Je vous ai dit que je désirais vous voir accomplir la douce volonté de Dieu en d'autres choses, et je vous rappelle que la Vérité veut que vous vous appliquiez avec zèle à diriger et à régler l'Église de Dieu de jour en jour, autant que vous le pourrez. C'est Dieu qui agira par vous; il vous donnera la force pour faire, et la lumière pour connaître ce qui est nécessaire afin de diriger sa barque avec sagesse et prudence. Il vous donnera la volonté de le faire; il vous l'a déjà donnée, mais il l'augmentera par son infinie miséricorde. Avec ce secours, vous confondrez les tyrans, vous dissiperez les ténèbres de l'hérésie; car lui-même a manifesté et manifestera la vérité. Je me réjouis, parce que la très douce Mère Marie et le doux Pierre, prince des apôtres, vous ont remis en votre place (1).

7. Maintenant, l'éternelle Vérité veut que, dans votre jardin, vous fassiez un jardin de serviteurs de Dieu, et que vous les nourrissiez des choses temporelles, afin qu'ils vous nourrissent de choses spirituelles, et qu'ils n'aient d'autres occupations que de prier en la présence de Dieu pour le bon état de la sainte Église et pour Votre Sainteté. Ce seront ces soldats qui vous donneront une complète victoire, non seulement sur les chrétiens coupables, qui sont les membres retranchés de la sainte obéissance, mais sur les infidèles, contre lesquels je désire ardemment vous voir lever l'étendard sacré de la Croix. Il semble qu'ils viennent vous y inviter eux-mêmes. Ce

(1) Le Pape put revenir habiter le Vatican après la reddition du château Saint-Ange.

sera alors un double triomphe. Grandissons donc, et nourrissons-nous dans les véritables et royales vertus. Entrons dans la cellule de la connaissance de nous-mêmes, parce que nous recevrons ainsi la plénitude de l'Esprit-Saint.

8. Prenez courage, mon très saint et très doux Père, Dieu vous donnera du repos; après les grandes peines viendront les grandes consolations, car il écoute favorablement les bons et saints désirs. Il faut commencer par l'amour et les actes d'humilité, en imitant l'humble Agneau dont vous êtes le Vicaire, persévérant jusqu'à la mort dans la ferme espérance en sa providence, et vous réjouissant toujours en notre Créateur et en ses humbles serviteurs, comme Votre Sainteté se plaît à le faire. Mais je vous le rappelle, parce que la langue ne peut s'empêcher de parler de l'abondance du cœur, surtout quand je me sens excitée par la vue de la douce bonté de Dieu. Soyez patient avec moi, qui vous pèse tant, d'une manière ou d'une autre, et pardonnez à ma présomption. Je suis persuadée que Dieu vous fait plus regarder à l'affection qu'aux paroles. Je vous demande humblement votre bénédiction. Que la douce et éternelle bonté de Dieu, que l'éternelle Trinité vous donne sa grâce avec la plénitude du feu de sa charité, afin que par vos mains se réforme la sainte Église, et que vous fassiez le sacrifice de vous-même à Dieu. Je m'arrête. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse dans les doux mystères de Dieu, et si j'ai en quelque chose offensé Dieu ou Votre Sainteté, je me reconnais coupable, et je vous prie

de me pardonner, acceptant d'avance toute sorte de pénitence. Doux Jésus, Jésus amour.

XXI. — **A URBAIN VI**. — Elle exhorte fortement le Pape à réformer les abus, et à se procurer de bons et sages ministres. — Elle offre à Dieu sa vie pour l'Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un cœur viril, pour reprendre hardiment les vices qui se commettent tous les jours, surtout les vices qui sont contre votre sainte volonté : tous les vices, sans aucun doute, vous déplaisent, comme ils doivent déplaire à l'âme qui craint Dieu et qui déplore l'outrage fait à son Créateur. O très saint Père, ouvrez l'œil de l'intelligence, et contemplez la douce Vérité. Vous y verrez combien vous êtes tenu et obligé d'avoir les yeux fixés sur vos enfants, et de vous appliquer à choisir des auxiliaires pour garder les brebis quand elles sont malades de cette grande maladie qui donne la mort, c'est-à-dire du péché mortel. Lorsque vous les voyez, et que ceux qui aiment Votre Sainteté vous les font voir, vous ne devez pas les souffrir près de vous au sein de l'Église ; ou bien corrigez-les, et mettez-les dans l'impos-

sibilité de commettre le mal, au moins celui qui afflige tant votre cœur. Je sais que votre Sainteté me comprend, et je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage.

2. Je vous dis que la divine Bonté se plaint parce que son Épouse est appauvrie par les anciennes plantes qui ont vieilli dans les vices, l'orgueil, la débauche, l'avarice, en commettant de honteuses simonies; et maintenant les plantes nouvelles, qui devraient confondre ces vices par la vertu, commencent à s'égarer et à prendre les mêmes habitudes (1). Oui, le Christ béni se plaint de ce que l'Église n'est pas purifiée de ces vices, et de ce que Votre Sainteté n'y apporte pas tout le zèle qu'elle devrait avoir. Vous ne pouvez pas du premier coup déraciner les vices qui existent dans toute la chrétienté, et surtout dans le clergé, sur lequel vous devez veiller davantage; mais, afin de ne pas charger votre conscience, vous pouvez et vous devez faire au moins tous vos efforts pour purifier le cœur de la sainte Église; vous devez détruire la corruption de ceux qui sont près de vous, et vous entourer de ceux qui cherchent l'honneur de Dieu et le vôtre avec le bien de l'Église, sans se laisser souiller par les flatteries et par l'argent. Si vous réformez ainsi le cœur de votre Épouse, tout son corps sera facilement réformé pour la gloire de Dieu, pour votre honneur et votre utilité.

(1) Ces nouveaux cardinaux avaient été nommés le 18 septembre, deux jours avant l'élection de l'antipape Clément VII. Les reproches de sainte Catherine ne s'adressent pas à tous. Parmi les plus vertueux, on cite le cardinal Philippe d'Alençon, de la famille royale de France,

L'hérésie sera éteinte par l'effet d'une réputation sainte et par l'odeur de la vertu. Tous s'empresseront d'accourir à Votre Sainteté, en voyant que vous détruisez les vices et que vous agissez selon vos désirs.

3. Je ne voudrais pas que vous vous arrêtiez aux vêtements et à des considérations d'une plus ou moins grande valeur, mais seulement que vous choisissiez des hommes qui marchent avec droiture, et non avec fausseté. Savez-vous ce qui arrivera, si vous n'employez pas le remède autant que vous pourrez le faire ? Dieu veut absolument réformer son Épouse ; il ne veut plus qu'elle soit couverte de lèpre ; et si vous ne faites pas ce que vous pouvez faire et ce pourquoi vous avez été élevé à une si haute dignité, il le fera lui-même au moyen de grandes tribulations ; il enlèvera tout le bois tordu, et il le redressera à sa manière. Hélas ! très saint Père, n'attendons pas cette humiliation, mais travaillez avec courage, et faites vos affaires secrètes avec ordre et mesure ; en les faisant sans ordre et sans mesure, vous les gâterez plus que vous ne les arrangerez. Écoutez avec calme et bienveillance ceux qui craignent Dieu et qui vous disent ce qu'il faut et ce que vous devez faire, vous montrant les désordres qu'ils savent exister autour de Votre Sainteté.

4. Mon doux Père, vous devez vous estimer très heureux d'avoir des personnes qui vous aident à voir et à empêcher des choses qui tourneraient à votre honte et à la ruine des âmes. Adoucissez un peu, pour l'amour de Jésus crucifié, les mouvements

trop prompts que la nature fait naître en vous. C'est par la sainte vertu que vous résisterez à la nature. Puisque Dieu vous a donné un cœur naturellement grand, je vous prie et je vous demande de vous appliquer à l'avoir surnaturellement grand, c'est-à-dire, que, par le zèle et le désir de la vertu et la réforme de la sainte Église, vous acquerriez un cœur courageux, affermi dans une humilité véritable. Vous aurez ainsi le naturel et le surnaturel ; car la nature sans la grâce nous servirait à peu de chose ; elle ferait naître plutôt des mouvements de colère et d'orgueil ; et quand viendrait l'occasion de reprendre des personnes qui nous touchent de près, nous ralentirions le pas et nous deviendrions timides... Mais quand on ressent la faim de la vertu, et qu'on ne pense qu'à l'honneur de Dieu, sans songer à soi, on reçoit la lumière, la force, la constance, la persévérance surnaturelle, qui ne se ralentit jamais, et fait toujours son devoir avec courage. J'ai prié, et je prie continuellement le Père suprême et éternel de vous en revêtir, vous, le Père de tous les fidèles chrétiens, parce qu'il me semble que dans les circonstances où nous nous trouvons, nous en avons un extrême besoin.

5. Pour moi, votre misérable et ignorante petite fille, je ne cesserai jamais d'agir, tant que Dieu m'en fera la grâce. Je veux terminer ma vie pour vous et pour la sainte Église, dans les larmes et les veilles, dans une fidèle, humble et persévérante prière ; Dieu me le permettra, car de moi-même je ne puis rien. Je sais qu'elle n'est jamais refusée, l'humble, persévérante et fidèle prière qui s'adresse

à l'infinie bonté de Dieu, pourvu que sa demande soit juste. Vos serviteurs et vos enfants qui craignent Dieu prient et prieront ainsi pour vous, et d'autant mieux qu'ils seront meilleurs. Je le ferai de mon côté, quoique remplie de défauts; et vous, du vôtre, faites ce que vous devez et ce que vous pouvez. Nous apaiserons ainsi la colère de Dieu, et vous consolerez vos serviteurs. Vous le ferez, j'en suis persuadée, si vous avez un cœur viril, mais pas autrement; aussi, je vous ai dit que je désirais vous voir avec un cœur viril, et c'est le grand désir de mon âme. Vous serez alors ma joie, mon allégresse, ma consolation, et celle des serviteurs de Dieu qui obéissent à Votre Sainteté, qui vous aiment et qui cherchent l'honneur de Dieu et le vôtre avec zèle et sans hypocrisie, n'ayant pas une chose sur la langue et une autre dans le cœur. Je n'en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Que Votre Sainteté veuille bien s'entourer de personnes fidèles qui craignent Dieu, afin que ce qui se fait et se dit dans votre palais ne soit pas rapporté aux démons incarnés qui ont le malheur d'être vos ennemis, à l'antipape et à ses adhérents. Pardonnez, très saint Père, à ma présomption. Si j'ose vous écrire avec cette assurance, c'est que j'y suis forcée par la Bonté divine, par le besoin que je vois et par l'amour que je vous porte. Je serais venue, et je ne vous aurais pas écrit, si je n'avais pas craint de vous importuner si souvent. Supportez-moi avec patience, et je ne cesserai jamais, tant que je vivrai, de vous presser par mes prières, mes paroles et mes lettres, jusqu'à ce que je voie en vous et dans la sainte

Église ce que je désire, et ce que je sais que vous désirez encore plus que moi, fallût-il même sacrifier sa vie. Il le faut, très saint Père, ne dormons plus. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

XXII. — **A URBAIN VI** (1). — Elle souhaite au Souverain Pontife la prudence et la lumière nécessaires pour gouverner l'Église, et elle l'entretient de différentes affaires.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très saint et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine vous écrit avec un ardent désir de voir en vous la prudence unie à la douce lumière de la vérité, afin que vous suiviez les traces du glorieux saint Grégoire, et que vous gouverniez la sainte Église et vos brebis avec tant de sagesse, qu'il n'y ait jamais besoin de rien changer à ce qu'aura ordonné et fait Votre Sainteté, pas même à la moindre parole. Manifestez devant Dieu et devant les hommes une fermeté basée sur la vérité, comme doit le faire tout vrai saint pontife. Je prie l'ineffable charité de Dieu d'en revêtir votre âme ; car il me semble que la prudence et la lumière nous sont absolument néces-

(1) Cette lettre, la dernière adressée à Urbain VI, fut écrite le 20 janvier 1380, le lundi après la Sexagésime. (Tom. Nacci Caffarini, p. III, tr. 1.)

saires, surtout à Votre Sainteté et à tous ceux qui vous représenteront, dans les circonstances actuelles. Je sais que vous désirez les trouver en vous, et je vous le rappelle pour vous exprimer le désir de mon âme.

2. J'ai appris, très saint Père, la réponse pleine de colère et d'insulte qui a été faite par le préfet aux ambassadeurs romains (1). On doit à ce sujet tenir une assemblée générale, et vous envoyer les chefs de quartiers et quelques notables. Je vous prie, très saint Père, de continuer à les voir souvent, comme vous l'avez déjà fait, et de les lier avec prudence dans les liens de l'amour. Je vous demande aussi que, quand ils viendront vous dire ce qu'a décidé le conseil, vous les receviez avec toute la douceur possible, leur montrant ce qui paraîtra à Votre Sainteté le plus nécessaire. Pardonnez-moi si l'amour me fait dire ce qu'il ne faudrait peut-être pas dire; mais je sais que vous devez connaître le caractère de vos enfants les Romains, qui sont bien plus faciles à attirer et à lier par la douceur que par la force et par la dureté des paroles. Vous savez aussi que ce qui est le plus nécessaire pour vous et pour la sainte Église, c'est de conserver le peuple dans l'obéissance et la soumission à Votre Sainteté, car c'est là que résident le chef et le principe de notre foi.

3. Je vous prie humblement aussi d'être assez prudent pour ne jamais promettre que ce qu'il vous est

(1) Ce préfet de Rome était François de Vico, seigneur de Viterbe, ennemi d'Urbain VI. Des propositions d'accommodement lui avaient été sans doute faites par les ambassadeurs romains.

véritablement possible d'accorder, afin d'éviter le mal, la honte et la confusion qui pourraient en résulter (1). Souffrez, très doux et très saint Père, que je vous dise ces choses. J'espère que votre humilité et votre bonté vous les feront agréer sans indignation et sans mépris, quoiqu'elles sortent de la bouche d'une femme si misérable : celui qui est humble ne s'arrête pas à celui qui parle, mais ne considère que l'honneur de Dieu, la vérité et son salut. Prenez courage; et pour une réponse insolente que ce rebelle peut faire à Votre Sainteté, ne craignez rien. Dieu y pourvoira comme à toute chose; car il est le maître et le protecteur du vaisseau de l'Église et de Votre Sainteté. Soyez toujours ferme avec une sainte crainte de Dieu, toujours exemplaire dans vos paroles, votre conduite et vos actes. Que tout en vous brille devant Dieu et devant les hommes, comme une lumière posée sur le candélabre de la sainte Église, qui éclaire et doit éclairer le monde chrétien.

4. Je vous prie aussi de porter remède à ce que vous a dit Léon, parce que le scandale augmente toujours, non seulement à cause de ce qui a été fait à l'ambassadeur de Sienne, mais encore à cause des autres choses qui, chaque jour, provoquent la colère dans le cœur faible des hommes (2). Vous n'avez pas besoin de cela maintenant, mais d'une personne qui

(1) Plusieurs auteurs reprochent en effet à Urbain VI de promettre souvent plus qu'il ne pouvait tenir. (Gigli, t. I, p. 161.)

(2) Ce Léon était sans doute un disciple de sainte Catherine. On ignore ce qui était arrivé à l'ambassadeur de Sienne.

soit un moyen de paix, et non de guerre. Admettons que tout a été fait par un zèle louable de la justice... Il y en a beaucoup qui agissent avec tant de désordre et de colère, qu'ils sortent de l'ordre et de la raison. Je prie donc avec instance Votre Sainteté de condescendre à l'infirmité humaine, en lui donnant un médecin qui sache mieux guérir le mal. N'attendez pas que la mort survienne; je vous dis que si vous n'employez pas un autre remède, la maladie augmentera. Rappelez-vous les ruines qui se sont faites dans toute l'Italie, pour n'avoir pas changé ces mauvais gouverneurs qui se conduisaient de manière à faire dépouiller l'Église de Dieu. Je sais que vous ne l'ignorez pas; que Votre Sainteté voie donc ce qui est à faire. Courage, courage, car Dieu ne méprise pas votre désir et les prières de ses serviteurs. Je n'en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus, Jésus amour.

XXIII. — **AU CARDINAL PIERRE D'OSTIE** (1). —

De la force que donne la charité pour servir Dieu et remplir les charges de l'Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher et révérend Père dans le Christ, le

(1) Le cardinal Pierre d'Ostie était Français, et de la famille d'Estaing, une des plus illustres du Rouergue. Il entra très

doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir lié par les liens de la charité, comme vous êtes lié par votre charge en Italie, ainsi que je l'ai appris (1). Cette nouvelle m'a causé une grande joie, parce que je suis persuadée que vous pouvez faire beaucoup pour l'honneur de Dieu et pour le bien de la sainte Église. Le lien de cette charge serait inutile sans un autre lien ; et c'est pourquoi je vous dis que je désire vous voir lié par les liens de la charité ; car vous savez qu'aucun effet de la grâce ne peut se produire en vous et dans le prochain sans la charité. La charité est le saint et doux lien qui lie l'âme à son Créateur, elle lie Dieu en l'homme, et l'homme en Dieu ; c'est cette ineffable charité qui a attaché et cloué l'Homme-Dieu sur le bois de la très sainte Croix ; c'est elle qui

jeune dans l'ordre de Saint-Benoit, fut nommé évêque de Saint-Flour, puis archevêque de Bourges. Urbain V le fit cardinal au mois de juin 1370, et lui confia plusieurs charges importantes en Italie. Grégoire XI lui donna la légation de Bologne. Après avoir rempli avec gloire cette mission, il fut rappelé en 1374 à Avignon, et envoyé à Rome pour y préparer le retour du Souverain Pontife. Il y mourut le 25 novembre 1377. — La lettre de sainte Catherine fut écrite au moment de sa nomination à Bologne, vers 1372 ; par conséquent notre sainte l'avait connu sans doute à Sienne même. Elle exerça sur lui une heureuse influence ; le cardinal d'Estaing fut un des plus dévoués aux véritables intérêts du Saint-Siège, et contribua beaucoup, quoique Français, au retour du Pape à Rome.

(1) *Con desiderio di vidervi legato nel legame della carità, siccome sete fatto legato in Italia.* Sainte Catherine se sert du double sens du mot *legato*, qui en italien veut dire *lié* et *légat*.

apaise les discordes, qui unit ceux qui sont séparés, et qui enrichit ceux qui sont pauvres de vertus, parce qu'elle donne la vie à toutes les vertus (1) ; elle donne la paix, et finit la guerre ; elle donne la patience, la force et l'infatigable persévérance dans toutes les bonnes et saintes entreprises ; elle ne se fatigue jamais, et n'est jamais séparée de l'amour de Dieu et du prochain, ni par la peine, ni par les injures, les mépris et les outrages ; elle n'est pas ébranlée par l'impatience, par les délices et les plaisirs que peut lui offrir le monde trompeur.

2. Celui qui la possède persévère et reste toujours ferme, parce qu'il est appuyé sur la pierre vive, le Christ, le doux Jésus, qui lui a enseigné à aimer son Créateur, en suivant ses traces. Il a lu en lui la règle et la doctrine qu'il doit adopter, parce qu'il est la voie, la vérité, la vie. Aussi, celui qui lit en lui le livre de vie, suit la voie droite, et cherche uniquement l'honneur de Dieu et le salut du prochain. C'est ainsi qu'a fait le Christ, le doux Jésus ; rien ne put lui ôter l'amour de l'honneur de son Père et de notre salut, ni les peines, ni les tourments, ni les injustices qui lui furent faites par notre ingratitude ; il persévéra jusqu'à ce qu'il eût satisfait son désir et accompli l'œuvre qui lui avait été confiée par son Père, l'œuvre de la rédemption du genre humain ; et c'est ainsi qu'il put honorer son Père et nous sauver.

3. Je vous demande d'avoir les mêmes liens, le même amour, et d'écouter la douce Vérité suprême, qui vous a tracé la voie, vous a donné la vie, la forme,

(1) *Dialogue*, CLIV, 7.

la règle, et vous a enseigné la doctrine de la vérité. Oui, vous, le fils et le serviteur racheté par le sang de Jésus crucifié, je veux que vous suiviez ses traces avec courage, zèle et promptitude, ne vous laissant point arrêter par la peine ou le plaisir, mais persévérant jusqu'à la fin dans cette œuvre et dans toutes celles que vous entreprendrez pour Jésus crucifié. Appliquez-vous à arracher les iniquités et les misères du monde, causées par tant de fautes qui se commettent et qui outragent le nom de Dieu. Soyez affamé de son honneur et du salut du prochain, et faites tout ce que vous pourrez faire pour réparer tant de maux. Je suis persuadée que, dans les doux liens de la charité, vous userez des pouvoirs que vous avez reçus du Vicaire de Jésus-Christ, comme nous l'avons dit ; mais sans le premier lien de la charité, vous ne pourrez le faire et remplir votre devoir. Aussi je vous conjure de vous appliquer à avoir en vous cet amour, à vous lier à Jésus crucifié, et à suivre ses traces par de vraies et solides vertus; unissez-vous aussi au prochain par des œuvres d'amour.

4. Mais je veux, très cher Père, que nous pensions que si notre esprit n'est pas dépouillé de tout amour-propre et de toute complaisance pour lui et pour le monde, il ne pourra jamais parvenir à ce vrai et parfait amour (1), à cette union de la charité. Car ces deux amours sont opposés, et si opposés, que l'amour-propre vous sépare de Dieu et du prochain, tandis que l'autre vous y unit; l'un vous donne la mort, l'autre vous donne la vie ; l'un les ténèbres, l'autre la

(1) *Dialogue,* VII, 1; LIV. II.

lumière; l'un la guerre, l'autre la paix. L'amour-propre resserre le cœur tellement, qu'il ne peut vous contenir, ni vous, ni le prochain; tandis que la divine charité l'élargit et lui fait recevoir les amis, les ennemis et toutes les créatures raisonnables, parce qu'il est revêtu de l'amour du Christ, et qu'il suit ses traces. L'amour-propre est misérable, il s'éloigne de la justice et commet l'injustice; il a une crainte servile qui ne lui laisse pas faire son devoir, par erreur ou par peur de perdre sa position. C'est cette coupable servitude de la crainte qui conduisit Pilate à faire mourir le Christ. Ainsi font ceux qui sacrifient la justice à l'injustice. Au lieu de vivre selon la conscience et la vertu, par amour de Dieu, ils suivent l'injustice et le vice dans les ténèbres de l'amour-propre.

5. C'est cet amour que je veux voir banni de votre cœur, afin que vous soyez fondé dans la vraie et parfaite charité, aimant Dieu pour Dieu, parce qu'il est digne d'être aimé, parce qu'il est la souveraine et l'éternelle Bonté; vous aimant et aimant le prochain pour lui, et non pour votre utilité. O mon Père, je veux qu'étant le légat du Pape, vous soyez lié dans les liens de cette sincère et ardente charité que mon âme désire voir en vous. Je n'en dis pas davantage. Fortifiez-vous dans le Christ, le doux Jésus; soyez zélé, et non pas négligent, dans ce que vous avez à faire, et je verrai si vous êtes un vrai légat, et si vous avez faim de voir lever l'étendard de la très sainte Croix (1). Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Le cardinal d'Estaing fit tous ses efforts pour organiser la croisade que désirait tant sainte Catherine.

XXIV. — **AU CARDINAL PIERRE D'OSTIE.** — Des malheurs de l'amour de soi-même, et de la crainte servile. — Elle l'exhorte à servir avec courage la sainte Église, et à imiter Jésus-Christ dans sa patience à tout souffrir.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Mon très cher et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un homme courageux et sans crainte, afin que vous suiviez couragement l'Épouse du Christ, travaillant pour l'honneur de Dieu spirituellement et temporellement, selon les besoins de cette douce Épouse dans les circonstances actuelles. Je suis persuadée que si l'œil de votre intelligence s'ouvre pour voir ses nécessités, vous le ferez avec zèle, sans peur et sans négligence. L'âme qui éprouve une crainte servile ne peut rien aire parfaitement, et dans quelque position qu'elle se trouve, dans les petites choses comme dans les grandes, elle échoue toujours, et ne conduit jamais ce qu'elle a commencé à sa perfection. Oh ! que cette crainte est dangereuse ! elle coupe les bras au saint désir, elle aveugle l'homme en ne lui laissant pas connaître et voir la vérité. Cette crainte procède de l'aveuglement de l'amour-propre ; car, aussitôt que la créature raisonnable s'aime de l'amour-propre sensitif, elle éprouve la crainte ; et la raison de cette crainte est qu'elle a placé son amour et son espérance

en des choses fragiles qui n'ont aucune force, aucune solidité, et qui passent comme le vent.

2. O amour coupable, combien tu es pernicieux aux supérieurs spirituels et temporels, et à ceux qui leur sont soumis ! Car si c'est un prélat, il ne reprend jamais, parce qu'il craint de perdre son pouvoir et de déplaire à ceux qui lui sont soumis ! Celui qui obéit en souffre également, car l'humilité ne peut se trouver en celui qui s'aime d'un pareil amour : l'orgueil y est enraciné, et l'orgueilleux n'est jamais obéissant. Si c'est un supérieur temporel, il n'observe pas la justice, et commet, au contraire, de nombreuses et criantes injustices, parce qu'il agit selon son caprice, ou selon le caprice des créatures. Dès qu'il ne réforme pas les abus et n'observe pas la justice, ses sujets deviennent plus mauvais, parce qu'ils s'entretiennent dans leurs vices et leur malice. Puisque l'amour-propre et la crainte coupable causent tant de dangers, il faut les fuir, et fixer l'œil de son intelligence sur l'Agneau sans tache, qui est notre règle et notre doctrine ; nous devons le suivre parce qu'il est l'amour et la vérité, et qu'il n'a cherché autre chose que l'amour de son Père et notre salut. Il ne craignait ni les Juifs, ni leurs persécutions, ni la malice des démons, ni la honte, les mépris, les affronts, et il ne recula pas enfin devant la mort ignominieuse de la Croix.

3. Nous sommes les disciples de cette douce et suave école. Je veux, très cher et très doux Père, que vous fixiez, avec un grand zèle et une sainte prudence, l'œil de votre intelligence sur cette vie, sur ce livre de vie qui contient la douce et suave doctrine. Ne recherchez

autre chose que l'honneur de Dieu, le salut des âmes et le service de la douce Épouse du Christ. Avec cette lumière, vous vous dépouillerez de l'amour-propre, et vous serez revêtu de l'amour divin ; vous chercherez Dieu pour son infinie bonté, parce qu'il est digne d'être cherché, d'être aimé par nous : vous vous aimerez, vous aimerez la vertu, vous détesterez le vice pour Dieu, et cet amour vous fera aimer votre prochain.

4. Vous voyez bien que la divine Bonté vous a placé dans le corps mystique de la sainte Église, vous a nourri sur le sein de cette douce Épouse, pour que vous mangiez sur la table de la très sainte Croix l'aliment de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Elle ne veut pas que vous vous nourrissiez ailleurs que sur la Croix, supportant les fatigues du corps et les angoisses du désir comme l'a fait le Fils de Dieu, qui a souffert à la fois les tourments du corps et le supplice du désir, la croix du désir, plus grande que la croix du corps. Cette croix du désir était la faim de notre rédemption, pour obéir à la volonté de son Père ; et c'était pour lui une peine infinie de ne pas la voir accomplie. Comme Sagesse du Père, il voyait ceux qui participaient à son sang, et ceux qui n'y participaient pas par leur faute ; et parce que ce sang était donné pour tous, il s'affligeait de l'aveuglement de ceux qui ne voulaient point y participer. Ce désir fut son supplice depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; mais quand il eut donné sa vie, son désir ne finit pas, mais seulement la croix du désir. Vous devez faire ainsi, vous et toute créature raisonnable ; vous devez souffrir de corps et de désir, vous affligeant de l'offense

de Dieu et de la damnation de tant d'âmes que nous voyons périr.

5. Il me semble, très cher Père, qu'il est temps de rendre honneur à Dieu et de souffrir pour le prochain ; il ne faut plus écouter, pour agir, l'amour-propre sensitif et la crainte servile, mais l'amour véritable et la sainte crainte de Dieu. Vous êtes maintenant préposé au temporel et au spirituel, et je vous prie, pour l'amour de Jésus crucifié, d'agir avec courage ; procurez l'honneur de Dieu, quand vous le pourrez et autant que vous le pourrez, travaillant toujours, par vos conseils et votre secours, à détruire le vice et à glorifier la vertu. Quant à vos actes temporels, qui deviennent spirituels par une intention sainte, faites-les avec courage, poursuivant, autant que vous le pourrez, la paix et l'union dans tout ce pays (1) ; et pour cette œuvre sainte, s'il fallait donner la vie de votre corps mille fois, s'il était possible, il faudrait la donner. N'est-ce pas une chose bien triste de nous voir en guerre avec Dieu par la multitude des péchés des inférieurs et des supérieurs, et par la révolte contre la sainte Église, de nous voir ainsi les armes à la main pour combattre les uns contre les autres, tandis que tout fidèle devrait s'apprêter à combattre les infidèles et les faux chrétiens ! Nous accablons ainsi les serviteurs de Dieu de douleur et d'amertume,

(1) Le cardinal d'Estaing suivit les conseils de sainte Catherine. Après avoir vaincu par les armes Barnabé Visconti, seigneur de Milan, il lui accorda la paix, et attacha les seigneurs d'Este au Saint-Siège en leur donnant la souveraineté de Ferrare moyennant un tribut annuel de mille florins.

quand ils voient tant d'offenses mortelles pour les âmes qui périssent à cette occasion ; et les démons se réjouissent de voir ce qu'ils voulaient voir. Il est bien de donner sa vie, à l'exemple du Maître de la vérité, et de ne pas s'arrêter aux honneurs ou aux persécutions du monde, qui voudrait nous faire souffrir et nous donner la mort du corps.

6. Je suis persuadée que si vous êtes revêtu de l'homme nouveau, du Christ, le doux Jésus, si vous êtes dépouillé du vieil homme, c'est-à-dire de la propre sensualité, vous vous conduirez avec zèle, parce que vous serez libre de la crainte servile. Sans cela, vous n'y parviendrez jamais, et vous tomberez de plus dans les défauts dont je vous ai parlé. Je comprends combien il vous est nécessaire d'être un cœur courageux, sans crainte servile et libre de tout amour de vous-même, puisque Dieu vous a placé à ce poste, qui ne demande qu'une sainte crainte. Je vous ai dit que je désirais vous voir un homme courageux et sans crainte. J'espère de la Bonté divine qu'elle vous fera, à vous et à moi, la grace d'accomplir sa volonté, votre désir et le mien. La paix, la paix, la paix, très cher Père ; pensez à vous et aux autres, et faites considérer au Saint-Père la ruine des âmes plutôt que celle des cités; car Dieu estime plus les âmes que les cités. Je finis; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu, Doux Jésus, Jésus amour.

XXV. — **AU CARDINAL PIERRE DE LUNE** (1). — De l'amour de la vérité, qu'on arrive à connaître dans le sang de Jésus-Christ, à la lumière de la sainte foi. — Elle l'invite à travailler à la réforme de l'Église, et à supporter les murmures avec patience.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très révérend et très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir aimer sincèrement la douce vérité. C'est la vérité qui nous délivre, car personne ne peut rien faire contre la vérité; mais cette vérité ne peut s'acquérir parfaitement, si l'homme ne la connaît pas. En ne la connaissant pas, il ne l'aime pas; et en ne l'aimant pas, il ne trouve pas en lui et ne suit pas la vérité. Ainsi

(1) L'Espagnol Pierre de Lune avait été nommé cardinal en 1375 par Grégoire XI, qui l'avait mis en garde contre son ambition en lui disant : *Caveas ne tua* LUNA *patiatur ecclipsim*. Il connut sainte Catherine pendant son séjour à Avignon, et fut très lié avec le bienheureux Raymond de Capoue. Il montra d'abord beaucoup de fermeté dans l'élection d'Urbain VI, et ne voulut pas se prêter aux hommages qu'on rendit au cardinal de Saint-Pierre pour calmer les Romains, qui voulaient un Pape italien. Il disait tout haut : *Non conflabo vitulum, nec flectam genua coram Baal. Unus est, et debet esse verus papa, et non duo*. Cette première lettre est écrite après la violation de l'interdit de Florence, arrivée le 8 octobre 1377.

donc, nous avons besoin de la lumière de la très sainte Foi; cette lumière est la pupille de l'œil de l'intelligence, avec lequel, lorsqu'il est éclairé par la sainte Foi, l'âme connaît la douce vérité de Dieu, voyant que Dieu ne veut véritablement autre chose que notre sanctification Tout ce qu'il nous donne, ou tout ce qu'il permet en cette vie, n'a d'autre but que de nous sanctifier en lui. C'est ce qui prouve que Dieu ne veut pas autre chose de nous, qu'il nous a créés à son image et ressemblance pour que nous jouissions de lui et que nous participions à son bonheur éternel. C'est le sang de son Fils unique, répandu avec un si ardent amour; c'est ce sang qui nous a fait renaître à la grâce; car si Dieu n'avait pas vu et voulu notre bien, il ne nous aurait pas donné un semblable Rédempteur.

2. C'est donc dans ce sang que nous connaissons la vérité à la lumière de la très sainte Foi, qui éclaire l'œil de l'intelligence. Alors l'âme s'embrase et se nourrit dans l'amour de cette vérité; et par amour de la vérité, elle préférerait la mort à l'oubli de la vérité. Elle ne tait pas la vérité quand il est temps de parler, car elle ne craint pas les hommes du monde; elle ne craint pas de perdre la vie, puisqu'elle est disposée à la donner par amour de la vérité. Elle craint Dieu seul. La vérité reprend hautement, parce que la vérité a pour compagne la sainte justice, qui est une perle précieuse qui doit briller en toute créature raisonnable, mais surtout dans un prélat. La vérité se tait quand il est temps de se taire; et en se taisant, elle crie par la patience, car elle n'ignore pas, mais elle discerne et elle con-

naît où se trouve plus l'honneur de Dieu et le salut des âmes. O très cher Père, passionnez-vous pour cette vérité, afin que vous soyez une colonne dans le corps mystique de la sainte Église, où il faut répandre la vérité; car la vérité est en elle, et parce qu'elle est en elle, elle veut qu'elle soit administrée par des personnes qui en sont passionnées et éclairées, et non par des ignorants qui sont séparés de la vérité.

3. Il me semble que l'Église de Dieu a un extrême besoin de bons ministres; car le nuage de l'amour-propre a tellement augmenté dans les intelligences, que personne ne paraît pouvoir connaître la vérité. Les hommes ne l'aiment pas, parce qu'ils sont pleins de l'amour sensuel et particulier d'eux-mêmes; ils ne peuvent remplir leurs cœurs et leur affection de l'amour de la vérité; et c'est ainsi que la fable et le mensonge abondent sur les lèvres de ceux qui devraient annoncer la vérité. Je puis, mon très cher Père, vous assurer que les choses en sont ainsi; car dans le lieu où je me trouve (1), sans parler des séculiers, dont beaucoup sont méchants, et peu sont bons, les religieux, les clercs, et surtout les Frères Mendiants, qui sont chargés par la douce Épouse du Christ d'annoncer et de répandre la vérité, l'oublient et l'outragent du haut de la chaire. Ce sont sans doute mes péchés qui en sont cause. Je dis cela pour l'interdit qu'ils ont violé. Non seulement ils ont fait le mal, mais ils enseignent qu'on peut célébrer les Offices en toute sûreté de conscience,

(1) Sainte Catherine était alors à Florence.

et que les séculiers peuvent y assister; ils disent que ceux qui n'y vont pas commettent un péché. Ils ont fait tomber ainsi le peuple dans un tel désordre, que c'est une douleur d'y penser, et surtout de le voir (1). Ce qui les fait parler et agir de la sorte, c'est la crainte servile des hommes, le désir de leur plaire et de recevoir des offrandes. Hélas ! hélas ! je meurs, et je ne puis cependant mourir, en voyant abandonner la vérité à ceux qui devaient mourir pour elle.

4. Aussi je veux, mon doux Père, que vous vous passionniez pour la vérité. Vous avez maintenant commencé, en reconnaissant que l'Épouse du Christ avait besoin d'un saint et bon pasteur, et vous avez agi sans crainte en toute occasion. Pour que votre persévérance soit couronnée de succès, je vous prie de faire toujours retentir la vérité à l'oreille du Christ de la terre, afin qu'il réforme son Épouse dans la vérité. Dites-lui avec fermeté qu'il la réforme par de bons et saints pasteurs, réellement et en vérité, non pas seulement avec de simples paroles, car ce qu'on dit sans agir ne sert de rien. S'il ne donne pas de bons pasteurs, il ne pourra jamais accomplir le désir qu'il a de réformer l'Église.

5. Qu'il veuille donc, par amour pour Jésus crucifié, s'appliquer avec espérance et douceur à déraciner les vices et à faire fleurir la vertu autant

(1) Le 8 octobre, jour de sainte Reparata, fête patronale de la cathédrale de Florence, le peuple força les prêtres et les religieux à ouvrir les églises et à célébrer les Offices malgré l'interdit, en imposant de fortes amendes à tous ceux qui n'obéiraient pas.

qu'il le pourra; qu'il lui plaise de pacifier l'Italie, afin qu'avec une belle armée enrôlée sous l'étendard de la Croix, nous puissions nous sacrifier à Dieu pour l'amour de la vérité. Priez-le qu'il ne laisse jamais les fautes impunies, surtout celles de ceux qui outragent la sainte Foi par amour d'eux-mêmes. Qu'il s'entoure de serviteurs de Dieu capables de l'aider à porter son fardeau. S'il veut guérir la corruption que cause le désordre, il faut que lui, vous et les autres, vous supportiez les persécutions et les coups de la langue des hommes. Mais si vous aimez la vérité, avec la perle précieuse de la justice, enchâssée dans la miséricorde, en n'imposant à personne au delà de ses forces, ne vous inquiétez de rien, ne tournez jamais la tête en arrière pour regarder la charrue, mais soyez constants et persévérants jusqu'à la mort. Si vous connaissez et si vous aimez la vérité, vous ne craindrez pas la peine; vous y trouverez, au contraire, votre bonheur. Mais si vous n'avez pas le doux et pur amour de la vérité, votre ombre seule vous fera peur. Aussi, en voyant qu'il n'y avait pas d'autre route, je vous ai dit que je désirais vous voir l'ami fidèle de la vérité. Je vous demande donc, par amour pour Jésus crucifié et pour ce doux sang répandu avec tant d'ardeur, de devenir l'époux de la vérité, afin d'accomplir la volonté de Dieu en vous et le désir de mon âme, qui souhaite vous voir mourir pour la vérité. Je finis; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XXVI. — **AU CARDINAL PIERRE DE LUNE, lettre écrite en extase** (1). — Du zèle pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. — Elle le presse de faire tous ses efforts pour apaiser les différends qui s'élevaient entre le Pape et les cardinaux.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir comme une colonne inébranlable dans le jardin de la sainte Église. Que je vous voie dépouillé de cet amour-propre qui affaiblit toute créature raisonnable, et riche de ce seul amour véritable qui est fondé sur la pierre vive, sur le Christ, le doux Jésus, en suivant toujours ses traces. Dans cet amour, l'âme se fortifie, parce qu'elle a consumé tout ce qui l'affaiblissait. Non seulement elle est forte pour elle-même, mais elle communique souvent sa force au prochain. Oui, vous pouvez fortifier les autres, vous et vos semblables, lorsque vous donnez à ceux qui vous sont soumis et aux autres séculiers l'exemple d'une sainte et honnête vie, et une doctrine fondée sur la vérité. C'est par la doctrine et la bonne vie que l'homme montre qu'il est exempt de faiblesse, et fort contre ses trois princi-

(1) Cette lettre fut écrite après l'élection d'Urbain VI, faite le 9 avril 1378. Le conflit entre le Pape et les cardinaux était déjà commencé.

paux ennemis, c'est-à-dire contre le démon, en ne suivant pas sa malice ; contre le monde, en ne suivant pas ses vanités, et en refusant ses honneurs et ses plaisirs ; contre sa propre fragilité, et contre la chair, qu'il a foulée aux pieds de son affection et à la lumière de la raison, en ne recherchant pas avec une délicatesse déréglée les jouissances du corps et les aliments délicats, et en se mortifiant, au contraire, par la pénitence, les jeûnes, les veilles, l'humble et continuelle prière. Par ce moyen, elle ne se laisse pas commander par la chair fragile, mais par la raison, comme nous devons le faire, afin que l'âme soit maîtresse, comme elle doit l'être, et que les sens soient esclaves.

2. C'est certainement une honte et une grande confusion pour l'homme, de ne pas jouir d'une liberté si parfaite que personne ne puisse en dépouiller son âme, et de devenir le misérable serviteur et l'esclave de ces trois ennemis qui le réduisent à rien, en le privant de la vie de la grâce. Ceux qui sont forts sont libres, parce qu'ils sont délivrés des mains de leurs ennemis, et qu'ils ont armé la cité de l'âme d'une troupe de vraies et solides vertus. Oh ! combien doucement vivent ceux-là qui ont le zèle de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, qui fortifient le prochain et l'encouragent par leur vertu ! Cette vertu les dépouille de l'amour d'eux-mêmes qui les affaiblissait, et c'est pourquoi j'ai dit que celui qui devient fort peut fortifier souvent son prochain.

3. Aussi je veux, très cher Père, que vous soyez une colonne ferme et inébranlable, que vous ne soyez influencé ni par ce que le monde peut donner,

ni par les persécutions que peuvent soulever les clercs dans le corps mystique de la sainte Église. Si vous n'êtes pas dépouillé de l'amour de vous-même, il est certain que vous serez faible, et que votre faiblesse vous réduira au néant. Aussi mon âme désire vous voir si fort, que rien ne vous arrête, et que vous puissiez prêter aide et secours aux faibles. Donnez, donnez du sang du Christ à votre âme, afin que tout enivrée, elle coure sur le champ de bataille pour combattre avec courage. Que la mémoire s'emplisse de ce précieux sang; que l'intelligence y voie et comprenne la sagesse du Verbe, le Fils unique de Dieu, qui a vaincu par le sang notre malice et la malice de l'antique serpent, en revêtant l'amorce de notre humanité. Que la volonté s'élance, tout enivrée du sang du Christ, où elle trouve l'abîme de sa charité; qu'elle l'aime, et qu'elle l'aime de tout son cœur de toute son âme, de toutes ses forces, jusqu'à la mort, ne pensant jamais à elle, mais seulement à Jésus crucifié. Qu'elle s'asseye à la table de la Croix, et qu'elle y prenne la nourriture des âmes pour l'honneur de Dieu, en souffrant avec patience jusqu'au dernier soupir, en portant les défauts du prochain devant Dieu avec une grande compassion, et en acceptant avec résignation l'injustice qui nous est faite. Agissons ainsi, très cher Père, car c'est le moment.

4. Il me semble que j'ai entendu dire que la discorde naissait entre le Christ de la terre et ses disciples. J'en éprouve une douleur inexprimable, par la seule crainte que j'ai de l'hérésie. J'ai bien peur qu'elle ne vienne à cause de mes péchés; et je vous

conjure par ce glorieux et précieux sang qui a été répandu avec un si ardent amour, que vous ne vous sépariez jamais de la vertu et de votre chef (1). Je vous prie de supplier le Christ de la terre de faire promptement la paix; car il serait trop dur d'avoir à combattre au dedans et au dehors ; qu'il dispose les voies pour y réussir. Dites-lui qu'il se prépare de bonnes colonnes, maintenant qu'il est sur le point de créer des cardinaux ; que ce soient des hommes courageux, qui ne craignent pas la mort, mais qui soient prêts à souffrir pour l'amour de la vérité et pour la réforme de l'Église, jusqu'à la mort, et à donner leur vie, s'il le faut, pour l'honneur de Dieu.

5. Hélas ! hélas ! ne perdez pas le temps, et qu'il n'attende pas, pour appliquer le remède, que la pierre lui tombe sur la tête. Hélas! que mon âme est à plaindre! tout le reste, la guerre, le déshonneur et les autres tribulations ne me semblent qu'une paille, une ombre, en comparaison de ceci. Oui, je vous assure, je tremble à cette seule pensée, surtout depuis qu'une personne m'a fait comprendre que cette affaire était plus grave et plus dangereuse que la guerre elle-même. Je vous dis qu'il semblait que le cœur et la vie allaient lui manquer. Elle invoquait et suppliait la miséricorde divine de prévenir tant de maux, et elle désirait que son corps répandît son

(1) Cette prière semble être une prophétie de la chute du cardinal Pierre de Lune. Sainte Catherine avait annoncé les malheurs du schisme au bienheureux Raymond pendant son séjour à Pise, en 1375. — C'est d'elle-même qu'elle parle dans le paragraphe suivant. (Vie de sainte Catherine, p. II, ch. X.)

sang par la violence d'un saint désir; il ne lui semblait pas qu'une sueur ordinaire fût suffisante ; elle eût voulu une sueur de sang, et elle eût été contente de voir son corps détruit.

6. Je crois, mon très cher Père, qu'il vaut mieux me taire que de parler sur ce sujet; mais je vous prie, autant que je le sais et que je le puis, de supplier le Christ de la terre et les autres de faire sur-le-champ cette paix, et de prendre, pour y arriver, tous les moyens possibles pour honorer Dieu, réformer la sainte Église et apaiser ce scandale. Et si cependant il arrivait, fortifiez-vous dans la vertu avec des hommes vertueux, afin de pouvoir résister, en chassant les ténèbres et en restant dans la lumière. Je ne doute pas que Dieu ne le fasse par son infinie miséricorde; qu'il ne dissipe les ténèbres et l'infection de son Épouse, et qu'il ne lui rende son parfum et la lumière quand il plaira à son infinie et ineffable bonté. C'est ce qui console et réjouit mon âme; sans cela, je crois que je mourrais de douleur. Soyez donc courageux et ferme comme une colonne inébranlable. Je prierai et je ferai prier Dieu pour qu'il en soit ainsi. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez, mon Père, à ma présomption, si j'ose parler ainsi; que l'amour et la douleur m'excusent devant vous. Doux Jésus, Jésus amour.

XXVII. — AU CARDINAL JACQUES ORSINI (1). — De la divine charité, et de la route que Jésus-Christ nous a enseignée par ses souffrances et par sa mort.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher et très aimé Père dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir lié dans les liens d'une divine et très ardente charité. C'est cette charité qui a porté Dieu à nous tirer de lui-même, c'est-à-dire de son infinie sagesse, pour que nous soyons heureux, et que nous participions à son bonheur suprême. C'est ce lien qui, lorsque l'homme eut perdu la grâce par son péché, unit et lia Dieu à la nature humaine et le greffa sur nous. Car la vie a été greffée sur la mort; nous étions morts, et son union nous a donné la vie. Dès que Dieu fut ainsi greffé sur l'homme, l'Homme-Dieu courut, tout embrasé d'amour, à la mort ignominieuse de la Croix. C'est sur cet arbre que voulut être greffé le Verbe incarné, et il a été

(1) Jacques Orsini, fils du comte de Nole, fut nommé cardinal par Grégoire XI, en 1371. Il se rendit à Avignon pour recevoir le chapeau, et s'arrêta à Sienne le 13 octobre de la même année. C'est alors sans doute qu'il fit connaissance de sainte Catherine. Il suivit le Pape à Rome, et fit partie du conclave qui nomma son successeur. Il espéra un instant être choisi comme doyen des cardinaux diacres; il couronna Urbain VI; mais il pencha ensuite vers le schisme, sans formellement se prononcer. Il mourut le 15 août 1379.

attaché sur la Croix par l'amour et non par des clous qui n'auraient pas suffi à retenir l'Homme-Dieu. Le doux Maître est monté sur ce siège pour nous enseigner la doctrine de la vérité ; et l'âme qui la suit ne peut tomber dans les ténèbres. Il est la voie qui conduit à cette école, c'est-à-dire à l'imitation de ses œuvres. Il l'a dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité, la vie et c'est ainsi qu'il est véritablement Père.

2. Celui qui suit ce Verbe à travers les injures, les mépris, les opprobres, les peines, les tourments, avec la vraie et sainte pauvreté, avec l'humilité et la douceur à supporter les injures et les peines, avec une sincère et inaltérable patience, celui qui écoute le Maître qui est la voie parce qu'il l'a faite et observée le premier, celui-la rend toujours le bien pour le mal, car c'est là sa doctrine. Vous voyez bien avec quelle patience il a supporté nos iniquités : il paraît ne pas les voir ; et cependant quand viendra l'heure de la mort, il montrera qu'il les a bien vues, puisque toute faute sera punie et toute vertu récompensée. Il entendait avec une admirable patience les injures qu'on lui adressait sur la Croix. Il entendait le cri des Juifs qui criaient : Crucifiez-le, ou bien : Qu'il descende de la croix; et il disait : Pardonnez-leur, mon Père ; mais il restait immobile quand on lui disait de descendre. Il persévéra jusqu'à la fin, et cria avec une joie sublime : Tout est consommé, *Consummatum est.*

3. Il semble que ce soit là un cri de tristesse ; mais c'est le cri de joie de l'âme consumée et brûlée dans le feu de la divine charité du Verbe incarné, le

Fils de Dieu. Il semble que le doux Jésus veut dire : J'ai consommé et accompli tout ce qui est écrit de moi ; j'ai consommé la peine du désir que j'avais de racheter le genre humain. Je suis dans la joie et dans l'allégresse parce que j'ai consommé cette peine et satisfait la volonté manifeste de mon père, que je désirais tant accomplir. O doux Maître, comme vous nous avez bien enseigné la voie et la doctrine! Comme vous nous avez bien dit la vérité, en nous apprenant que vous étiez la voie, la vérité, la vie! Celui-là qui suit cette voie et cette doctrine ne peut avoir en lui la mort, mais il reçoit la vie éternelle. Ni le démon, ni les créatures, ni l'injure ne peuvent la lui enlever si sa volonté n'en est pas complice. Que l'orgueil de l'homme rougisse donc de cette complaisance et de cet amour qu'il a pour lui même, en voyant la bonté de Dieu si grande en lui, tant de grâces et tant de bienfaits reçus sans mérite et par grâce; et il semble que l'homme insensé ne voie pas cette ardeur, cette flamme. Si nous n'étions pas de pierre, nous devrions en être brisés.

4. Hélas, hélas! infortunée que je suis, la seule cause de ce malheur, selon moi, c'est que l'œil de l'intelligence ne veut pas s'élever sur l'arbre de la Croix, où paraissent ces flammes d'amour si douces et si pénétrantes, et cette doctrine si féconde en fruits qui donnent la vie. C'est de là que viennent ses largesses, car sa générosité a ouvert et déchiré son corps; il s'est immolé lui-même, il nous a fait un bain et un baptême de son sang, et nous pouvons, nous devons user chaque jour avec un grand amour et une continuelle reconnaissance de ce baptême; car de

même que le baptême de l'eau purifie l'âme du péché originel et lui donne la grâce, de même ce sang lavera nos iniquités; il apaisera l'impatience, calmera l'injure et l'effacera de l'esprit qui ne cherchera pas à la venger, et l'âme recevra la plénitude de la grâce qui mène par la voie droite.

5. Aussi je dis que l'âme, en voyant cela, ne peut s'empêcher de se renoncer parfaitement et de tuer cette volonté perverse des sens qui se révolte contre elle et contre son Créateur ; elle se passionnera pour l'honneur de Dieu et pour le salut de la créature. Elle ne fera plus attention à elle-même, mais elle fera comme l'homme qui aime : son cœur et son affection ne se reposent pas en lui, mais dans l'objet de son amour. Et l'amour a tant de puissance, que de celui qui aime et de celui qui est aimé, il ne fait qu'un cœur et qu'une âme ; ce qui est aimé de l'un est aimé de l'autre, car s'il y avait quelque division, l'amour ne serait pas parfait. Et j'ai souvent remarqué que quand nous aimions une chose, ou pour notre utilité, ou pour le plaisir que nous y trouvons, on ne s'arrête pas pour l'obtenir aux affronts, aux injures, aux peines qu'il faut supporter ; on ne regarde pas à la fatigue, mais on cherche tous les moyens de remplir la volonté de la chose qu'on aime.

6. O mon très cher Père ! ne nous laissons pas couvrir de honte par les enfants des ténèbres. Car ce serait une grande confusion pour les enfants de la lumière, pour les serviteurs de Dieu qui sont choisis et tirés du monde pour être des fleurs et des colonnes dans le jardin de la sainte Église. Vous devez être

une fleur embaumée et non infecte; vous devez être revêtu de la blancheur de la pureté, avec le parfum de la patience et d'une ardente charité ; vous devez être généreux, libéral, et non pas avare, imitant la Vérité suprême, qui a donné sa vie avec générosité. C'est ce parfum que vous devez offrir à la douce Épouse du Christ, qui se repose dans ce jardin. Oh! que cette aimable Épouse se plaît dans ces douces et solides vertus ! Celui-là est son fils légitime ; elle le nourrit sur son sein, en lui donnant le lait de la divine grâce qui est bonne et suffisante pour nous donner la vie de l'éternelle union de Dieu. Aussi le Christ dit au cher Paul : « Paul, ma grâce te suffit (1). » Je dis que vous êtes une colonne placée pour garder le lieu de cette Épouse, et vous devez par conséquent être fort et non faible ; car une chose faible, le moindre vent la fait tomber, qu'il vienne de la tribulation ou de l'injure qu'on reçoit, ou bien de la trop grande prospérité, des honneurs ou des plaisirs du monde. Je veux donc que vous soyez fort, parce que Dieu vous a fait une colonne de la sainte Église.

7. Et quel est le moyen de fortifier notre faiblesse ? c'est l'amour. Mais tout amour n'est pas propre à nous fortifier : ce n'est pas l'amour de la fortune, des richesses, pas plus que l'orgueil, la colère, la haine de ceux qui nous font injure ; ce n'est pas l'amour d'aucune chose créée en dehors de Dieu. Un semblable amour, non seulement ne nous donne pas la force, mais il nous ôte au contraire celle que nous avons.

(1) IIe Ép. aux Cor., XII, 9 — Sainte Catherine avait une tendre dévotion pour saint Paul, qu'elle appelait *Paoluccio* ou *Paoloccio*.

Cet amour est si pauvre et si misérable, qu'il conduit l'homme à la plus honteuse servitude qu'il puisse y avoir ; il le rend le serviteur et l'esclave du néant, et lui ôte sa dignité et sa grandeur. Il est bien juste qu'il en soit puni, car il s'est éloigné lui-même de Dieu. Nous n'avons donc d'autres choses à faire que de placer notre affection, notre désir, notre amour dans un être plus fort que nous, c'est-à-dire en Dieu, où nous trouvons toute force. C'est notre Dieu qui nous a aimés sans être aimé. Aussi, dès que l'âme a trouvé et goûté un si doux amour, plus fort que tout ce qui est fort, elle ne peut plus rechercher et désirer autre chose que lui. Hors de lui, elle ne demande et ne veut rien ; elle est forte parce qu'elle est appuyée et fixée sur une chose ferme et inébranlable. Elle ne change jamais, quoi qu'il arrive, et elle suit toujours les traces et les mouvements de Celui qu'elle aime. Comme elle n'a qu'un cœur et qu'une volonté avec lui, elle voit parfaitement que le Christ a aimé la peine et l'humiliation, tout Fils de Dieu qu'il était ; il a été, parmi les hommes, un Agneau humble, doux et méprisé.

8. Aussi ses serviteurs se réjouissent de suivre cette voie, ils fuient et détestent tout ce qui lui est contraire. Ils sont devenus une même chose avec lui, et ils aiment ce que Dieu aime, et détestent ce que Dieu déteste. Ils reçoivent une force si grande, que rien ne peut leur nuire. Ils sont comme de vrais chevaliers qui voient les plus grandes tempêtes sans s'en inquiéter. Ils ne craignent rien, parce qu'ils ne se confient pas en eux-mêmes ; ils ont mis toute leur espérance, toute leur foi en Dieu, qu'ils aiment, parce qu'ils voient qu'il est fort, qu'il veut et qu'il peut les secou-

rir. Ils disent alors avec une grande humilité, comme saint Paul : « Je puis tout par Jésus crucifié qui est en moi et me fortifie. » Ne dormez donc plus, mon Père, car vous êtes une colonne faible par vous-même ; mais unissez-vous à l'arbre de la Croix ; liez-vous par l'amour, par une charité ineffable et sans bornes avec l'Agneau immolé qui verse son sang de toutes les parties de son corps. Que nos cœurs se brisent ; plus de dureté, plus de négligence, car le temps ne dort pas, mais il poursuit son cours. Demeurons avec Dieu par l'amour et le saint désir, et nous n'aurons plus rien à craindre.

9. Le saint et doux remède de l'âme, c'est de reconnaître son néant, c'est de voir toujours que le péché seul vient d'elle, et que tout le reste vient de Dieu. Quand elle se connaît et qu'elle connaît Dieu, elle connaît sa bonté sur elle ; et la connaissant, elle l'aime et elle se déteste, non pas comme créature, mais comme rebelle à son Créateur. En partant de cette sainte et vraie connaissance, elle ne se trompe pas de route, mais elle marche avec courage, car elle est unie et transformée en Celui qui est la voie, la vérité, la vie ; et elle est si forte, que ni le démon, ni la créature ne lui peuvent ôter sa force, parce qu'elle est devenue une même chose avec lui. Tout mon désir est de vous voir dans ces doux et puissants liens, et un des signes principaux qui montrent que nous sommes les amis et les disciples du Christ, c'est de rendre le bien pour le mal. Si nous ne le faisons pas, nous sommes en état de damnation. Le faire est agréable à Dieu en toute créature, mais surtout en ceux qui sont, comme vous, dans la sainte Église, des miroirs où les séculiers doi-

vent regarder. Nous devons bien considér que l'injure que nous faisons à Dieu, qui est infini, est plus grande que celle qui nous est faite par la créature, qui est finie. Et nous voulons cependant qu'il nous pardonne et qu'il fasse la paix avec nous; nous désirons qu'il ne paraisse pas voir nos offenses. Nous devons faire de même pour nos ennemis : je vous le demande et je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, faites-le pour l'honneur de Dieu et pour votre salut. Je n'en dis pas davantage : pardonnez à mon ignorance,c'est l'abondance du cœur qui fait trop parler la langue. Je vous prie, au nom de cet amour ineffable, d'être dans l'Église un valeureux champion, cherchant toujours l'honneur de Dieu,son exaltation, et non la vôtre, comme ceux qui tuent et dévorent les âmes. Appliquez-vous à faire tout ce que vous pourrez, et priez le Saint-Père de venir sans tarder davantage. Encouragez-le à lever l'étendard de la très sainte Croix contre les infidèles, parce que la guerre que se font les chrétiens sera détournée sur eux. Ne craignez rien de ce que vous verrez arriver ; car le secours de Dieu est près de nous. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XXVIII. — AU CARDINAL JACQUES ORSINI. —

Elle l'exhorte à devenir une ferme colonne de l'Eglise, et à travailler au salut des âmes. — Elle le prie d'engager le Souverain Pontife à faire la paix avec les rebelles, pour porter ensuite la guerre chez les infidèles.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher et très aimé Frère dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir une colonne ferme et inébranlable placée dans le jardin de la sainte Église pour résister aux vents contraires qui soufflent de tous côtés. Si elle n'est pas fondée sur la pierre, elle tombera, et il faut que ce fondement soit bien profond ; car s'il ne l'était pas, la colonne serait faible. O mon Père dans le Christ Jésus ! vous êtes une colonne qui doit avoir pour base l'humilité, et cette humilité s'acquiert dans la vraie connaissance de soi-même. Car l'homme se laisse aller à l'orgueil, parce qu'il ne se connaît pas ; s'il connaissait son néant, il ne tomberait pas dans l'orgueil. L'être qu'il a, il l'a reçu de Dieu seul. Nous n'avons jamais demandé à Dieu qu'il nous créât. Il a été poussé par le feu de sa divine charité, par l'amour qu'il a eu pour sa créature ; en la regardant en lui-même, il s'est passionné pour sa beauté et pour l'œuvre de ses mains. De même, l'âme qui regarde en soi y trouve la bonté de Dieu, et elle l'embrase tellement d'amour, qu'elle ne peut plus

aimer et désirer que Dieu, en qui elle a trouvé une bonté sans bornes. Elle voit quelle est la pierre où est fixé l'étendard de la très sainte Croix : le rocher et les clous n'auraient pu le tenir sans la force de l'amour que Dieu avait pour l'homme.

2. Je me rappelle ce qui fut dit à une servante de Dieu qui s'écriait dans l'ardeur qu'elle ressentait : « O mon Seigneur ! si j'avais été la pierre et la terre où fut plantée votre Croix, quelle grâce j'aurais eue de recevoir votre sang qui coulait de la Croix ! » La douce et suprême Vérité lui répondait : « Ma fille bien-aimée, toi et les autres créatures raisonnables, vous étiez la pierre qui me reteniez, car ce ne pouvait être que mon amour pour vous, tout autre chose était incapable de me retenir, moi l'Homme-Dieu. » Qu'ils rougissent donc ces pauvres cœurs misérables et ambitieux livrés tout entiers aux choses grossières de cette vie ténébreuse, aux grandeurs, aux honneurs et aux délices du monde. Ceux-là ont pour seul fondement l'amour d'eux-mêmes, parce qu'ils ne veulent pas supporter la fatigue et suivre la voie des opprobres, des abaissements et de la pauvreté volontaire qu'à suivie le bon et doux Jésus.

3. Je vous dis, mon très cher Frère, que celui-là ne résiste pas, le moindre vent le jette par terre ; car son fondement, c'est-à-dire son amour est placé dans des choses vaines, légères et transitoires qui passent et fuient comme le vent. Vous voyez bien qu'en dehors de Dieu rien n'est solide ; si c'est la vie, elle disparaît. De la vie nous allons à la mort, de la santé à la maladie, de l'honneur à la honte, de la richesse à la pauvreté ; tout passe, tout se précipite. Oh ! combien se

trompe celui qui met son affection en ces choses ! il l'y met parce qu'il s'aime lui-même d'un amour sensuel; il aime ce qui flatte cette partie grossière de lui-même ; mais il ne s'aime pas d'un amour raisonnable fondé sur la vertu. Car, s'il s'aimait par raison et par vertu, et non pas avec l'amour de lui-même et du monde, en se cherchant et en cherchant les créatures plus que Dieu, il ne perdrait rien quand tout vient à lui manquer ; il n'en ressentirait aucune peine, car il n'aurait pas cet amour qui seul fait souffrir ceux qui aiment hors de Dieu : mais il ne souffre pas celui qui s'aime et qui aime les créatures dans la connaissance solide et véritable de son Créateur. Il voit bien que c'est Dieu qui lui donne ou lui ôte les choses spirituelles ou temporelles, en voulant uniquement notre bien et notre sanctification.

4. Alors, avec cette lumière et cette connaissance qu'il a acquise de lui, de la bonté de Dieu, et de son ineffable charité, il s'humilie profondément par la haine et le mépris de lui-même. Il naît en lui une patience qui le soutient dans les peines, les injures, les affronts, parce qu'il est content de souffrir, en pensant qu'il s'est révolté contre son Créateur. Ses fondements sont solides ; il est devenu une pierre ferme établie sur la pierre qui est le Christ Jésus, dont il suit les traces ; et il ne peut rechercher, aimer et vouloir que ce que Dieu aime, et détester ce que Dieu déteste : il reçoit alors tant de joie, de force et de consolation, que rien au monde, ni le démon, ni les créatures, ne peut l'affaiblir ou lui causer quelque amertume ; car là où est Dieu, se trouvent tous les biens. Que notre cœur ne se sépare donc pas de tant

d'amour ; plus de négligence et d'aveuglement, suivez l'Agneau immolé sur le bois de la très sainte Croix ; autrement, très cher Père, vous qui êtes une colonne placée pour aider et soutenir autant que vous le pourrez la douce Épouse de l'Agneau, vous tomberiez du rang où il vous a mis, non à cause de votre mérite, mais à cause de sa bonté, pour que vous l'honoriez et que vous serviez le prochain. Nourrissez-vous, nourrissez-vous des âmes qni ont été sa nourriture.

5. Vous voyez bien que depuis que nous avons perdu la grâce par le péché de notre premier père, la volonté du Père éternel ne s'accomplit pas en nous; car il ne nous avait pas créés pour une autre fin que celle de posséder et de contempler sa beauté, ce qui est la vie sans la mort; cette volonté ne s'accomplit pas. Poussé par l'ardent amour qui l'avait porté à nous créer, il a voulu nous montrer qu'il ne nous avait pas faits pour une autre fin; il trouva le moyen d'accomplir cette volonté, il nous donna par amour le Verbe, son Fils unique, et il punit sur lui notre faiblesse et notre iniquité. O doux feu d'amour ! d'un seul coup vous avez puni le pécheur sur vous-même, en souffrant la mort et la passion, en vous abreuvant d'opprobres, de mépris, d'outrages, pour nous rendre l'honneur que nous avions perdu par le péché ; et vous avez ainsi apaisé la colère de votre Père, en subissant vous-même sa justice ; vous avez expié pour moi l'injure faite à votre Père éternel, vous avez apaisé une grande guerre. Le doux et tendre Paul a bien dit vrai : « Le Christ est notre paix, le Médiateur qui est venu faire la paix entre

Dieu et l'homme. » C'est là le doux, l'aimable moyen que Dieu a pris pour nous faire atteindre le but de notre création ; il l'a montré par ses œuvres : malgré ce qui a été fait et ce qui se fait tous les jours, il nous a donné de grandes preuves d'amour ; et l'âme le comprendra, si elle regarde en elle-même comment tout a été fait pour elle.

6. Oui, que la cité de notre âme se rende et cède au feu de l'amour, si elle résiste aux autres moyens. Hélas ! hélas ! ne dormez plus, vous et les autres champions de la sainte Église. Ne vous attachez plus aux choses passagères, mais attachez-vous au salut des âmes. Vous voyez bien que le démon travaille sans cesse à dévorer les brebis si chèrement rachetées, et tout le mal vient des mauvais pasteurs qui dévorent les âmes. Pensez-y pour l'amour de Dieu, et travaillez autant que vous le pourrez avec votre bien-aimé Christ de la terre, à établir de bons pasteurs et de bons maîtres. O Dieu amour ! ne nous faites plus languir et mourir, nous et les autres serviteurs de Dieu ; mais appliquez-vous à nous montrer autant que vous le pourrez, que vous avez faim de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, non seulement pour les chrétiens, mais encore pour les infidèles. Priez le Christ de la terre qu'il se hâte d'élever sur eux l'étendard de la sainte Croix. Ne craignez aucune guerre, aucune révolte, mais agissez avec courage, parce que ce sera le moyen d'arriver à la paix.

7. Au sujet de la guerre que vous avez avec les membres corrompus qui se sont révoltés contre leur chef, je vous prie, pour l'amour de Jésus cru-

cifié, de demander au Saint-Père qu'il veuille bien se réconcilier et faire la paix avec eux, en y employant tous les moyens que réclamera le bien de la sainte Église; cela vaut mieux que de l'obtenir par la guerre. Tout en reconnaissant les torts qu'ils ont eus, nous devons toujours choisir ce qui offre le plus d'avantages. Je vous en conjure autant que je le sens et que je le puis, afin que nous allions ensuite courageusement donner notre vie pour le Christ, la pierre inébranlable. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu; pardonnez à ma présomption, si j'ose vous écrire : que mon excuse soit l'amour que j'ai pour la douce Épouse de Jésus et pour notre salut. Doux Jésus, Jésus amour.

XXIX. — **AU CARDINAL DE PORTO PIERRE CORSINI** (1). — Elle l'exhorte à être un agneau par l'humilité, et un lion par la force, en imitant Jésus-Christ par lequel nous participons aux trois personnes divines. — Elle le prie d'aimer le Souverain Pontife, et de presser son retour et le commencement de la croisade.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher et très révérend Père et frère dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave

(1) Ce cardinal était de Florence, et de la famille des Corsini. Grégoire XI l'avait élevé à la pourpre en 1370. Il suivit malheureusement le parti des cardinaux français séparés d'Urbain VI.

des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un agneau humble et doux, à l'exemple de l'Agneau sans tache, qui fut si humble et si doux, qu'on ne l'entendit jamais proférer une seule plainte. Semblable à l'agneau qui ne se défend pas, il se laissa conduire à la boucherie de la très sainte et très dure Croix. O inestimable feu d'amour! vous nous avez donné votre chair pour aliment, et votre sang pour breuvage. Vous êtes l'Agneau qui a été préparé aux flammes d'une ardente charité. Je ne vois pas d'autre moyen, mon Père, pour pouvoir acquérir la vertu, que de fixer les yeux de votre âme sur cet Agneau, parce qu'en lui nous trouvons l'humilité sincère et profonde, avec une grande douceur et patience. Quoiqu'il soit Fils de Dieu, il ne vient pas et ne se pose pas comme roi, parce que l'orgueil et l'amour-propre ne sont pas en lui; il vient comme un vil esclave; il ne se cherche pas pour lui, mais il veut rendre à Dieu honneur et gloire, et à nous la vie que nous avions perdue par le péché; et cela, il le fait seulement par amour et pour accomplir la volonté du Père sur nous. Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance uniquement pour qu'il jouisse de lui dans la vie éternelle. Par la rébellion de l'homme contre Dieu, la voie avait été rompue, et la douce volonté de Dieu qui lui avait fait créer l'homme ne s'accomplissait pas, car il n'a été créé que pour avoir la vie éternelle.

2. Dieu, pressé par cette charité pure et sans borne qui nous avait fait créer, nous donna, pour accomplir sa volonté en nous, le Verbe son Fils

unique ; et le Fils de Dieu, s'oubliant lui-même pour satisfaire cette douce volonté, se fit médiateur entre Dieu et l'homme, et termina cette grande guerre par la paix, parce que l'humilité a triomphé de l'orgueil du monde; ce qui lui a fait dire : Réjouissez-vous, j'ai vaincu le monde, c'est-à-dire l'orgueil de l'homme. Il n'y a personne de si orgueilleux et de si impatient, qui ne devienne humble et doux en considérant un si grand abaissement, un si grand amour, en voyant Dieu humilié jusqu'à nous. Aussi les saints et les vrais serviteurs de Dieu, pour s'acquitter envers lui, se sont toujours humiliés. Ils rapportent toute louange et toute gloire à Dieu, et ils reconnaissent que tout ce qu'ils ont vient uniquement de sa bonté ; ils voient leur néant, et ce qu'ils aiment, ils l'aiment en Dieu. Ils sont dans les honneurs quand Dieu le veut ; mais plus ils sont grands, plus ils s'humilient et connaissent leur néant. Celui qui se connaît s'humilie, ne lève pas la tête et ne s'enfle pas d'orgueil ; mais il s'abaisse et reconnaît la bonté de Dieu qui agit en lui. Il acquiert ainsi la vertu de la charité et de l'humilité. L'une est la nourrice et la gouvernante de l'autre; et sans ces vertus, nous ne pouvons pas avoir la vie éternelle. Hélas! hélas ! quel sera l'insensé qui n'aimera pas, en se voyant aimé, et qui ne se dépouillera pas de l'amour-propre pervers, qui est le principe et la racine de tout notre mal. Je ne puis croire qu'il y ait quelqu'un assez endurci pour ne pas aimer en se voyant aimé, à moins qu'il ne se prive de la lumière par l'amour-propre.

3. Quel est le signe de celui qui aime? Ce signe

évident, demandez-le et voyez-le dans saint Jérôme, qui occupait votre rang. Il mortifiait sa chair par les jeûnes, les veilles, la prière ; il tuait en lui l'orgueil par des vêtements toujours pauvres, et il mettait tout son zèle, non pas à chercher, mais à fuir les honneurs et les grandeurs du monde. Et comme ceux qui s'humilient sont exaltés, quand il eut sa charge il ne perdit pas sa vertu, mais il l'éprouva comme l'or dans la fournaise, en y ajoutant la vertu de la charité. Il se passionne pour les âmes, et il ne craint pas de perdre la vie de son corps, parce qu'il prend la forme et le vêtement du doux Agneau Jésus. Il ne s'aime et n'aime pas le prochain et Dieu pour lui, mais il aime tout en Dieu. Il ne s'inquiète ni de la vie, ni de la mort, ni des persécutions, ni des peines qu'il faut souffrir; il ne cherche que l'honneur de la suprême et éternelle Vérité.

4. Ce sont là les signes des vrais serviteurs de Dieu, au nombre desquels, mon Père, je vous supplie et vous demande d'être. Portez le signe de l'humilité véritable ; humiliez-vous. au lieu de vous glorifier de votre élévation ; ne soyez impatient dans aucune des peines et des injures que vous aurez à souffrir; mais combattez avec une invincible patience dans le corps de la sainte Église, jusqu'à la mort, annonçant et disant toujours la vérité, par vos conseils et par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, sans aucune crainte, ne recherchant que l'honneur de Dieu, le salut des âmes et l'exaltation de la sainte Église, comme le fils véritable et bien-aimé de cette douce mère. C'est par là que vous montrerez la divine charité unie à la patience. Soyez généreux, cha-

ritable, spirituellement, comme je vous l'ai dit, et temporellement. Pensez que les mains des pauvres vous aident à répandre et à recevoir la grâce divine. Je veux que vous commenciez une vie, une existence nouvelle. Ne dormez plus dans le sommeil de la négligence et de l'ignorance.

5. Oui, soyez pour moi un champion véritable. Je vous ai dit que je désirais vous voir un agneau à la suite du véritable Agneau ; maintenant je vous dis que je veux vous voir un lion puissant, qui rugisse dans la sainte Église ; que votre voix et votre vertu soient assez fortes pour ressusciter les enfants morts qui sont dans son sein (1). Si vous demandez où est le cri, la voix puissante de l'Agneau, ce n'est pas son humanité qui se fait entendre, car il est la douceur même ; mais c'est la divinité qui donne la puissance au cri du Fils, par la voix de son infinie charité, c'est-à-dire par la force et le pouvoir de la divine essence, et de l'amour qui a uni Dieu à l'homme. C'est cette vertu qui a changé l'agneau en lion ; et du haut de la Croix, il a poussé un si grand cri sur l'enfant mort de l'humanité, qu'il le délivra de la mort, et lui donna la vie. Nous recevons de lui la force, parce que l'amour qui nous vient du doux Jésus nous fait participer à la puissance du Père. Vous voyez bien qu'il en est ainsi, puisque ni le démon, ni les créatures ne peuvent nous forcer à commettre un péché mortel ; l'homme est libre et

(1) Ce passage s'explique par le symbolisme du moyen âge qui attribuait au rugissement du lion la puissance de ressusciter ses lionceaux morts. (*Voir les Mélanges d'archéologie* des PP. Cahier et Martin : *Bestiaire*, t. II, p. 106.)

maître de lui-même. Dans l'amour, nous participons à la lumière et à la force du Saint-Esprit, qui unit l'âme à son Créateur et éclaire l'intelligence ; et l'entendement, dans cette lumière, participe à la sagesse du Fils de Dieu.

6. O très cher Père, que nos cœurs se brisent et se déchirent, en voyant l'état et la dignité où son infinie bonté nous a placés, soit par la création, en nous créant à son image, soit par la rédemption et l'union de la nature divine avec la nature humaine. Pouvait-il plus donner qu'en se donnant lui-même à ceux qui par le péché sont devenus les ennemis de Dieu ? O ineffable et parfait amour ! vous vous êtes bien passionné pour votre créature : vous étiez Dieu, vous ne pouviez souffrir, et vous vouliez faire la paix avec l'homme ; la faute commise demandait un châtiment, et l'homme ne pouvait satisfaire, pour un si grand outrage contre vous, le Père éternel ; mais l'amour que vous aviez pour nous vous a fait trouver ce moyen : vous avez revêtu le Verbe de notre chair, et il a pu vous rendre honneur et apaiser votre colère en souffrant dans la chair d'Adam, qui avait commis la faute. O homme ! comment résister, et ne pas t'abandonner toi-même ? Tu vois qu'il a combattu sur la Croix ; il s'est laissé vaincre après avoir vaincu ; la mort a vaincu la mort ; ils ont jouté ensemble ; la mort a été détruite, et la vie est ressuscitée dans l'homme. Hâtez-vous donc, et que votre cœur ne résiste plus ; que la cité de votre âme se rende ; si elle ne se rend pas pour autre chose, qu'elle se rende parce que le feu a été mis partout. De quelque côté que vous vous tourniez, au spiri-

tuel ou au temporel, vous trouverez toujours le feu de l'amour.

7. Je vous demande et je veux que vous aimiez le Christ de la terre ; priez-le qu'il revienne, et qu'il lève promptement l'étendard de la très sainte Croix contre les infidèles. Ne vous étonnez pas, vous et les autres, si les chrétiens se lèvent et se sont levés comme des membres corrompus contre leur doux chef ; ce sera le moyen de les apaiser et de les faire redevenir des enfants soumis. Pardonnez mon ignorance ; si j'ose vous parler ainsi, excusez l'amour et le désir que j'ai de votre salut et de la réforme, de l'exaltation de la sainte Église, qui est si défigurée, qu'il semble que le cœur de la charité lui manque ; car tous la volent et lui dérobent ses ornements pour s'en parer eux-mêmes par amour-propre, tandis qu'ils ne devraient rechercher que son bien et sa gloire. C'est là le signe des superbes, qui, pour être grands et honorés, ne s'inquiètent pas de voir l'Église tomber en ruine, et le démon dévorer les âmes. Ces loups rapaces sont bien différents des serviteurs de Dieu, qui sont des agneaux et qui suivent le signe de l'Agneau. Aussi mon âme désire vous voir un agneau. Je finis ; mais si je m'écoutais, je parlerais encore. Recommandez-moi avec instance, dans le Christ Jésus, à notre Christ de la terre ; encouragez-le, et ne craignez rien, quelque chose qui arrive. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XXX. — AU CARDINAL BONAVENTURE DE PADOUE (1). — La force s'acquiert par l'humilité et l'amour, dans la connaissance de nous-mêmes, de la bonté de Dieu et de ses bienfaits envers nous.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir une colonne ferme et stable dans le jardin de la sainte Église, afin que par votre fermeté, votre constance et celle des autres, votre foi soit affermie, la vérité exaltée, le mensonge confondu, et la barque de la sainte Église conduite au milieu des vagues de la mer qui la frappent, et de la tempête du mensonge et du schisme qu'ont soulevée les méchants qui s'aiment eux-mêmes, et répandent le poison, au lieu d'être les colonnes et les défenseurs de la Foi. Je veux, mon révérend Père, que vous soyez ferme, constant et persévérant dans toutes les vertus qui fortifient l'âme

(1) Le cardinal Bonaventure naquit à Padoue en 1332. Il entra très jeune dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin et en fut nommé général en 1377. Il était l'ami de Pétrarque, qui lui adressa une longue lettre à l'occasion de la mort de son frère. Créé cardinal en 1378 par le Pape Urbain VI, il lui resta fidèle, et eut la gloire de mourir pour la cause de l'Église, dont il défendit les intérêts contre François de Carrare, son parent, seigneur de Padoue, qui le fit assassiner sur le pont Saint-Ange en 1379. (Gigli t. I, p. 217.)

en détruisant les vices qui l'affaiblissent et la soumettent à leur esclavage.

2. Cette force des vraies et solides vertus, ce ne sont pas les richesses, les honneurs du monde, les grandes dignités et la confiance en soi-même, non; mais c'est la connaissance que l'âme a d'elle-même. Par cette connaissance, elle voit qu'elle n'a pas l'être pour elle, mais pour Dieu; elle connaît sa misère, sa fragilité, le temps qu'elle a perdu et dont elle pouvait bien profiter. Elle connaît à sa lumière son indignité et sa dignité. Elle connaît son indignité dans l'enveloppe de son corps, qui est la proie de la mort et la pâture des vers. C'est un vase de corruption; et pourtant nous nous appliquons plus à l'aimer, à le satisfaire, à le caresser par l'amour sensitif, qu'à enrichir notre âme, dont la dignité est si grande, que rien ne peut y ajouter. Car nous voyons que Dieu, pressé par l'ardeur de sa charité, n'a pas voulu nous créer semblables aux animaux sans raison, ou aux anges; mais il nous a créés à son image et ressemblance. Pour accomplir sa vérité en nous, pour nous faire atteindre le but de notre création, pour mettre le comble à notre dignité, il a pris lui-même notre ressemblance, lorsqu'il revêtit la divinité de l'humanité, nous faisant renaître à la grâce dans le sang du doux et tendre Verbe son Fils unique, qui nous a rachetés, non pas à prix d'argent, mais avec son sang. Ce prix du sang payé pour nous, cette union de Dieu à l'homme, nous montrent l'amour ineffable que Dieu nous porte, et la dignité que nous avons reçue dans la création.

3. Elle est donc bien mercenaire la créature qui

s'estime assez peu pour se livrer au péché, qui est une chose plus vile que le néant. Elle ne voit pas dans son aveuglement qu'elle devient semblable à ce qu'elle choisit pour maître; elle se détruit par le péché, qui la prive de la grâce et de Dieu, qui est Celui qui est. Ce n'est pas là rester dans la connaissance de soi-même, c'est se mettre hors de soi, comme un insensé, un frénétique, en s'attachant à la mort et aux ténèbres de l'amour-propre sensuel, principe de tout mal. C'est perdre la lumière de la connaissance de l'infinie Bonté divine, qui nous a élevés à une si grande dignité par amour et par grâce, et non par devoir. Si l'âme s'était connue à cette lumière, elle aurait vu sa faiblesse, et elle aurait acquis l'humilité sincère et parfaite. L'âme qui se tient dans cette douce retraite de la connaissance de soi-même et de la bonté de Dieu, s'humilie intérieurement, car ce qui n'est pas ne peut s'enorgueillir. Elle voit qu'elle n'est pas pour elle, mais pour Dieu, et le feu de sa charité augmente en reconnaissant qu'elle tient de Dieu l'être et toutes les grâces qui y sont ajoutées. Elle voit la loi indigne et mauvaise qui combat sans cesse l'esprit, et qui lui fait perdre, si la volonté y consent, Dieu et le fruit du sang. Elle conçoit alors une sainte haine contre la sensualité, et plus elle la hait, plus elle aime la raison ; et avec cet amour et cette lumière elle se sépare de ce qui l'affaiblissait, et elle s'unit par l'amour à Dieu, qui est la force suprême, au moyen des vraies et solides vertus.

4. Il est donc bien vrai que par la connaissance que l'homme a de lui-même il acquiert la force. Et combien devient-il fort, très cher Père ? Il devient si

fort, que ni le démon ni les créatures ne peuvent l'affaiblir tant qu'il est uni à cette force, et personne ne peut l'en séparer, s'il n'y consent pas. Les attaques et les persécutions du monde peuvent-elles vaincre cette âme? Non certainement : elles la fortifient au contraire bien davantage, parce qu'elles la font recourir avec plus de zèle à sa force. Elles montrent si l'amour qu'elle a pour Dieu est mercenaire ou non, c'est-à-dire, si elle l'aime par intérêt. Les créatures ne peuvent l'ébranler par les persécutions, les injures, les violences, les reproches, les mépris, les outrages : elles la détachent au contraire bien davantage de l'amour des créatures en dehors du Créateur, et elles l'exercent à la vertu de patience. Personne donc ne peut l'affaiblir, à moins que l'homme n'y consente en se séparant de sa force ; car il n'y a pas de position et de circonstance qui puissent nous ravir Dieu, puisque Dieu ne considère pas l'état, le lieu, le temps, mais seulement les saints et vrais désirs.

5. Je vous demande donc d'être une colonne ferme, inébranlable, en vous fortifiant dans les vraies et solides vertus par la connaissance de vous-même, afin que vous puissiez faire parfaitement dans la sainte Église ce que vous êtes appelé à y faire. Si vous ne le faites pas, Dieu vous reprendra rigoureusement. Combien grande serait votre confusion au moment de la mort, en présence du souverain Juge, aux regards duquel rien n'échappe! car il connaît la moindre pensée de notre cœur. O mon très cher Père, ne dormons plus, maintenant qu'il faut veiller, mais appliquons-nous avec ardeur à nous connaître et à

connaître l'infinie bonté de Dieu en nous, afin de travailler comme de bons ouvriers dans le jardin de la sainte Église, chacun selon ce qu'il nous est donné de faire, pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la réforme de la sainte Église, et pour le progrès de la cause d'Urbain VI, le véritable Souverain Pontife. Soyons humbles et patients, et reconnaissons-nous dignes de la peine, et indignes de la récompense qui suivra la peine. Anéantissons notre volonté perverse dans le sang de Jésus crucifié, et suivons sa douce doctrine. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XXXI. — A TROIS CARDINAUX ITALIENS (1). —

De la vraie lumière et des erreurs de l'amour-propre. — Elle leur prouve qu'Urbain VI est le vrai Souverain Pontife. — Elle les invite à revenir à lui avec la douleur de leur faute et l'espérance du pardon.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers Frères et Pères dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des ser-

(1) Ces trois cardinaux italiens sont Pierre Corsini, de Florence; Simon de Borzano, de Milan; et Jacques Orsini, de Rome. Ils s'étaient d'abord séparés des cardinaux français pour suivre le Pape Urbain VI; mais l'espoir d'être élus eux-mêmes les jeta dans ce parti contraire, et la honte les y retint après la nomination de l'antipape Clément VII. (Baluze, col. 1050.)

viteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir revenir à la vraie et parfaite lumière, et sortir des ténèbres et de l'aveuglement où vous êtes tombés. Alors vous serez mes Pères, mais pas autrement. Si je vous appelle Pères, c'est à la condition que vous quittiez la mort et que vous reveniez à la vie. Car maintenant vous avez perdu la vie de la grâce; vous êtes des membres séparés du Chef d'où vous tiriez la vie lorsque vous étiez unis par la foi et l'obéissance parfaite au Pape Urbain VI. Ceux qui sont dans cette obéissance ont la lumière, et avec la lumière ils connaissent la Vérité, et en la connaissant ils l'aiment. Celui qui ne voit pas ne peut connaître, celui qui ne connaît pas n'aime pas, celui qui n'aime pas et ne craint pas son Créateur, s'aime lui-même d'un amour sensuel, c'est-à-dire qu'il aime les plaisirs, les honneurs, les dignités du monde; il aime par les sens.

2. L'homme créé par l'amour ne peut vivre sans amour : ou il aime Dieu, ou il s'aime, et il aime le monde d'un amour qui lui donne la mort. Il attache le regard de son intelligence, obscurcie par l'amour-propre, sur des choses éphémères qui passent comme le vent, et il ne peut connaître ni la vérité, ni aucun bien. Il ne peut connaître que le mensonge, car il n'a pas la lumière. S'il avait la lumière, il connaîtrait qu'un pareil amour ne peut lui donner que la peine et la mort éternelle. Il donne un avant-goût de l'enfer en cette vie, car il rend insupportable à lui-même celui qui s'aime et qui aime les choses du monde d'un amour déréglé. O aveuglement de

l'homme! tu ne vois pas, malheureux, que tu crois aimer une chose solide et durable, une chose agréable, bonne et belle; et tout est changeant, misérable, et sans aucune bonté, non pas dans les choses créées en elles-mêmes, car elles viennent toutes de Dieu, qui est le souverain Bien, mais par l'attachement désordonné de celui qui les possède. Combien changent les richesses et les honneurs du monde pour celui qui les possède sans Dieu et sans sa crainte! aujourd'hui il est riche et puissant, et demain il est pauvre. Combien est triste notre vie corporelle! car tant qu'elle dure, nous ne répandons de tous nos membres que l'infection. Nous ne sommes vraiment qu'un vase d'infection, qu'une chair destinée en pâture aux vers et à la mort. Notre vie et la beauté de la jeunesse passent comme la beauté de la fleur qui, une fois cueillie, ne trouve plus personne capable de la conserver, pas plus que la vie lorsqu'il plaît au souverain Juge de la cueillir par la mort, et personne ne sait quand.

3. O malheureux! les ténèbres de l'amour-propre t'empêchent de connaître cette vérité. Si tu la connaissais, tu aimerais mieux souffrir toute sorte de peines que de vivre ainsi. Tu t'empresserais d'aimer et de désirer Celui qui est; tu goûterais sa vérité avec constance, et tu ne changerais pas comme la feuille au gré du vent; tu servirais ton Créateur, tu aimerais tout en lui, et rien hors de lui. Oh! avec quelle sévérité sera repris au dernier moment cet aveuglement, dans toute créature raisonnable, et surtout dans ceux que Dieu a tirés de la fange du monde et placés dans la plus haute dignité qui

puisse être, puisqu'ils ont été faits les ministres du sang de l'humble et pur Agneau! Hélas! hélas! qui vous a empêchés de vous rendre dignes de cet honneur par la vertu? Vous aviez été choisis pour vous nourrir sur le sein de l'Église, pour être des fleurs dans son jardin, et y répandre le parfum des vertus; vous avez été placés comme des colonnes pour soutenir la barque et le Vicaire du Christ sur la terre, vous avez été placés comme une lampe sur le candélabre pour éclairer les fidèles et pour répandre la foi. Avez-vous fait ce pourquoi vous avez été créés? certainement non; l'amour-propre vous a caché votre devoir. C'était pour fortifier et pour éclairer par l'exemple d'une bonne et sainte vie que vous avez été mis dans ce jardin. Si vous aviez connu cette douce Vérité, vous l'auriez aimée, et vous vous en seriez revêtus. Où est la reconnaissance que vous devez avoir pour cette Épouse qui vous a nourris sur son sein? Je ne vois que l'ingratitude, et cette ingratitude a tari la source de la piété.

4. Qu'est-ce qui me montre que vous êtes des ingrats et des mercenaires? La persécution que vous et les autres avez faite à cette Épouse, au moment où vous deviez être ses boucliers pour résister aux coups de l'hérésie. Vous connaissez la vérité, vous savez bien que le pape Urbain VI est le vrai Pape, le Souverain Pontife, régulièrement élu, non par la peur, mais par l'inspiration divine bien plus que par vos suffrages. Vous-mêmes vous nous avez annoncé que c'était là la vérité. Et maintenant vous avez tourné le dos, comme de vils et misérables chevaliers; votre ombre vous a fait peur; vous avez aban-

donné la vérité qui faisait votre force, et vous vous êtes attachés au mensonge, qui affaiblit l'âme et le corps, en vous privant de la grâce spirituelle et temporelle. Et quelle en est la cause? Le venin de l'amour-propre qui a empoisonné le monde. C'est pourquoi, vous qui étiez des colonnes, vous êtes faibles comme la paille; vous n'êtes plus des fleurs qui répandez des parfums, mais, au contraire, une infection qui empeste le monde; vous n'êtes plus des lumières placées sur le candélabre pour répandre la foi, mais vous avez caché la lumière sous le boisseau de l'orgueil, et au lieu de répandre la foi, vous l'avez profanée, en l'obscurcissant en vous et dans les autres. Vous étiez les anges de la terre qui deviez résister au démon infernal, et remplir l'office des anges du ciel, en ramenant les brebis à l'obéissance de la sainte Église, et vous avez pris l'office des démons; et le mal qui est en vous, vous voulez nous le donner, en nous retirant de l'obéissance du Christ de la terre, pour nous attacher à l'obéissance de l'antéchrist, qui est membre du démon, comme vous-mêmes tant que vous resterez dans cette hérésie. Et cet aveuglement ne vient pas de l'ignorance, quelqu'un ne vous a pas rapporté les choses autrement qu'elles étaient; vous savez très bien ce qui est la vérité; vous nous l'avez annoncée, et ce n'est pas nous qui devons vous l'apprendre.

5. Oh ! comme vous êtes insensés de nous avoir donné la vérité, et de vouloir suivre le mensonge! Vous voulez maintenant corrompre la vérité, et faire croire le contraire en disant que vous avez élu le pape Urbain par crainte. Cela n'est pas. En vous le

disant, je vous parle sans respect, parce que vous en avez manqué à l'égard de votre chef. Il est évident pour quiconque y veut faire attention, que celui que vous avez nommé par crainte, c'est monseigneur de Saint-Pierre. Vous pourrez me dire : « Pourquoi ne pas nous croire? nous savons mieux la vérité que vous, puisque nous avons fait l'élection. » Et moi je vous réponds que je vous ai vus vous éloigner de la vérité (1), de tant de manières que je ne dois pas vous croire quand vous me dites que le pape Urbain VI n'est pas le vrai Pape. Si j'examine d'abord votre vie, je ne la trouve pas si sainte et si exemplaire que votre conscience vous éloigne du mensonge. Et qu'est-ce qui me fait croire que votre vie n'est pas bien réglée? c'est le venin de l'hérésie.

6. Si j'examine l'élection qui a été faite, nous savons de votre bouche même que vous l'avez faite canoniquement, et non par peur. Celui que vous avez nommé par peur, c'est monseigneur de Saint-Pierre. Qu'est-ce qui prouve que l'élection de monseigneur de Barri, qui est aujourd'hui le pape Urbain VI, a été bien faite? C'est la solennité de son couronnement, ce sont les hommages que vous lui avez rendus, les grâces que vous lui avez demandées; vous vous en êtes servis dans une foule de choses, vous ne pouvez le nier sans tomber dans le mensonge. O insensés, dignes de mille morts! dans votre aveuglement, vous ne voyez pas votre malheur;

(1) Les cardinaux firent croire au peuple ameuté, qui voulait un Pape romain, que le cardinal de Saint-Pierre, François Tebaldeschi, avait été nommé.

vous êtes tombés dans une telle confusion, que vous vous déclarez vous-mêmes, menteurs et idolâtres. Si ce que vous dites était vrai, ce qui n'est pas, car je reconnais le Pape Urbain VI pour Pape légitime, ne nous auriez-vous point menti en déclarant d'abord qu'il était Souverain Pontife, comme il l'est en effet? N'auriez-vous pas été idolâtres en le reconnaissant pour le Christ de la terre? Ne vous seriez-vous pas rendus coupables de simonie en lui demandant des faveurs, et en vous en servant contre tout droit? Oui, assurément. Maintenant, ils ont fait un antipape, et vous êtes avec eux. Vous l'avez montré par vos actes et votre présence au moment où ces démons incarnés ont élu un démon.

7. Vous pourrez me dire : Non, nous ne l'avons pas élu (1). Je ne sais si je dois le croire, car deviez-vous assister à cette élection, lors même que votre vie eût été en danger? Vous ne deviez pas au moins taire la vérité, et vous deviez, autant que vous le pouviez, faire connaître ce qui était suspect. Aussi je veux bien croire que vous avez fait moins de mal que les autres dans votre intention, mais vous avez été pourtant leurs complices. Que vous dirai-je? je vous dirai que celui qui n'est pas pour la vérité est contre la vérité; celui qui n'était pas alors pour le Christ de la terre, le Pape Urbain VI, était contre lui. Je vous accuse donc d'avoir participé au mal, et je puis dire que vous avez élu un membre du démon; s'il avait été membre du Christ, il eût préféré mourir que de

(1) Quelques auteurs disent en effet que les trois cardinaux italens ne prirent pas part à l'élection de l'antipape. (Baluze, col. 1050.)

consentir à une telle iniquité. Car il sait bien la vérité, et il ne peut s'excuser sur son ignorance. Vous êtes coupables, et vous vous êtes rendus complices de ce démon en le reconnaissant pour pape contre la vérité, et en lui rendant des hommages que vous ne lui devez pas. Vous avez quitté la lumière, et vous allez aux ténèbres; vous désertez la vérité pour le mensonge. Oui, de tous les côtés je ne trouve que mensonge; vous êtes dignes de châtiment, et je vous déclare, pour la décharge de ma conscience, que si vous ne revenez à l'obéissance avec une humilité sincère, le châtiment tombera sur vous.

8. O misère au-dessus de toutes les misères, aveuglement au-dessus de tout aveuglement, qui ne laisse pas voir le mal, et la perte de l'âme et du corps! Si vous le voyiez, vous ne seriez pas si changeants par crainte servile; vous n'auriez pas quitté la vérité par colère, comme des orgueilleux habitués aux flatteries et aux plaisirs du monde. Vous n'avez pu supporter non seulement une juste correction, mais une parole dure qui vous reprenait. Vous avez levé la tête; c'est bien là ce qui a causé votre révolte. Oui, nous voyons la vérité. Avant que le Christ de la terre vous ait repris, vous le reconnaissiez et vous lui rendiez hommage comme au Vicaire de Jésus-Christ; mais le dernier fruit que vous avez porté, et qui donne la mort, montre quels arbres vous êtes. Votre arbre est planté dans la terre de l'orgueil, que nourrit l'amour de vous-mêmes, et cet amour vous ôte la lumière de la raison.

9. Hélas! ne faites plus ainsi, pour l'amour de Dieu. Sauvez-vous en vous humiliant sous la main puis-

sante de Dieu, et sous l'obéissance de son Vicaire. Vous le pouvez encore ; quand le temps sera passé, il n'y aura plus de remède. Reconnaissez vos fautes, pour vous humilier et reconnaître l'infinie bonté de Dieu, qui n'a pas commandé à la terre de vous engloutir et aux animaux de vous dévorer, mais qui vous donne le temps de convertir votre âme. Si vous ne reconnaissez pas cette grâce qui vous est accordée, elle sera votre condamnation ; mais si vous revenez au bercail, si vous vous nourrissez de la vérité sur le sein de l'Épouse du Christ, vous serez reçus avec miséricorde par le Christ du ciel et par le Christ de la terre, malgré l'iniquité que vous avez commise. Je vous prie de ne pas tarder ; ne résistez pas aux remords de votre conscience, qui, je le sais, vous tourmentent sans cesse. Que la honte de votre faute ne vous arrête pas et ne vous fasse pas abandonner votre salut par désespoir, en vous persuadant qu'il n'y a plus de remède. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, mais espérez fermement en votre Créateur avec une foi vive, et revenez sous le joug avec humilité. L'obstination et le désespoir seraient une dernière faute pire que la première, et plus odieuse à Dieu et au monde. Relevez-vous donc à la lumière, car sans la lumière vous marcherez dans les ténèbres, comme vous y avez marché jusqu'à présent.

10. Mon âme comprend que, sans la lumière, nous ne pouvons pas connaître ni aimer la Vérité, et je vous ai dit, je vous répète que je désire avec un ardent désir vous voir sortir des ténèbres et vous unir à la lumière ; et ce désir s'étend à toutes les créatures raisonnables ; mais beaucoup plus à vous trois, qui par

votre désertion m'avez causé plus de douleur et d'étonnement que tous les autres qui ont commis la même faute. Lorsqu'ils ont quitté leur Père, vous étiez des enfants qui deviez être son soutien, en manifestant la vérité. Quoique le Père vous eût fait des reproches, vous ne deviez pas donner l'exemple de la révolte contre Sa Sainteté. Aux yeux de la religion nous sommes tous égaux, mais pour parler comme les hommes, le Christ de la terre était Italien, et vous êtes Italiens. La passion de la patrie ne devait pas vous égarer comme les ultramontains. Je ne vois donc pas d'autre cause que l'amour-propre. Détruisez-le pour toujours, n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attendra pas ; foulez aux pieds ces sentiments coupables avec la haine du vice et l'amour de la vertu. Revenez, revenez, et n'attendez pas la verge de la justice, car nous ne pouvons échapper aux mains de Dieu. Nous sommes dans les mains de sa justice ou de sa miséricorde; il vaut bien mieux reconnaître nos fautes et nous jeter dans les mains de sa miséricorde que d'y persévérer, et rester dans les mains de sa justice. Nos fautes ne passent jamais impunies, surtout celles qui sont faites contre la sainte Église. Mais je m'engage à vous représenter devant Dieu par des larmes et des prières continuelles ; je partagerai avec vous la pénitence, pourvu que vous vouliez revenir à votre Père, qui vous recevra, comme un bon père, sous les ailes de sa miséricorde.

11. Hélas ! hélas ! ne la fuyez pas, ne la méprisez pas, mais recevez-la humblement, et ne croyez pas les mauvais conseillers qui vous ont donné la mort. Oui, vous serez mes doux frères, si vous vous rap-

prochez de la vérité. Ne résistez plus aux larmes et aux sueurs que les serviteurs de Dieu répandent pour vous ; elles vous purifieront des pieds à la tête : si vous les méprisez, si vous rejetez les tendres et douloureux désirs qu'ils offrent pour vous, vous en serez plus durement repris. Craignez Dieu et son infaillible jugement ; j'espère de son infmie bonté que vous accomplirez en vous le désir de ses serviteurs. Ne trouvez pas mauvais que je vous blesse par mes paroles, c'est l'amour de votre salut qui m'a fait vous écrire (1). J'aurais préféré vous parler de vive voix, si Dieu l'avait permis ; que sa volonté soit faite : vous méritez plutôt des châtiments que des paroles. Je finis, mais si je m'écoutais, je ne m'arrêterais pas, tant mon âme est pleine de douleur et de tristesse, en voyant l'aveuglement de ceux qui étaient choisis pour répandre la lumière, et qui, au lieu d'être des agneaux se nourrissant de l'honneur de Dieu, du salut des âmes et de la réforme de la sainte Église, sont comme des voleurs qui dérobent pour eux-mêmes l'honneur de Dieu, comme des loups qui dévorent les brebis. Aussi j'en ressens une grande amertume. Je vous conjure, pour l'amour de ce précieux sang répandu avec tant d'ardeur pour vous, de consoler mon âme qui cherche votre salut. Je ne vous en dis pas davantage ; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu ; baignez-vous dans le sang de l'Agneau sans tache, vous y perdrez toute crainte servile, et vous y trouverez avec la lumière une sainte crainte. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Le langage de sainte Catherine est sévère. Elle se sert

XXXII (186). — **AU ROI DE FRANCE CHARLES V** (1). — Des commandements de Dieu, et de l'imitation de Jésus-Christ par la patience, le mépris du monde, la justice et l'amour du prochain. — De la paix entre les princes chrétiens et de la croisade.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Seigneur et Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir observer les saints et doux commandements de Dieu ; car je ne vois pas d'autre moyen de participer au fruit du sang de l'Agneau sans tache. Ce doux Agneau Jésus nous a enseigné la voie, et il nous a dit : *Ego sum via, veritas et vita :* Je suis la voie, la vérité, la vie. C'est un doux maître qui nous enseigne sa doctrine en montant sur la chaire de la très sainte Croix. Vénérable Père, quelle doctrine, quelle voie vous a-t-il enseignées ? La voie est celle-ci : les peines, les opprobres, les reproches, les affronts, les outrages ; souffrir avec une véritable patience la faim et la soif, se rassasier

de l'autorité que Dieu lui avait donnée; elle connaissait déjà les trois cardinaux italiens, et elle finit par leur parler avec sa douceur ordinaire.

(1) Cette lettre a été écrite pendant le séjour de sainte Catherine à Avignon, en 1376. — Les numéros en chiffres arabes indiquent l'ordre des lettres de l'édition Gigli, que nous avons cru devoir changer.

d'opprobres, être percé et cloué sur la Croix pour l'honneur de son Père et pour notre salut. C'est par ses peines et ses opprobres qu'il a réparé notre faute et la honte où l'homme était tombé par le péché commis. Il a expié et puni nos iniquités sur son corps, et il l'a fait gratuitement, sans y être obligé. Ce doux Agneau, notre voie, a méprisé le monde avec toutes ses délices et ses honneurs ; il a détesté le vice et aimé la vertu. Vous, comme un fils et un serviteur fidèle de Jésus crucifié, suivez ses traces et la voie qu'il vous enseigne, c'est-à-dire les peines, les tourments, les tribulations que Dieu permet et que le monde vous cause ; supportez-les avec une vraie patience, car la patience n'est jamais vaincue, mais elle vaincra le monde. Soyez l'ami des vertus fondées sur la sainte justice, et soyez l'ennemi du vice.

2. Dans votre position, je vous prie surtout de faire trois choses pour l'amour de Jésus crucifié. La première est de mépriser le monde avec toutes ses délices, et de vous mépriser vous-même, possédant votre royaume comme une chose qui vous est confiée et qui ne vous appartient pas. Vous savez bien que ni la vie, ni la santé, ni la richesse, ni les honneurs, ni la puissance ne sont à vous : si ces biens étaient à vous, vous pourriez les posséder à votre gré ; mais l'homme veut bien se porter, et il est malade ; il veut vivre, et il meurt ; il veut être riche, et il est pauvre ; il veut être maître, et il est serviteur et vassal. Et il en est ainsi, parce que tout ce qu'il a, il ne le possède que selon le bon plaisir de Celui qui le lui a prêté. Il est donc bien ignorant celui qui veut posséder ce qui appartient à un autre : c'est vraiment un

voleur, et il mérite la mort. Je vous prie donc d'agir en sage (1), comme un bon administrateur, en possédant tout comme des biens que vous devez gouverner pour Celui qui vous les confie. La seconde chose que je vous demande, c'est de maintenir la sainte et vraie justice, et de ne jamais la laisser corrompre par l'amour de vous-même, ni par les louanges, ni par le désir de plaire aux hommes. Prenez garde que vos officiers ne commettent l'injustice pour de l'argent, et ne violent ainsi le droit du pauvre ; mais soyez le père des pauvres : c'est pour eux que Dieu vous a tout donné. Ayez soin que les abus qui se trouvent dans votre royaume soient punis, et que la vertu soit récompensée : car c'est ce que la justice divine demande. La troisième chose est d'observer la doctrine que le Maître vous a donnée sur la Croix, et c'est ce que mon âme désire le plus voir en vous : c'est l'amour de votre prochain, avec lequel vous êtes depuis si longtemps en guerre. Vous savez bien que sans cette racine de l'amour, l'arbre de votre âme ne portera pas de fruits ; mais il se desséchera, il ne pourra prendre la sève de la grâce en restant dans la haine.

3. Hélas ! mon très cher Père, la douce Vérité suprême vous a enseigné et laissé le commandement d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et le prochain comme vous-même. Il nous a donné l'exemple, lorsqu'il était élevé sur le bois de la très sainte Croix ; les Juifs criaient : « Crucifiez-le ! » Et lui criait d'une voix humble et douce : « Père, pardonnez à ceux qui

(1) *Come savio*. Charles V fut appelé Charles le Sage.

me crucifient, car ils ne savent ce qu'ils font. » Voyez son ineffable charité, qui non seulement leur pardonne, mais les excuse auprès de son Père. Quel exemple et quelle doctrine ! Le Juste, qui n'a pas en lui le venin du péché, supporte l'injustice pour expier nos iniquités. Oh ! combien l'homme devrait rougir de suivre la doctrine du démon et de la sensualité en s'appliquant plus à acquérir et à conserver les richesses du monde, qui sont vaines et passent comme le vent, qu'à sauver son âme et à aimer le prochain ! Celui qui hait le prochain se hait lui-même, parce que la haine le prive de la charité divine. Il est bien fou et bien aveugle celui qui ne voit pas qu'avec le glaive de la haine du prochain, il se tue lui-même. Aussi je vous demande et je veux que vous suiviez Jésus crucifié, et que vous aimiez le salut de votre prochain, en vous montrant le disciple de l'Agneau qui, par amour pour l'honneur de son Père et pour le salut des âmes, a voulu se livrer à la mort.

4. Faites de même, mon Seigneur ; ne craignez pas de perdre les biens du monde ; en les perdant vous gagnerez, parce que vous réconcilierez votre âme avec votre frère (1). Je m'étonne que vous ne sacrifiez pas, s'il était possible, votre vie même, avec les choses temporelles, en voyant la perte de tant d'âmes, la mort de tant de personnes, et de tant de religieux, de femmes et d'enfants qui ont été persécutés et chassés par cette guerre. Qu'il n'en soit plus ainsi,

(1) Presque tout le règne de Charles V fut troublé par les guerres avec le roi Edouard III d'Angleterre, et avec Charles le Mauvais, roi de Navarre.

pour l'amour de Jésus crucifié. Pensez que si vous ne faites ce que vous pouvez faire, vous serez cause de tout ce mal : mal pour les chrétiens, et mal pour les pour les infidèles ; car votre armée est occupée, et arrête la croisade. Quand même il n'en résulterait que ce mal, il me semble que nous devrions craindre le jugement de Dieu. Je vous prie de ne plus causer tant de mal, et de ne plus empêcher tout le bien que ferait la délivrance de la Terre-Sainte, et de ces pauvres âmes qui ne profitent pas du sang du Fils de Dieu. Vous devriez en rougir, vous et les autres princes chrétiens ; car c'est une honte devant les hommes et une abomination devant Dieu de combattre son frère, et de laisser en paix l'ennemi, de vouloir prendre le bien des autres, et de ne pas recouvrer le sien : on ne peut être plus fou ni plus aveugle.

5. Je vous le dis de la part de Jésus crucifié, ne tardez pas à faire la paix ; faites la paix, et tournez vos armes contre les infidèles ; consacrez-vous à déployer et à défendre l'étendard de la très sainte Croix ; car Dieu vous demandera compte, à vous et aux autres, au moment de la mort, de tant de négligences et d'erreurs qui se sont commises et se commettent tous les jours. Ne dormez plus, pour l'amour de Jésus crucifié et dans votre intérêt même, car il vous reste peu de temps (1) ; le temps est court, vous devez mourir, et vous ne savez à quel moment. Qu'en vous s'allume le saint désir de suivre la Croix et de vous réconcilier

(1) Charles V était né en 1337 ; il mourut dans sa quarante-troisième année, en 1380, peu de mois après sainte Catherine.

avec votre prochain; c'est ainsi que vous suivrez la voie et la doctrine de l'Agneau immolé et abandonné sur la Croix, et que vous observerez ses commandements. Vous suivrez sa voie en supportant avec patience les injures qui vous sont faites, sa doctrine en vous réconciliant avec le prochain, et vous montrerez votre amour pour Dieu en prenant part à la sainte croisade. Il me semble que votre frère, monseigneur le duc d'Anjou, veut, pour l'amour du Christ, se consacrer à cette sainte entreprise (1) ; pouvez-vous en conscience l'arrêter par votre faute ? Non, vous suivrez les traces de Jésus crucifié, vous accomplirez sa volonté et la mienne, vous observerez ses commandements. Je vous ai dit que je désirais vous voir observer les saints commandements de Dieu. Je ne vous en dis pas davantage : pardonnez à ma hardiesse. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XXXIII (187). — **AU ROI DE FRANCE, le 6 mai 1379** (2). — De la lumière qu'il faut pour connaître la vérité, et de l'amour-propre qui prive de cette lumière. — Urbain VI est le vrai Souverain Pontife.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Mon très cher Père dans le Christ, le doux

(1) Ce fut à la sollicitation du duc d'Anjou que cette lettre fut adressée à Charles V.

(2) Trois autres lettres très étendues à la reine Jeanne

Jésus, moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de voir en vous une vraie et parfaite lumière qui vous fasse véritablement reconnaître ce qui est nécessaire à votre salut. Sans cette lumière nous marchons dans les ténèbres, et les ténèbres nous empêchent d'apercevoir ce qui nuit à l'âme et au corps et ce qui leur est utile; et alors le goût de l'âme se corrompt, les choses bonnes paraissent mauvaises, et les mauvaises paraissent bonnes; le vice et ce qui conduit au péché nous semblent agréables, tandis que la vertu et les moyens d'y parvenir nous semblent amers et pénibles. Mais celui qui a la lumière connaît bien la vérité, il aime la vertu. Dieu est la cause de toute vertu; il hait le vice, et la sensualité, qui est la cause de tout vice et qui nous prive de cette véritable et douce lumière. L'amour que l'homme a pour lui-même est un nuage qui obscurcit l'œil de l'intelligence et qui recouvre la prunelle de la très sainte Foi. L'homme va comme un aveugle et un ignorant; il suit sa faiblesse avec passion, sans consulter la lumière de la raison, semblable à l'animal dépourvu d'intelligence qui se laisse guider par son instinct. Quelle grande misère que l'homme, créé à l'image et ressemblance

de Naples, aux Romains, et au comte Albéric de Balbiano, portent la même date du 6 mai 1379. Cette activité d'esprit est également prouvée par le témoignage de frère Barthélemi de Sienne, qui, dans sa déposition du procès de Venise, affirme avoir souvent vu sainte Catherine dicter à deux secrétaires à la fois des lettres différentes sur des affaires très difficiles, et cela sans la moindre hésitation.

de Dieu, se rende volontairement par son péché pire que l'animal sans raison, qu'il méconnaisse, dans son ignorance et son ingratitude, les bienfaits de Dieu, et qu'il se les attribue à lui-même !

2. L'amour-propre est le principe de tout mal. D'où viennent les injustices et les autres fautes? De l'amour-propre : c'est lui qui fait commettre l'injustice contre Dieu, contre soi-même, contre le prochain et contre la sainte Église. On la commet contre Dieu en ne rendant pas honneur et gloire à son nom, comme on y est obligé; contre soi-même en ne haïssant pas le vice et en n'aimant pas la vertu; et contre le prochain en n'étant pas bon à son égard. Celui qui est puissant n'observe pas la justice lorsqu'il ne la rend que pour plaire aux créatures et dans son intérêt humain, lorsqu'il n'obéit pas à l'Église, qu'il ne la soutient pas, mais qu'il la persécute sans cesse. Tout ce mal vient de l'amour-propre, qui empêche de connaître la vérité parce qu'elle prive de la lumière. Ceci est bien certain, tous les jours, nous le voyons et nous l'éprouvons en nous-même.

3. Je ne voudrais pas, mon très cher Père, que ce nuage vous privât de la lumière; mais je veux que vous ayez en vous cette lumière qui fait connaître et discerner la vérité. Il me semble, d'après ce que j'ai appris, que vous commencez à vous laisser conduire par ceux qui sont dans les ténèbres : et vous savez que si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans le précipice (1). Il

(1) Charles V se déclara contre Urbain VI à l'instigation des cardinaux français, et par intérêt politique. Il voulait un

vous en arrivera de même si vous ne remédiez pas à ce que j'apprends. Je suis bien étonnée qu'un homme catholique qui veut craindre Dieu et être courageux, se laisse guider comme un enfant, et ne voie pas à quelle ruine il s'expose en laissant souiller la lumière de la très sainte Foi par les conseils de ceux que nous voyons être les membres du du démon, ces arbres corrompus qui nous ont montré leur impiété, et qui ont semé le poison de l'hérésie en disant que le pape Urbain VI n'est pas le vrai Pape. Ouvrez les yeux de l'intelligence, et voyez s'ils ne mentent pas effrontément. Ne peut-on pas les confondre par eux-mêmes, et de quelque côté que nous nous tournions, ne sont-ils pas dignes de châtiments? S'ils disent qu'ils l'ont élu par crainte de la colère du peuple, ils ne disent pas la vérité, car ils l'ont élu par une élection aussi canonique et aussi régulière qu'aucune autre élection de Souverain Pontife.

4. Ils se hâtèrent, il est vrai, de faire l'élection, par crainte de quelque mouvement populaire; mais ce n'est pas par crainte qu'ils ont choisi monseigneur Bartholomeo, archevêque de Bari, qui est aujourd'hui le Pape Urbain VI. Je le reconnais et je ne le nie pas : celui qu'ils ont élu par peur, c'est monseigneur de Saint-Pierre : c'est évident pour tous; mais l'élection du Pape Urbain s'est faite régulièrement, comme je l'ai dit. Ils l'ont annoncée eux-mêmes à vous, à nous, à tous les princes du monde, et ils ont confirmé leurs paroles par des actes, en

Pape français à Avignon, et il fut véritablement le chef du parti de l'antipape Clément VII.

lui rendant hommage, en le reconnaissant pour le Christ de la terre, en le couronnant avec grande solennité, en renouvelant l'élection avec un grand accord. Ils lui demandèrent des grâces comme Souverain Pontife, et ils en profitèrent. S'il n'était pas vrai que le Pape Urbain fût Pape, s'ils l'avaient nommé par peur, ne seraient-ils pas dignes d'une éternelle confusion? Quoi! les colonnes de l'Église, ceux qui sont établis pour répandre la Foi, ont voulu par crainte de la mort corporelle nous entraîner avec eux dans la mort éternelle! Ils nous ont désigné pour Père celui qui ne l'était pas! Et ne sont-ils pas des voleurs, puisqu'ils ont demandé et reçu des grâces qu'ils ne devaient pas recevoir! Oui assurément; mais ce qu'ils disent est faux, et le Pape Urbain VI est bien le véritable Pape. Les pauvres insensés qu'aveugle l'amour-propre! ils nous ont montré et prouvé la vérité, et ils prétendent maintenant que c'est un mensonge. Ils l'ont reconnue, cette vérité j'usqu'au moment où Sa Saintété a voulu corriger leurs vices (1). Dès qu'Urbain VI a voulu les reprendre et leur montrer qu'il n'approuvait pas leur conduite scandaleuse, et qu'il voulait y porter remède, ils se sont aussitôt révoltés. Et contre qui? Contre la sainte Foi : ils ont fait pire que des renégats.

5. O hommes misérables! ils ne connaissent pas leur malheur et la voie qu'ils suivent; s'ils la connaissaient, ils imploreraient le secours de Dieu, ils reconnaîtraient leurs fautes, et ils ne seraient pas

(1) Lettre XXXI, 8.

obstinés comme les démons qu'ils imitent, et dont ils remplissent l'office. L'office du démon est d'éloigner les âmes de Jésus crucifié, de les détourner de la voie de la vérité, de les conduire au mensonge et de se les attacher, à lui le père du mensonge, par les peines et les supplices, en leur donnant ce qu'il a pour lui-même. Ils font de même : ils détruisent la vérité qu'ils nous avaient donnée, en propageant le mensonge ; ils ont mis la division dans le monde entier ; et le mal qu'ils ont, ils veulent nous le communiquer. Voulons-nous bien connaître la vérité, regardons, examinons leur vie et leurs mœurs ; ils suivent les sentiers de l'iniquité, car ces démons ressemblent aux démons, ils s'accordent ensemble.

6. Pardonnez-moi, mon très cher Père. Je vous appelle Père parce que je vous crois le partisan de la vérité et l'ennemi du mensonge. Si je parle ainsi d'eux, ce n'est pas contre leurs personnes, c'est contre leurs vices, contre l'hérésie qu'ils ont répandue par toute la terre, contre la cruauté qu'ils ont pour eux-mêmes et pour les pauvres âmes qu'ils font périr ; et il faudra qu'ils en rendent compte devant le Juge suprême. S'ils avaient été des hommes craignant Dieu, ou, à défaut de Dieu, les reproches du monde, le Pape Urbain aurait eu beau leur faire plus qu'il n'a fait et les couvrir d'une plus grande confusion, ils auraient tout supporté avec patience, préféré mille morts, pour ne pas faire ce qu'ils ont fait. Ils ne pouvaient tomber dans une plus grande honte et un plus grand malheur ; car aux yeux de tous, ce sont des hérétiques et des schismatiques qui outragent la sainte Foi. Si je considère le tort qu'ils

font à leur âme et à leur corps, je vois que l'hérésie les prive de Dieu et de la grâce, et les dépouille même temporellement de leur dignité, et ils en sont eux-mêmes cause. Si je pense au jugement de Dieu, je vois qu'il est proche, s'ils ne sortent de ces ténèbres, car toute faute est punie, et toute vertu récompensée. Il est dur de résister à Dieu, lors même qu'on aurait toutes les forces des hommes. Dieu est la force suprême qui fortifie et délivre ceux qui mettent leur confiance et leur espérance en lui.

7. Nous voyons que tous les vrais serviteurs de Dieu obéissent au pape Urbain VI et le reconnaissent pour le vrai Souverain Pontife, comme il l'est en effet. Vous ne trouverez pas un serviteur de Dieu qui soutienne le contraire et qui serve Dieu sincèrement (1). Car je ne parle pas de ceux qui portent à l'extérieur le vêtement des brebis, et qui sont à l'intérieur des loups dévorants. Et croyez-vous que, si ce n'était pas la vérité, Dieu permettrait que ses serviteurs soient ainsi dans les ténèbres? Non, il ne le souffrirait pas. S'il le souffre pour les hommes coupables du monde, il ne le souffre pas pour ses serviteurs. Il leur a donné la lumière de la vérité en cette occasion, parce qu'il ne méprise pas les saints désirs, et qu'il les exauce comme un père tendre et compatissant. Ce sont les personnes que je voudrais vous voir appeler près de vous, pour vous faire

(1) Au commencement du schisme, l'erreur ne semblait pas possible. La vérité put s'obscurcir après le concile de Pise. Saint Vincent Ferrier fut pendant quelque temps attaché à Benoît XIII; mais il le pressa toujours de rendre la paix à l'Église en abdiquant. (Gigli, t. II, p. 19.)

expliquer cette vérité et vous retirer de votre ignorance. Ne vous laissez pas conduire par l'intérêt personnel; ce serait plus fâcheux pour vous que pour d'autres. Ayez compassion de tant d'âme que vous livrez aux mains du démon. Si vous ne voulez pas faire le bien, au moins ne faites pas le mal. Souvent le mal nuit plus à celui qui le fait qu'à celui auquel on veut le faire; et c'est un si grand mal que celui qui nous fait perdre la grâce de Dieu, qui détruit les biens de la terre et qui cause la mort de tant d'hommes!

8. Hélas! il semble que nous ne voyons plus la lumière; le nuage de l'amour-propre nous en a privés, et nous aveugle tellement, que nous sommes disposés à recevoir tous les faux renseignements que nous donnent contre la vérité ceux qui s'aiment eux-mêmes. Si nous avions la lumière, il n'en serait point ainsi, mais vous voudriez, avec une grande prudence et une sainte crainte de Dieu, chercher et connaître la vérité auprès de ceux qui sont instruits et consciencieux. Si vous le voulez, vous ne tomberez pas dans l'erreur, car vous avez près de vous la source de la science (1). Je ne crains rien si vous y avez recours; et vous savez ce que deviendra votre royaume, si vous consultez des hommes consciencieux qui ne cèdent pas à l'opinion des hommes et à la crainte servile, mais qui n'écoutent que la

(1) Sainte Catherine désigne ainsi l'Université de Paris, qui se prononça d'abord pour Urbain VI. Elle subit ensuite l'influence royale, et reconnut Clément VII, par un acte du 30 mai 1379. Elle répara cette faute, en travaillant avec zèle à l'extinction du schisme.

vérité. Ils vous éclaireront et vous mettront l'esprit et l'âme en paix. Oui, très cher Père, changez de conduite, rentrez en vous-même ; pensez que vous devez mourir, et vous ne savez pas quand; considérez Dieu et la vérité, et non la passion et l'amour de la patrie. Devant Dieu, nous ne devons établir aucune différence entre les nations, car nous sommes tous sortis de sa sainte pensée, tous créés à son image et ressemblance, tous rachetés avec le précieux sang de son Fils unique. Je suis certaine que si vous avez la lumière, vous agirez de la sorte et vous n'attendrez pas le temps, car le temps ne vous attend pas (1). Vous les inviterez à retourner à la sainte et véritable obéissance. Vous ne pouvez pas faire autrement. Je vous ai dit que je désirais voir en vous une vraie et parfaite lumière, afin qu'avec cette lumière vous aimiez et craigniez la Vérité. Alors mon âme se réjouira de votre salut en vous voyant sortir d'une si grande erreur. Je termine : demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi, si j'ai trop parlé. L'amour de votre salut me fait désirer de vous dire ces choses de vive voix plutôt que par des lettres, Que Dieu vous remplisse de sa très douce grâce. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Charles V mourut l'année suivante, avec le désir de faire cesser le schisme.

XXXIV (190). — **AU DUC D'ANJOU** (1). — Elle le prie de s'unir à la Croix et à la passion de Jésus-Christ, en méprisant les plaisirs et les vanités du monde. — Elle l'exhorte à se croiser contre les infidèles.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Seigneur et Frère dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir le cœur attaché et cloué sur la Croix, et si bien, que vous soyez de plus en plus enflammé de zèle et d'ardeur pour lever l'étendard de la très sainte Croix. Je suis certaine que si vous regardez l'Agneau immolé et consumé d'amour sur la Croix pour vous délivrer de la mort et vous rendre la vie de la grâce, cette sainte pensée vous excitera à le faire bientôt, et bannira de votre cœur et de votre âme toutes les jouissances déréglées et les vanités du monde. Ces jouissances passent comme le vent, et laissent toujours la mort dans l'âme de celui qui les possède; et, si avant de mourir il ne se corrige pas, elles le conduisent à la mort

(1) Louis d'Anjou était second fils du roi Jean, qu'il remplaça comme otage en Angleterre. Il fut régent pendant la minorité de son neveu Charles VI, et devint chef de la seconde branche d'Anjou à Naples. La reine Jeanne l'ayant nommé son héritier, il se fit couronner roi par l'antipape Clément VII. En 1372, il passa en Italie, et disputa inutilement le trône à Charles Durazzo. Il mourut en 1382. — La lettre de sainte Catherine est de 1376, pendant son séjour à Avignon.

éternelle : il s'est privé par sa faute de la vision de Dieu, et il s'est rendu digne de la vision et de la société des démons. Il est juste et convenable qu'une peine infinie punisse celui qui offense Dieu, le Bien infini. Je parle de ceux qui dépensent leur vie dans les plaisirs et dans la magnificence, cherchant à se distinguer par le luxe et les grands repas. Ils n'emploient jamais à d'autres choses leurs richesses, tandis que les pauvres meurent de faim. Ils recherchent sans cesse l'abondance des provisions, la beauté des vases, les tables délicates et choisies, et les vêtements somptueux ; mais ils ne s'occupent pas de leur pauvre âme, qui se meurt de faim, parce qu'ils lui enlèvent la nourriture de la vertu, de la sainte confession, de la parole de Dieu, de son Fils le Verbe incarné, dont nous devons suivre les traces avec amour, aimant ce qu'il aime, cherchant ce qu'il cherche, aimant la vertu, détestant le vice, cherchant l'honneur de Dieu, notre salut et celui du prochain. Le Christ a dit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de la parole de Dieu.

2. Aussi je veux, cher et doux Seigneur, mon frère dans le Christ, le doux Jésus, que vous suiviez par la vertu cette douce parole de Jésus crucifié, et que vous ne vous laissiez pas tromper par le monde et entraîner par la jeunesse (1). Car si nous suivions le monde, on pourrait bien nous dire cette parole que le Christ béni adressait aux Juifs : « Ceux-là sont semblables à des sépulcres qui sont parés et blanchis au dehors, mais qui sont pleins au dedans

(1) En 1376, Louis d'Anjou avait trente-neuf ans.

d'ossements et de corruption de mort. » Oh ! que la douce Vérité suprême parlait bien ! Oui, ceux qui paraissent si beaux avec tous leurs ornements, ont le cœur rempli de choses mortes et passagères qui engendrent le dégoût, la honte et la corruption dans l'âme et dans le corps. Mais j'espère de la Bonté divine que vous vous appliquerez si bien à corriger votre vie, que cela ne vous regardera pas, et que, rempli d'un ardent amour, vous prendrez la Croix, qui détruit en nous la mort du péché mortel, et qui nous donne la vie. Vous le ferez en élevant l'étendard de la Croix ; vous effacerez toutes les offenses que vous avez commises contre Dieu, et Dieu vous dira ensuite : Viens, mon fils bien-aimé, tu t'es fatigué pour moi, je te consolerai et je te mènerai aux noces de la vie éternelle, où le rassasiement est sans dégoût, la faim sans souffrance, et le plaisir sans honte. Ce ne sont pas comme les joies et les festins du monde, qui coûtent beaucoup sans aucun profit ; plus l'homme en prend, plus il est vide ; plus il trouve la tristesse. Vous l'avez bien vu hier : vous aviez préparé un belle fête et un grand repas, et tout a fini dans la douleur (1). Dieu l'a permis par amour pour votre âme ; il a voulu vous montrer à vous et à ceux qui vous entouraient que toutes nos joies sont vaines. Dieu a montré aussi que ces réunions, ces discours, ces usages, ces conseils ne lui étaient pas agréables. Hélas ! je crains bien que notre folie

(1) D'après les anciens manuscrits, cet accident dont parle sainte Catherine serait la chute d'une muraille qui, au milieu d'un grand festin, avait tué plusieurs personnes.

soit si grande, qu'elle nous empêche de comprendre les jugements de Dieu.

3. Je vous dis de la part de Jésus crucifié, de vous rappeler toujours la journée d'hier, afin que toutes vos actions soient faites dans l'ordre, dans la vertu et la crainte de Dieu, et non pas sans cette crainte. Ayez bon courage, parce que j'espère de la Bonté divine qu'elle vous aidera à le faire, que vous ne souffrirez pas de l'accident qui est arrivé, et que ce sera une peine profitable qui vous donnera une sainte connaissance de vous-même. Ce sera un heureux frein qui retiendra en vous toute vanité déréglée, comme on fait au cheval qui s'emporte : on lui tire la bride pour qu'il ne s'écarte pas de son chemin.

4. Oui, mon doux fils dans le Christ, notre doux Jésus, embrassez la très sainte Croix, et répondez à Dieu qui vous appelle avec cette Croix ; vous accomplirez ainsi la volonté de Dieu et mon désir. Je vous ai dit que je désirais voir votre cœur et vos désirs attachés et cloués à la Croix. Faites qu'avant le départ du Saint-Père (1) vous vous entendiez définitivement avec Sa Sainteté au sujet de la croisade : le plus tôt sera le meilleur, pour le peuple chrétien et pour les infidèles. Pas de négligence, ne tardez pas davantage. Faites en sorte que le temps vous manque, plutôt pour les affaires temporelles que pour les affaires spirituelles, surtout pour cette sainte entreprise, que Dieu vous a confiée ; et rendez-vous digne de ce que souvent sa bonté infinie a fait faire à ses grands serviteurs. Je ne vous en dis pas

(1) Grégoire XI partit d'Avignon le 13 septembre 1376.

davantage. Souvenez-vous, Monseigneur, que vous devez mourir, et vous ne savez pas quand. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez à ma présomption. Doux Jésus, Jésus amour.

XXXV (312). — **A LA REINE DE NAPLES** (1). — De l'amour filial envers Dieu, et de la crainte servile et mercenaire. — De la justice envers soi-même et envers le prochain. — Elle l'excite à concourir à la croisade publiée par le Souverain Pontife.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Ma très révérende et très chère Mère dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris et je vous encourage dans le précieux sang du Fils de Dieu, avec le désir de vous voir une vraie et parfaite fille de Dieu. Vous savez que le serviteur ne veut jamais offenser le maître en sa présence, parce qu'il craint la peine qui suit la faute commise; et c'est cette crainte qui le fait servir avec soin et empressement. Mais le vrai fils aime mieux mourir que d'offenser

(1) Jeanne, reine de Naples, était fille de Charles d'Anjou, duc de Calabre; elle eut quatre maris. 1. André de Hongrie, son cousin; 2. Louis de Tarente; 3. Jacques d'Aragon, et Otton de Brunswick, qui lui survécut. Elle ne laissa pas d'enfant. Ce fut elle qui vendit au Saint-Siège Avignon et le comtat Venaissin, en 1348, pour quatre-vingt mille florins d'or.

son père; et ce n'est pas par crainte de la peine et par peur de lui, mais c'est à cause du respect et de l'amour qu'il a pour son père qu'il ne l'offense pas. C'est là le fils qui a droit à l'héritage, parce qu'il n'a pas renoncé au testament du père, mais qu'il observe et suit ses traces. Je vous prie d'agir ainsi, vénérable Mère dans le Christ Jésus. Vous savez que nous sommes toujours comme des serviteurs en présence de ce Maître; son œil, qui voit dans le secret, est sans cesse sur nous. L'éternelle Vérité suprême distingue bien celui qui la sert et celui qui ne la sert pas. L'âme doit donc craindre d'offenser son Créateur, car ce Maître punit le mal et récompense le bien; et personne, ni par sa puissance, ni par ses richesses, ni par son talent, ne peut s'affranchir de ce Maître, le doux Jésus.

2. Oh! combien est douce et sainte cette servitude, qui met un frein à l'âme, la dirige, l'empêche de tomber dans la triste servitude du péché, et lui fait fuir toutes les choses qui pourraient la porter au mal! Tout ce qu'elle voit contraire à la volonté du Maître, elle le hait, parce qu'elle sait que si elle l'aimait, elle encourrait ses jugements. Lorsque l'âme éveillée par la crainte voit qu'elle est obligée de servir, et qu'elle ne peut éviter le regard du Maître, elle commence à déraciner l'amour déréglé du monde et à rendre ses affections conformes à la volonté de son Maître, car elle ne pourrait lui plaire autrement. Le Christ l'a dit : « Personne ne peut servir deux maîtres; s'il en sert un, il est opposé à l'autre; » et ainsi, lorsque notre âme est conduite par la crainte, elle sert avec empressement et com-

bat le péché en elle : cette crainte le rend semblable au serviteur de la maison qui est chargé de laver ce qui est sale. Mais si l'âme devient la fille du Père, c'est-à-dire si elle arrive à la charité parfaite, elle fait comme le vrai fils qui a toujours aimé son père, qui ne l'aime pas d'un amour mercenaire, à cause de l'utilité qu'il y trouve, et qui ne craint pas de l'offenser par peur du châtiment, mais seulement à cause de la bonté du père et de la nature qu'il a reçue du père par amour. La nature lui donne la force, et l'amour le contraint de l'aimer et de le servir. On peut dire que celui-là est un vrai fils. Notre amour envers notre Père céleste consiste donc à l'aimer non pas à cause du profit que nous y trouvons, ou de la crainte des châtiments qu'il peut nous infliger, mais seulement parce qu'il est souverainement juste, souverainement bon dans son infinie bonté, parce qu'il est vraiment digne d'être aimé, et que rien n'est digne de l'être en dehors de lui ; mais en lui et pour lui nous devons aimer toute créature. Voilà comment on aime un père.

3. La crainte est chargée de purifier l'âme ; l'amour doit ensuite la remplir de vertus, et en bannir l'ambition, la vaine gloire, l'impatience, l'injustice, la vanité, la misère du monde ; il doit effacer le souvenir des injures reçues, pour n'y laisser que celui des bienfaits et de la bonté, avec la vraie et parfaite humilité, avec la patience à supporter ses peines pour le doux Jésus, avec la sainte justice qui rend à chacun ce qui lui est dû. Et remarquez que vous pouvez pratiquer la justice de deux manières : la première en vous-même, en rendant à Dieu la

gloire et l'honneur qu'il mérite, en reconnaissant que vous recevez tout bien de lui et pour lui, en vous attribuant ce qui vous appartient, le péché et le mal, que vous devez haïr parce que c'est le péché qui a percé et cloué le Fils de Dieu sur le bois de la très sainte Croix. L'autre justice est celle qu'on doit aux créatures, et vous devez l'exercer de tout votre pouvoir dans votre royaume.

4. Je vous en conjure au nom du Christ Jésus, veillez sans cesse à ce qu'il ne se commette pas d'injustices et qu'on rende à chacun ce qui lui est dû, au grand comme au petit. Et gardez-vous bien d'y manquer par complaisance ou par crainte des créatures; autrement vous ne seriez pas la vraie fille du Père. Consultez toujours l'honneur de Dieu, et vous aimerez mieux mourir que de l'offenser. Lorsque le vase est pur du vice et du péché, et qu'il est rempli de vertus, le cœur ne peut se défendre d'aimer, parce qu'il a trouvé la source de la bonté de Dieu qui opère en lui, et parce que la créature a été faite à l'image et ressemblance du Créateur. Le Créateur n'y était pas obligé; nous ne lui avons rien demandé, et nous ne pouvions pas lui être utiles; mais c'est uniquement la force de son amour infini et de son ineffable charité qui l'y a poussé. C'est aussi cet amour qui a uni Dieu à l'homme, et l'a abaissé jusqu'à lui. O douce et vénérable Mère, combien la créature devrait avoir honte de s'enorgueillir de son rang et de ses grandeurs, en voyant son Créateur s'humilier si profondément et courir avec une si ardente charité à la mort ignominieuse de la Croix! C'est de ce très doux amour que mon âme

désire vous voir revêtue, car sans cet amour vous ne pouvez plaire à Dieu et avoir la vie de la grâce.

5. J'ai de douces et bonnes nouvelles à vous apprendre. Notre doux Christ de la terre, le Souverain Pontife, a envoyé une bulle à trois religieux qu'il a choisis : au provincial des Frères Prêcheurs, au ministre des Frères Mineurs et à un de nos Frères, serviteur de Dieu (1). Il leur a commandé de rechercher et de faire connaître en Italie et dans les autres pays tous ceux qui ont le désir de mourir pour le Christ au delà des mers, et de combattre les infidèles. Ceux-là doivent écrire ou se présenter, en déclarant que si les chrétiens veulent entreprendre la croisade, ils sont prêts à leur donner tout le secours de leur puissance et de leurs armes. Je vous en prie et je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, embrasez-vous d'un saint désir, et préparez-vous à fournir les secours et les forces nécessaires, quand le moment sera venu, afin de retirer le saint tombeau de notre doux Sauveur des mains du démon, et de faire participer comme nous les infidèles au sang du Fils de Dieu. Je vous prie, ma Mère, de ne pas dédaigner de me faire connaître votre saint et bon désir au sujet de cette sainte entreprise. Je termine; que la paix et la grâce du Saint-Esprit soient toujours dans votre âme. Demeurez dans la sainte dilection de Dieu, et pardonnez-moi ma présomption. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) *Voir* Lettre LI.

XXXVI (313). — A LA REINE JEANNE DE NAPLES.

— De l'union de Dieu et de l'âme par l'incarnation du Verbe, et comment elle se perfectionne par la charité et les autres vertus. — Elle se réjouit du désir qu'elle a manifesté de prendre part à la croisade.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Glorieuse et très chère Mère, madame la Reine, votre indigne Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, vous écrit dans son précieux sang, avec le désir de vous voir la vraie fille et l'épouse choisie de Dieu. La douce Vérité suprême vous a choisie pour sa fille ; car nous sommes sortis de Dieu notre Créateur ; il a dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance. La créature raisonnable est devenue son Épouse, lorsque Dieu a pris la nature humaine. O très doux amour Jésus, afin de montrer que vous la preniez pour Épouse, huit jours après votre naissance vous lui avez donné l'anneau nuptial de votre main très douce et très sainte, au moment de la Circoncision. Vous savez bien, ma vénérable Mère, qu'au bout de huit jours il a donné un anneau de sa chair, comme gage de ce qu'il devait payer entièrement sur le bois de la très sainte Croix, lorsque l'Agneau sans tache, l'Époux divin, fut immolé et répandit de toutes les parties de son corps les flots de son sang, pour laver les souillures et les péchés de son Épouse l'humanité. Et remarquez que son ardente charité ne nous a pas

donné un anneau d'or, mais un anneau de sa très pure chair ; et ce très doux Père n'a pas fait le festin des noces avec la chair des animaux, mais avec son précieux corps : la nourriture a été l'Agneau préparé par le feu de la charité, sur le bois de la douce Croix.

2. Je vous supplie instamment au nom du Christ Jésus de consacrer tout votre cœur, toute votre âme, toutes vos forces à aimer et servir ce doux et cher Père, cet Époux qui est Dieu, la Vérité suprême, éternelle, qui nous a tant aimés sans être aimé. Oui, qu'aucune créature ne résiste, quel que soit son rang, sa grandeur, sa puissance : toutes les gloires du monde ne sont-elles pas vaines ; ne passent-elles pas comme le vent ? Qu'aucune créature ne s'éloigne de ce véritable amour, qui est la gloire, la vie, le bonheur de l'âme ; et alors nous montrerons que nous sommes des épouses fidèles. Et aussi, quand l'âme n'aime que son Créateur, elle ne désire rien hors de lui. Ce qu'elle aime, ce qu'elle fait, c'est pour lui, et tout ce qu'elle voit en dehors de sa volonté, comme les vices, les péchés, les injustices, elle le déteste ; et la sainte haine qu'elle a conçue contre le péché est si forte, qu'elle aimerait mieux mourir que de violer la foi qu'elle doit à son éternel Époux. Soyons, soyons fidèles, en suivant les traces de Jésus crucifié, en détestant le vice, en embrassant la vertu, en faisant de grandes choses pour lui.

3. Je vous dirai, Madame, que mon âme a été dans la joie et l'allégresse lorsque j'ai reçu votre lettre ; elle m'a bien consolée par la sainte et bonne

disposition où vous paraissez être de sacrifier vos biens et votre vie pour la gloire du nom de Jésus-Christ. Le plus beau sacrifice, le plus grand amour qu'on puisse lui offrir, c'est d'être prêt à donner sa vie pour lui s'il le faut. Oh ! quelle douceur ce serait de voir donner sang pour sang ! Et je vois tellement augmenter en vous le feu du saint désir par le souvenir du sang du Fils de Dieu, que vous avez pris le titre de Reine de Jérusalem (1). Vous serez le chef et la cause de cette sainte croisade, et les Saints-Lieux ne seront plus possédés par les méchants infidèles, mais par des chrétiens qui les honorent, et par vous comme votre bien. Sachez que le Saint-Père a le plus grand désir d'apprendre de vous-même le dessein que le divin Époux a mis dans votre âme ; je voudrais que vous lui écriviez que votre désir augmente de plus en plus, et que vous lui demandiez d'entreprendre vous-même la croisade avec tous les chrétiens qui voudraient vous suivre. Car si vous vous prononciez, et si vous preniez l'initiative, vous entraîneriez certainement beaucoup de monde. Je vous conjure donc par l'amour de Jésus crucifié de montrer votre zèle, et je prie autant que le peut ma faiblesse, la souveraine et éternelle bonté de Dieu, de vous accorder pour cela et pour toutes vos bonnes œuvres une parfaite lumière, en augmentant toujours en vous vos saints désirs, afin qu'embrasée du feu de l'amour, vous parveniez, de la souveraineté de cette vie misérable et caduque, à l'éternelle cité

(1) Depuis l'année 1272, les rois de Naples prenaient le nom de rois de Jérusalem. (Gigli, t. II, p. 536.)

de Jérusalem, à la vision de la paix, où la divine Clémence nous fera tous rois et seigneurs, où seront récompensées toutes les peines de ceux qui auront souffert pour son très doux amour. Demeurez dans la sainte dilection de Dieu. Jésus, Jésus, Jésus.

Faite le 4 du mois d'août.

XXXVII (314). — **A LA REINE DE NAPLES.** — Des vertus que doit produire notre âme. — Elle l'invite à préparer la croisade.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très aimée et très révérende Mère et sœur dans le Christ Jésus, madame la Reine, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris avec le désir de vous voir remplie de l'abondance de la grâce du Saint-Esprit, afin que, comme une terre fertile, vous donniez des fruits bons et délicieux, et que vous ne produisiez pas des ronces et des épines. Vous savez, très chère Mère, que nous sommes semblables à des champs où Dieu dans sa miséricorde a jeté sa semence, c'est-à-dire l'amour avec lequel il nous a créés en nous tirant de son sein par amour, et non par devoir. Nous ne lui avons pas demandé de nous créer; mais lui, poussé par le feu de sa charité, il nous a créés pour que nous voyions et que nous goûtions sa souveraine et éternelle beauté. Et afin que cette semence porte du fruit et que les plantes grandissent, il nous a donné

l'eau du saint baptême. Le fruit est bien agréable et bien doux, mais il faut un jardinier pour le soigner et le conserver. O très doux amour Jésus, vous nous avez donné le meilleur et le plus puissant jardinier que nous puissions avoir, en nous donnant la raison et le libre arbitre. Il est si fort, que ni les démons ni les créatures ne peuvent l'ébranler, et le contraindre à un péché mortel s'il n'y consent pas. N'est-ce pas ce que disait l'ardent saint Paul lorsqu'il s'écriait : « Qui pourra me séparer de la charité du Christ ! Ce ne sera ni la faim, ni la soif, ni les persécutions, ni les anges, ni les démons (1) ; » comme s'il disait : Puisqu'il est impossible de me séparer de la charité divine si je ne le veux pas, je suis donc bien fort. Dieu nous a donné aussi le temps, car sans le temps, le jardinier ne pourrait rien faire; mais avec le temps, c'est-à-dire pendant que nous vivons, le jardinier peut retourner la terre et recueillir le fruit; alors la main de l'amour, du saint et vrai désir, prend le fruit et le porte dans le grenier, c'est-à-dire qu'il fait tout pour Dieu, et qu'il recherche dans toutes ses œuvres la louange et la gloire de son nom.

2. Vous me direz peut-être que le jardinier a pour compagnon la partie sensitive, qui souvent le vole et l'arrête en semant et en recueillant bien souvent la semence du démon, c'est-à-dire les jouissances coupables, les plaisirs du monde, les richesses, les honneurs et l'amour de nous-même, ce dangereux ennemi, capable de détruire et de corrompre toutes nos

(1) Ép. aux Rom., VIII, 35.

œuvres; oui, celui qui s'aime lui-même en dehors de Dieu, et qui ne cherche que son propre honneur, ne fait rien de bon. S'il est puissant, il n'exercera pas loyalement la justice, mais il la rendra selon le bon plaisir des créatures, parce qu'il écoutera son amour-propre. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi pour vous; car si vous recherchez uniquement l'honneur de Dieu et le salut des créatures, votre justice et toutes vos œuvres seront conformes à la droite raison, et la force du libre arbitre fera tenir tranquille la sensualité. Courage donc, très chère Mère; car par la greffe que Dieu a faite en nous, arbres stériles, c'est-à-dire par l'union de la nature divine avec la nature humaine, la raison est tellement fortifiée, qu'elle est entraînée à l'aimer; et la sensualité est tellement affaiblie, que quand elle veut nuire à la raison, elle ne peut rien contre elle.

3. Nous voyons bien, très chère Mère, que notre chair, c'est-à-dire l'humanité du Christ, qui vient d'Adam, a été si flagellée, si tourmentée par les coups, les outrages, et enfin par la mort honteuse de la Croix, qu'elle doit maintenant nous être assujettie, et ne jamais se révolter contre Dieu et la raison. O amour ineffable, très doux Jésus, comment la créature peut-elle ne pas se perdre et se sacrifier pour vous? O greffe incomparable, Verbe incarné, Fils de Dieu, qui avez détruit le ver de l'ancien péché d'Adam, et arraché le fruit sauvage! Ce péché commis avait tellement ravagé notre jardin, qu'il ne pouvait produire aucune vertu qui donne la vie. O doux feu d'amour, vous avez tellement uni Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, que la sève stérile qui

donnait la mort est devenue bonne et fertile, et donne toujours la vie, si nous voulons nous servir de la force de la raison. Regardez, regardez l'amour ineffable que Dieu nous porte, et la douceur du fruit délicieux de l'Agneau sans tache, ce bon gain qui a été semé dans le doux champ de Marie. Que notre jardinier ne dorme plus dans la négligence, car voici le moment : il est fort par sa nature, et il a été fortifié par l'union de Dieu avec l'homme. Je vous prie au nom du Christ, le doux Jésus, d'exciter votre amour et votre désir, et de prendre l'arbre de la très sainte Croix, pour le planter dans le jardin de votre âme; car c'est un arbre riche en fruits de vraies et solides vertus. Vous voyez bien qu'outre l'union que Dieu a faite avec sa créature, il s'est attaché à la sainte Croix, et il veut, il demande que nous nous unissions à cet arbre par l'amour et le désir; alors notre jardin ne pourra produire que des fruits suaves et délicieux. C'est pourquoi j'ai dit que je désirais vous voir un champ fertile. Nous avons vu le moyen de produire du fruit, et comment on le récolte, en se servant de la force et de la puissance du bon jardinier, de la raison et du libre arbitre, avec le souvenir de l'Agneau immolé pour détruire la partie sensitive.

4. Maintenant donc, très chère sœur, il n'est plus temps de dormir, car le temps ne dort pas, et s'enfuit toujours comme le vent. Élevez en vous par l'amour l'étendard de la très sainte Croix; il faudra bientôt le déployer, car il me semble que le Saint-Père va l'arborer contre les Turcs. Je vous prie de vous tenir prête, afin que nous allions tous en bonne

compagnie mourir pour le Christ. Je vous prie et je vous conjure de la part de Jésus crucifié d'assister son Épouse dans ses besoins, par vos biens, votre personne et vos conseils. Montrez autant que vous le pourrez que vous êtes la fille fidèle de la douce et sainte Église. Vous savez bien qu'elle est une mère qui nourrit ses fils sur son sein, en leur donnant un lait très doux qui est leur vie. Il est bien insensé le fils qui n'aide pas sa mère, lorsqu'un membre corrompu se révolte contre elle (1). Je veux que vous soyez une fille véritable, et que vous assistiez toujours votre Mère. Je termine. Pardonnez à mon ignorance. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous recommande le Frère Pierre, qui vous porte cette lettre : c'est mon cher Père et mon fils.

XXXVIII (315). — **A LA REINE DE NAPLES** (2). — De la lumière nécessaire pour connaître la vérité. — Des dangers de l'amour de soi-même. — Elle déplore la mauvaise foi de ceux qui, après avoir élu pour Souverain Pontife Urbain VI, ne veulent plus le reconnaître.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chère Mère dans le Christ, le doux Jésus,

(1) Cette lettre est sans doute de 1375, au moment de la guerre des Florentins contre l'Église.

(2) Cette lettre est du 7 octobre 1378; elle est par conséquent écrite de Sienne, avant le départ de sainte Catherine pour Rome.

moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir éclairée de la vraie et parfaite lumière, afin qu'en toutes vos œuvres, vous receviez la lumière qui est la vie de la grâce; car toutes les œuvres qui sont faites avec la lumière et la crainte de Dieu donnent la vie; mais sans cette lumière nous faisons tout dans la mort, nous marchons dans les ténèbres, avec une telle ignorance, un tel aveuglement, que nous prenons la vérité pour le mensonge, et le mensonge pour la vérité, la lumière pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière. De là vient que le goût de l'âme se pervertit, et qu'alors les choses bonnes lui paraissent mauvaises, et les mauvaises lui paraissent bonnes : elle a perdu la connaissance d'elle-même, et ne connaît plus son mal. Cela vient de la privation de la lumière. Hélas! hélas! très chère Mère, tout cela procède du nuage de l'amour-propre, qui obscurcit l'œil de notre intelligence et nous empêche de discerner la vérité. L'amour-propre nous rend faibles et légers comme la feuille qu'agite le vent; c'est un poison qui empoisonne l'âme; et il ne l'empoisonne pas sans nuire aussi aux autres, car dès que nous sommes privés de la charité, nous n'avons plus de bienveillance et d'affection pour le prochain, et d'obéissance pour la sainte Église.

2. Remarquez-le bien : ce poison, les uns le prennent et le donnent au prochain, non pas actuellement, mais mentalement, en lui refusant l'affection qui lui est due. Mais il en est d'autres aussi qui non seulement lui refusent cette affection, mais s'ef-

forcent encore de lui communiquer le poison qu'ils ont pris eux-mêmes. Hélas! ceux-là font l'office des démons, qui ne se contentent pas d'être privés de Dieu, l'éternelle et souveraine Lumière, mais font tout ce qui est en leur pouvoir pour nous en priver. Il est vrai que la créature raisonnable ne doit pas être assez folle; assez insensée pour consentir à la volonté du démon. Il me semble qu'aujourd'hui dans le monde entier, et surtout dans le corps mystique de la sainte Église, il y en a beaucoup qui remplissent cet office. On ne devrait pas les appeler des hommes et des clercs, mais des démons incarnés; ils sont privés de la lumière de la vérité, et égarés par l'amour d'eux-mêmes; et nous avons dit que l'amour-propre est un venin qui empoisonne l'âme. Oui, c'est un venin. Ouvrez l'œil de l'intelligence, et, s'il n'est pas obscurci par l'amour-propre et par la complaisance pour les créatures, vous reconnaîtrez que ceux qui devaient être les colonnes de la sainte Église ont répandu avec méchanceté le venin de l'hérésie, qui les empoisonne avec ceux qui les approchent.

3. O hommes qui êtes non pas des hommes, mais plutôt des démons visibles, combien vous aveugle cet amour déréglé que vous avez placé dans la corruption des corps, dans les délices et les honneurs du monde! Le Vicaire du Christ voulait corriger votre vie, afin que vous soyez des fleurs parfumées dans le jardin de la sainte Église; vous l'aviez choisi par une élection régulière; et maintenant vous répandez le poison du mensonge, et vous dites qu'il n'est pas le vrai Pape, parce que vous l'avez

nommé par crainte et par peur de la colère du peuple. Ce n'est pas vrai; mais si cela était, vous seriez dignes de mort pour avoir choisi un Pape avec la crainte des hommes, et non pas avec la crainte de Dieu. Mais vous ne pouvez le dire. Le dire, oui; mais le prouver, non. Ce que vous avez fait par crainte, pour apaiser le peuple, tout le monde le voit d'une manière évidente, c'est quand vous avez dit en revêtant de la chape messire de Saint-Pierre, que vous l'aviez nommé Pape. Ce n'était pas la vérité, comme on l'a vu quand l'émeute a cessé. Il a confessé, et vous aussi, qu'il n'était pas Pape, mais que le Pape élu était messire Barthélemi, archevêque de Bari. S'il n'était pas Pape, qui vous forçait de le choisir de nouveau dans une élection régulière faite sans aucune violence, de le couronner avec tant de solennité et avec toute la pompe que demande cette cérémonie, comme ne l'a jamais été aucun de ses prédécesseurs? Je ne sais vraiment ce qui vous pousse maintenant à dire le contraire. C'est l'amour-propre, qui ne peut supporter la réprimande. Avant qu'il ait commencé à vous blesser par ses paroles et à vouloir arracher les épines du jardin de l'Église, vous confessiez et vous annonciez à nous, ses brebis, que le Pape Urbain VI était le vrai Pape. Vous avez confessé, et vous n'avez pas nié, qu'il est le Vicaire du Christ, celui qui tient les clefs du Sang dans la vérité, cette vérité qui ne sera jamais confondue par les menteurs et les hommes pervers du monde, car la vérité est ce qui nous délivre.

4. Malheureux! vous ne voyez pas où vous êtes tombés, parce que vous êtes privés de lumières.

Vous ne savez pas que la barque de la sainte Église peut bien être agitée par les vents contraires, mais qu'elle ne périt jamais, ainsi que ceux qui s'appuient sur elle. En voulant vous élever, vous êtes submergés ; en voulant vivre vous êtes tombés dans la plus triste mort que vous pouviez rencontrer ; en voulant posséder des richesses, vous êtes devenus mendiants, vous êtes tombés dans la misère la plus profonde ; en voulant conserver votre rang, vous l'avez perdu, vous avez été cruels pour vous-mêmes ; et maintenant que vous êtes empoisonnés, vous voulez empoisonner les autres. N'aurez-vous pas pitié de tant de brebis que vous éloignez ainsi du bercail ? Vous êtes placés pour répandre la Foi, et vous l'éteignez, vous la souillez par le schisme que vous faites naître ; vous deviez être des flambeaux sur le candélabre pour éclairer les ténèbres, et vous obscurcissez la lumière par les ténèbres. De combien de maux n'êtes-vous pas et ne serez-vous pas cause, si vous ne changez ! et par un juste jugement de Dieu, vous vous perdrez âme et corps. Ne pensez pas que Dieu vous épargnera par égard pour votre barrette et votre dignité : vous serez au contraire punis bien plus sévèrement, comme le fils qui outrage sa mère, mérite une punition plus grande, parce qu'il commet une plus grande faute qu'une autre personne. La justice divine veut que le châtiment soit en raison de l'offense. Hélas ! ne le faites plus, pour l'amour de Dieu ; revenez un peu à vous, et rejetez le poison de l'amour-propre, afin de connaître et d'aimer la vérité.

5. N'attendez pas le châtiment, car il sera rude pour

celui qui résiste à Dieu. Ceci est bien vrai, très chère Mère: je dis très chère, autant que vous serez, comme autrefois, la servante fidèle de la sainte Église, qui, vous le savez, vous a nourrie sur son sein (1). Je vous ai dit la vérité, ils ont pris l'office du démon, et, d'après ce que j'apprends, ce qu'ils ont en eux, ils veulent vous le donner : vous, sa fille, ils veulent vous détourner de l'obéissance et du respect que vous devez à votre Père le Pape Urbain VI, qui est vraiment le Christ de la terre : et tout autre qui se présenterait tant qu'il vivra, n'est pas le Pape, mais il est pire que l'Antechrist. Ne doutez pas de cette vérité, qui est si évidente, qu'elle a été reconnue par ceux qui ont fait l'élection, et qui la nient maintenant par passion. Si ce n'était pas la vérité, ils ne devaient pas lui demander des grâces et les recevoir, car ils devaient bien voir qu'il ne pouvait les donner ; mais, parce qu'il le pouvait, ils les ont demandées, et en ont usé. Si vous croyez le contraire, vous ressemblerez à une aveugle, et vous serez comme ceux dont nous avons dit qu'ils étaient privés de la lumière. Vous changerez la lumière en ténèbres, si vous croyez que le Pape Urbain VI n'est pas véritablement une lumière, le vrai Christ de la terre, le ministre du sang du Christ qui est au ciel. Vous ferez des ténèbres ; non pas que cette lumière puisse être elle-même obscurcie, mais vous produirez les ténèbres dans votre esprit et dans votre âme ; et vous aurez

(1) La reine Jeanne avait été jusqu'alors dévouée au Saint-Siège. Elle devait beaucoup de reconnaissance au Pape Clément VI, qui lui servit pour ainsi dire de tuteur lorsqu'elle monta sur le trône, à l'âge de dix-neuf ans.

beau vouloir changer les ténèbres en lumière, vous ne le pourrez pas, malgré tous vos efforts. La vérité peut bien être un peu obscurcie par quelque nuage, mais ce nuage se dissipe malgré ceux qui veulent le contraire.

6. Vous prenez les ténèbres pour la lumière lorsque vous donnez votre aide et votre protection à ces hommes coupables (1). Je n'attaque pas leur dignité, mais leurs vices et leur méchanceté ; car ils ont fait un autre Pape, et quand il a été fait, on a dit que c'était par votre main : et vous croyez qu'il est Pape ! Ces ténèbres dont vous voudriez faire la lumière causeront votre ruine et la leur ; car vous savez que Dieu ne laisse jamais impunies les fautes commises, surtout celles contre la sainte Église. N'attendez donc pas les coups de la justice divine, mais aimez mieux mourir que d'agir contre le Pape. Si vous ne voulez pas l'assister dans ses besoins, Dieu vous en demandera compte ; mais si vous ne le faites pas, vous devez au moins ne pas agir contre lui, et rester neutre, tant que cette vérité, que vous ne voyez pas bien, ne sera pas claire pour votre esprit. En le faisant, vous montrerez que vous avez la lumière, que vous avez perdu votre faiblesse de femme, et que vous avez le courage d'un homme. Si à cause de votre peu de lumière vous suivez une autre voie, vous montrerez que vous êtes une femme irrésolue ; vous deviendrez faible parce que vous vous serez éloignée de votre chef, du Christ

(1) Jeanne de Naples fut une des causes principales du schisme, en donnant aide et protection aux cardinaux révoltés.

du ciel et du Christ de la terre, qui vous fortifie ; vous aurez altéré votre goût comme une malade : la bonne doctrine vous paraîtra mauvaise, et la mauvaise vous semblera bonne. La bonne doctrine est celle que veut donner le Vicaire de Jésus-Christ à ceux qui se nourrissent sur le sein de son Épouse ; et vous montrerez qu'elle ne vous paraît pas véritablement bonne. Si elle vous paraissait bonne, vous l'adopteriez et vous ne vous en sépareriez pas : vous semblez aimer, au contraire, l'iniquité, la doctrine et la conduite coupable de ceux qui s'aiment eux-mêmes. Si elle ne vous plaisait pas, vous ne vous uniriez pas à eux en les aidant, en les protégeant ; mais vous vous en éloigneriez. Unissez-vous à la vérité, et séparez-vous du mensonge ; autrement vous rempliriez le même office qu'eux : vous ne vous contenteriez pas du mal et du poison qui est tombé dans votre âme, mais vous le communiqueriez aux autres en commandant à vos sujets. qui accepteraient ce que vous avez vous-même.

7. Tous ces malheurs, ces inconvénients arriveront, ou sont arrivés, si vous avez été ou si vous êtes privée de lumière ; mais si vous avez la lumière, vous ne tomberez pas dans ces ténèbres. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir éclairée de la vraie et parfaite lumière. Si vous avez cette lumière, on s'en apercevra aux fruits que vous porterez maintenant : si vous vous attachez avec le respect qui lui est dû, à votre Père, au Pape Urbain VI, vous montrerez un fruit de vie, et alors mon âme sera bien heureuse, parce que je verrai en vous le fruit de la véritable obéissance, où vous trouverez la vie de la grâce ; si vous vous en séparez, et si vous adhérez à

l'opinion de ceux qui lui sont opposés et qui mentent à leur conscience, vous porterez les fruits empoisonnés d'une désobéissance qui engendre la mort éternelle. Si votre vie finit dans cet état, j'en aurai une peine, une douleur inexprimable, à cause de la damnation qui punira votre faute. C'est parce que je vous aime avec tendresse que je désire ardemment le salut de votre âme et de votre corps : je vous ai écrit afin que, si vous êtes tombée dans ces ténèbres, vous puissiez en sortir, et que, si vous n'y êtes pas, vous aimiez mieux mourir que d'y tomber jamais. J'ai déchargé ma conscience ; je suis certaine que Dieu vous a tant donné d'intelligence, que, si vous le voulez, vous connaîtrez la vérité. En la connaissant vous l'aimerez, et en l'aimant vous ne pourrez jamais l'offenser. Baignez-vous dans le sang de Jésus crucifié, c'est là que se consument tout amour propre et toute complaisance humaine. Cherchez uniquement à plaire à Dieu, et non pas aux créatures en dehors de sa volonté. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi, si je vous ai importunée trop longtemps ; mais l'amour de votre salut et la douleur profonde que me cause ce que je vois dans la sainte Église doivent me servir d'excuses. Si je le pouvais, à l'égard de ceux qui répandent une semblable hérésie dans le corps mystique de l'Église et dans toute la chrétienté, j'agirais plus que je ne parlerais.

8. Je me servirai surtout des armes de la prière. La mienne est bien faible à cause de mes fautes, mais celles des autres serviteurs de Dieu sont puissantes, et l'iniquité des hommes du monde ne peut leur résister : elles sont si fortes, que non seulement elles

triomphent de l'homme, mais encore qu'elles lient les mains de la justice divine, en apaisant la colère de Dieu et en l'inclinant à faire miséricorde au monde. C'est ainsi que nous nous défendrons et que nous demanderons son secours, en le suppliant de briser le cœur des Pharaons, de l'amollir afin qu'ils se convertissent et qu'ils donnent l'exemple d'une vie sainte et honnête, d'une vraie et parfaite obéissance. Doux Jésus, Jésus amour.

XXXIX (316). — **A LA REINE DE NAPLES** (1). — Des deux manières que nous avons de connaître la vérité. Elle prie la reine de sortir de l'erreur où elle est, en ne voulant pas reconnaître pour Pape Urbain VI. — Du compte terrible qu'elle aura à rendre à Dieu.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chère Mère dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir affermie dans la vérité, qu'il est nécessaire de connaître et d'aimer pour être sauvé. Celui qui sera fondé sur la connaissance de la Vérité, le Christ, le doux Jésus, celui-là recevra et goûtera la paix et le repos de son âme dans l'amour de la charité. Cette charité, l'âme la reçoit par cette connaissance. Il y a deux moyens principaux de

(1) Cette lettre fut écrite peu de jours après l'arrivée de sainte Catherine à Rome, le 28 novembre 1378.

connaître cette vérité. Il faut d'abord reconnaître que tout ce qui a l'existence doit être aimé en Dieu et pour Dieu, qui est la Vérité même, et sans lequel rien n'existe. Celui qui se séparerait de la vérité marcherait dans la voie du mensonge en suivant le démon, qui en est le père. Je dis qu'il y a surtout deux moyens de connaître la vérité. Le premier est de connaître la vérité de Dieu, qui nous aime d'un amour ineffable. Il nous a aimés avant que nous fussions ; il nous a créés par amour, pour que nous ayons la vie éternelle et que nous goûtions à jamais la félicité parfaite. Telle a été, telle est la vérité. Qu'est-ce qui prouve qu'il en est ainsi ? Le sang répandu pour nous avec un si ardent amour. Dans ce doux sang du Verbe, du Fils de Dieu, nous connaîtrons la vérité de sa doctrine, qui donne la vie, la lumière, en dissipant toutes les ténèbres de l'amour sensitif et des complaisances humaines, de manière que le cœur vraiment libre connaît et suit la doctrine de Jésus crucifié, qui est fondée sur la vérité. Nous devons enfin connaître et voir la vérité dans notre prochain, grand ou petit, serviteur ou maître. Quand nous le voyons faire une chose, et nous inviter à la faire aussi, nous devons examiner si cette chose est fondée ou non sur la vérité, et quel est le motif qui la fait entreprendre. Celui qui ne le fait pas agit comme un insensé, comme un aveugle qui suit un autre aveugle guidé par le mensonge, et il montre qu'il n'a pas en lui la vérité et qu'il ne la cherche pas. Il en est quelquefois de tellement insensés, que pour cette chose, ils vont perdre la vie de l'âme et du corps avec leurs biens temporels : et ils ne s'en inquiètent pas, parce qu'ils sont aveu-

gles et ne connaissent pas ce qu'ils devraient connaître : ils marchent dans les ténèbres comme des femmes faibles et irrésolues.

2. O très chère Mère, si vous aimez la vérité et si vous êtes soumise à la sainte Église; mais autrement je ne vous appellerai plus ma mère; je ne vous parlerai plus avec respect, parce que je vois un grand changement dans votre personne. De reine vous êtes devenue servante et esclave d'une chose qui est néant: vous vous êtes soumise au mensonge, au démon, qui en est le père; vous avez abandonné le conseil de l'Esprit-Saint pour prendre celui des démons incarnés; vous étiez un membre uni à la vigne véritable, et vous vous êtes retranchée de cette vigne avec le couteau de l'amour-propre. Vous étiez la fille légitime et bien-aimée de votre Père, le Vicaire du Christ en ce monde, du Pape Urbain VI, qui est véritablement le Souverain Pontife; vous avez quitté le sein de votre Mère, la sainte Église, où vous avez été si longtemps nourrie. Hélas ! hélas ! on peut vous pleurer comme morte, vous êtes séparée de la vie de la grâce; morte pour l'âme, morte pour le corps, si vous ne quittez une si grande erreur. Il me semble que vous n'avez pas compris la vérité de Dieu, comme je l'ai dit; car si vous l'aviez connue, vous auriez mieux aimé mourir que d'offenser Dieu mortellement. Vous ne l'avez pas connue dans votre prochain ; mais, poussée par l'ignorance et la passion, vous avez suivi et exécuté le plus déplorable conseil qu'on puisse avoir. Quelle honte pour une personne qui a été chrétienne, catholique et vertueuse, de faire comme le chrétien qui renie sa foi, et

d'abandonner les saintes doctrines et le respect que vous aviez pour l'Église !

3. Hélas! ouvrez l'œil de votre intelligence, et ne dormez plus dans un tel abîme; n'attendez pas le moment de la mort, après laquelle vous ne pourrez plus vous excuser, et dire : Je croyais faire bien : car vous connaissez que vous faites mal. Oui, dans votre faiblesse et votre égarement, vous vous laissez guider par la passion. Je crois bien que le conseil n'est pas venu de vous. Tachez, je vous conjure, de connaître la vérité, et qui sont ceux qui vous font prendre le mensonge pour la vérité en disant que le Pape Urbain VI n'est pas le vrai Pape, et que l'antipape, qui est réellement un antechrist, un membre du démon, est le Christ de la terre? Quelle preuve ont-ils pour le dire? Aucune : leur langage est faux et trompeur ; ils mentent sur leur tête. Et que peuvent dire ces hommes pervers, qui sont plutôt des démons incarnés que des hommes? De quelque côté qu'ils se tournent, ils doivent reconnaître qu'ils sont coupables. S'il était vrai que le Pape Urbain VI ne fût point Pape, ils mériteraient mille morts, comme des menteurs convaincus d'imposture. Si d'abord ils l'avaient élu par peur, et non véritablement par une élection régulière, et nous l'avaient cependant présenté comme le vrai Pape, ils nous auraient donné le mensonge pour la vérité, en nous faisant obéir et rendre hommage avec eux à celui qui ne le méritait pas. Ils l'avaient déjà reconnu, lui avaient demandé des grâces, et les avaient reçues de lui comme du Souverain Pontife. Je dis que s'il avait été vrai qu'il ne fût point Pape, ce qui est faux par la bonté de

Dieu qui nous a fait miséricorde, je dis que pour cela seulement on ne saurait trop les punir; mais ils sont dignes de mille morts, parce qu'ils disent qu'ils ont élu le Pape par crainte, et que cela n'est pas; ils ne disent pas la vérité, comme des hommes adonnés au mensonge, et ils ne peuvent la cacher parce qu'on voit trop bien leurs ténèbres et leur corruption.

4. On a parfaitement connu celui qu'ils avaient nommé par crainte, quand ils ont eu nommé le vrai Pape, monseigneur Bartholomeo, archevêque de Bari, qui est maintenant le Pape Urbain VI; c'était monseigneur de Saint-Pierre qui, en homme juste et bon, a déclaré qu'il n'était pas Pape, mais que c'était monseigneur Bartholomeo, archevêque de Bari, aujourd'hui le Pape Urbain VI, choisi et reconnu comme Souverain Pontife, et comme un homme très juste par tous les fidèles chrétiens, malgré les méchants, qui ne sont plus chrétiens, qui n'ont plus le nom du Christ dans la bouche et dans le cœur, mais qui sont des infidèles séparés de la foi, de l'obéissance de la sainte Église, du Vicaire de Jésus-Christ sur terre, membres retranchés de la vraie Vigne, fauteurs de schisme et d'hérésie. Vous ne devez pas être assez ignorante, assez séparée de la vraie lumière, pour ne pas connaître leur vie coupable et sans crainte de Dieu. Ceux qui vous ont persuadé une semblable hérésie portent des fruits qui montrent quels arbres ils sont : leur conduite prouve bien qu'ils ne disent pas la vérité. Les conseillers qui les entourent, amis ou étrangers, peuvent bien être des hommes de science, mais non pas de vertu; et leur vie, au lieu d'être digne de louanges, mériterait plutôt des repro-

ches pour bien des raisons (1). Où est l'homme juste qu'ils ont choisi pour antipape, si le Souverain Pontife, le Pape Urbain VI, n'est pas véritablement le Vicaire du Christ? Qui ont-ils choisi? un homme de sainte vie? Non, mais un homme coupable, un démon, car il fait l'office des démons. Le démon cherche à nous séparer de la vérité, et lui fait de même. Et pourquoi n'ont-ils pas choisi un homme juste? Parce qu'ils savaient bien qu'un homme juste aurait mieux aimé mourir que d'accepter leur proposition, car il n'aurait vu en eux aucune apparence de vérité; mais les démons ont choisi le démon, les menteurs, le mensonge. Tout prouve que le Pape Urbain VI est le vrai Pape, et qu'ils sont privés de la vérité et passionnés pour le mensonge.

5. Si vous me dites que malgré toutes ces choses vous n'êtes pas bien convaincue, pourquoi ne restez-vous pas au moins neutre? Admettons que vous n'êtes pas convaincue autant que vous pourriez l'être; si vous ne voulez pas assister temporellement le Souverain Pontife jusqu'à ce que vous ayez d'autres preuves, — et alors vous serez obligée de le faire, car les enfants doivent subvenir aux besoins de leur père, — obéissez-lui au moins dans les choses spirituelles, et ne vous prononcez pas pour les autres. Mais vous vous laissez égarer par la haine, le dédain, par la crainte de perdre ce dont vous vous êtes privée vous-même.

(1) La conduite des cardinaux révoltés laissait beaucoup à désirer, comme on peut le voir dans les lettres de sainte Catherine à Grégoire XI. L'antipape Clément VII devait être plus indulgent pour eux que le Pape Urbain VI. (*Voir* Gigli, t. II, p. 558.)

Vous avez cru un maudit parleur qui vous a ôté la lumière (1) ; vous ne connaissez plus la vérité, vous vous obstinez dans le mal, et cette obstination vous empêche de voir le châtiment qui vous menace. Hélas ! je vous le dis avec une douleur profonde, car j'aime votre salut de toute mon âme, si vous ne vous convertissez pas en quittant cette erreur et les autres, le souverain Juge, qui ne laisse jamais nos fautes impunies, lorsque l'âme ne les efface pas par la contrition du cœur, la confession et la satisfaction, le souverain Juge vous punira de manière à effrayer tous ceux qui voudraient se révolter contre la sainte Église. N'attendez pas ses coups, car il est dur de résister à la divine justice. Vous devez mourir, et vous ne savez pas quand.

6. Ni vos richesses, ni votre puissance, ni les honneurs du monde, les barons et les peuples qui sont vos sujets quant au corps, ne pourront vous défendre devant le souverain Juge et vous soustraire à la justice divine ; mais quelquefois Dieu les prend pour bourreaux, afin qu'ils punissent ses ennemis (2). Vous avez excité et vous excitez le peuple et vos sujets à être plutôt contre vous qu'avec vous, parce qu'ils ont trouvé en vous peu de vérité ; ils ont trouvé, non pas un cœur généreux et viril, mais un cœur de femme sans force, sans fermeté, un cœur agité comme la feuille par le vent. Ils se rappellent bien que quand le

(1) Sainte Catherine désigne ainsi un jurisconsulte célèbre qui avait entraîné la reine Jeanne dans le schisme.

(2) Sainte Catherine prophétise ainsi la mort malheureuse de la reine Jeanne, qui fut étranglée par l'ordre de Charles de Duras, le 22 mai 1382.

Pape Urbain VI, le vrai Pape, fut nommé par une bonne et sincère élection, et qu'il fut solennellement couronné, vous avez fait une grande et magnifique fête, comme le devait un fils pour l'exaltation de son père, et une mère pour celle de son fils ; car il était votre père et votre fils, votre père par la dignité qu'il venait de recevoir, votre fils parce qu'il était sujet de royaume (1) ; et vous avez bien fait : vous avez de plus commandé d'obéir à Sa Sainteté comme au Souverain Pontife ; et maintenant je vois que vous êtes changée comme une femme sans fermeté, et vous voulez qu'ils fassent le contraire. O malheureuse passion ! Ce mal que vous avez, vous voulez le leur donner, et vous croyez qu'ils pourront vous aimer, vous être fidèles, quand ils voient que vous les éloignez de la vie pour les conduire à la mort, et qu'au lieu de la vérité vous leur donnez le mensonge. Vous les séparez du Christ du ciel et du Christ de la terre, et vous voulez les lier au démon et à l'antechrist, le partisan et l'apôtre du mensonge, lui et vous tous qui le suivez.

7. Ne le faites plus, pour l'amour de Jésus crucifié. Vous appelez sur vous les jugements divins, et je gémis de voir que vous ne conjurez pas l'orage qui vous menace. Vous ne pouvez sortir des mains de Dieu, vous appartenez à sa justice ou à sa miséricorde. Changez donc votre vie, afin d'échapper à sa justice et de rester dans sa miséricorde ; n'attendez

(1) La reine Jeanne, non seulement avait fait célébrer des fêtes magnifiques à l'occasion de l'élection d'Urbain VI ; mais elle lui avait envoyé quarante mille écus d'or, avec de riches présents.

pas le temps : lorsque vous le voudrez, vous ne le pourrez plus. Pauvre brebis, retournez au bercail et laissez-vous conduire par le pasteur, afin que le loup infernal ne vous dévore pas; reprenez pour guides les serviteurs de Dieu, qui vous aiment vraiment plus que vous ne vous aimez vous-même; écoutez plutôt leurs bons et sages conseils que ceux des démons incarnés. Ils vous trompent en vous faisant craindre de perdre les biens temporels, qui passent comme le vent, qui nous quittent ou que nous quittons par la mort. Ce sont eux qui vous ont conduite où vous êtes. Vous gémirez peut-être, en disant : Hélas ! hélas comment changer la position où je me suis mise en écoutant par crainte les mauvais conseils ? c'est moi-même qui me suis perdue. Mais il est encore temps, très chère Mère, d'éviter la justice de Dieu. Revenez à l'obéissance de la sainte Église ; reconnaissez le mal que vous avez fait, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, et Dieu regardera l'humilité de sa servante ; il vous fera miséricorde et apaisera la colère que lui causent vos fautes. Grâce au sang du Christ, vous vous attacherez, vous vous lierez à lui par les liens de la charité, et dans cette charité vous connaîtrez et vous aimerez la vérité.

8. La vérité vous délivrera du mensonge, elle dissipera vos ténèbres, vous donnera la lumière et la connaissance dans la miséricorde de Dieu. Dans cette vérité vous serez libre, mais pas autrement. Parce que la vérité nous délivre et que je désire votre salut, j'ai dit que je désirais vous voir affermie dans la vérité, pour que vous ne soyez pas blessée par le mensonge.

Je vous conjure d'accomplir en vous la volonté de Dieu et le désir de mon âme. Oui, je désire votre salut de toutes mes forces, de tout mon cœur et de toute mon âme. C'est la bonté de Dieu, qui vous aime d'un amour ineffable, qui m'a poussée à vous écrire avec une douleur profonde. Je vous avais déjà écrit sur ce sujet : pardonnez si je vous importune, et si je vous parle sans assez de respect ; c'est l'amour que j'ai pour vous qui me fait parler avec tant d'assurance ; la faute que vous avez commise m'oblige à vous tenir un pareil langage. j'aimerais bien mieux vous dire la vérité de vive voix, pour votre salut, et surtout pour l'honneur de Dieu. J'aimerais mieux employer les actions que les paroles à l'égard de ceux qui ont fait le mal ; mais vous êtes bien coupable vous-même ; car ni les démons ni les créatures ne peuvent vous forcer à la moindre faute si vous ne voulez pas. Baignez-vous un peu dans le sang de Jésus crucifié ; c'est là que se dissipe le nuage de l'amour-propre, et que se perdent la crainte servile, le poison de la haine et du mépris. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XL (317). — **A LA REINE JEANNE DE NAPLES** (1). — Elle lui reproche son obstination, et la menace des châtiments de Dieu. — Elle l'exhorte à avoir pitié de son âme.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chère Mère dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de voir que vous avez compassion de vous-même, de votre âme et de votre corps; car, si nous n'avons pas pitié de notre âme, la miséricorde et la pitié des autres nous serviront peu. L'âme est bien cruelle, lorsqu'elle met elle-même dans les mains de son ennemi le glaive avec lequel il peut la tuer. Car nos ennemis n'ont pas d'armes qui puissent nous blesser ; ils le voudraient bien, mais ils ne le peuvent pas : il n'y a que la volonté qui commet l'offense; et cette volonté, ni les démons, ni les créatures ne peuvent l'ébranler et la forcer à la moindre faute plus qu'elle ne le veut. Ainsi, la volonté coupable qui consent aux tentations de l'ennemi est un glaive qui tue l'âme, quand elle le livre à ses ennemis, avec la main du libre arbitre. Qui est plus cruel de l'ennemi, ou de la personne qui reçoit la blessure? C'est nous qui sommes plus cruels, car nous consentons à notre mort.

2. Nous avons trois ennemis principaux : le démon

(1) Cette lettre, écrite en extase, est du 6 mai 1379.

d'abord, qui est faible, si nous ne le rendons pas fort en consentant à ses tentations ; il perd sa force par la vertu du sang de l'humble Agneau sans tache. Le monde, avec ses honneurs, ses délices, est encore notre ennemi ; mais il est faible, si nous ne le fortifions pas par notre faute, en possédant ses biens avec un amour déréglé : c'est par la douceur, l'humilité, la pauvreté, les opprobres, les affronts et les outrages de Jésus crucifié, qu'a été vaincu ce tyran du monde. Notre troisième ennemi, qui est notre propre fragilité, a été affaibli, et notre raison fortifiée, par l'union que Dieu a faite avec notre humanité dans l'incarnation de son Verbe, et par la mort de ce doux et tendre Verbe, Jesus crucifié. Aussi nous sommes forts, et nos ennemis sont faibles : il est donc bien vrai que nous sommes plus cruels pour nous que nos ennemis; car sans nous ils ne pourraient nous tuer ni nous blesser. Dieu nous les a donnés, non pas pour que nous soyons vaincus, mais pour que nous en triomphions : c'est ainsi que nous montrons notre force et notre constance. Mais je ne vois pas que nous puissions éviter cette cruauté et acquérir cette compassion sans la lumière de la très sainte Foi, en voyant avec l'œil de l'intelligence combien cette cruauté déplaît à Dieu et nuit à l'âme et au corps, et combien cette compassion est agréable à Dieu et utile à notre salut.

3. O très chère Mère, — je vous appelle Mère, à la condition que vous serez la fille soumise de la sainte Église, — il me semble que vous n'avez aucune compassion de vous-même. Hélas! hélas! parce que je vous aime, je gémis du triste état de votre âme et de

votre corps; je donnerais de bon cœur ma vie pour vous sauver de cette cruauté (1). Je vous ai écrit plusieurs fois avec compassion, pour vous montrer que ce qu'on vous donne pour la vérité est un mensonge, et que la verge de la justice divine est prête à vous frapper, si vous ne sortez de cette erreur. Le péché est naturel à l'homme, mais la persévérance dans le péché est l'œuvre du démon. Hélas! personne ne vous dit la vérité, et vous ne cherchez pas les serviteurs de Dieu qui pourraient vous la dire, afin de vous retirer de l'état de damnation. Oh! combien mon âme serait heureuse, si je pouvais aller vous trouver et donner ma vie pour vous rendre les biens du ciel et de la terre, pour ôter l'arme de la cruauté, avec laquelle vous vous tuez vous-même, et pour vous aider à prendre l'arme de la piété, qui tue le vice, c'est-à-dire à vous revêtir de la sainte crainte de Dieu et de l'amour de la vérité, et de vous unir à sa douce volonté. Hélas! n'attendez pas le temps que vous n'êtes pas sûre d'avoir; ne faites pas que mes yeux aient à répandre des torrents de larmes sur votre pauvre âme et sur votre corps. Votre âme, je l'aime comme la mienne, et je vois qu'elle est morte, puisqu'elle est séparée de sa vie. Ce n'est pas le Pape Urbain VI qu'elle poursuit, c'est la vérité, c'est notre Foi.

4. Ma Mère et ma fille, d'après ce que vous m'écriviez, j'espérais que cette Foi serait par vous, avec la

(1) Le désir de sainte Catherine était d'aller à Naples; Urbain VI voulait l'envoyer à la reine; mais il en fut empêché par le refus de sainte Catherine de Suède. (Vie de sainte Catherine, p. III, c. I.)

grâce divine, répandue parmi les infidèles, annoncée et secourue parmi nous, lorsque nous avons vu paraître le schisme; j'espérais que vous la défendriez contre ceux qui en sont souillés; mais je vois maintenant que vous faites tout le contraire, à cause du mauvais conseil que vous avez reçu en punition de mes péchés; vous l'avez écouté sans avoir compassion de votre salut; et il n'y a pas de créature qui puisse réparer votre malheur : vous serez obligée d'en rendre compte vous-même devant le souverain Juge. Vous n'avez pas péché par ignorance de la vérité, car vous la connaissiez; mais vous ne savez pas revenir sur ce que vous avez fait, parce que l'arme mauvaise de la volonté propre vous retient et vous aveugle, en vous faisant regarder comme une honte ce qui vous honorerait au contraire beaucoup : car en persévérant dans votre faute et dans le mal que vous commettez, vous vous faites blâmer et mépriser par toutes les créatures, tandis qu'en vous convertissant, vous vous honorerez, et la gloire de votre conduite détruira la mauvaise impression de vos erreurs passées. Quant aux biens temporels et éphémères qui fuient comme le vent, vous n'avez pas non plus raison; car vous devez craindre d'en être enfin privée, d'être déclarée publiquement hérétique. Mon cœur se brise et ne peut se briser davantage, dans la crainte que le démon n'obscurcisse l'œil de votre intelligence au point de vous empêcher d'éviter le malheur et la confusion qui vous menacent; et vous ne pouvez pas certainement tomber dans une infortune plus grande.

5. Vous ne pouvez vous excuser en disant : Cela

m'arrive injustement, et ce qui arrive injustement ne cause pas de honte. Vous le mériterez justement par la faute que vous avez commise; et le Pape peut le faire, comme le véritable Souverain Pontife, car il a été bien et légitimement élu. S'il ne l'avait pas été, vous ne seriez pas coupable. Il serait donc dans son droit; par amour, et comme un bon père qui veut donner à son fils le temps de se corriger, il ne l'a pas fait, mais je crains qu'il n'y soit enfin forcé par la justice et par votre longue persévérance dans le mal. Et je ne vous dis pas cela légèrement et sans savoir ce que je dis (1). Si vous me dites : Je suis sans inquiétude, je suis forte et puissante, j'ai d'autres princes qui me soutiendront, et je sais qu'il est faible ; je vous répondrai, que c'est en vain que travaille celui qui compte sur sa force et sa vigilance pour garder la cité, si Dieu ne la garde. Oserez-vous dire que vous avez Dieu pour vous? Non, il est impossible de le dire, car vous l'avez mis contre vous : en vous mettant contre la vérité, vous vous êtes mise contre lui. La vérité délivre celui qui est pour la vérité, et personne ne peut la confondre. Vous avez raison de craindre, et de ne pas vous confier dans votre force et votre puissance, même lorsqu'elle serait plus grande que celle que vous avez ; et lui a raison de se rassurer de sa faiblesse dans le Christ, le doux Jésus, dont il tient la place, et de se confier en sa force et en son secours. De quel côté viendra le secours? Personne ne peut l'imaginer; mais vous

(1) Urbain VI différa longtemps ; il n'excommunia la reine Jeanne que dans les premiers mois de 1330.

savez que si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

6. Craignons donc Dieu et tremblons sous la verge de sa justice; corrigeons-nous, et n'allons pas au delà : ayez compassion de vous-même, et vous attirerez sur vous la compassion de Dieu. Ayez aussi compassion de tant d'âmes qui périssent à cause de vous, et dont il faudra rendre compte devant Dieu au moment suprême de la mort. Revenez, il en est encore temps, et il vous recevra avec une grande bonté. Je suis persuadée que si vous avez compassion de votre âme et aussi de votre corps, si vous ne leur êtes pas cruelle, vous le ferez, et vous aurez pitié de vos sujets : mais pas autrement. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir compatissante et non cruelle pour votre âme. Je vous en conjure par l'amour de Jésus crucifié, croyez cette vérité et faites-la publier telle qu'elle a été annoncée à vous et aux autres princes du monde. Si vous dites : Je doute encore, restez neutre au moins, jusqu'à ce que vous voyez avec évidence, et ne faites pas ce que vous ne devez pas faire. Recherchez les explications et les conseils de ceux que vous voyez craindre Dieu, et n'écoutez pas les membres du démon qui vous conseilleraient mal sur ce qu'ils ignorent eux-mêmes. Craignez Dieu, fixez vos regards sur lui, et pensez qu'il vous voit, que son œil est toujours sur vous, et que sa justice veut que toute faute soit punie et tout bien récompensé. Ayez, ayez pitié de vous-même. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XLI (318). — A LA REINE, QUI ÉTAIT A NAPLES.

—Elle la prie de s'appliquer à la connaissance d'elle-même pour connaître le danger où elle se trouve. — Elle la presse de revenir à l'obéissance de la sainte Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chère et très révérende Mère, je vous aimerai quand je vous verrai la fille soumise et obéissante de la sainte Église ; je vous respecterai quand vous en serez digne, en abandonnant les ténèbres de l'hérésie et en suivant la lumière. Moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de voir en vous une vraie connaissance de vous-même et de votre Créateur. Et cette connaissance est nécessaire à notre salut, car toute vertu vient de cette sainte connaissance. Où se trouve la véritable humilité? Dans la connaissance de nous-même ; car l'âme qui reconnaît qu'elle n'est rien, et qu'elle tient de Dieu tout son être, ne peut lever la tête avec orgueil contre son créateur, ni contre son prochain ; car ce qui n'est rien par soi-même ne peut s'enorgueillir. Et où l'âme s'afflige-t-elle de sa faute ? Dans la connaissance d'elle-même, en considérant pieusement quelle est celle qui a offensé Dieu, et quel est le Dieu qu'elle a offensé. Elle voit qu'elle n'est, quant à son corps, qu'un peu de fange faite avec le rebut de la terre, et qu'elle n'est réellement qu'un foyer de corruption, méprisable sous tous les rapports, soumise à toutes sortes de misères et de nécessités,

sujette à la mort, qu'elle attend sans savoir l'heure. Quand elle voit qu'un être si misérable est un instrument qui ne sert à autre chose qu'à offenser audacieusement l'éternel et souverain Bien, la douce bonté de Dieu, dont elle a reçu l'être et toutes les grâces ajoutées à la vie spirituelle et temporelle, alors elle déteste sa fragilité, et elle reconnaît, par les grâces reçues de Dieu, que nous devons le servir et non pas l'offenser.

2. Nous sommes tenus à lui rendre gloire; nous ne pouvons lui être utiles, puisqu'il est notre Dieu, et qu'il n'a pas besoin de nous, tandis que nous avons besoin de lui ; car sans lui nous ne pourrions rien avoir. Par notre faute, nous perdons la vie de la grâce et notre dignité : car nous perdons la lumière de la raison et nous devenons semblables à l'animal, qui en est privé. O aveuglement humain ! peut-il y avoir de misère plus grande que de ressembler à des animaux stupides ? Si quelqu'un nous dit : Tu n'es qu'un animal stupide, nous ne pourrons le souffrir, et nous chercherons à nous venger de celui qui nous l'aura dit : et cependant notre faiblesse est telle, que nous descendons nous-mêmes au rang des bêtes, et que nous ne nous vengeons pas de l'appétit sensitif et de l'amour-propre qui nous mettent dans cet état. Et tout cela nous arrive, parce que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous ne déplorons pas nos fautes. Pourquoi? Parce que nous ne connaissons pas ce qui suit la faute et où elle nous conduit : car si nous le connaissions véritablement, nous quitterions le vice et les habitudes déréglées, et nous embrasserions la vertu. Alors nous ren-

drions honneur à Dieu, nous conserverions la beauté, la dignité de notre âme; nous suivrions la doctrine de la vérité, et en la suivant nous serions les fils de cette vérité.

3. O très douce Mère, je désire vous voir affermie dans cette vérité; vous la suivrez en vous connaissant bien vous-même, mais pas autrement: c'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir connaître vous-même. Je vous invite à la connaissance de cette vérité, afin que vous puissiez l'aimer. C'est la vérité que Dieu vous a créée pour vous donner la vie éternelle; et si vous regardez l'humble Agneau, vous verrez que son sang a manifesté cette vérité; car il a été répandu et donné pour notre rançon, et il est distribué dans le corps de la sainte Église, qui promet à celui qui l'aime, qu'en vertu de ce sang il recevra la vie éternelle au moyen de la sainte confession, de la contrition et de la satisfaction; elle lui promet aussi que tout bien sera récompensé, et toute faute punie, nous donnant ainsi la sainte crainte et l'amour, en nous invitant, si nous craignons la peine, à craindre aussi la faute. Vous savez bien, très chère Mère, que la vérité ne peut mentir : pourquoi donc combattre cette vérité? Car en combattant la vérité de la sainte Eglise et du Pape Urbain VI, vous combattez la vérité de Dieu et vous perdez le fruit du sang de Jésus-Christ, puisque la sainte Église est fondée sur cette vérité. Si vous ne pensez pas à votre salut, pensez du moins aux peuples qui vous sont confiés, à vos sujets, que vous avez gouvernés si longtemps avec tant de sagesse et dans une paix si profonde : et maintenant, parce

que vous combattez la vérité, les voilà malheureusement divisés, se faisant la guerre et se déchirant comme des bêtes féroces.

4. Hélas ! comment votre cœur ne se brise-t-il pas de les voir ainsi séparés ? L'un tient pour la rose blanche, et l'autre pour la rose rouge ; celui-ci pour la vérité, celui-là pour le mensonge (1). Hélas ! que mon âme est à plaindre ! Vous ne voyez pas qu'ils ont tous été créés par la rose très pure de l'éternelle volonté de Dieu, et qu'ils ont été régénérés à la grâce dans la rose rouge très ardente du sang de Jésus-Christ ; et ce sang nous a lavés de nos fautes par le saint baptême, nous a rendus chrétiens, et nous a mis dans le jardin de la sainte Église. Considérez que ni vous ni d'autres ne pouvez les purifier et leur donner ces deux roses glorieuses ; il n'y a que notre Mère la sainte Eglise qui les donne par le moyen du Souverain Pontife, et c'est le Pape Urbain VI qui tient les clefs du précieux Sang ; comment donc votre âme peut-elle consentir à les priver de ce que vous ne pouvez leur donner ? Ne voyez-vous pas que vous êtes cruelle pour vous-même ? car le tort que vous leur faites diminue votre puissance ; et de plus vous êtes tenue de rendre compte à Dieu des âmes qui périssent. Et quel compte pourrons-nous rendre ? Un bien terrible ; et de quelle confusion serons-nous couverts lorsque nous nous présenterons devant le souverain Juge à

(1) Les deux partis d'Urbain VI et de Clément VII avaient à ce qu'il paraît, pris pour signe de ralliement la rose blanche et la rose rouge, comme le firent plus tard, en Angleterre, les maisons de York et de Lancastre.

l'heure suprême de la mort qui approche! Hélas! si cela ne vous touche pas, vous devriez au moins être ébranlée par le mépris où vous êtes tombée. La faute que vous avez commise après votre conversion est bien plus grave que la première (1); elle a déplu bien davantage à Dieu et aux créatures; car cette dernière fois, vous aviez reconnu la vérité et votre faute, et vous vouliez recourir, comme une fille soumise, à la miséricorde et à la bonté de votre Père, et ensuite vous avez fait pire qu'auparavant.

5. Est-ce parce que votre cœur n'était pas sincère, et simulait ce qui n'était pas? est-ce parce que la justice divine a voulu me faire expier mes anciens péchés par cette affliction nouvelle? Je ne mérite pas de vous voir dans la paix et le repos, vous nourrissant sur le sein de la sainte Église, qui attend pour vous donner et pour recevoir de vous la nourriture : elle vous nourrirait de grâces dans le sang de l'Agneau, et vous la soutiendrez avec vos ressources. Voyez combien l'Église de Rome, qui est le centre de notre Foi, est restée veuve de son Époux, et nous privés de notre Père. Lorsqu'elle l'a retrouvé, je vous admirais; vous étiez la colonne qui soutenait cet Époux, le bouclier qui parait les coups et qui s'opposait à ceux qui voulaient l'enlever : quelle ingratitude maintenant! car non seulement il est votre Père par sa dignité, mais il est votre fils : et n'est-ce pas une grande cruauté d'agir si différem-

(1) Après la défaite des troupes de Clément VII par le comte Albéric de Balbiano, la reine de Naples avait envoyé des ambassadeurs à Urbain VI; mais elle les rappela sans rien conclure.

ment, une fille agir contre son père, une mère contre son fils ! Ma peine est si grande, qu'il m'est impossible de porter en cette vie une croix plus pesante. Et je pense que j'ai reçu de vous une lettre où vous me confessez que le Pape Urbain était bien le Souverain Pontife ; vous me disiez que vous vouliez lui obéir : et je vois maintenant le contraire.

6. Oh ! pour l'amour de Dieu, confessez sincèrement votre faute. La confession, pour être bonne, doit être accompagnée de la contrition du cœur et de la satisfaction. Satisfaites donc en rendant l'obéissance que vous devez, puisque vous avez reconnu qu'Urbain VI était le Vicaire de Jésus-Christ sur terre. Soyez obéissante, et vous recevrez le fruit de la grâce, vous apaiserez la colère de Dieu contre vous. Où est la vérité qui doit toujours se trouver dans la bouche d'une reine (1) ? Sa parole devrait être certaine comme l'Évangile, et lorsqu'elle a promis quelque chose conforme à la raison et selon Dieu, elle ne devrait jamais changer : et je vois, je prouve que vous avez promis d'obéir au Souverain Pontife ; et ensuite vous avez dit et fait tout le contraire. Quel étonnement et quelle affreuse douleur de voir l'œil de votre intelligence tellement obscurci par l'amour-propre, les illusions du démon et les mauvais conseils, que vous ne vous inquiétez pas de la damnation de votre âme, de la ruine de votre peuple qui se perd âme et corps, de votre malheur et du mépris du monde. Très douce Mère, pour

(1) C'était ce que disait le roi de France Jean, cousin de la reine.

l'amour de Jésus crucifié, soyez-moi douce, et non pas amère ; revenez un peu à vous-même, et ne dormez plus d'un pareil sommeil ; mais réveillez-vous en profitant de cet instant qui vous est accordé. N'attendez pas le temps, car lui n'attend pas. Connaissez-vous véritablement vous-même, et connaissez la grande bonté de Dieu à votre égard. Il est patient, et ne vous a pas ôté la vie dans cet état ténébreux ; c'est une preuve de son infinie miséricorde. Embrassez donc la vertu par un saint désir, revêtez-vous de la vérité en revenant à votre Père avec humilité et sincérité, et vous trouverez la miséricorde et la clémence dans sa Sainteté; car c'est un Père tendre, qui désire la vie de son enfant.

7. Pour l'amour de Jésus crucifié, ne restez pas dans la mort spirituelle, afin que cette souillure si triste et si déplorable ne vous reste pas après votre vie ; car la mort corporelle vous menace sans cesse, vous et les autres, surtout ceux qui ont passé l'âge de la jeunesse (1) ; aucune créature, quelle que soit sa puissance, ne saurait s'en défendre ; c'est une sentence qui nous atteint dès que nous sommes conçus dans le sein de notre mère ; personne ne peut éviter de la subir : et nous ne sommes pas des animaux, qui une fois morts n'existent plus ; nous sommes des créatures raisonnables créées à l'image et ressemblance de Dieu : et quand le corps meurt, l'âme ne meurt pas quant à l'être, mais elle meurt quant à la grâce par sa faute en mourant dans le péché mortel. Ainsi il n'y a pas à reculer. Soyez

(1) La reine Jeanne avait alors cinquante-cinq ans.

compatissante et non pas cruelle pour vous-même. Répondez à Dieu qui vous appelle avec clémence et bonté; ne soyez pas lente à lui répondre, mais répondez-lui généreusement, afin que vous n'entendiez pas cette dure parole : Tu ne t'es pas souvenue de moi pendant la vie, je ne me rappelle pas de toi dans la mort: tu ne m'as pas répondu quand je t'appelais, quand il était temps; le temps est maintenant passé, il n'y a plus de remède. J'espère que l'infinie bonté de Dieu vous fera la grâce de vous forcer à lui répondre avec un grand zèle, avec une prompte obéissance à la sainte Église et au Pape Urbain VI. Dieu ne méprisera pas tant de prières et de larmes que ses serviteurs lui offrent pour votre salut. Soyez reconnaissante de tant de bienfaits, afin qu'il nourrisse en vous la source de la piété. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XVII (188). — **AU ROI LOUIS DE HONGRIE** (1). — De la charité et des effets qu'elle produit. — Aveuglement de ceux qui refusent de reconnaître le véritable Pape Urbain VI. — Sainte Catherine exhorte ce prince à prendre la défense de la sainte Église, et à ne pas se laisser entraîner par l'amour de la reine Jeanne, qui est tombée dans l'hérésie.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir fondée dans la vraie et parfaite charité. La charité ne cherche pas ses intérêts, mais seulement la gloire et l'honneur de Dieu dans le salut des âmes ; elle ne cherche pas le prochain pour soi-même, mais pour Dieu. La charité est une mère qui nourrit sur son sein les vertus, ses enfants ; car sans la charité, aucune vertu ne peut exister. L'homme pourrait bien faire des actes de vertu, mais il n'aurait pas de vertu réelle sans l'effet de la charité. Aussi le glorieux apôtre saint Paul disait : « J'aurais beau donner mes biens aux pauvres, livrer mon corps aux flammes, parler la langue des anges, connaître les choses futures, si je n'ai pas la charité, tout m'est inutile. »

(1) Le roi Louis de Hongrie était petit-fils de Charles II, roi de Naples, fils de Charles Ier, duc d'Anjou, et frère de saint Louis. Il naquit en 1326, fut roi de Hongrie en 1342, roi de Pologne en 1370, et il mourut en 1382. Il mérita par sa valeur et sa sagesse le surnom de Grand.

La charité aime ce que Dieu aime, et déteste ce que Dieu déteste. Celui qui la possède se dépouille du vieil homme, c'est-à-dire du péché, qui déplaît tellement à Dieu, qu'il a voulu le punir sur le corps de son Fils. Il se revêt de l'homme nouveau, du Christ, le doux Jésus ; il s'unit à lui, en suivant sa doctrine dans quelque position qu'il soit.

2. L'âme qui est dans la charité n'oublie jamais de suivre les traces du Christ ; elle méprise le monde avec toutes ses délices, les prenant pour ce qu'elles valent, pour des choses sans durée et sans consistance ; elle les reçoit et les possède comme des choses prêtées, et non comme des choses qui lui appartiennent, parce qu'elle voit et comprend qu'elles lui manquent ou qu'elle leur manque au moment de la mort. La charité rend l'âme bienveillante et tendre pour ses ennemis, pour ceux que le monde prend pour des ennemis, mais qui ne sont pas des ennemis. Les véritables ennemis de l'homme sont le monde, le démon, la chair fragile et notre nature, qui combat sans cesse contre l'esprit. Le monde par ses plaisirs nous entraîne à la légèreté de cœur, à des joies frivoles et déréglées ; le démon, par les pensées qu'il met dans le cœur de ceux qui nous font injure, nous excite à la colère et à l'impatience, pour nous priver de la charité, qui donne la vie de la grâce ; la sensualité, par ses mouvements et ses révoltes, nous sollicite à toute sorte de vice. Ce sont là nos ennemis. Il est vrai que si la raison le veut, ces ennemis deviennent faibles par la vertu du sang de Jésus-Christ. L'âme qui est dans la charité parfaite s'élève avec une grande haine contre eux ; elle fait la guerre au vice, et la paix avec

la vertu ; mais pour ceux que le monde appelle des ennemis, pour ceux qui l'injurient ou lui prennent ses biens, elle les traite en amis, elle les aime comme des créatures que Dieu lui commande d'aimer ; et souvent, avec cet amour, elle dissipe les ténèbres de la haine dans le cœur du prochain ; elle semble vraiment jeter les charbons ardents de la charité sur sa tête.

3. C'est là un des signes particuliers qui montrent si l'âme est dans la charité ou non. Elle ne méprise personne, mais elle supporte avec patience les défauts des autres ; elle ne s'irrite pas, mais elle est pleine de douceur ; elle ne rend pas l'homme injuste, mais juste, lui faisant rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'il obéisse ou qu'il commande. Il rend gloire à Dieu et louange à son nom ; il a pour lui la haine et l'horreur du péché, et pour le prochain l'amour et la bienveillance. S'il est puissant et qu'il ait à exercer la justice, il écoute le grand comme le petit, le pauvre comme le riche. Il ne souille pas sa conscience en cédant aux flatteries, aux menaces, au plaisir ou au déplaisir ; mais il tient la balance droite, rendant à chacun ce que veut la justice. Il sert avec zèle son prochain, montrant envers lui l'amour qu'il a pour Dieu : il ne peut rendre service à Dieu, mais il s'applique à rendre service à ce que Dieu aime tant, à la créature raisonnable, qui lui est donnée comme intermédiaire. Combien est douce la charité, cette tendre mère ! Elle est sans amertume, et toujours elle donne la joie au cœur de celui qui la possède.

4. Très cher Père, vous pourrez peut-être me dire : J'aime beaucoup la charité, mais comment puis-je

bien savoir si je l'ai ? Je vous répondrai : Si l'âme trouve en elle-même les conditions que nous avons reconnues à la charité. Elles se résument toutes en deux principales : d'abord dans la vraie et sainte patience, qui supporte toutes les injures petites ou grandes, de quelque côté qu'elles viennent, et qui les supporte avec un esprit calme et tranquille ; puis dans le zèle à soulager les besoins du prochain autant qu'il est possible. Ainsi la première condition de la charité est de supporter les injures, la seconde de donner : et que donner ? L'affection de la charité, en aimant le prochain comme soi-même, et en assistant les créatures selon ce que Dieu donne de grâces et de biens spirituels et temporels : l'âme se trouve disposée à prendre et à goûter la parole de Dieu, et elle s'applique à l'observer jusqu'à la mort. Il y a bien d'autres signes de la charité, mais je ne veux pas trop m'étendre, et je parle seulement des deux principaux. Oh ! combien est heureuse l'âme qui se nourrit sur le sein d'une si douce mère ! Elle est humble, elle est obéissante, et elle aimerait mieux mourir que de n'être pas soumise à Jésus crucifié et à son Vicaire.

5. Ne faites pas comme ceux qui sont privés de la charité et plongés dans l'amour d'eux-mêmes ; cet amour a empoisonné le monde entier : c'est un venin qui infecte l'âme ; il la remplit de colère et d'impatience, il engendre la haine envers Dieu et envers le prochain, il répand dans l'âme des ténèbres qui l'empêchent de connaître et de discerner la vérité : et vous voyez, très cher Père, combien les hommes coupables qui s'aiment eux-mêmes ont obscurci cette douce lumière dans le corps mystique de la sainte Église.

6. Hélas! ceux qui devaient être les colonnes et les défenseurs de la sainte Foi sont ceux qui l'ont combattue. Quels sentiments ont dirigé ceux qui ont élu le Vicaire de Jésus-Christ, le Pape Urbain VI ? Ils l'ont nommé par une élection très régulière, ils l'ont couronné avec grande solennité ; ils lui ont rendu hommage comme Souverain Pontife ; ils lui ont demandé des grâces, et ils en ont profité ; ils l'ont annoncé par toute la terre, non par crainte des hommes, mais uniquement parce que c'était la vérité. Et maintenant ils disent que ce n'est pas le Pape ; ils ont nommé un antipape qu'on pourrait appeler un membre du démon ; car s'il eût été membre du Christ, il eût mieux aimé mourir que de consentir à une pareille abomination. Je dis que l'amour-propre est la cause de tout le mal ; car s'ils avaient aimé la vertu et non leur sensualité, ils n'auraient pas agi de la sorte, et ils auraient été contents de ce que le Christ de la terre voulait corriger leur vie et faire cesser les coupables désordres qu'eux et d'autres commettaient dans le jardin de l'Église. Il semble bien qu'ils ont pris l'office du démon. Le démon, qui a perdu Dieu et qui est privé de sa vision, voudrait que nous fussions comme lui, et il fait tous ses efforts pour nous entraîner dans l'éternelle damnation. De même, ces aveugles qui conduisent des aveugles dans les ténèbres voudraient nous faire partager leurs erreurs ; ils ne songent pas, les malheureux, qu'il faudra rendre compte devant le Juge suprême de leur conduite et de tant d'âmes qui périssent par leur faute. Je ne veux pas en dire davantage sur ce malheur et sur leur iniquité, parce qu'il me semble que Dieu a

éclairé l'œil de votre intelligence pour faire connaître leurs mensonges et les droits du Pape Urbain VI qu'ils nous ont eux-mêmes annoncés ; car si vous ne les connaissiez pas, vous suivriez leurs déplorables erreurs.

7. Le bon Dieu vous a fait une grande grâce en vous préservant des ténèbres et en vous donnant la lumière. Il semble que notre doux Sauveur, parce que vous avez été toujours le défenseur et le champion de notre Foi contre les infidèles, veut encore que vous soyez le défenseur de la sainte Église, et que vous vous consacriez tout entier à faire triompher la vérité et la sainte Foi contre les hérétiques et les faux chrétiens qui l'attaquent (1). Il ne faut pas perdre de temps, mais il faut répondre avec ardeur à Dieu, qui vous charge de ce ministère. Mettez de côté toute autre affaire; le doux et tendre Jésus, qui a donné sa vie pour vous avec tant d'amour, veut que vous n'ayez d'autres ennemis que les ennemis de la sainte Église et de la lumière de la très sainte Foi. Vous devez faire la paix avec les autres par amour de la vertu, pour ne pas être privé de la charité et pour secourir la sainte Église (2). Souffrirez-vous que l'antechrist, un membre du démon, et une femme, ruinent notre foi et nous jettent dans les ténèbres et la confusion ? Je vous dis que si vous et les autres princes ne faites pas ce que vous pouvez faire, vous serez coupables devant Dieu et durement repris de la

(1) Louis de Hongrie avait défendu victorieusement la chrétienté contre les Tartares et les Valaques. Il avait mérité de recevoir d'Innocent VI le titre de gonfalonier de la sainte Église. Rien ne put le détacher de l'obéissance d'Urbain VI.

(2) Il était alors en guerre avec la république de Venise.

négligence et de la tiédeur de votre cœur. Je ne veux pas que nous attendions son jugement, car il est bien plus terrible et bien autre que celui des hommes.

8. Je vous en conjure, venez et ne tardez pas davantage. Prenez cette affaire en main. Puisque Dieu vous la confie et vous met le fardeau sur les épaules, acceptez avec un respectueux amour; ayez compassion de notre Père Urbain VI, qui se désole de voir ses brebis emportées par le loup infernal. Il est vrai qu'il prend courage en son Créateur comme un homme qui place toute sa foi et son espérance en lui; mais il espère aussi que Dieu vous disposera à recevoir le fardeau pour l'honneur de Dieu et le bien de la sainte Église. Je vous prie pour l'amour de Jésus crucifié d'accomplir la volonté de Dieu et son désir en vous. Oui, ouvrez l'œil de votre intelligence sur ces morts; soyez le disciple de ces glorieux martyrs qui se renonçaient eux-mêmes et se livraient aux supplices et à la mort pour l'amour de la sainte Foi. Le monde entier est divisé par le schisme; la voie de l'enfer est ouverte, et personne ne résiste, parce qu'on ne trouve que des hommes qui s'aiment eux-mêmes; ils ne recherchent que leurs intérêts particuliers, que les richesses et les honneurs du monde : et c'est là une grande pauvreté. Mais pour les âmes rachetées au prix du sang de Jésus crucifié, ils ne s'en occupent pas. Je veux donc que vous soyez dans la vraie et parfaite charité, comme je vous ai dit que je le désirais, afin que vous soyez un homme généreux et prêt à faire tout ce qui sera possible : laissez tout pour l'honneur de Dieu et pour la sainte Foi. J'espère que son infinie bonté touchera votre esprit et votre

conscience : puissiez-vous trouver dans votre conscience un aiguillon qui ne vous laisse pas tranquille jusqu'à ce que je voie en vous ce que Dieu y demande !

9. Un grand bien résultera de votre arrivée : peut-être que la vérité triomphera sans aucune force humaine, et que cette pauvre reine sortira de son obstination ou par crainte, ou par amour. Vous voyez combien elle a été protégée par le Christ de la terre, qui n'a pas voulu la priver réellement de ce dont elle s'était privée par sa conduite ; il a attendu son repentir, et cela par affection pour vous. Aujourd'hui, s'il le faisait, il serait bien excusable devant Dieu et devant vous. Vous-même vous devriez être content qu'il en soit ainsi, puisqu'elle ne veut pas profiter de la miséricorde. Vous ne devez vous laisser troubler par aucune passion, parce qu'il vous semblerait qu'il serait peu honorable pour vous et pour votre royaume qu'elle fût déclarée hérétique. Cela est vrai, vous trouvez peu d'honneur à voir son hérésie connue et manifestée, mais vous en trouverez à vouloir que la justice triomphe et punisse le mal dans quelque personne que ce soit, fût-ce même dans votre fils (1) : et il serait même plus glorieux de faire justice de votre fils que de tout autre. Je sais bien que si vous demeurez dans la charité notre douce mère, vous reconnaîtrez qu'il en est ainsi ; mais si nous nous

(1) Louis de Hongrie n'eut que deux filles de la reine sa femme Élisabeth de Bosnie : Marie, qui lui succéda sur le trône de Hongrie, et qu'on appela *le roi Marie* ; et Etwige, qui donna la couronne de Pologne à son cousin Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie.

laissons entraîner par la fumée et le bon plaisir du monde, comme font les hommes faibles d'intelligence et de volonté, vous ne le connaîtrez pas. Que Dieu répande en vous sa lumière et sa grâce; montez la barque de la sainte Église, et travaillez à la conduire au port de la paix et du repos, Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi si je vous ai entretenu trop longuement ; l'amour et la douleur de la perte des âmes me servent d'excuse, et aussi la volonté de Dieu, qui m'a forcée à vous écrire. Doux Jésus, Jésus amour. Encouragez la reine de la part de Jésus-Christ et de la mienne, et recommandez-moi à elle.

XLIII (311). — **A LA REINE DE HONGRIE, mère du roi**. (1) — De l'amour divin ; il s'accroît par la connaissance de nous-même, et doit s'étendre à l'amour du prochain. — Nous devons aimer particulièrement la sainte Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chère et révérende Mère dans le Christ Jésus, votre indigne Catherine, la servante et l'esclave des

(1) Élisabeth, fille de Ladislas, roi de Pologne, veuve de Charles-Robert, roi de Hongrie, et mère de Louis à qui est adressée la lettre précédente. Elle mourut en 1380. Elle fut très attachée à Urbain VI, et lui envoya une tiare magnifique enrichie de pierreries en remplacement de celle qu'avait emportée l'archevêque d'Arles, en quittant Rome avec les cardinaux français.

serviteurs de Jésus-Christ, vous écrit avec le désir de vous voir embrasée et enflammée du doux et tendre feu de l'Esprit-Saint; car c'est l'amour qui dissipe les ténèbres et donne la parfaite lumière, qui détruit l'ignorance et donne la parfaite connaissance. Oui, l'âme qui est remplie de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du feu de la divine charité, reconnaît toujours son néant, et ne s'attribue que le péché : tout son être, toutes les grâces, tous les dons spirituels et temporels, elle reconnaît les devoir à son Créateur; et tout ce qu'elle a reçu, tout ce quelle reçoit, elle sait que c'est gratuitement, et non par obligation pour des services qu'elle a rendus. Cette conviction, vénérable Mère, enrichit l'âme et lui donne le plus riche trésor qu'elle puisse posséder; car en connaissant son néant, elle est conduite peu à peu à connaître la bonté de Dieu à son égard, et de cette connaissance découle une humilité profonde qui, comme une eau bienfaisante, éteint le feu de l'orgueil et allume le feu d'une ardente charité : il naît de la connaissance de la bonté de Dieu à son égard, parce que l'âme, en voyant l'amour infini de Dieu pour elle, ne peut s'empêcher de l'aimer.

2. Une condition de l'amour est d'aimer ce qu'aime celui qu'on aime, et de haïr ce qu'il hait : aussitôt que nous nous sommes vus et que nous avons vu la Bonté divine, nous aimons et nous haïssons; et il est impossible que, sans cette connaissance, nous puissions participer à la grâce divine, car celui qui ne se connaît pas tombe dans l'orgueil et dans tous les vices; et parce que l'orgueil aveugle l'âme, l'appauvrit, la dessèche en lui ôtant la nourriture de

la grâce, celui-là n'est plus capable de se gouverner et de gouverner les autres. C'est pourquoi j'ai dit que je désirais vous voir remplie du feu de l'Esprit-Saint; car je sens que si vous voulez vous conduire et conduire vos sujets, vous avez besoin d'une grande lumière, d'un grand et ardent amour pour l'honneur de Dieu et le salut des créatures, afin de n'être pas égarée par l'amour-propre et la crainte servile. Mais je veux vous voir dépouillés de vous-mêmes, vous et votre fils, et tout embrasés de ce feu d'amour. C'est lorsque nous haïrons notre sensualité, qui veut toujours se révolter contre le Créateur, que nous aimerons vraiment les vertus du doux et bon Jésus.

3. Mais vous savez que nous ne pouvons montrer cet amour sans le moyen de notre prochain, car c'est sur cet amour que reposent les commandements de la loi, aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-mêmes, d'un amour pur, et non pas mercenaire, c'est-à-dire, nous aimer, aimer le prochain pour Dieu, et Dieu pour Dieu, comme étant la Bonté suprême, qui mérite tout notre amour. Et vraiment, très chère Mère, quand l'âme regarde l'Agneau immolé sur le bois de la très sainte Croix, à cause de l'amour ineffable qu'il a pour sa créature, elle conçoit un si grand amour pour le salut des âmes, qu'elle se livrerait cent mille fois à la mort pour sauver une âme de la mort éternelle. Personne ne peut faire un sacrifice qui soit plus agréable à Dieu que celui-là. Vous savez qu'il a tant aimé cette nourriture, qu'il n'a pas craint, pour la prendre, les amertumes, les souffrances, la mort, les outrages : notre ingratitude même ne l'a pas empê-

ché de courir, comme enivré et passionné pour notre salut, jusqu'à l'opprobre de la très sainte Croix. Je vous invite donc, vous et votre fils, à cette douce nourriture. Nous avons trouvé le lieu où il faut la prendre, et voici le moment, car le fruit est mûr. Ce lieu est le jardin de la très sainte Église : dans ce jardin se nourrissent tous les fidèles chrétiens; c'est là qu'est planté l'arbre de la Croix, où est attaché le Fruit divin, l'Agneau immolé pour nous avec amour si ardent, qu'il désirait enflammer tous les cœurs. O Fruit très doux, si plein de joie, d'allégresse, de consolation, quel cœur pourrait ne pas se briser d'amour en regardant ce Fruit savoureux, le doux et bon Jésus, que Dieu le Père a donné pour Époux à la sainte Église !

4. Oui, nous devons nous passionner pour la sainte Église par amour pour Jésus crucifié. Hâtez-vous de secourir cette Épouse baignée dans le sang de l'Agneau, et voyez que tout le monde lui nuit, les chrétiens comme les infidèles. Vous savez que c'est dans le moment du besoin que se montre l'amour : l'Église a besoin de vous, et vous avez besoin d'elle; elle a besoin de votre secours humain, et vous de son secours divin ; et vous savez que plus vous lui donnerez votre secours, plus vous participerez à la grâce divine, au feu de l'Esprit-Saint qui est en elle. O douce Épouse ! rachetée par le sang du Christ, vous êtes si parfaite, qu'un membre séparé de vous ne peut recevoir et goûter le fruit divin. Très chère et vénérable Mère, nous devons donc, vous, moi, toutes les créatures, l'aimer, la servir toujours, mais surtout dans les moments difficiles. Pauvre misérable que je suis, je n'ai rien pour la servir, et si mon

sang pouvait lui être utile, je le répandrais bien volontiers de toutes les parties de mon corps. Je lui donnerai le peu que Dieu me donnera pour elle : je n'ai à lui offrir que des larmes, des soupirs, des prières continuelles; mais vous, ma Mère, et le seigneur maître, le Roi votre fils, vous pouvez l'aider non seulement par vos prières et vos saints désirs, mais encore vous pouvez, par amour, l'assister temporellement.

5. Ne méprisez pas cette occasion, par l'amour de Dieu; profitez-en, pour Jésus crucifié, pour votre bien et l'avancement de votre salut; priez et conjurez votre cher fils d'assister et de servir la sainte Église; et si notre Christ de la terre le demande et veut le charger de cette entreprise, pressez-le d'écouter favorablement sa demande, de s'offrir lui-même et d'encourager le Saint-Père dans son projet de faire une croisade contre ces méchants infidèles, qui possèdent ce qui nous appartient, et plus encore (1): on me dit qu'ils veulent entreprendre davantage. N'est-ce pas une honte pour les chrétiens de leur laisser posséder ce saint et vénérable lieu qui nous appartient à tant de titres? Il ne faut plus le souffrir, mais, comme des fils affamés de l'honneur de leur père, vous devez vous lever et reprendre notre bien pour le salut de leurs âmes et l'exaltation de la sainte Église. Songez que si on vous avait pris une de vos villes, vous voudriez la reprendre, vous combattriez jusqu'à la mort. Je vous conjure de faire de même et

(1) Les Turcs avaient fait de grands ravages en Valachie, en Macédoine et en Achaïe. Ils menaçaient d'envahir toute l'Europe. Grégoire XI voulait organiser une croisade contre eux, mais il était empêché par les guerres continuelles que lui faisaient les princes chrétiens.

davantage pour ce qui nous a été pris ; vous devez y apporter plus de zèle, car il s'agit des âmes et du saint lieu, tandis que votre ville ne regarderait que la terre.

6. Vous avez appris sans doute comment les Turcs persécutent de plus en plus les chrétiens, et s'emparent des possessions de la sainte Église. C'est pour cela que le Saint-Père veut organiser une croisade contre eux. J'espère de la bonté de Dieu que vous et les autres vous êtes disposés à l'aider et à l'encourager dans cette entreprise autant que vous le pourrez. Je vous en prie, je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, soyez pleine de zèle et d'ardeur : ce sera le moyen de recevoir et de conserver dans sa plénitude la grâce divine, le feu de l'Esprit-Saint dont mon âme désire vous voir tout embrasée. Très chère Mère, j'ai écrit sur le même sujet qu'à vous à la reine de Naples et à plusieurs autres princes (1). Tous m'ont répondu favorablement, et ont promis le secours de leurs biens et de leur personne ; ils sont tous remplis d'un grand désir de donner leur vie pour le Christ, et il leur tarde bien de voir le Saint-Père élever l'étendard de la sainte Croix. J'espère de l'ineffable charité de Dieu qu'il l'élèvera bientôt, et je vous prie de suivre leur exemple. Louange à Jésus crucifié ! et qu'il vous remplisse de sa très sainte grâce. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) A la reine de Naples, XXXIV, XXXV ; au roi de France, XXXII ; au seigneur de Milan, LXXIII ; à Jean Hawkwood, LV.

XLIV (189). — **A MESSIRE CHARLES DE LA PAIX, qui fut depuis roi de la Pouille ou de Naples** (1). — Elle l'exhorte à venir aux secours de la sainte Église et du Pape Urbain VI, et à combattre d'abord ses passions, à l'exemple des saints.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Frère dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un chevalier courageux qui combatte généreusement pour la gloire et l'honneur du nom de Dieu, pour l'exaltation et la réforme de la sainte Église. Mais remarquez, très cher Frère, que vous ne pourrez faire ce bien, être courageux et secourir la sainte Église, si vous ne combattez d'abord et si vous ne faites la guerre contre nos trois grands ennemis, le monde, le démon et notre chair fragile. Ce sont les trois principaux tyrans qui font mourir l'âme à la grâce dans quelque état que

(1) Cette lettre est de 1380, et par conséquent une des dernières écrites par sainte Catherine. Charles Durazzo était arrière-petit-fils de Charles II, roi de Naples, et cousin de Louis le Grand, roi de Hongrie. Il avait été adopté d'abord par la reine Jeanne, qui lui préféra ensuite Louis d'Anjou; mais le Pape Urbain VI l'investit du royaume de Naples, dont il prit possession sans coup férir, et il fit étouffer la reine Jeanne en 1382, sous prétexte de la punir de l'assassinat de son premier mari. Il devint ensuite l'ennemi d'Urbain VI, hérita en 1385 du royaume de Hongrie, et mourut l'année suivante, assassiné par l'ordre de la reine douairière.

ce soit, si elle les laisse entrer en ouvrant avec la main du libre arbitre la porte de la volonté. Le monde nous attaque par ses joies vaines et déréglées ; il étale aux regards de notre intelligence les emplois, les richesses, les honneurs, les grandeurs avec tous leurs coupables plaisirs. Toutes ces choses sont vaines et corruptibles ; elles passent comme les vents, elles n'ont aucune force, aucune durée. Ne le voyons-nous pas clairement ? l'homme vit aujourd'hui, et demain il est mort ; il passe de la santé à la maladie, de la richesse à la pauvreté : il est élevé en dignité, et tombe bientôt dans la honte et l'avilissement.

2. L'homme sage et prudent connaît le monde et lui fait la guerre ; il ne lui livre pas son cœur par un amour déréglé ; il lui ferme la porte de sa volonté ; il use de ses biens comme de choses prêtées, et il les estime pour ce qu'elles valent, et pas davantage. Il conçoit de la haine contre les sens, lorsqu'ils veulent posséder ou désirer ce qui est en dehors de la volonté de Dieu : il combat l'ennemi avec le glaive de la haine du vice et de l'amour de la vertu, et avec le bouclier de la très sainte Foi ; il résiste aux mouvements des passions qui peuvent l'attaquer, et il ne s'abandonne pas à l'injustice pour gagner et pour acquérir les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde au détriment du prochain, parce qu'il les a méprisés. Il ne lève pas la tête avec orgueil en se croyant plus grand que les autres et en voulant les dominer injustement, mais il s'humilie, parce qu'il se méprise lui-même avec le monde ; il voudrait se faire le plus petit de tous, et en se faisant petit, il devient grand. Dans quelque position que l'on soit, ou serviteur ou maître, on est obligé de combattre cette tyrannie. Je

ne dis pas que, si on veut conserver son rang dans le monde, on ne puisse vivre en état de grâce ; on le peut, comme nous le prouvent David, qui fut roi, saint Louis (1), et tant de saints personnages. Ils ont possédé la puissance, mais sans désir et sans amour déréglés ; on voyait briller en eux la perle précieuse de la justice avec une humilité sincère et une ardente charité ; ils rendaient à chacun ce qui lui était dû, au petit comme au grand, au pauvre comme au riche.

3. Ils ne faisaient pas comme ceux qui règnent maintenant, et qui sont si remplis de l'amour d'eux-mêmes, qu'ils voudraient se faire les dieux de ce monde tyrannique. De là naissent les injustices, les meurtres, les traitements barbares et tous les autres vices. Ils laissent ainsi entrer dans la cité de l'âme leur second et troisième ennemi, le démon et la fragilité de la chair ; ils s'en font les serviteurs en suivant volontairement les malices, les erreurs et les différentes tentations du démon, en écoutant les désirs de la chair et en plongeant leur âme et leur corps dans la fange de l'impureté. Si c'est un homme marié, il souille l'état du mariage par de nombreux désordres ; il n'a pas pour ce sacrement le respect qui lui est dû, et il ne remplit pas le but pour lequel Dieu l'a fait ; mais dans son aveuglement il souille son âme et son corps du péché maudit que Dieu déteste et qui répugne au démon même (2). Que l'infinie charité et la miséricorde divine ne s'éloignent pas de ces coupables et des autres. Les malheureux ne pensent pas que

(1) Le roi saint Louis était son parent par Charles d'Anjou, son bisaïeul.

(2) *Dialogue*, CXXIV.

la hache est déjà à la racine de l'arbre, et qu'il ne reste plus qu'à frapper quand le Juge suprême voudra : car nous devons mourir, et nous ne savons pas quand.

4. Celui qui craint Dieu n'agit pas ainsi ; il a vu à la lumière de la très sainte Foi combien il est dangereux d'écouter ses ennemis, il a vu à la même lumière que tout bien est récompensé, et toute faute punie ; il voit qu'en suivant ses ennemis, il offense Dieu, et que l'offense est suivie du châtiment ; et alors il prend le glaive de la haine et du mépris, et il retranche toute volonté déréglée en faisant le contraire de ce que veulent ses ennemis. Le monde voudrait être aimé, et il le méprise ; le démon voudrait soumettre sa volonté, lui inspirer la haine et le dégoût du prochain, et remplir son cœur de sales pensées ; et lui veut suivre la volonté de Dieu, rester dans l'amour du prochain, lui pardonner l'injure qu'il en reçoit, et occuper sans cesse son esprit et sa mémoire des bienfaits qu'il a reçus de la Bonté divine. La chair fragile veut jouir et satisfaire ses appétits, cette loi perverse qui enchaîne nos membres et combat toujours contre l'esprit : et lui fait tout le contraire, il la soumet au joug de la raison en affligeant et en macérant son corps ; il siège sur le tribunal de la conscience, et rend justice. S'il est vierge, il déclare qu'il veut conserver jusqu'à la mort la virginité qu'il a choisie. Le continent conserve la continence, et celui qui est dans l'état du mariage se préserve de tout péché mortel, et ne veut souiller d'aucune manière ce sacrement. Il lavera avec cette douce odeur de la pureté toutes les taches

de son esprit et de son corps, et avec l'eau de la grâce, avec une vie bonne et régulière, il éteindra l'incendie des passions déréglées. Il fera une guerre acharnée à ses ennemis, et il défendra victorieusement la cité de son âme, en fermant la porte de sa volonté pour n'être pas assailli par l'ennemi ; et ainsi en sureté avec le trésor des vertus, il entrera par la porte de la douce volonté de Dieu en suivant la doctrine de Jésus crucifié, qui a donné sa vie pour notre salut avec tant d'amour. Il dispose ainsi sa mémoire à retenir le bienfait du sang de l'humble Agneau, son intelligence à connaître et à comprendre sa volonté, qui ne veut autre chose que sa sanctification et qui ne donne et ne permet rien que dans ce but, et sa volonté à l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces.

5. Celui qui agit de la sorte peut être appelé un vaillant chevalier, qui conserve et garde généreusement la cité de son âme contre les ennemis et les odieux tyrans qui voudraient l'opprimer. Il est prêt à tout faire pour Dieu, pour sa gloire et l'honneur de son nom; il peut combattre ainsi sûrement à l'extérieur pour la sainte Église, parce qu'il a bien combattu et vaincu à l'intérieur. S'il n'avait pas bien combattu au dedans, il combattrait mal au dehors; et c'est pour cela que je vous disais qu'il fallait d'abord combattre au dedans de vous-même vos trois ennemis principaux. Maintenant je vous dis, très cher et bien-aimé frère dans le Christ, le doux Jésus, de vous appliquer à les vaincre en purifiant votre conscience par la sainte Confession, en vivant régulièrement et dans le désir de la vertu, vous ré-

jouissant d'entendre et d'observer la douce parole de Dieu, vous rappelant sans cesse le souvenir de la mort et du sang versé pour vous, recherchant la société de ceux qui craignent Dieu véritablement, qui sont sages, prudents et de bon conseil. Ayez dans toutes vos œuvres les regards fixés sur Dieu, afin que vous puissiez rendre à chacun ce qui lui est dû : à Dieu la gloire, au prochain la bienveillance, et à vous-même la haine du vice et l'amour de la vertu. Réglez votre famille autant que vous le pourrez, afin que tous y vivent dans l'ordre et la sainte crainte de Dieu. Vous pourrez ainsi accomplir la volonté de Dieu en vous.

6. Dieu vous a choisi pour être une colonne dans la sainte Église, afin que vous puissiez extirper l'hérésie, confondre le mensonge et exalter la vérité, dissiper les ténèbres et faire briller la lumière en montrant que le Pape Urbain VI est le vrai Souverain Pontife que nous a choisi et donné la clémence du Saint-Esprit, malgré les hommes coupables et pervers qui s'aiment eux-mêmes et qui prétendent le contraire. Ces aveugles n'ont pas honte de parler et d'agir contre eux-mêmes en se montrant impies et menteurs. Cette vérité qu'ils nous ont annoncée, ils la nient maintenant, et les hommages qu'ils lui ont rendus, ils veulent les retirer. Ils montrent, les insensés, que la crainte les a rendus impies et idolâtres en s'inclinant devant le Pape Urbain et en le reconnaissant pour le vrai Vicaire de Jésus-Christ. S'il ne l'était pas, comme ils le disent maintenant, comment ont-ils pu tomber dans une telle faute, dans un tel avilissement d'esprit et de corps ? Nous

voyons donc qu'ils se déclarent impies et menteurs ; N'est-ce pas une grande confusion de voir notre Foi souillée par une semblable hérésie? N'est-ce pas un grand malheur de voir tant faire contre la vérité? de voir l'Agneau poursuivi par les loups, les âmes livrées aux mains du démon, et la douce Épouse démembrée? Quel cœur assez dur pour n'être pas attendri? quels yeux ne répandraient pas un torrent de larmes? Quel prince pourra refuser de consacrer toutes ses forces à secourir notre Foi? Il n'y a que ceux qui s'aiment eux-mêmes qui ne sentent pas cela : leur cœur est endurci par l'amour-propre, comme celui de Pharaon.

7. Non, la Bonté divine ne veut pas que votre cœur soit si dur, et elle vous appelle à secourir son Épouse. Que votre cœur s'amollisse donc, soyez généreux avec zèle et sans négligence ; hâtez-vous de venir, ne tardez plus, Dieu sera pour vous. Il ne faut pas attendre le temps, car c'est un danger. Accourez donc et cachez-vous dans l'arche de la sainte Église, sous l'aile de votre Père le Pape, Urbain VI, qui tient les clefs du sang de Jésus-Christ. Je sais que si vous êtes courageux, vous vous appliquerez à faire la volonté de Dieu, sans vous occuper de vous-même : autrement, non. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir un vaillant chevalier : et je vous prie qu'il en soit ainsi, pour l'amour de Jésus crucifié. Quelle honte pour les princes du monde, et quelle offense à Dieu, de voir leurs cœurs si glacés ! Ils n'ont encore fait que des promesses pour secourir la douce Épouse du Christ ! Comment donneraient-ils leur vie pour la vérité, lorsqu'ils regardent à lui don-

ner quelques biens et quelques secours temporels ? Je crois qu'ils en seront sévèrement punis. Je ne veux pas que vous agissiez comme eux, mais donnons avec joie notre vie, s'il le faut. Pardonnez-moi si je vous ai trop longuement parlé. La douleur du péché et l'amour de la sainte Église me serviront d'excuse devant Dieu et devant vous. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XLV (192). — **AU COMTE DE FONDI** (1). — De la vigne de notre âme, et de l'amour-propre, qui la rend stérile. — Le Pape Urbain VI est le vrai Souverain Pontife.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Mon très cher Père et Frère dans le Christ le doux Jésus, moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Dieu, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un bon ouvrier dans la vigne de votre âme, afin que vous rapportiez beaucoup de fruit au temps de la récolte, c'est-à-dire au moment de la mort, où toute faute est punie et toute vertu récompensée. Vous savez que la vérité éternelle nous

(1) Le comte de Fondi, Honoré-Gaëtan, fut un principaux fauteurs du schisme; ses États sur les confins de ceux de l'Église servirent de retraite aux cardinaux séparés d'Urbain VI, qui nommèrent le 20 septembre 1378, l'antipape Clément VII.

a créés à son image et ressemblance ; Dieu a fait de nous son temple, où il veut habiter par sa grâce, pourvu que l'ouvrier de cette vigne veuille bien la cultiver ; car si elle n'est pas cultivée, si elle est couverte de ronces et d'épines, il ne pourra pas y habiter. Voyons, très cher Père, quel ouvrier y a placé le Maître. Il y a mis le libre arbitre, auquel est confié tout pouvoir. Personne ne peut ouvrir ou fermer la porte de la volonté, si le libre arbitre ne le veut pas. La lumière de l'intelligence lui est donnée pour connaître les amis et les ennemis qui veulent entrer et passer par la porte ; et à cette porte est placé le chien de la conscience, qui aboie quand il entend venir, s'il est levé et ne dort pas. Cette lumière fait voir et discerner le fruit à l'ouvrier ; il ôte la terre, pour que le fruit soit pur, et il le met dans sa mémoire comme dans un grenier, où s'entasse le souvenir des bienfaits de Dieu. Au milieu de la vigne est placé le vase de son cœur plein du précieux Sang, pour arroser les plantes afin qu'elles ne se dessèchent pas. C'est ainsi qu'est créée et disposée cette vigne, qui est aussi, nous l'avons dit, le temple où Dieu doit habiter par sa grâce.

2. Mais je m'aperçois que le venin de l'amour-propre et de la colère a empoisonné et corrompu cet ouvrier, tellement que notre vigne est toute inculte, et qu'elle ne porte que des fruits de mort ou des fruits sauvages et amers, parce que les semeurs du mal, les démons visibles et invisibles, ont passé par la porte de la volonté, les invisibles par la porte des mauvaises pensées, et les visibles par celle des mauvais conseils, qui éloignent de la vérité au moyen des mensonges, des flatteries et des mauvais exemples. Cette

semence qu'ils ont en eux, ils la mettent en nous, et le libre arbitre, en l'acceptant, fait naître des fruits de mort, c'est-à-dire des péchés mortels. Oh! combien est affreuse à voir cette vigne qui s'est toute couverte des épines de l'orgueil et de l'avarice, des ronces de la colère, de l'impatience et de la désobéissance, qui est toute pleine d'herbes vénéneuses! Ce jardin est devenu une écurie où nous nous plaisons dans le fumier de l'impureté. Notre jardin n'est pas fermé, il est ouvert, et nos ennemis, les vices et les démons peuvent y entrer comme dans leur habitation. La fontaine est tarie, la fontaine de la grâce que nous avions reçue au saint Baptême par la vertu de ce Sang qui baignait notre cœur plein d'amour. L'œil de l'intelligence ne voit plus que les ténèbres, parce qu'il est privé de la lumière de la très sainte Foi; il ne voit et ne connaît plus que l'amour sensitif, et il en remplit la mémoire; il n'a et ne peut avoir d'autres souvenirs que des mouvements et des désirs déréglés, tant qu'il est dans cet état.

3. Près de cette vigne la douce Vérité suprême avait placé une autre vigne, celle du prochain, qui est si unie à la nôtre, que nous ne pouvons y rien faire sans le faire aussi à la sienne. Aussi nous est-il commandé de la gouverner comme la nôtre, puisqu'il est dit : « Aime Dieu par-dessus toute chose, et le prochain comme toi-même. » Oh! combien est cruel l'ouvrier qui gouverne mal sa vigne, et ne lui fait rapporter d'autre fruit que quelques actes de vertu si amers, que personne ne peut en goûter! Ce sont les bonnes œuvres faites en dehors de la charité. Combien est malheureuse cette âme qui au moment de la

récolte ne se trouve aucun fruit! C'est là qu'elle voit sa mort, et dans la mort elle connaît son malheur : et alors elle voudrait avoir le temps de cultiver sa vigne, mais elle ne le trouve pas. L'homme ignorant croyait pouvoir disposer du temps à son gré, mais il n'en est point ainsi. Profitons donc du temps présent, qui nous est accordé par miséricorde.

4. O très cher Père, reconnaissez l'état où vous êtes, et voyez votre vigne. Je suis triste jusqu'à la mort de voir ce que le tyran du libre arbitre a fait de votre jardin, où florissaient, à la lumière de la Foi, les exemples de vertu et de vérité. Votre jardin est devenu maintenant un bois sauvage. Vous ne pouvez donner des fruits de vie, puisque vous êtes séparé de la vérité dont vous vous êtes fait le persécuteur : en aimant le mensonge vous avez perdu la foi, et vous moissonnez l'infidélité. Et pourquoi portez-vous ces fruits de mort? A cause de l'amour que vous avez pour la sensualité, et de la haine que vous sentez pour votre chef. Ne voyons-nous pas que le Juge suprême n'a pas les yeux fermés sur nous? Comment pouvez-vous faire ce que vous ne devez pas faire contre votre chef? Le Pape Urbain VI n'est-il pas le véritable Pape? Vous savez bien au fond de votre cœur que c'est là le vrai Souverain Pontife, et celui qui dit le contraire est un hérétique réprouvé de Dieu ; ce n'est plus un catholique fidèle, c'est un chrétien rénégat qui renonce à la foi. Nous devons croire qu'il est le Pape élu régulièrement, qu'il est le vicaire du Christ sur la terre, et que nous devons lui obéir jusqu'à la mort. Lors même qu'il serait un père cruel pour nous, et qu'il nous chasserait en nous injuriant et en nous maltraitant d'un

bout de la terre à l'autre, nous ne devrions pas oublier et persécuter la vérité.

5. Si vous me dites : On m'assure au contraire que le Pape Urbain VI n'est pas véritablement le Souverain Pontife, je vous répondrai que je sais que Dieu vous a donné assez de lumière, si vous ne l'obscurcissez pas avec les ténèbres de la colère et du mépris, pour reconnaître que ceux qui parlent de la sorte mentent sur leur tête, pervertissent la vérité qu'ils nous avaient eux-mêmes donnée, et veulent la changer en mensonge. Je sais bien que vous connaissez les motifs qui poussent ceux qui étaient chargés de répandre la foi et la vérité, et qui maintenant ont souillé la foi et nié la vérité. Ils ont fait naître dans l'Église un schisme si déplorable, qu'ils sont dignes de mille morts. Vous savez qu'ils ont été poussés par la passion qui vous a poussé vous-même, par l'amour-propre, qui ne peut supporter une parole, un reproche dur, ou la perte des biens de la terre (1). Vous avez conçu l'indignation, et enfanté la colère. C'est ainsi qu'ils se privent des biens du ciel, eux et quiconque agit contre la vérité. Les raisons qui prouvent cette vérité sont si claires, si simples, si manifestes, que les personnes les plus bornées peuvent les comprendre. Aussi je ne m'arrête pas à vous les expliquer, parce que je sais que votre intelligence vous suffit.

6. Vous connaissez la vérité, car vous l'avez reconnue, vous l'avez confessée, vous lui avez rendu hom-

(1) Urbain VI ôta au comte de Fondi le gouvernement de la ville d'Anagni, qu'il avait reçu pour une somme de vingt mille florins qu'il avait prêtée à Grégoire XI. Le Pape soutenait que cet argent n'avait pas profité à l'Église

mage. Combien je suis affligée de voir votre âme égarée au point d'agir contre cette vérité ! combien doit souffrir votre conscience ! Vous qui avez été un fils obéissant, un serviteur dévoué de la sainte Église (1), vous avez reçu une semence si fatale, que vous ne produisez plus que des fruits de mort. Non seulement vous vous perdez vous-même, mais voyez combien vous perdez d'âmes et de corps dont il vous faudra rendre compte au Juge suprême. Ne faites plus ainsi, pour l'amour de Dieu. Le péché est une chose ordinaire à l'homme, mais la persévérance dans le péché est le propre du démon. Rentrez en vous-même, et reconnaissez le danger de votre âme et de votre corps. Aucune faute ne reste impunie, surtout celle qui se commet contre la sainte Église : cela s'est toujours vu. Aussi je vous conjure, pour l'amour du Sang répandu pour vous avec tant d'amour, de revenir humblement à votre Père qui vous attend les bras ouverts avec bonté pour vous faire miséricorde, à vous et à tous ceux qui voudront la recevoir. Suivons la raison avec le libre arbitre, et commençons à remuer cette terre de l'amour déréglé et coupable, cet amour terrestre qui ne veut se nourrir que des choses passagères comme le vent, pour qu'il devienne un amour céleste qui cherche les biens du ciel, seuls fermes, assurés et à l'abri de tout changement.

7. Ouvrons la porte de notre volonté pour recevoir le bon laboureur, le Christ, le doux Jésus crucifié, qui sème par la main du libre arbitre la semence de

(1) Le comte de Fondi avait fidèlement servi l'Église sous Grégoire XI, et avait maintenu la ville de Rome dans l'obéissance au Saint-Siège.

sa doctrine ; et cette semence produit les fruits des vraies et solides vertus. Ces vertus, le libre arbitre les sépare de la terre, c'est-à-dire qu'il ne les sème et ne les recueille en lui par aucun amour terrestre, par aucune jouissance humaine, mais par la haine et le mépris de soi-même. Il ne les jette pas au dehors mais ce qu'il recueille, il le place dans sa mémoire, par le souvenir des bienfaits de Dieu, reconnaissant tenir tout de lui et non de sa propre vertu. Quel arbre y planter ? L'arbre de la charité parfaite, dont la cime s'unit au ciel, c'est-à-dire à la charité infinie de Dieu. Ses rameaux couvrent toute la vigne, et conservent les fruits dans leur fraîcheur, parce que toutes les vertus viennent et vivent de la charité. Comment l'arroser ? Non pas avec l'eau, mais avec le Sang précieux versé avec tant d'amour. Ce sang est dans le vase du cœur ; et non seulement il arrose cette douce vigne, ce beau jardin, mais il désaltère abondamment le chien de la conscience afin que, fortifié, il fasse bonne garde à la porte de la volonté, et que personne ne passe sans qu'il en avertisse. Il éveille la raison par ses cris ; et la raison avec la lumière de l'intelligence regarde si ce sont des amis ou des ennemis. Si ce sont des amis envoyés par la clémence du Saint-Esprit, c'est-à-dire de saintes et bonnes pensées, de sages conseils et des œuvres parfaites, le libre arbitre les reçoit, en ouvrant la porte avec la clef de l'amour. Si ce sont des ennemis, des pensées coupables, il les chasse avec la verge de la haine et du mépris ; il ne les laisse passer que quand elles sont changées, et il ferme la porte de la volonté, qui ne consent pas.

8. Alors Dieu, voyant que le libre arbitre, l'ouvrier qu'il a mis dans la vigne, a bien travaillé en lui-même et dans le prochain qu'il a secouru autant qu'il lui a été possible par amour et par charité, Dieu se repose dans cette âme par sa grâce. Le bien que nous faisons n'augmente pas son repos, car il n'a pas besoin de nous ; mais sa grâce se repose en nous. Cette grâce nous donne la vie, et nous revêt en couvrant notre nudité. Elle nous donne la lumière et rassasie l'âme, et en la rassasiant elle la laisse affamée ; elle lui sert sa nourriture sur la table de la très sainte Croix : elle met dans la bouche du saint désir le lait de la divine douceur ; elle y ajoute la myrrhe de l'amertume du péché et de la Croix, c'est-à-dire des peines que le Fils de Dieu a souffertes pour nous, et l'encens des humbles et ferventes prières qu'elle offre sans cesse avec ardeur pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Oh ! combien est heureuse cette âme ! Elle goûte véritablement la vie éternelle ; mais nous, ingrats que nous sommes, nous ne nous occupons pas de ce bonheur : si nous y pensions, nous aimerions mieux mourir que de perdre un si grand bien. Sortons de cette ignorance par la vérité. En la cherchant sincèrement, nous irons où Dieu l'a placée ; et si nous la cherchons ailleurs, nous ne la trouverons pas.

9. Nous avons dit comment nous sommes la vigne, comment elle est ornée, et comment Dieu veut qu'elle soit cultivée. Et maintenant où cette vigne est-elle placée ? Dans la sainte Église, et le vigneron choisi est le Christ de la terre, qui administre le Sang précieux. Avec la serpe de la pénitence que nous recevons dans la sainte Confession, il retranche le

vice de l'âme, il la nourrit sur son sein, et l'attache avec les liens de la sainte obéissance : et sans ces liens notre vigne serait ruinée ; la tempête en perdrait tout le fruit, si elle n'était liée par l'obéissance. Aussi je vous conjure de retourner humblement et avec empressement à ce joug (1). Cherchez le vigneron et cultivez la vigne de votre âme dans la vigne de la sainte Église ; autrement vous seriez privé de tout bien, et vous tomberiez dans toute sorte de malheurs. Voici le moment ; pour l'amour de Dieu, quittez vos erreurs ; car, le moment passé, il n'y a plus de remède. La mort vient bien vite, sans que nous nous en aperçevions ; et lorsque nous nous trouverons dans les mains du souverain Juge, il sera bien dur de lui résister. Je suis certaine que si vous cultivez bien votre vigne, vous n'hésiterez pas à revenir ; mais vous reconnaîtrez avec une humilité profonde les fautes que vous avez commises contre Dieu ; vous demanderez en grâce au Saint-Père de vous ramener dans son bercail. Vous ne le pouvez pas autrement. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir un bon vigneron dans la vigne de votre âme, et je vous en conjure autant que je le sais et que je le puis. Pensez que l'œil de Dieu est sur vous ; n'attendons pas les châtiments de Celui qui voit au fond de notre cœur. Je termine, demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi si j'ai trop parlé ; mais l'amour que j'ai pour votre salut et la douleur que je ressens de vous voir offenser Dieu et

(1) Les exhortations de sainte Catherine ne furent pas écoutées : le comte de Fondi fut excommunié en 1370, et persévéra dans le schisme jusqu'à sa mort, arrivée en 1400.

votre âme en sont cause. Je n'ai pu me taire et ne pas vous dire la vérité. Doux Jésus, Jésus amour.

XLVI (196). — **AUX SEIGNEURS BANNERETS, et aux quatre prud'hommes défenseurs de la république de Rome** (1). — De la reconnaissance envers Dieu. — De l'amour du prochain et de la paix. — Sainte Catherine leur reproche l'ingratitude dont on a usé à l'égard de Jean Cenci, qui avait procuré la reddition du château Saint-Ange.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers Frères et Seigneurs de la terre dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir reconnaissants de tous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, afin qu'ils augmentent et nourrissent en vous la source de l'amour divin dans vos âmes. La reconnaissance est très agréable à Dieu, et nous est très utile; mais l'ingratitude lui déplaît beaucoup et nous

(1) Cette lettre est du 6 mai 1379. La ville de Rome avait profité du séjour des Papes à Avignon, pour se donner une forme de gouvernement démocratique indépendant du Saint-Siège et des empereurs. Sous le pontificat d'Urbain VI, l'administration reposait sur les chefs de quartier, appelés seigneurs bannerets, à cause de leurs bannières. Il leur était adjoint quatre prud'hommes, qui s'occupaient principalement des besoins publics et des œuvres de charité. Le nom de république se conserva à Rome jusque sous Boniface IX.

fait grand tort : elle tarit la source de la piété, et nous invitons Dieu à ne plus augmenter ses grâces et à nous priver de celles qu'il nous a faites. Il faut donc s'appliquer avec un grand zèle à voir les bienfaits de Dieu, car en les voyant nous les reconnaîtrons et en les reconnaissant nous rendrons gloire et louange à son nom. Et comment montrerons-nous notre reconnaissance et notre ingratitude ? Je vais vous le dire : nous montrerons notre ingratitude en offensant la bonté de Dieu et notre prochain, en les offensant de mille manières et par mille injustices, en ne leur rendant pas ce que nous sommes obligés de leur rendre, c'est-à-dire, en n'aimant pas Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme nous-même. Nous faisons tout le contraire. Cet amour que nous devions lui donner, nous le donnons à la sensualité ; nous l'offensons avec notre cœur, notre esprit, avec toutes les puissances de notre âme et tous les membres de notre corps, qui devraient être des instruments de vertu, et qui sont des instruments de vice ; et ces vices nous causent la mort éternelle, si notre vie se termine dans le péché mortel. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons que misère : et tout cela vient de l'ingratitude.

2. L'ingratitude enfante l'orgueil, la vanité, la légèreté de cœur, et toutes les souillures qui font croire que l'homme n'a d'autre pensée que de se rouler dans la fange de la débauche comme l'animal immonde ; elle prive l'âme de la charité fraternelle envers le prochain, et lui inspire la haine et l'éloignement ; ou, si elle l'aime, c'est par intérêt, et non pour Dieu. De là cette facilité à écouter tous les mauvais rapports, à juger les

autres défavorablement, n'examinant pas avec prudence celui qui dit le mal et celui dont il parle, si c'est par dépit, par envie ou par erreur. Souvent l'homme ignorant dit ce qui lui vient à la bouche, et ne fait pas attention à ses paroles; mais celui qui hait les écoute, et l'envieux ne regarde pas si elles contiennent plus de vérités que de mensonges; il ne songe qu'à faire tort au prochain et à nuire à sa réputation. Vous voyez que cela arrive tous les jours. Celui qui est puissant ne s'applique pas à rendre la justice aux autres, il n'écoute que son bon plaisir ou celui des créatures; il viole le bon droit et vend la vie de son prochain, parce que son cœur est privé de la charité; et l'amour-propre le rend si étroit, qu'il ne peut plus contenir Dieu et le prochain par la sainte justice. Il ne cherche pas à secourir son semblable, et, au lieu de l'assister, il lui vole son bien de mille manières, quand il peut faire des gains illicites dont lui faudra rendre compte au moment de la mort. Sa langue, qui était faite pour rendre gloire et louange au nom de Dieu, pour confesser ses péchés et conseiller son prochain, il l'emploie à blasphémer, à jurer, à mentir, à calomnier; et non seulement il blasphème, il dit du mal des créatures, mais il s'en prend à Dieu et aux saints, il semble vouloir les fouler aux pieds. Vous savez bien que c'est la vérité; tous, pour ainsi dire, petits et grands, se sont fait une habitude de ce vice, par la faute de ceux qui vendent la justice, et qui ne font pas ce que la raison commande. Mais Dieu montre combien ces choses lui déplaisent en nous punissant un peu par les fléaux et les malheurs qui nous affligent tous les jours : et il le fait justement, bien qu'il le fasse avec

une grande miséricorde. Tels sont les fruits que produit l'homme ingrat, et les signes qui prouvent son ingratitude.

3. Tout le contraire arrive pour l'homme fidèle et reconnaissant à l'égard de son Créateur : il lui rend justice en lui rendant ce qui est dû, c'est-à-dire la louange et l'honneur que Dieu demande ; il le fait en l'aimant par-dessus toutes choses, et en aimant le prochain comme lui-même. Il contemple l'humilité de Dieu pour abaisser son orgueil ; il combat l'injustice par la justice, et il foule l'envie aux pieds par l'amour du prochain ; il élargit son cœur dans la charité, et il se purifie de toute souillure dans la pureté du Christ, dans l'abondance de son sang précieux. Il vit honnêtement, et il secourt son prochain, sujet ou seigneur, dans ses besoins, autant qu'il le peut. Il donne de son bien, et ne prend pas celui des autres ; il est juste pour le petit comme pour le grand, pour le pauvre comme pour le riche, selon les lois de la vraie justice. Il n'est pas prompt à croire aux défauts de son prochain, mais il examine avec prudence et maturité de cœur celui qui parle et celui dont il parle. Il est reconnaissant pour celui qui le sert, parce qu'il est reconnaissant pour Dieu ; et non seulement il sert celui qui le sert, mais il aime et fait miséricorde à celui qui le dessert. La vie est réglée, parce qu'il a réglé toutes les trois puissances de son âme : sa mémoire retient les bienfaits de Dieu par le souvenir, son intelligence s'applique à comprendre sa volonté, et sa volonté à l'aimer ; et il dispose de même tous les instruments de son corps pour la pratique de la vertu. Il est patient et bienveillant, il

aime l'union et déteste la discorde ; il est fidèle à Dieu à la sainte Église et à son Vicaire, et il se nourrit comme un enfant véritable sur le sein de l'obéissance. Voilà comme nous montrons que nous sommes reconnaissants envers Dieu ; et alors se multiplient les grâces temporelles et spirituelles.

4. Je veux donc, mes très chers Frères, que vous soyez reconnaissants des grâces que vous a faites et que vous fait notre créateur, pour qu'elles augmentent, et puisque vous venez d'en recevoir de miraculeuses (1), je veux que vous en rendiez grâces à son nom, reconnaissant avec une humilité sincère que vous les tenez de Dieu, et non de votre propre puissance, sachant bien que tous vos efforts n'auraient jamais pu faire seuls ce que Dieu a fait. Il a jeté les regards de sa miséricorde sur nous ; le danger était trop grand et nous devons tout lui attribuer. Notre Saint-Père le Pape Urbain VI nous a donné l'exemple, et il a témoigné sa reconnaissance à Dieu par un acte d'humilité qui ne se fait plus depuis bien longtemps : il a voulu suivre la procession pieds nus (2). Nous, qui sommes ses enfants, suivons les traces de notre Père en reconnaissant que ces grâces viennent de Dieu, et non de nous. Je veux aussi que vous soyez reconnaissants à l'égard de cette compagnie dont les membres se sont faits les instruments du Christ (3).

(1) Sainte Catherine parle de la victoire remportée, le 29 avril de cette année, par les troupes d'Urbain VI sur celles des partisans de Clément VII. (*Voir* la lettre XLVII.)

(2) Lettre XX.

(3) Il s'agit de la compagnie de Saint-Georges, qui avait surtout décidé la victoire du 29 avril. Cette troupe de condottieri quitta le service de l'Église.

Assistez-les dans leurs besoins, surtout les pauvres blessés. Soyez charitables et pacifiques envers eux pour conserver leurs secours et ne pas leur donner sujet de se tourner contre vous. Il faut le faire, mes très doux Frères, par reconnaissance et par nécessité. Je suis certaine que si vous avez la vertu de reconnaissance, vous vous appliquerez à cela et à tout ce que nous avons dit : autrement, non. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir reconnaissants des services que vous avez reçus de Dieu, afin d'accomplir tout ce qui est nécessaire au salut de l'âme et du corps.

5. Il me semble qu'on est un peu ingrat à l'égard de Jean Cenci (1). Je sais avec quel zèle et quel cœur généreux il a, uniquement pour plaire à Dieu et pour nous servir, quitté tout pour vous délivrer du malheur qui vous menaçait du côté du château Saint-Ange. Il s'est conduit avec une parfaite prudence : et maintenant, non seulement on ne lui témoigne aucune reconnaissance, mais encore le vice de l'envie jette contre lui e venin des calomnies et des murmures. Je ne voudrais pas que vous agissiez ainsi avec lui et avec ceux qui vous servent ; ce serait offenser Dieu et vous nuire : car la ville a besoin d'hommes sages, prudents et consciencieux. Ne faites donc plus ainsi, pour l'amour de Jésus crucifié ; prenez les moyens qui paraîtront les meilleurs à Vos Seigneuries pour que l'erreur des ignorants n'empêche pas ce bien. Je vous dis cela dans votre

(1) Jean Cenci avait le plus contribué à décider la remise du château Saint-Ange, qui était gardé, depuis Grégoire XI, par un Français, Gui de Provins.

intérêt, et non par aucune affection particulière : vous savez bien que je suis étrangère ; je vous parle pour votre bonheur, que je désire de toute mon âme. Je sais qu'en hommes sages et discrets, vous considérez la pureté des sentiments qui me font vous écrire, et vous pardonnerez ainsi à la hardiesse avec laquelle j'ose le faire. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu ; soyez pleins de reconnaissance pour Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

XLVII (219). — **AU COMTE ALBÉRIC DE BALBIANO, capitaine général de la compagnie de Saint-Georges, et autres chefs.** *Lettre écrite en extase, le 6e jour de mai* 1379 (1). — Elle les exhorte à être fidèles à la sainte Église et au Souverain Pontife Urbain VI. — Elle leur conseille la prière, la confession et la dévotion à la sainte Vierge.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers Frères dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir, vous et toute votre compagnie,

(1) Albéric de Balbiano était un officier de fortune dont la valeur et les talents avaient réuni une troupe de quatre mille hommes, qui prit le nom de compagnie de Saint-Georges et acquit une grande réputation en Italie. Le comte Albéric délivra Rome, menacée par l'armée des partisans de Clément VII. Il ne resta pas fidèle à Urbain VI. (*Voir* Gigli, t. II, p. 205, et la lettre XXXIII.)

fidèles à notre sainte Mère l'Église et à Sa Sainteté le Pape Urbain VI, le vrai et Souverain Pontife, combattant tous loyalement et fidèlement pour la vérité, afin que vous receviez la récompense de vos peines. Qu'est-ce qui nous donne et nous ôte cette récompense ? Je vous le dirai. La lumière de la très sainte Foi, qui nous fait voir la grandeur et la bonté de Celui que nous servons, et nous fait connaître le fruit qui nous en récompense : et en le connaissant nous l'aimons. Cette lumière qui nous donne cette connaissance, nourrit et augmente l'amour du but qu'on se propose et de Celui qu'on sert. Quel est le maître pour lequel vous êtes descendu sur le champ de bataille ? C'est Jésus crucifié, l'éternelle et souveraine Bonté, dont personne ne peut comprendre la grandeur ; lui seul peut la comprendre. C'est un Maître si fidèle, que, pour rendre l'homme capable de recevoir le fruit de ses peines, il a couru transporté d'amour à la mort honteuse de la très sainte Croix, et nous a donné au milieu des peines et des supplices les flots de son sang. O Frères et Fils bien-aimés, vous êtes des chevaliers venus sur le champ de bataille pour donner votre vie par amour de la Vie, pour répandre votre sang par amour du sang de Jésus crucifié. Voici le temps des nouveaux martyrs; vous êtes les premiers qui ayez donné votre sang : quelle récompense recevrez-vous ? La vie éternelle, qui est une récompense infinie. Que sont toutes vos fatigues, comparées à une si grande récompense ? Elles ne sont rien. Aussi saint Paul dit que les souffrances de cette vie ne peuvent être comparées à la gloire future qui nous est préparée dans l'autre vie.

2. La récompense est donc bien grande, et on y gagne toujours, soit qu'on vive, soit qu'on meure. Si vous mourez, vous gagnez la vie éternelle, et vous serez placé pour toujours dans une paix certaine; si vous triomphez, vous aurez fait à Dieu le sacrifice volontaire de votre vie, et vous pourrez posséder vos biens en toute sûreté de conscience. Si à la lumière de la très sainte Foi, vous considérez cet honneur, vous serez plus fidèles à Jésus crucifié et à la sainte Église; car en servant l'Église et le Vicaire du Christ, vous le servez aussi. Je vous ai dit que le maître que vous servez est Jésus crucifié. Voulez-vous être forts de manière qu'un seul en vaudra beaucoup ? Mettez devant les yeux de votre intelligence le sang du doux et bon Jésus, l'humble Agneau, et notre Foi, que vous voyez souillée par des hommes méchants qui s'aiment eux-mêmes et qui sont les membres du démon, puisqu'ils nient la vérité qu'ils nous avaient affirmée, puisqu'ils disent que le Pape Urbain VI n'est pas le vrai Pape. Ils ne disent pas la vérité ; ils mentent, et leurs mensonges retombent sur leurs têtes. C'est bien véritablement le Pape à qui sont confiées les clefs du Sang. Courage donc, car vous combattez pour la vérité, et cette vérité est notre force. Ne craignez rien, car la vérité délivre. Et afin de mieux appeler le secours de Dieu sur cette sainte entreprise, l'éternelle Vérité veut que vous la commenciez avec une bonne et sainte intention, vous appliquant à prendre pour base et principe de vos actions l'honneur de Dieu, la défense de la Foi, de la sainte Église et du Vicaire de Jésus-Christ, et cela avec une conscience pure, vous y préparant,

vous et les autres, autant que vous le pourrez, par une sainte confession. Vous savez que le péché appelle la colère de Dieu sur nous, et empêche les saintes et bonnes œuvres.

3. En votre qualité de chefs, donnez-leur les premiers l'exemple d'une sainte et véritable crainte de Dieu : autrement la verge de la justice se lèverait sur nous. Si tous ceux que vous commandez n'ont pas le temps de se confesser, qu'ils le fassent intérieurement, avec un saint désir. De cette manière vous serez fidèles, et vous montrerez vraiment par vos œuvres que vous avez vu la lumière de la très sainte Foi, qui vous appelle à la servir, et que vous avez compris sa grandeur, sa bonté et la récompense qui doit suivre la peine.

4. Je disais encore : Qui nous empêche d'être fidèles, qui nous rend infidèles à Dieu et aux créatures ? L'amour de nous-même ; c'est un venin qui empoisonne le monde entier, c'est un nuage qui obscurcit l'œil de notre intelligence, et qui l'empêche de connaître et de discerner la vérité. L'homme alors ne voit plus que son plaisir et le cherche plutôt dans les créatures que dans le Créateur ; il ne pense qu'aux biens passagers de cette vie ténébreuse, et il poursuit les honneurs, les délices et les richesses du monde, qui disparaissent comme le vent, Cet amour déréglé qui inspire toutes ses œuvres, rend l'homme peu loyal et peu fidèle, à moins qu'il n'y trouve son avantage; et il y a un grand danger qu'il ne périsse et ne fasse périr les autres, parce qu'il ne cherche en toute occasion qu'à acquérir du bien. Son esprit ne peut diriger son corps à faire deux

choses à la fois, à piller et à combattre. Vous savez que beaucoup se sont ainsi perdus. La vérité veut que, pour éviter ce malheur, vous le sachiez et vous en avertissiez ceux qui sont sous votre commandement.

5. Aussi je vous prie, pour l'amour de Jésus crucifié, de vous appliquer à vous entourer de bons et sages conseils, et de choisir pour officiers des hommes courageux, aussi fidèles et consciencieux que vous le pourrez ; car ce sont les bons chefs qui font les bons soldats. Soyez toujours vigilants, pour qu'il n'y ait pas de trahison au dedans ni au dehors ; et comme il est bien difficile de s'en préserver, je veux que la première chose que vous fassiez, le matin et le soir, vous et les autres, soit de vous offrir à notre douce Mère Marie, la suppliant d'être votre avocate, votre défense, et de ne pas permettre, à cause du tendre Verbe qu'elle a porté dans son sein, qu'il vous arrive aucune trahison, ou que, s'il en arrive, vous y succombiez. Je suis certaine que si vous commencez à lui faire cette douce offrande, elle accueillera avec bonté votre demande ; car elle est une Mère de grâce et de miséricorde pour nous, pauvres pécheurs. Mais si, comme nous l'avons dit, nous avions un amour déréglé pour ce qui nous ôte la fidélité, nous nous priverions de tous les biens et nous nous rendrions dignes de tous les maux : nous perdrions la vie éternelle qui doit récompenser nos peines. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir fidèles à la sainte mère l'Eglise et au Christ de la terre, le Pape Urbain VI.

6. Courage, courage dans le Christ, le doux Jésus ; ayez toujours présent ce sang répandu avec un si ar

dent amour. Combattez avec l'étendard de la très sainte Croix, et songez que le sang des glorieux martyrs crie toujours en la présence de Dieu et appelle sur vous son secours. Pensez que cette terre est le jardin du Christ béni et le siège de notre Foi ; tous doivent être animés pour elle d'un grand zèle. Nous rachèterons nos péchés si nous voulons servir généreusement Dieu et la sainte Église. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Soyez reconnaissants, vous et les vôtres, des bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et du glorieux chevalier saint Georges, dont vous portez le nom : il vous défendra et sera votre garde jusqu'à la mort.

7. Pardonnez, si je vous importune de mes paroles ; l'amour de la sainte Église et de votre salut me sert d'excuses, et ma conscience a été forcée par la douce volonté de Dieu. Nous ferons comme Moïse : lorsque le peuple combattait, Moïse priait, et pendant qu'il priait, le peuple triomphait : nous ferons de même, pour que nos prières soient agréées de Dieu. Lisez s'il vous plaît cette lettre, vous et les autres chefs. Doux Jésus, Jésus amour.

XLVIII (197). — **AUX HUIT DE LA GUERRE, choisis par la commune de Florence, qui avaient engagé la sainte à aller trouver le Pape Grégoire XI** (1). Elle les exhorte à poursuivre avec constance et humilité de cœur leur sainte résolution de faire la paix avec le Pape.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers Pères et Frères dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Dieu, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir véritablement les enfants humbles et soumis de votre Père, pour que vous ne vous démentiez jamais, mais que vous ayez un regret sincère de l'offense commise contre lui; car celui qui ne se repent pas de ses fautes n'est pas digne de recevoir miséricorde. Je vous invite donc à être humbles de cœur, à ne pas tourner la tête en arrière, mais à poursuivre ce que vous avez commencé, faisant tous les jours des efforts plus parfaits pour être reçus dans les bras de votre Père. Vous êtes des enfants morts; demandez-lui la vie, et j'espère de la bonté de Dieu que vous l'obtiendrez, pourvu que vous vouliez vous humilier et reconnaître vos fautes

2. Mais je me plains beaucoup de vous, s'il est vrai,

(1) Sainte Catherine arriva à Avignon le 18 juin 1376, et cette lettre est du 28. Elle est adressée aux Huit de la guerre qui gouvernaient Florence depuis la rupture avec le Saint-Siège. Ces magistrats firent échouer par leur mauvaise foi les négociations de sainte Catherine. Le but providentiel de son voyage fut le retour des Papes en Italie.

comme on le dit, que vous ayez mis des impôts sur les clercs (1). Si cela est vrai, c'est un grand malheur, pour deux raisons : d'abord, parce que vous offensez Dieu, car vous ne pouvez le faire en conscience. Mais il semble que vous ayez perdu le sentiment de ce qui est bien, pour vous attacher uniquement aux choses sensibles et frivoles, qui passent comme le vent. Nous ne pensons pas que nous sommes mortels, et que nous devons mourir, nous ne savons pas quand ; et c'est une grande folie de s'ôter ainsi la vie de la grâce et de se donner la mort. Je ne veux plus que vous agissiez ainsi ; ce serait retourner en arrière, et vous savez que ce n'est pas celui qui commence qui mérite la couronne, mais celui qui persévère jusqu'à la fin, Je vous dis de même que vous n'arriverez pas à conclure la paix si vous ne persévérez pas dans votre humilité, et si vous ne cessez d'offenser les ministres et les prêtres de la sainte Église. Ensuite, non seulement vous aurez le malheur d'offenser Dieu, mais encore vous vous nuirez en arrêtant les négociations; car lorsque le Saint-Père saura votre conduite, il sera plus irrité contre vous. C'est ce qu'ont dit quelques cardinaux qui cherchent et désirent sincèrement la paix. En apprenant votre conduite, ils croient que vous ne voulez pas la paix ; car, si vous la vouliez, vous éviteriez de faire la moindre chose contre la volonté du Saint-Père et les usages de la sainte Église. Je crois qu'ils pourront parler dans ce sens au doux Christ de la terre ; et s'ils

(1) Non seulement les Florentins imposèrent le clergé, mais ils firent vendre pour cent mille florins de biens ecclésiastiques.

le font, ils auront raison. Je vous en conjure, mes très chers Pères, ne mettez pas obstacle à la grâce de l'Esprit-Saint ; vous ne la méritez pas, mais sa clémence est prête à vous la donner. Vous me couvrirez de honte et de confusion, si vous me faites dire une chose et si vous faites le contraire. Je vous prie qu'il n'en soit plus ainsi ; que vos paroles et vos actions prouvent que vous voulez la paix, et non la guerre.

3. Je me suis entretenue avec le Saint-Père, et il m'a écoutée avec bienveillance. Par un effet de la bonté de Dieu et de la sienne, il a témoigné avoir un amour sincère de la paix, comme un bon père qui ne regarde pas l'offense que son fils lui a faite, mais seulement s'il s'est humilié, pour pouvoir lui faire entièrement miséricorde (1). Je ne saurais vous exprimer la joie que j'aie ressentie lorsque, après avoir longtemps conféré avec lui, il a fini par me dire que, les choses étant telles que je les lui exposais, il était prêt à vous recevoir comme ses enfants, et à faire ce qui me paraîtrait le meilleur. Je ne vous en écris pas davantage. Il me semble que le Saint-Père ne pouvait pas vous donner une autre réponse avant l'arrivée de vos ambassadeurs, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore arrivés. Quand ils seront arrivés, je les verrai, et je verrai ensuite le Saint-Père, et je vous écrirai quelles sont ses dispositions ; mais n'allez pas gâter la bonne semence avec vos impôts et vos nouvelles fautes. Ne le faites plus, par l'amour de Jésus crucifié et dans votre intérêt

(1) Grégoire XI donna plein pouvoir à sainte Catherine de fixer les conditions de la paix. (Vie de sainte Catherine, p. III, ch. 6.)

Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

Datée d'Avignon, le 28 juin 1376.

XLIX (198). — **AUX SEIGNEURS DE FLORENCE** (1).— De la paix que Jésus-Christ nous a laissée par testament. — Elle les exhorte à la concorde et à l'union avec la sainte Église et le Souverain Pontife.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers et très aimés Frères dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, en me rappelant cette parole que notre Sauveur disait à ses disciples : « J'ai désiré d'un grand désir faire la pâque avec vous avant de mourir. » Notre Sauveur avait longtemps fait la pâque avec eux. De quelle pâque parle-t-il ? De la dernière pâque qu'il fit en se donnant lui-même à eux. Il montre bien l'ardent amour qu'il a pour notre salut. Il ne dit pas : Je désire, mais il dit : J'ai désiré d'un grand désir; comme s'il disait : J'ai désiré depuis bien longtemps accomplir votre rédemption, me donner à vous en nourriture. et me livrer à la mort pour vous rendre la vie. C'est là cette pâque qu'il désire, c'est là sa joie, son bonheur, sa fête, car il va

(1) La Seigneurie de Florence se composait du gonfalonier de la justice et des prieurs des arts.

faire ce qu'il a tant désiré ; et pour exprimer sa joie, il appelle ce moment la pâque.

2. Et puis il leur laisse la paix et l'union, le précepte de s'aimer les uns les autres ; c'est là son testament, le signe qui fait reconnaître les enfants et les vrais disciples du Christ. C'est ce que ce Père véritable nous laisse par testament. Nous qui sommes ses enfants, nous ne devons pas renoncer à ce testament, car celui qui y renonce ne doit pas avoir l'héritage.

3. Je désire donc aussi d'un grand désir vous voir des enfants dociles et non rebelles à notre Père ; ne renoncez pas au testament de la paix, et accomplissez cette paix en étant liés et unis dans les liens et l'amour d'une ardente charité. Si vous y êtes fidèles, il se donnera lui-même à vous en nourriture, et vous recevrez le fruit du sang du Fils de Dieu. C'est par son moyen que nous recevons l'héritage de la vie éternelle ; car, avant que son sang fût répandu, la vie éternelle était fermée, et personne ne pouvait arriver à sa fin, qui est Dieu, pour lequel l'homme a été créé. Mais parce que l'homme n'est pas resté sous le joug de l'obéissance, et s'est révolté contre le commandement de Dieu, la mort est venue dans l'homme ; et Dieu, animé par le feu de sa charité infinie, nous a donné le Verbe, son Fils unique, qui, pour obéir à son Père, nous a donné son sang avec tant d'amour. Que tous les cœurs ignorants et superbes devraient avoir honte de méconnaître cet ineffable bienfait ! De son sang il nous a fait un bain pour laver nos infirmités, et de ses clous des clefs pour nous ouvrir les portes du ciel. Oui, mes enfants

et mes frères, je ne veux pas que vous soyez ingrats, et que vous méconnaissiez cet amour ineffable que Dieu vous montre ; car vous savez bien que l'ingratitude fait tarir la source de la piété. La pâque que mon âme désire faire avec vous, c'est que vous soyez les enfants paisibles et soumis de votre Chef, et que vous lui obéissiez jusqu'à la mort.

4. Vous savez bien que le Christ nous a laissé son Vicaire, et qu'il nous l'a laissé pour le salut de nos âmes ; car autrement nous ne pouvons avoir la santé, qui est dans le corps mystique de la sainte Église. Le Christ en est le chef, et nous les membres ; et celui qui n'obéira pas au Christ de la terre, qui représente le Christ du ciel, ne participera pas au fruit du sang du Fils de Dieu ; car Dieu a voulu que nous recevions par ses mains ce sang, et tout les sacrements de la sainte Église, qui nous donnent la vie par ce sang. Nous ne pouvons avancer par une autre voie, ni entrer par une autre porte ; car la Vérité suprême a dit : Je suis la voie, la vérité, la vie. Celui qui va par cette voie suit la vérité et non le mensonge : c'est la voie de la haine du péché, et non la voie de l'amour-propre, de cet amour qui est cause de tout mal. Cette voie nous donne l'amour des vertus, qui sont la vie de l'âme ; car l'âme reçoit un tel amour du prochain, qu'il aimerait mieux mourir que de l'offenser, parce qu'elle voit qu'en offensant la créature elle offense le Créateur. C'est donc bien la voie de la vérité. C'est aussi la porte par laquelle il faut entrer lorsque nous avons parcouru la voie ; car il est dit : « Personne ne peut aller au Père, si ce n'est par moi. »

5. Vous voyez donc, mes enfants bien-aimés, que celui qui se révolte contre la sainte Église et contre notre Père tombe dans la mort comme un membre corrompu (1); car ce que nous faisons au Christ de la terre, nous le faisons au Christ du ciel, c'est à lui que s'adressent nos hommages ou nos offenses. Vous le voyez bien, et croyez, mes Frères, que je vous le dis avec peine et gémissements, par votre désobéissance et vos persécutions, vous êtes tombés dans la haine de Dieu. Et il ne pouvait pas vous arriver un plus grand malheur que d'être privés de sa grâce : toute la puissance des hommes vous servira de peu sans la puissance de Dieu. Hélas ! c'est en vain que se fatigue celui qui garde la cité, si Dieu ne la garde lui-même. En étant en guerre avec Dieu par l'injure que vous avez faite à son Vicaire, à notre Père, je dis que vous vous êtes affaiblis, puisque vous avez perdu son secours. Je sais que beaucoup ne croient pas avoir offensé Dieu, et qu'ils s'imaginent lui avoir été agréables en persécutant l'Église et ses pasteurs; ils se défendent en disant : Ils sont coupables, et font beaucoup de mal; et moi je vous dis ce que Dieu veut et vous ordonne : lors même que les Pasteurs de l'Église et le Christ de la terre seraient des démons incarnés, au lieu d'avoir la douceur et la bonté d'un père, il faudrait leur être soumis et obéissants, non pas à cause d'eux, mais à cause de l'obéissance que nous devons à Dieu, qu'ils représentent.

6. Vous savez qu'un fils n'a jamais raison contre

(1) Cette lettre fut sans doute écrite après le retour d'Avignon. Les Florentins ne voulurent pas observer l'interdit, et forçaient le clergé à le violer.

son père, lors même que celui-ci est mauvais et qu'il lui fait injure ; car l'existence qu'il a reçue de son père est un si grand bienfait, que rien ne pourra l'acquitter envers lui. Songez que l'existence et la grâce que nous tirons du corps mystique de la sainte Église sont des bienfaits si grands, qu'aucun hommage, aucun acte ne pourront jamais acquitter cette dette. Hélas! hélas! mes enfants, je vous le dis en pleurant et je vous en conjure de la part de Jésus crucifié, réconciliez-vous, faites la paix avec lui ; ne continuez pas la guerre, et n'attendez pas que la colère de Dieu éclate sur vous. Car je vous le dis: Dieu regarde cette injure cemme faite à lui-même. Refugiez-vous donc sous les ailes de l'amour et de la crainte de Dieu ; humiliez-vous, et faites tous vos efforts pour retrouver la paix et l'union avec votre Père. Ouvrez, ouvrez les yeux de votre intelligence, et ne marchez pas dans cet aveuglement ; car nous ne sommes pas des juifs et des sarrasins, mais nous sommes des chrétiens baptisés et rachetés par le sang du Christ. Nous ne devons nous révolter contre notre Chef pour aucune injure reçue ; nous ne devons pas combattre chrétiens contre chrétiens, mais nous devons combattre contre les infidèles qui nous font injure, car ils possèdent ce qui n'est pas à eux, mais à nous.

7. Ne dormez donc plus, pour l'amour de Dieu, dans une telle ignorance et une semblable obstination ; levez-vous, et courez vous jeter dans les bras de notre Père, qui vous recevra avec bonté. Si vous le faites, vous aurez la paix et le repos spirituel et temporel, et avec vous toute la Toscane. La guerre sera

détournée sur les infidèles, et tous suivront l'étendard de la sainte Croix. Si vous n'arrivez pas à conclure la paix, vous et toute la Toscane vous aurez plus à souffrir que n'ont jamais souffert nos ancêtres. Ne pensez pas que Dieu dorme sur les injures qui sont faites à son Épouse : il veille ; et ne croyez pas le contraire parce que nous voyons la prospérité s'accroître, car sous la prospérité se cache la verge de sa main puissante. Dieu est disposé à nous montrer sa miséricorde : ne soyez donc plus endurcis, mes Frères, mais humiliez-vous pendant que vous le pouvez encore, car l'âme qui s'humilie sera exaltée ; le Christ l'a dit, et celui qui s'exalte sera humilié par la justice, les fléaux et les châtiments de Dieu. Marchez donc dans la paix et l'union, c'est cette pâque que je désire faire avec vous. Je ne vois pas d'autre lieu pour faire cette pâque que le corps mystique de la sainte Église ; car c'est là qu'est le bain du sang du Fils de Dieu, où nous laverons les souillures de nos péchés ; c'est là qu'on trouve la nourriture qui rassasie et nourrit l'âme, et le vêtement nuptial qu'il faut avoir si nous voulons entrer aux noces de la vie éternelle auxquelles nous invite l'Agneau immolé et abandonné pour nous sur la croix.

8. C'est le vêtement de la paix qui pacifie le cœur et cache la honte de notre nudité, c'est-à-dire de nos misères nombreuses, de nos défauts, des divisions que nous avons les uns les autres, et qui nous dépouillent du vêtement de la grâce. Puisque la douce bonté de Dieu nous rend ce vêtement, ne soyez pas négligents à aller le solliciter de notre Chef, pour que la mort ne vous trouve pas nus ; car nous devons mourir, et

nous ne savons pas quand. N'attendez pas le temps, car le temps ne vous attend pas. Ce serait une grande simplicité d'attendre et d'espérer ce dont je ne suis pas certaine et que je ne possède pas véritablement. Je termine. Pardonnez-moi ma hardiesse: vous devez l'attribuer à l'amour que j'ai pour le salut de votre âme et de votre corps, et à la douleur que me cause le dommage spirituel et temporel que vous recevez. Et croyez bien que j'aimerais mieux vous parler de vive voix que par lettres. Si par moi il peut se faire quelque chose pour l'honneur de Dieu et votre réconciliation avec la sainte Église, je suis prête à donner ma vie s'il le faut. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

L (199). — **AUX SEIGNEURS PRIEURS DES ARTS et au gonfalonier de la justice du peuple et de la commune de Florence** (1). — De la reconnaissance envers Dieu, et de l'amour que nous devons avoir envers le Souverain Pontife et la sainte Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE.

1. Très chers Frères dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs

(1) Cette lettre est écrite de Rome en 1379. — Les prieurs des arts, ou chefs de corps d'état, étaient arrivés, en 1343, à s'emparer de Florence, en excluant les nobles de toutes les charges. Les nobles, pour prendre part aux affaires publiques, se firent inscrire dans les corps d'état. Le gonfalonier chargé de rendre justice était le premier magistrat de Florence.

de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir pleins de reconnaissance pour les grâces que vous recevez de votre Créateur. Cette reconnaissance alimente la source de la piété dans l'âme, tandis que l'ingratitude la dessèche. Il faut donc, pour l'honneur de Dieu et notre bien-être, nous montrer reconnaissants et fidèles. Mais je ne puis comprendre que nous puissions l'être tant que nous serons revêtus du vieux vêtement de l'amour sensitif. Car celui qui s'aime de l'amour sensitif, est ce vieil homme dont se sont revêtus nos premiers parents Adam et Ève, qui ont tari la source de la piété non seulement en eux-mêmes, mais encore dans tout le genre humain, tellement que la vie éternelle fut fermée, et que personne avec sa justice ne pouvait y entrer. Quelle fut la cause d'un si grand malheur? l'amour-propre, cet amour qui rend l'homme ingrat, et qui enfante l'orgueil. C'est ainsi qu'Adam ne fut pas reconnaissant de l'innocence et de la puissance que Dieu lui avait données en le faisant maître et seigneur de toutes les créatures privées de raison; l'animal qu'il eût appelé serait venu à lui comme son sujet. Mais après que son ingratitude lui eût fait transgresser le commandement de Dieu, il trouva la révolte dans tous les animaux, et comme il s'était révolté contre Dieu, il trouva en lui-même la révolte de cette loi mauvaise de la chair fragile, qui combat sans cesse contre l'esprit. Quiconque est revêtu du vieil homme ne peut être agréable à Dieu ni aux créatures.

2. D'où vient l'ingratitude? De l'amour-propre, qui détruit la charité et rend l'homme orgueilleux,

en lui faisant croire que ce qu'il a de bien vient de lui, et non pas de Dieu. Il ne voit pas son néant, parce que l'amour-propre l'a aveuglé. S'il se voyait, il reconnaîtrait que l'être et toutes les grâces qui sont ajoutées à son être spirituel et temporel, lui viennent de Dieu, parce que Dieu seul est Celui qui est. L'ingrat n'est pas patient, parce qu'il est séparé de la charité et de l'amour du prochain ; son espérance est vaine, parce qu'il se confie en lui-même ; il espère dans le secours des hommes, et non dans le secours de Dieu. Sa foi est morte, parce qu'elle est sans bonnes œuvres, et que la foi sans les œuvres est morte. S'il est sujet, il se révolte ; s'il est seigneur possédant des États, il commet l'injustice, et ne rend la justice qu'avec un esprit qui n'est pas la justice, mais plutôt l'injustice, car il la rend par haine ou par antipathie contre les autres, pour plaire ou ne pas déplaire aux créatures, ou pour son utilité particulière. Nous voyons donc qu'en toute chose il ne pratique pas la sainte justice. Les nobles se sont faits tyrans, et au sein de la commune, le peuple ne se nourrit pas de justice et de charité fraternelle, mais chacun trompe et ment pour son intérêt, sans s'occuper de l'intérêt général. Tous cherchent le pouvoir pour eux-mêmes, et non pour le bien de la ville. Les aveugles ne voient pas ce qui leur arrive ; ils perdent en croyant acquérir, et ce qu'ils croient posséder leur échappe quand ils n'y pensent pas. Nous l'avons vu et nous l'avons éprouvé. La justice de Dieu le permet pour nous corriger de notre ingratitude et nous faire rentrer en nous-même en nous humiliant sous la verge de sa main puissante. Celui qui est ainsi aveuglé par l'ignorance et l'ingra-

titude peut-il être assez insensé pour penser acquérir et conserver la grâce, et posséder la puissance sur lui-même, en soumettant avec ingratitude la raison à sa propre fragilité? Il n'y a aucun mal, mes très chers Frères, qui ne sorte de ce vice.

3. Il vous est donc nécessaire de vous dépouiller du vieil homme, c'est-à-dire de l'amour-propre, d'où vient l'ingratitude, et de vous revêtir de l'homme nouveau du Christ, du doux Jésus, c'est-à-dire de sa doctrine, en suivant ses traces. Pour obéir à son Père, pour sauver et expier la faute de notre premier père, il a fait le contraire de ce qu'Adam avait fait. Adam, par sa désobéissance, a couru au plaisir avec orgueil et oubli des bienfaits reçus; et le doux et tendre Verbe, transporté d'amour, a couru par obéissance jusqu'à la mort honteuse de la Croix. Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme en prenant notre humanité, et l'Homme-Dieu s'est humilié jusqu'à la mort honteuse de la Croix. Il a ainsi expié notre ingratitude en se faisant notre médiateur. Il faut nous revêtir de la doctrine de cet homme nouveau avec un véritable et saint zèle; il faut nous revêtir de la charité qu'il nous a montrée par tant d'amour. A moins que l'homme ne soit plus dur qu'un rocher, à moins qu'il ne soit grossier et sans intelligence, il ne pourra s'empêcher d'aimer; car une loi de l'amour est d'aimer quand on se voit aimé. Mais le nuage de l'amour-propre nous prive de la lumière, nous ne voyons pas, et celui qui ne voit pas ne connaît pas, n'aime pas. et en n'aimant pas il ne peut-être reconnaissant. Il faut donc la lumière pour connaître combien Dieu nous aime, quels

sont nos défauts, et à qui Dieu veut que nous prouvions l'amour que nous avons pour lui.

4. Nous voyons que le prochain nous a été donné comme moyen de montrer l'amour que nous avons pour Dieu ; car, dans l'impuissance où nous sommes de rendre service au Bien suprême, Dieu veut que nous le fassions pour notre prochain, et que nous prouvions en lui notre amour en l'assistant, le secourant, le conseillant, chacun selon son état. C'est une dette que chacun est tenu de lui payer, comme aussi nous devons être soumis et obéissants à la sainte Église, et l'assister autant que nous le pourrons. Si nous sommes tenus à secourir notre frère dans ses besoins, combien devons-nous faire plus pour notre Mère la sainte Église, et notre Père le Christ de la terre ! C'est à leur égard surtout que nous montrerons notre reconnaissance des bienfaits reçus, et que nous alimenterons en nous la source de la piété. C'est à cette reconnaissance que je vous invite, et il me semble que jusqu'à présent, vous l'avez peu ressentie. Ne faites pas ainsi, très chers Frères, car la verge de la justice divine qui nous a frappés et nous frappera n'est pas brisée; rappelez-vous toujours les fautes que vous avez commises et les grâces que vous avez reçues, afin que vous soyez reconnaissants, et que vous nourrissiez en vous la source de la piété (1).

5. Ne nous trompons pas, mes doux Frères, nos fautes sont nombreuses, nous avons commis bien des iniquités contre Dieu, contre le prochain, contre

(1) La paix fut conclue entre les Florentins et le Saint-Siège au mois de juillet 1378.

le Vicaire de Jésus-Christ, contre la sainte Église ; et ces iniquités, vous ne pouvez les excuser par les défauts des pasteurs et des ministres de la sainte, Église : car ce n'est pas à vous de les punir, mais au Juge suprême et à son représentant. Maintenant, malgré ces fautes qui méritaient une si grande punition, vous avez reçu miséricorde, vous avez été remis avec bonté sur le sein de la sainte Église et vous pouvez, si vous le voulez, reçevoir le fruit du précieux Sang par le Pape Urbain VI, le vrai Souverain Pontife, le Vicaire du Christ sur la terre; qui vous a pardonné et absous avec tant de charité, vous accordant ce que vous lui demandiez, vous traitant, non pas comme des enfants qui se sont révoltés contre leur père, mais comme des enfants qui ne l'ont jamais offensé. Et maintenant que vous le voyez dans de si grandes difficultés, non seulement vous ne l'aidez pas, mais vous ne faites pas ce que vous avez promis. Vous donnez ainsi des preuves de cette grande ingratitude pour laquelle je crains bien, si vous ne changez, que Dieu ne permette que vous vous en punissiez vous-mêmes, comme vous l'avez fait autrefois.

6. Je vous prie donc, pour l'amour de Jésus crucifié et dans votre intérêt, d'affermir votre cœur, pour qu'il n'hésite plus et qu'il croie fermement que le Pape Urbain VI est le véritable Souverain Pontife. Montrez que vous êtes reconnaissants et fidèles à la vérité, en accomplissant ce que vous avez promis de faire pour la sainte Église et pour votre Père. Examinez bien si cela vous est utile ou non. Vous êtes affaiblis par vos divisions, et il y a de grands orages dans le monde.

C'est le seul moyen de conserver vos États; vous les perdrez par l'ingratitude. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir pleins de reconnaissance, car je vois que c'est par cette vertu que nous alimentons la source de la piété, et que nous invitons Dieu à multiplier ses grâces. Je veux donc que vous vous appliquiez à la montrer, comme des fils véritables qui doivent dans la sainte Église combattre pour la vérité, pour la Foi, en dissipant et en détruisant tout ce qui pourrait lui porter atteinte. C'est ainsi que vous reconnaîtrez les grâces reçues, et que vous vous purifierez de vos fautes. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres; car si vous vous nuisez entre vous, personne ne vous fera du bien. Ne dormez plus sur le lit de l'ingratitude, mais soyez reconnaissants pour Dieu, pour le sainte Église, et pour notre Père Urbain VI. Vous serez bénis alors, et vous conserverez les biens de la grâce spirituelle et temporelle. Perdez l'amour-propre, et persévérez dans son amour par la charité. Rendez à chacun ce qui lui est dû. Pardonnez à mon ignorance; c'est l'amour de votre salut qui m'a portée à vous écrire, et j'y ai été forcée par la douce Bonté divine. Doux Jésus, Jésus amour.

LI (215). — **A BUONACORSO DE LAPO, à Florence, lorsque la sainte était à Avignon** (1). — Elle se plaint des Florentins qui n'usaient pas des moyens convenables pour demander au Pape la paix, comme ils l'avaient promis d'abord.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Frère dans le Christ, le doux Jésus, moi Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir, vous et les autres seigneurs, pacifier vos cœurs et vos âmes dans le très doux Sang. C'est dans ce sang que s'éteignent la haine et la guerre, et que s'abaisse l'orgueil de l'homme, car dans ce sang l'homme voit Dieu descendre jusqu'à lui en revêtant notre humanité; et cette humanité a été percée et clouée sur la Croix, par toutes les blessures du corps de Jésus crucifié; ce sang a coulé et s'est répandu sur nous, et voici qu'il nous est distribué par les ministres de la sainte Église. Je vous prie par l'amour de Jésus crucifié de recevoir ce trésor du Sang que vous offre l'Épouse du Christ. Reconciliez-vous, reconciliez-vous avec elle dans ce sang; reconnaissez vos fautes et les outrages dont vous êtes coupable : car celui qui reconnaît ses fautes, et prouve qu'il les reconnaît en s'humiliant, reçoit toujours miséricorde; mais celui qui montre seule-

(1) Buonacorso était un des citoyens les plus influents de Florence; il avait été envoyé en ambassade à Sienne en 1375, et il avait, à cette occasion, connu sainte Catherine.

ment son repentir par des paroles et non par des actes, n'obtient jamais miséricorde. Je ne vous dis pas cela seulement pour vous, mais aussi pour les autres qui sont tombés dans cette faute.

2. Hélas ! hélas ! mon très cher Frère, je suis bien affligée des moyens qu'on prend pour demander la paix au très Saint-Père: on la veut plus en paroles qu'en vérité. Je vous dis cela parce que, quand je suis venue ici, vous et les autres seigneurs vous paraissiez, dans vos discours, repentants des fautes commises, et prêts à vous humilier pour obtenir miséricorde du Saint-Père. Je vous disais : « Voyez, Messeigneurs, si vous avez l'intention de vous humilier réellement, et si vous voulez que je vous présente à votre Père comme des enfants soumis jusqu'à la mort. Si vous y consentez, je ne craindrai aucune fatigue : mais autrement je ne partirai pas. » Ils m'ont tous répondu qu'ils y consentaient avec joie. Hélas ! hélas ! mes très chers Frères, c'était la voie et la porte par laquelle il fallait entrer, il n'y en avait pas d'autres; si vous aviez suivi cette voie, si vos actes avaient été en rapport avec vos paroles, vous auriez obtenu la paix la plus glorieuse qu'on puisse obtenir. Et je ne le dis pas sans raison, car je sais quelles étaient les dispositions du Saint-Père pour la faire. Mais ensuite nous avons commencé à sortir de la voie (1) ; nous avons employé les moyens trompeurs du monde, et en démentant nos paroles par nos actions, nous avons donné sujet au Saint-Père non pas de s'apaiser, mais de s'irriter davantage.

(1) Lettre XLVII. Vie de sainte Catherine, p. III, c. 7.

3. Lorsque vos ambassadeurs sont arrivés ici, ils ne se sont pas conduits comme ils devaient le faire avec les serviteurs de Dieu. Vous avez suivi vos idées ; de sorte qu'il m'est impossible de conférer avec eux pour savoir si vous leur avez parlé comme à moi, en leur remettant leurs lettres de créance. Il était convenu que nous conférerions de tout ensemble; vous aviez dit : « Nous croyons que rien ne pourra se faire que par les mains des serviteurs de Dieu ; » et vous avez fait tout le contraire. Cela vient de ce que nous ne reconnaissons pas bien nos fautes, et je vois que toutes ces paroles humbles venaient plutôt de la peur et de la nécessité que de l'amour et de la vertu : car si vous aviez compris véritablement l'offense que vous aviez commise, votre conduite eût répondu à vos paroles, et vous auriez confié vos intérêts et ce que vous vouliez obtenir du Saint-Père aux vrais serviteurs de Dieu, qui auraient présenté votre demande et obtenu du Saint-Père une bonne paix. Vous ne l'avez pas fait. J'en ai été très affligée à cause de l'offense de Dieu et du tort que vous vous faites à vous-même. Vous ne voyez pas le mal, et les suites fâcheuses qu'entraîneront votre obstination et votre persévérance dans votre ligne de conduite.

4. Hélas! hélas! délivrez-vous donc des liens de l'orgueil, et attachez-vous à l'humble Agneau ; ne méprisez pas son vicaire, et n'agissez plus contre lui. Qu'il n'en soit plus ainsi, pour l'amour de Jésus crucifié. Ne foulez pas aux pieds son sang ; et ce que vous n'avez pas fait jusqu'à présent, faites-le maintenant. Ne vous affligez pas, ne vous irritez

pas s'il vous semble que le Saint-Père vous demande des choses dures et impossibles. Il ne voudra que ce qui est possible, il fera comme un bon père qui punit un fils coupable : il le réprimande sévèrement pour l'humilier et lui faire reconnaître sa faute ; et le fils ne s'irrite pas contre son père, parce qu'il voit que ce qu'il fait il le fait pour son bien; et plus il le repousse, plus il revient, demandant toujours miséricorde. Je vous le dis de la part de Jésus crucifié; toutes les fois que notre Père le Christ de la terre vous repoussera, revenez à lui; laissez-le faire, il a ses raisons. Voici qu'il va rejoindre son Épouse, la ville de saint Pierre et de saint Paul; courez vers lui avec une humilité de cœur sincère et avec le regret de vos fautes ; suivez les saintes résolutions que vous aviez d'abord prises. En le faisant, vous obtiendrez la paix spirituelle et temporelle ; en ne le faisant pas, nous éprouverons des malheurs que nos pères n'ont jamais connus, nous attirerons la colère de Dieu sur nous, et nous ne participerons pas au sang de l'Agneau. Je ne vous en dis pas davantage. Sollicitez tant que vous le pourrez lorsque le Saint-Père sera à Rome. Je fais et je ferai tout ce que je pourrai faire jusqu'à la mort pour l'honneur de Dieu et pour la paix, afin de faire cesser l'obstacle qui empêche la sainte croisade. Lors même que nous ne ferions que ce mal, nous serions mille fois dignes de l'enfer : prenez courage dans le Christ, notre doux Jésus. J'espère de sa bonté que, si vous faites ce que vous devez, vous aurez une bonne paix. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

LII (216). **A NICOLAS SODERINI, à Florence** (1). — De la crainte filiale des vrais serviteurs de Dieu. — Il faut toujours travailler à acquérir la vertu et à augmenter en soi la grâce.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Mon très révérend et très cher Frère dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous encourage et je vous bénis dans son précieux sang, avec le désir de vous voir le serviteur et le vrai fils de Jésus crucifié, vous et toute votre famille ; car vous avez été racheté par le Fils de Dieu. Soyez donc comme le serviteur en présence de son maître, craignant toujours de l'offenser et de lui déplaire. Je veux que vous agissiez ainsi, et que vous pensiez sans cesse au sang qui l'a rendu notre Maître. Il a toujours le regard sur nous, et nous devons toujours craindre d'offenser ce doux et cher Seigneur. C'est cette sainte crainte qui entre dans l'âme comme un serviteur, et en chasse le vice, le péché et tout ce qui peut être contre la volonté de son maître.

2. Je désire aussi que vous soyez le fils de votre Père céleste, qui vous a créé à son image et ressemblance. Il a fait pour vous et pour toute créature

(1) Nicolas Soderini était un noble Florentin, d'une haute piété. Ce fut dans sa maison que logea sainte Catherine pendant son séjour à Florence. (Vie de sainte Catherine, p. III, ch. 7.)

comme fait le père qui met un trésor entre les mains de son fils et l'envoie loin de la ville pour qu'il devienne riche et puissant : de même ce doux Père, lorsqu'il eut créé l'âme, lui donna le trésor du temps et le libre arbitre de la volonté pour qu'elle s'enrichisse. Vous voyez bien que c'est la vérité : car nous sommes des étrangers et des voyageurs en cette vie, et nous pouvons faire fortune avec le trésor du temps et le libre arbitre. Pendant ce temps la créature peut vaincre sa volonté, son libre arbitre, et par ce moyen détruire la vanité coupable, les caprices, les inquiétudes et les plaisirs du monde. Ce sont là des marchandises qui appauvrissent toujours l'homme, car elles n'ont aucune durée aucune solidité; elles brillent au dehors, et sont gâtées au dedans et pleines de la corruption du péché : c'est cette belle apparence qui séduit l'homme et qui les lui fait acheter.

3. Très cher et vénérable Frère en Jésus-Christ, je n'entends pas, je ne veux pas que ce trésor que le Père nous a donné par sa grâce divine et sa miséricorde, nous le dépensions en une si vile marchandise; car nous serions justement condamnés par notre Père. Oui, comme de bons fils et avec un grand zèle, employons ce doux trésor à acheter des marchandises parfaites. Elles sont le contraire des autres; leur apparence est obscure, pauvre et méprisable; mais au fond elles ont une valeur qui nourrit et enrichit par la grâce ici-bas, et procure ensuite dans la vie éternelle la jouissance de l'héritage du Père. Quel est donc ce trésor qui enrichit celui qui l'achète? Ce trésor est le mépris des

honneurs, des plaisirs, des richesses, des consolations, des applaudissements des hommes, et l'amour des vertus sincères et solides, qui paraissent petites aux yeux du monde, mais qui renferment le trésor de la grâce. Il paraît petit au monde de choisir les mauvais traitements, les injures, les affronts, et de préférer la pauvreté volontaire qui repousse l'orgueil, les honneurs du monde, et rend humbles par la vertu celui qui s'élevait; il ne veut suivre d'autres traces que celles de son maître, qui lui a confié le trésor du libre arbitre avec lequel il peut gagner ou perdre, selon qu'il le veut et selon la marchandise qu'il achète.

4. O doux et saint trésor des vertus, vous pouvez en toute assurance voyager sur mer et sur terre et au milieu des ennemis sans avoir rien à craindre, car vous avez caché en vous Dieu, qui est l'éternelle vérité. Les hommes et leurs injures ne peuvent ôter la patience, car personne dans le monde ne recherche les injures, et la patience se montre par le moyen des injures et des peines. Ainsi fait l'ardente et tendre charité, tandis que l'amour-propre se cherche toujours lui même; le cœur rempli des richesses de la charité possède la joie et la sûreté. Il ne pense pas à lui, il ne se cherche pas pour lui, mais il se cherche pour Dieu, et le prochain pour Dieu. Enfin toutes ses œuvres ne sont pas faites intérieurement pour sa propre utilité, mais pour son Père, à son retour dans la maison. Ne dormons donc plus dans le lit de la négligence, car il est temps d'employer notre trésor en une douce marchandise. Savez-vous laquelle? le sacrifice de notre

vie pour notre Dieu; c'est ainsi que nous expierons toutes nos fautes.

5. Je vous dis cela à cause du parfum de la fleur qui commence à s'épanouir : je parle de la sainte croisade au sujet de laquelle le Souverain Pontife, notre Christ sur terre, voudrait connaître les bonnes dispositions et la volonté des chrétiens. S'ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour conquérir la Terre-Sainte, il les aiderait de toute sa puissance. C'est ce que dit la bulle qu'il a envoyée à notre provincial, au ministre des frères Mineurs et à frère Raymond (1). Il leur recommande d'examiner avec soin les dispositions favorables qu'on trouverait en Toscane et dans tous les autres pays, et il veut qu'on lui fasse connaître le nombre de ceux qui désirent la croisade, afin de la préparer et de la réaliser. Je vous invite donc aux noces éternelles; enflammez-vous du désir de donner vie pour vie et d'enrôler le plus de monde que vous pourrez, car on ne va pas seul aux noces, et vous ne pouvez reculer. Je ne vous en dis pas davantage.

6. Je vous remercie avec affection de la charité que vous m'avez montrée. J'ai tout appris par la lettre et par le Maître. Je suis incapable de reconnaître votre bienveillance, mais je prie et je prierai sans cesse l'éternelle Bonté de vous récompenser elle-même. Je vous salue et vous bénis mille fois dans le Christ Jésus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Cette bulle fut adressée d'Avignon par Grégoire XI.

LIII (217). — **A NICOLAS SODERINI, de Florence, lorsqu'il était un des prieurs au moment de la ligue** (1). — Elle l'exhorte à se liguer avec ses concitoyens. — Il ne peut y avoir d'union véritable parmi les hommes, si elle ne se fait par Jésus-Christ, au moyen de la sainte charité. — Elle reprend fortement la ligue des Florentins contre le Souverain Pontife, et elle les conjure de demander humblement la paix.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher et bien-aimé fils et Frère dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un membre uni et lié par les liens de la vraie charité, afin que, participant ainsi au véritable amour, vous puissiez, lorsque vous serez à la tête de la ville, devenir un moyen d'union entre tous vos concitoyens, pour qu'ils ne restent pas dans un si grand danger et dans la damnation de l'âme et du corps. Vous savez bien qu'un membre séparé de son chef ne peut avoir la vie en lui, parce qu'il n'est pas uni à Celui en qui est la vie ; c'est ce que fait l'âme qui est séparée de l'amour et de la charité de Dieu, c'est ce que font ceux qui

(1) Nicolas Soderini était un des citoyens les plus importants de la république de Florence ; il avait été gonfalonier de de la justice en 1371, et se trouvait un des prieurs des arts qui étaient au pouvoir au moment de la ligue faite contre le Saint-Siège par les villes de Toscane et de Lombardie en 1375.

ne suivent pas leur Créateur, mais qui plutôt le persécutent par leurs outrages et leurs péchés mortels ; ils le montrent clairement par ce que nous leur voyons faire tous les jours, et vous devez me comprendre. Hélas ! hélas ! qui sommes-nous, pauvres misérables, orgueilleux et méchants, pour nous révolter contre notre Chef. Hélas ! hélas ! dans notre aveuglement, nous voyons notre ville et notre puissance dans la fleur de la prospérité, nous n'apercevons pas le ver qui a pénétré dans la plante et qui ronge la fleur. Elle tombera bientôt, si nous n'y apportons remède. Il faut donc résister à la lumière de la raison par une vraie et douce humilité ; cette vertu élève ceux qui la possèdent, tandis que, comme le dit Jésus-Christ, les superbes sont toujours humiliés. Ceux-là ne peuvent avoir la vie, parce qu'ils sont des membres séparés des doux biens de la charité.

2. Peut-il nous arriver plus grand malheur que d'être privés de Dieu ? Nous pourrons bien former une ligue puissante et nous unir à beaucoup de villes et de personnes ; mais ce ne sera rien, si nous ne sommes pas unis à Dieu, si nous n'avons pas son secours. Vous savez bien que c'est en vain que travaille celui qui garde la cité, si Dieu ne la garde lui-même. Que pourrons-nous donc faire, malheureux aveugles qui nous nous obstinons dans notre péché ? Quoi ! Dieu est Celui qui garde et conserve les cités et tout l'univers, et moi je me suis révoltée contre lui, qui est Celui qui est ! Si je dis : Je ne fais rien contre lui, on pourra répondre : Tu fais contre lui tout ce que tu fais contre son Vicaire, qui tient sa place. Vois donc combien cette révolte t'affaiblit : nous n'avons pour

ainsi dire plus de force, parce que nous sommes privés de notre force. Hélas ! mon Frère, mon bien cher fils, ouvrez les yeux pour voir un si grand péril et cette perte de l'âme et du corps. Je vous en conjure, n'attendez pas la venue du jugement de Dieu ; car le ver pourrait bien tant avancer que la fleur tomberait par terre. Le parfum de la fleur est déjà corrompu, parce que nous sommes révoltés contre le Christ. Vous savez bien que le parfum de la grâce ne peut durer dans celui qui se révolte contre son Créateur. Mais y a un remède auquel nous pouvons recourir, et je vous en conjure autant que je le sais et que je le puis, dans le Christ, le doux Jésus, employez-le, vous et vos concitoyens. Faites pour cela tout ce que vous pourrez faire.

3. Humiliez-vous, apaisez vos esprits et vos cœurs ; car on ne peut entrer par la porte étroite en levant la tête : on se la briserait. Il faut passer par la porte de Jésus crucifié, qui s'est humilié jusqu'à nous, pauvres insensés. Si vous vous humiliez, vous demanderez avec calme et douceur la paix à votre chef, le Christ de la terre. Montrez que vous êtes ses enfants, des membres unis et non retranchés, et vous trouverez la miséricorde, la bonté, le salut de l'âme et du corps. Vous savez que la nécessité ne peut le contraindre ; il faut que ce soit l'amour. Un enfant ne peut vivre sans le secours de son père : il n'a aucune vertu, aucune puissance par lui-même ; tout ce qu'il a lui vient de Dieu. Il faut donc qu'il reste dans l'amour du père ; car s'il s'en séparait par la révolte et la haine, il perdrait son secours, en le perdant il périrait. Il faut donc aller solliciter avec zèle le

secours du Père, c'est-à-dire le secours de Dieu ; mais il faut solliciter et l'obtenir de son Vicaire, c'est entre ses mains que Dieu a mis les clefs du ciel, et c'est ce porte-clefs que nous devons prendre pour chef, car ce qu'il fait est fait, ce qu'il ne fait pas n'est pas fait, comme l'a dit le Christ à saint Pierre : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Puisque le Vicaire a tant de force et de puissance, qu'il ferme et ouvre les portes de la vie éternelle, serons-nous des membres corrompus, des enfants révoltés contre leur père, et assez insensés pour agir contre lui ? Nous voyons bien que sans lui nous ne pouvons rien faire. Si vous êtes contre la sainte Église, comment pourrez-vous participer au sang du Fils de Dieu ? L'Église est inséparable du Christ. C'est elle qui nous donne et nous administre les sacrements, et les sacrements nous donnent la vie qu'ils reçoivent du sang du Christ ; et avant que ce sang nous fût donné, aucune vertu n'était suffisante pour nous donner la vie éternelle. Comment sommes-nous donc assez audacieux pour mépriser ce sang ?

4. Et si vous dites : je ne méprise pas ce sang, je vous répondrai : cela n'est pas vrai. Celui qui méprise le Vicaire du Christ méprise le sang du Christ ; celui qui agit contre l'un agit contre l'autre, car ils sont unis ensemble. Comment pouvez-vous dire que si vous offensez le corps, vous n'offensez pas le sang, qui est dans le corps ? Ne savez-vous pas qu'il possède le sang du Christ ? Comprenez qu'il en est comme d'un fils et d'un père : si le fils offense le père, le fils n'aura jamais raison contre son père, et il ne peut pas

l'offenser sans être en danger de mort et en état de damnation. Il est toujours son débiteur, puisqu'il en a reçu l'être. Le fils n'a pas demandé à son père la substance de son corps, et cependant le père, dans son amour, a donné à son fils l'existence. Oh ! combien plus serions-nous ignorants et ingrats, si nous nous permettions d'offenser notre vrai Père, Celui qui a aimé sans être aimé ! Car il nous a créés par amour, et il nous a fait renaître à la grâce par son sang, en sacrifiant sa vie avec tant d'amour. Si l'homme y pensait, il souffrirait la faim, la soif et toutes les épreuves jusqu'à la mort, plutôt que de se révolter et d'agir contre son Vicaire, par lequel il nous donne le fruit du sang du Christ ; et il nous le donne par bonté et non par devoir.

5, Oh ! non, plus jamais, mes Frères, ne dormons plus dans ces ténèbres et cet aveuglement. Délivrons-nous du ver de l'orgueil et de l'amour de nous-mêmes; tuons-le avec le glaive de la haine et de l'amour, avec l'amour de Dieu et le respect de la sainte Eglise, avec la haine et l'horreur du péché et des fautes commises contre Dieu et son Vicaire. Alors vous serez attachés et greffés sur l'Arbre de vie; il vous ôtera la mort, il vous rendra la vie et détruira votre faiblesse. Nous l'avons dit, nous sommes devenus faibles parce que nous sommes privés de Dieu, qui est notre force, en injuriant son Épouse. Mais en vous unissant par la haine et le regret des divisions passées, vous serez forts par les grâces spirituelles, dont nous avons besoin si nous voulons la vie de la grâce, et aussi par les grâces temporelles, qui vous protégeront contre tous ceux qui voudraient vous nuire.

6. Ne vaut-il pas mieux être en paix non seulement avec votre chef, mais avec toutes les créatures ? Car nous ne sommes pas des juifs et des sarrasins, mais des chrétiens rachetés et purifiés par le sang du Christ. Que nous serions insensés si, pour nous agrandir ou pour ne pas perdre notre état, nous faisions l'office des démons, en cherchant à entraîner les autres dans le mal que vous faites vous-mêmes ! C'est ainsi qu'ont fait les démons : ils étaient des anges, et lorsqu'ils tombèrent, ils se liguèrent ensemble et se révoltèrent contre Dieu. En voulant s'élever, ils tombèrent dans l'abîme. Je vous en prie et je vous en conjure, ne faites pas ainsi en voulant attaquer l'Épouse du Christ et vous liguer contre elle. Lorsque vous vous croirez unis et triomphants, vous serez divisés et abaissés plus que jamais. Ne le faites plus, mes très chers Frères ; mais unissez-vous dans les liens d'une ardente charité ; demandez à rentrer dans la paix et l'union avec votre chef, afin que vous ne soyez pas des membres séparés. Vous avez un Père si bon, que non seulement il est prêt à vous pardonner si vous revenez, mais qu'il vous invite encore à la paix malgré les injures qu'il a reçues de vous.

7. Il vous semble peut-être que c'est vous, au contraire, qui avez reçu l'injure (1). S'il en est ainsi, cette erreur vient de votre peu de lumière. C'est un grand danger, et un obstacle qui empêche l'homme

(1) Les Florentins se plaignaient de la conduite du légat de Bologne, qui avait empêché l'exportation des denrées dans un moment de disette, et qui avait favorisé la révolte de Prato.

de se corriger, car il ne voit pas sa faute, et ne la voyant pas il ne l'expie pas par la haine et le regret. Il faut donc voir, afin que, reconnaissant nos défauts, nous puissions nous en corriger. Nous ne devons pas aimer les vices que nous voyons dans les créatures, mais nous devons aimer et respecter la créature et l'autorité que Dieu a confiée à ses ministres, en le laissant juger et punir leurs fautes; car Dieu est le Souverain Juge qui rend justice à chacun selon ses mérites. Ne serait-il pas déraisonnable de vouloir juger les autres, lorsque nous sommes tombés dans les mêmes fautes? Je vous prie donc de ne plus vous laisser aller à une si grande erreur ; mais unissez-vous loyalement et généreusement à votre chef, pour qu'au moment de la mort, où l'homme ne peut plus s'excuser, nous puissions recevoir et goûter le fruit du sang de Jésus-Christ.

8. Je vous prie, Nicolas, par cet amour ineffable avec lequel Dieu vous a créé et racheté si doucement, de vous appliquer à être juste autant que vous le pourrez. Ce n'est pas sans un grand motif que Dieu vous a mis à même de faire la paix et de rétablir l'union avec la sainte Eglise : c'est pour vous sauver, vous et toute la Toscane. Il ne me semble pas que la guerre soit une si douce chose, que nous devions la rechercher lorsque nous pouvons l'éviter. Y a-t-il, au contraire, rien de plus doux que la paix ? Je ne le crois pas ; c'est ce doux héritage que Jésus-Christ a laissé à ses disciples. Car il a dit : Ce n'est pas en faisant des miracles ; en connaissant les choses futures et en montrant votre sainteté par des actes extérieurs, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ; c'est

en étant unis par la charité, la paix et l'amour. Je veux donc que vous fassiez l'office des anges, qui travaillent à nous mettre en paix avec Dieu. Faites ce que vous pourrez ; et que cela plaise ou déplaise, surmontez tous les obstacles; ne pensez qu'à l'honneur de Dieu et à votre salut, et quand il devrait vous en coûter la vie, n'hésitez jamais à dire la vérité, sans craindre ce que les démons ou les créatures pourraient faire. Mais prenez pour bouclier et pour défense la crainte de Dieu, sachant que son regard est sur nous, et qu'il voit toujours l'intention, la volonté de l'homme telle qu'elle est dirigée vers lui. En agissant ainsi, vous accomplirez mon désir en vous. Je vous ai dit que je désirais vous voir un membre uni et lié par les liens de la charité, et aussi un moyen de lier et d'unir tous les autres. Faites-leur voir, autant que vous le pourrez, dans quel danger et quel malheur ils se trouvent ; car je vous assure que si vous ne disposez pas tout pour la paix, si vous ne la demandez pas avec humilité, vous tomberez dans une ruine plus grande que jamais.

9. Je crains qu'on ne puisse vous appliquer cette parole de Jésus-Christ, lorsqu'il allait à la mort honteuse de la Croix pour nous pauvres misérables qui méconnaissons un si grand bienfait ; il se tournait en disant : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur vous et sur vos enfants ; » et le jour des Rameaux, lorsqu'il descendait de la montagne des Oliviers, il disait : « Jérusalem, Jérusalem, tu te réjouis, parce que c'est aujourd'hui ton jour, mais un temps viendra où tu pleureras (1). » N'attendez pas ce temps,

(1) S. Luc, XIX, 42.

pour l'amour de Dieu, mais procurez-vous la vraie joie, c'est-à-dire la paix et l'union. De cette manière vous serez les vrais fils; vous mériterez et vous posséderez l'héritage du Père éternel. Je ne vous en dis pas davantage, tant est pesante l'affliction que me cause la perte de vos âmes et de vos corps. Pour l'empêcher, je sacrifierais avec joie mille fois ma vie, si je le pouvais. Je prie la divine Providence de vous donner à vous, mon fils, et à tous les autres, la lumière, la connaissance, la crainte et le saint amour de Dieu ; qu'il vous retire des ténèbres de l'amour-propre et de la crainte servile qui est la cause de tout le mal. Je vous adresse le porteur de cette lettre qui est, cette année, le prédicateur de l'ordre des frères Mineurs. C'est un bon et vrai serviteur de Dieu, qui vous aidera de ses conseils et vous dirigera dans la voie de la vérité pour tout ce que vous aurez à faire pour vous-même et pour la ville. Je vous prie d'écouter et de suivre ses conseils ; il n'y a aucune chose secrète et cachée dans votre esprit que vous ne puissiez lui communiquer. J'espère de la grâce divine que l'amour qu'il a pour votre salut et celui de tous lui obtiendra des lumières d'en haut, qu'il vous conseillera toujours bien. Confiez-vous à lui ; c'est un autre moi-même. Bénissez et encouragez Mme Constance (1) et toute la famille. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

(1) Mme Constance était la femme de Nicolas Soderini.

LIV (218). — A NICOLAS SODERINI, à Florence (1). — De la vertu de patience, et de l'amour de Jésus-Christ, qui l'enseigne.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir affermi dans la vraie et sainte patience : car sans la patience nous ne pouvons être agréables à Dieu, et nous ne pouvons être en état de grâce. La patience est la moelle de charité. Puisqu'elle est si nécessaire, il faut la trouver ; et où la trouverons-nous? le savez-vous, mon doux et cher Père? dans le même lieu, de la même manière que nous trouverons l'amour. Et où s'acquiert l'amour? nous le trouvons dans le sang que Jésus crucifié a répandu par amour sous le bois de la très sainte Croix. L'amour ineffable que nous voyons en lui nous inspire l'amour, car celui qui se voit aimé, ne peut s'empêcher d'aimer ; et dès qu'il aime, il se revêt de la patience de Jésus crucifié ; et avec cette douce et glorieuse vertu, il est calme au milieu des orages et des épreuves sans nombre.

(1) Cette lettre fut écrite à l'occasion de l'émeute qui eut lieu à Florence en 1378. Sainte Catherine courut un grand danger : la maison de Nicolas Soderini fut pillée et brûlée par la populace, qui voulut aussi détruire l'asile que le disciple de sainte Catherine lui faisait bâtir près de la porte Saint-Georges. (*Voir* Gigli, t. II, p. 199.)

2. C'est cette vertu qui se rappelle sans cesse la volonté de Dieu. Elle est forte, elle n'est jamais vaincue, mais toujours victorieuse, parce qu'elle possède la force et la longue persévérance, et elle reçoit la récompense de toute ses fatigues. C'est une reine qui domine l'impatience, et ne se laisse jamais surmonter par la colère. Elle ne se repent pas du bien qui est fait, quoiqu'il lui attire souvent des peines et des tribulations; mais l'âme trouve de la joie et de la force à souffrir sans l'avoir mérité. Il n'y a que nos fautes qui doivent nous affliger, car il n'y a que nos fautes qui nous fassent perdre notre bien. Qu'est-ce que nous perdons? La grâce, qui est le sang du Christ, notre bien que ne peuvent nous enlever ni le démon ni la créature, si nous ne le voulons pas. Mais les autres choses, les richesses, les honneurs, la puissance, les plaisirs, la santé, la vie et le reste, ne sont pas véritablement à nous; elles nous sont seulement prêtées pour notre usage, comme il plaît à la divine Bonté, et elles peuvent nous être enlevées. Nous ne devons donc pas nous troubler dans l'impatience, mais les rendre sans peine; car il faut rendre et abandonner ce qui n'est pas à nous : nous voyons bien que personne ne les garde comme il le désire, il faut s'en séparer; elles nous laissent, ou nous les laissons en mourant.

3. Il est bien fou et bien insensé, celui qui leur accorde un amour coupable et déréglé. Il faut comme des hommes généreux, dépouiller notre cœur de toutes ces choses passagères, et de l'amour de nous-même pour nous attacher à la très sainte Croix, où nous trouverons l'amour ineffable en goûtant le sang

du Christ, où nous puiserons la patience de l'humble Agneau sans tâche. Nous verrons que c'est avec ce même amour, avec lequel il a donné sa vie pour nous, qu'il nous donne et permet toutes nos fatigues, nos tribulations et nos consolations. Il me semble que l'ineffable bonté de Dieu vous a montré de nouveau son amour privilégié, puisqu'il vous a fait suivre la doctrine et la vie des saints, en vous rendant digne de souffrir pour la gloire et l'honneur de son nom, afin de vous récompenser au ciel, et non pas dans cette vie. Voici pour nous, très cher Père, le moment de faire quelque bien pour notre salut, et de contempler le sang du Christ pour nous animer au combat, afin de ne pas tourner la tête en arrière par impatience, et de ne pas défaillir sous la main puissante de Dieu. Souffrez donc avec patience, en méprisant la sensualité, le monde et toutes ses délices, dont vous connaissez le peu de durée et de stabilité. Nous imiterons ainsi saint Paul, qui disait : « Le monde me méprise, et je le méprise. »

4. Revêtons et embrassons la doctrine de Jésus crucifié ; réjouissons-nous dans les tribulations, au lieu de les fuir, afin de ressembler à Celui qui a tant souffert pour nous. Nous montrerons ainsi notre patience : car comment la montrer si ce n'est dans le temps des tribulations ? Nous recevrons plus tard dans le ciel la récompense de toutes nos peines, mais non pas sans la patience. C'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir affermi dans une vraie et sainte patience, afin que quand vous entrerez dans notre ville de Jérusalem, dans la vision de la paix, vous receviez ce que vous avez gagné pendant

votre pèlerinage. Prenez courage, et recevez avec douceur cette médecine que Dieu vous a donnée pour la vie de votre âme. Je veux, très cher Père, que vous considériez les grâces que Dieu vous a faites jusqu'à présent, et les bienfaits de sa douce providence, afin que votre âme augmente sa dévotion par sa reconnaissance envers Dieu. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Fortifiez Mme Constance de la part de Jésus crucifié, et dites-lui d'examiner qui a le plus souffert : elle verra que Dieu ramène le calme par la tempête. Doux Jésus, Jésus amour.

LV (223). — **AU COMTE, FILS DE DAME AGNOLA, et aux Compagnies de Florence.** — Des trois ennemis de l'homme, et comment Jésus-Christ en a triomphé.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE.

1. Très chers Fils dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir de vrais chevaliers prêts à donner votre vie pour Jésus crucifié. Vous êtes placés sur le champ de bataille de cette vie ténébreuse, où nous sommes continuellement aux mains avec nos ennemis. Le monde nous persécute avec ses richesses, ses dignités, ses honneurs; il nous fait croire qu'ils sont solides et durables, tandis

qu'ils disparaissent et passent comme le vent. Le démon nous attaque par ses tentations, en nous faisant injurier et prendre souvent notre bien pour nous détourner de la charité du prochain ; car dès que nous perdons son amour, nous perdons la vie. La chair nous tourmente par sa fragilité et ses mouvements pour nous ôter la pureté ; car, en étant privés de la pureté, nous sommes privés de Dieu. Nos ennemis ne dorment jamais, ils sont toujours à nous persécuter, et Dieu le permet pour nous donner toujours l'occasion de mériter, et pour nous tirer du sommeil de la négligence. Vous savez que l'homme qui se sent attaqué par ses ennemis a soin de prendre le moyen de se défendre contre eux, parce qu'il voit que, s'il dormait, il serait en danger de mort. Aussi Dieu nous les fait sentir pour que nous nous empressions de prendre les armes de la haine et de l'amour. La haine ferme au vice la porte du consentement, en leur résistant et en les détestant de toutes ses forces ; et elle ouvre la porte aux vertus, en ouvrant les bras de l'amour pour les recevoir au fond de son âme avec une grande ardeur. Vous voyez qu'il est bon et très bon que nos ennemis ne prévalent pas contre nous. Nous ne devons et nous ne pouvons rien craindre, si nous voulons nous fortifier en disant : nous pouvons toutes choses par Jésus crucifié. Que doit craindre l'âme si elle met son espérance dans son Créateur ?

2. Nous voyons que sur ce champ de bataille, notre capitaine est le Christ Jésus, et il a vaincu nos ennemis avec son sang. Les délices et les richesses du monde, il les a vaincues par l'abaissement et la

pauvreté volontaire en supportant la faim, la soif et la persécution ; il a vaincu le démon et sa malice par sa sagesse en prenant l'hameçon et l'appât de notre humanité par l'union de la nature divine avec la nature humaine. Il a vaincu la chair par la sienne, qui a été flagellée, macérée, saturée d'opprobres sur le bois de la très sainte Croix, et ensuite élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges, dans la résurrection du Fils de Dieu. Il n'y a personne assez corrompu de corps et d'esprit pour qu'en voyant notre humanité unie à la nature divine d'une manière si parfaite, il ne se purifie et ne préfère mourir plutôt que de souiller son corps. Nous avons donc trouvé le remède : notre Chef, le Christ, a vaincu nos ennemis ; il les a rendus faibles et les a enchaînés de telle manière, qu'ils ne peuvent nous vaincre, si nous ne le voulons pas. Ne craignons rien, et combattons généreusement en suivant l'étendard de la très sainte Croix ; contemplons le sang de l'Agneau sans tache, et prenons le glaive de la haine et de l'amour pour en frapper nos ennemis. C'est là le combat que doit soutenir tout homme qui reçoit la vie ; et dès qu'il arrive à l'âge de raison, il faut qu'il descende sur le champ de bataille. Oui, l'ineffable bonté de Dieu nous a choisis pour combattre comme des chevaliers contre les vices et les péchés, pour acquérir la richesse et le trésor des vertus. Je crois que maintenant vous êtes appelés à augmenter et à réaliser vos saints désirs, en ayant faim et soif du salut des infidèles.

3. Il me semble que Dieu veut que vous soyez les premiers à frapper, car voilà la croisade qui com-

mence. Le Saint-Père appelle les chevaliers et tous ceux qui voudront les suivre (1). Je vous prie donc de vous entendre avec don Giovanni, et de discuter ce que les jeunes gens vous diront et vous feront connaître de vive voix, ainsi que Léonard. Vous ferez ce que le Saint-Esprit vous fera faire par les conseils de don Giovanni : il me semble que c'est par là que notre Sauveur veut commencer la grande entreprise. Pas de crainte, mes doux fils, revêtez la cuirasse du précieux Sang, et mêlons notre sang au sang de l'Agneau. Oh! comme cette douce et belle armure saura résister à tous les coups! Vous frapperez avec le glaive de la haine et de l'amour, et vous déferez tous vos ennemis, et avec cette cuirasse vous leur échapperez. O mes très doux fils, considérez combien est agréable cette armure qui triomphe en souffrant, et frappe en étant frappée. Elle est pleine de traits qu'elle lance invisiblement; et quoique invisibles, ils paraissent, car leurs blessures produisent des fruits et des fleurs, les fleurs de l'honneur et de la gloire du nom de Dieu; et elles répandent un parfum qui détruit l'infidélité. Après la fleur vient le fruit ; nous recevons la récompense de nos fatigues en cette vie par l'augmentation de la grâce, et en l'autre par l'éternelle vision de Dieu. Ne soyez pas négligents, mais pleins de zèle; pour un peu de peine ne perdez pas la récompense, car autre-

(1) Les chevaliers de Rhodes, dont l'île était menacée par les Turcs. Don Giovanni avec lequel le comte doit s'entendre, est sans doute don Juan Fernandez, chevalier de Rhodes, qui vint accompagner avec ses galères Grégoire XI, et qui fut nommé grand maître en 1377.

ment vous ne pourriez être de généreux chevaliers. Je vous ai dit que je désirais vous voir des chevaliers généreux sur le champ de bataille, et je vous conjure d'accomplir la volonté de Dieu et mon désir, en vous plongeant, en vous noyant et en vous enivrant du sang de Jésus crucifié, parce que c'est dans ce sang que le cœur se fortifie. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

LVI (220). — **A MESSIRE JEAN, condottière et chef des troupes qui vinrent au moment de la disette** (1). — Elle le prie d'être le vrai chevalier du Christ combattant généreusement pour son honneur, et ne craignant pas de donner sa vie et son sang pour lui.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très chers et bien-aimés Frères dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son pré-

(1) Cette lettre est adressée au fameux chef anglais Jean Hawkwood, qui mourut le 16 mars 1394 et fut enterré à Florence, à Sainte-Marie-des-Fleurs, où il est peint à cheval, avec cette inscription : JOANNES ACUTUS EQUES BRITANNICUS, DUX ÆTATIS SUÆ CAUTISSIMUS ET REI MILITARIS PERITISSIMUS HABITUS EST. A la tête de ses routiers, ce capitaine désola et rançonna longtemps la Toscane, pendant la disette qui fut l'occasion de la guerre des Florentins avec le Saint-Siège. Cette lettre est sans doute de 1375.

cieux sang, avec le désir de vous voir les vrais fils et chevaliers du Christ, si bien que vous désiriez donner mille fois s'il le faut votre vie pour le service de ce doux et bon Jésus ; ce qui rachèterait toutes les iniquités que nous avons commises contre notre Sauveur. O très chers et doux Frères dans le Christ Jésus, que vous feriez bien de rentrer un peu en vous-mêmes, et de considérer les peines et les tourments que vous avez endurés lorsque vous étiez au service et à la solde du démon. Mon âme désire que vous changiez maintenant, et que vous vous enrôliez sous la Croix de Jésus crucifié, vous et tous vos compagnons, pour former une compagnie du Christ et marcher contre les chiens infidèles qui possèdent le lieu saint où la douce Vérité suprême a vécu et a souffert des tourments et la mort pour nous. Je vous en supplie donc au nom de Jésus-Christ, puisque Dieu et notre Saint-Père ordonnent de marcher contre les Infidèles, et puisque vous aimez tant faire la guerre et combattre, ne combattez plus contre les chrétiens, car c'est offenser Dieu ; mais marchez contre leurs ennemis. N'est-ce pas une grande cruauté que, nous qui sommes des chrétiens, des membres unis au corps de la sainte Église, nous nous attaquions les uns aux autres ? Il ne faut plus faire ainsi, mais il faut partir avec un saint zèle, et n'avoir plus d'autres pensées.

2. Je suis bien étonnée que vous qui, d'après ce qu'on m'a dit, aviez promis d'aller mourir pour le Christ dans la sainte croisade, vous vouliez maintenant faire la guerre ici. Ce n'est pas là une bonne préparation à ce que Dieu demande de vous, en vous appelant

dans un lieu si saint et si vénérable. Il me semble que vous devriez maintenant vous y préparer par la pratique des vertus, jusqu'au moment où vous et les autres vous pourrez aller donner votre vie pour le Christ. Vous montrerez ainsi que vous êtes un vrai et généreux chevalier. Vous verrez mon père et mon fils, le frère Raimond, qui vous remettra cette lettre : croyez tout ce qu'il vous dira, car c'est un vrai et fidèle serviteur de Dieu, et il ne vous conseillera, ne vous dira jamais rien qui ne soit pour l'honneur de Dieu, pour le salut et la gloire de votre âme. Je termine en vous priant, mon très cher Frère, de vous rappeler la brièveté du temps. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

CATHERINE, la servante inutile.

LVII (221). — **A THOMAS D'ALVIANO** (1). — Tous les fidèles sont obligés de servir fidèlement la sainte Église.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Frère dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave de Jésus-Christ, dans son précieux sang, avec le désir de vous

(1) Thomas d'Alviano était un chef de bandes qui se mettaient à la solde des princes au moyen âge, combattant tantôt pour un parti, tantôt pour un autre. Thomas d'Alviano servait l'Église contre les Florentins en 1376, date de cette lettre.

voir le serviteur de la sainte Église, la colonne et le défenseur de cette douce Épouse du Christ. Car celui qui sera trouvé fidèle au moment de la mort ne verra pas les peines éternelles. Tout chrétien est obligé d'être fidèle à la sainte Église et de la servir, chacun selon son état. Dieu met ses travailleurs dans le glorieux jardin, et nous sommes ces travailleurs qui devons le servir de trois manières.

2. La première regarde tous les fidèles, qui doivent travailler par d'humbles et saintes prières, et par une véritable obéissance. Ils doivent être obéissants et respectueux envers la sainte Église, qui est le jardin où les chrétiens se plaisent et trouvent la vie de la grâce, quand ils ne méprisent pas le précieux Sang par le péché, par la révolte et la désobéissance à la sainte Église, mais qu'ils y travaillent comme nous l'avons dit. La seconde manière regarde ceux qui sont appelés à travailler dans ce jardin comme ministres, en administrant les sacrements, en nourrissant et en conduisant nos âmes. Ceux-là doivent nous nourrir de doctrine et d'exemples, et lors même que leur conduite n'est pas un miroir de vertus, nous n'en tirons pas moins la vie des sacrements qu'ils nous donnent, si nous les recevons dignement. Les défauts et les mauvais exemples des pasteurs ne doivent pas détruire le respect que nous leur devons, puisque la vertu des sacrements n'est point affaiblie par leurs fautes; et nous devons les respecter à cause de la vertu des sacrements, car ils sont consacrés, et Dieu dans les Écritures, les appelle *ses christs*. Il ne veut pas que la main des séculiers se lève contre eux, qu'ils soient bons ou

mauvais : c'est un péché abominable devant lui. Des hommes coupables deviennent des membres du démon, en voulant juger et punir leurs fautes, et en persécutant comme des aveugles notre sainte Mère l'Église. Dieu a prévu cette persécution, en appelant à son jardin la troisième sorte de travailleurs. Ce sont ceux qui assistent l'Église temporellement, mettant fidèlement à son service leurs biens et leurs personnes. C'est, il me semble, parmi ceux-là que Dieu vous appelle, pour que vous soyez dans ses nécessités un serviteur fidèle. Ce service est si agréable à Dieu, que nos paroles ne pourront jamais l'exprimer, surtout quand l'homme sert, non pas par plaisir et par intérêt, mais par zèle pour la sainte Église, pour son accroissement et son exaltation. Cela plaît tant à Dieu, que, quand même ceux qui la servent n'auraient pas toujours une droite et sainte intention, ils seront cependant recompensés de tout ce qu'il feront pour cette douce Épouse. Dieu sera pour ceux qui se fatiguent pour lui, et, « si Dieu est pour eux, personne ne sera contre eux (1). »

3. Aussi je vous invite, mon très cher Frère, à vous fatiguer, vous et ceux qui sont de votre compagnie, et à travailler avec une vraie et sainte intention pour la douce Épouse du Christ. C'est la plus douce et la plus utile fatigue qu'on puisse trouver dans le monde. Car vous triomphez même dans la défaite, et en perdant la vie corporelle vous gagneriez la vie éternelle. Le sang versé pour la sainte Église lave toutes les fautes et les

(1) Ép. aux Rom., VIII, 38.

iniquités qu'on a commises. Si vous remportez la victoire, vous n'en aurez pas moins offert votre vie à Dieu, puisque vous êtes exposés à la mort; et si vous acquérez des biens temporels, vous les posséderez légitimement. Qui ne voudrait pas, très cher Frère, s'exposer à toutes sortes de peines et de tourments pour être le serviteur fidèle de cette Épouse? Il n'y a que celui qui est assez aveugle pour mépriser le sang du Christ et persécuter l'Église : celui-là d'un coup perd son âme, son corps, et dissipe ses biens temporels. Oh ! quelle grâce Dieu vous a faite, à vous et à ceux qui servent l'Église, et ne la persécutent pas ! Vous ne pourriez jamais assez la reconnaître, même en livrant votre corps aux flammes.

4. Je vous en conjure, remerciez Dieu par votre amour, en étant un modèle de vertus dans votre état; agissez toujours avec une bonne et sainte intention, soyez une ferme colonne, un serviteur fidèle, et que l'étendard de la très sainte Croix ne quitte jamais votre cœur et votre esprit. En n'étant pas vertueux, en ne purifiant pas votre conscience par la sainte Confession, vous ne serez pas un serviteur fidèle à Dieu et à l'Église, vous ne serez pas un bon travailleur dans son jardin : c'est pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir le serviteur fidèle de la sainte Église. Je vous en supplie et vous en conjure vous et les autres, agissez ainsi, et unissez toujours la vertu de la justice à la miséricorde, car autrement ce ne serait pas une vertu. Baignez-vous dans le sang de Jésus crucifié, et faites avec une intention pure et un grand zèle ce que vous avez à faire ; et moi je lèverai les mains et l'esprit au ciel, et je

prierai continuellement pour vous et pour les autres. Je demanderai qu'il ne vous arrive aucun mal, et que vous obteniez la grâce de faire une bonne paix ; et après la paix nous irons tous à de beaux combats contre les infidèles (1). Ce sera une grande joie pour moi, car je suis bien affligée de voir que les chrétiens combattent les uns contre les autres, et que les fils se révoltent contre leur Père et persécutent le sang de Jésus crucifié. Je termine ; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

LVIII (222). — **A THOMAS D'ALVIANO.** — De la lumière de la saine foi. — Pour servir Dieu, il faut servir son prochain.

AU NOM DE JÉSUS CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

1. Très cher Frère dans le Christ, le doux Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir le serviteur fidèle de notre Créateur : c'est en le servant que l'homme règne éternellement. Il n'aurait pas la vie, celui qui ne serait pas fidèle à la lumière de la très sainte Foi. Elle s'acquiert avec l'œil de l'intelligence, quand l'âme considère l'ineffable charité de Dieu, qui nous

(1) Le grand désir de sainte Catherine était de voir organiser une croisade qu'elle espérait accompagner pour vénérer les saints lieux.

a donné l'être; et dans le Verbe, son Fils unique, nous retrouvons le même amour, car nous voyons que son sang nous a fait renaître à la grâce, que l'homme avait perdue par sa faute. Oui, c'est par amour que Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance; c'est par amour qu'il nous a donné son Fils, afin de nous racheter en nous faisant renaître à la grâce dans son sang. Dieu a voulu, par le moyen de son Fils, nous montrer sa vérité et sa douce volonté, qui ne cherche et ne veut autre chose que notre sanctification. La vérité est qu'il a vraiment créé l'homme pour qu'il jouisse de son éternelle vision, où l'âme participe à sa béatitude. Le péché commis par Adam empêchait cette vérité de s'accomplir dans l'homme. Et comme Dieu voulait l'accomplir, il s'est fait violence par amour et nous a donné ce qu'il avait de plus cher, son Fils unique ; et il lui a donné l'ordre de racheter l'homme et de le rappeler de la mort à la vie. Dieu veut que le fils d'Adam renaisse dans le Sang, et personne ne peut avoir le fruit du Sang qu'avec la lumière de la foi.

2. Le Christ disait à Nicodème : « Personne ne peut entrer dans la vie éternelle, s'il ne renaît une seconde fois (1). » Notre-Seigneur voulait par là faire connaître que son Père lui avait donné de concevoir l'humanité par l'amour, et de l'enfanter par l'obéissance et par la haine du péché, sur le bois de la très sainte Croix. Il semble que le doux Verbe a fait comme l'aigle, qui regarde le disque même du soleil ; il voit du haut du ciel la nourriture qu'il

(1) S. Jean, III, 3.

veut prendre; et quand il l'a vue sur terre, il se précipite, la prend, s'élève de nouveau pour s'en nourrir : de même notre Aigle, le doux Jésus, regarde le soleil de la volonté immuable du Père; il voit d'en haut l'offense et la révolte de la créature sur la terre créée, qu'il aperçoit des hauteurs du Père, et il voit la nourriture qu'il doit prendre. Cette nourriture, c'est ce qui sur cette misérable terre s'est révolté contre Dieu par une coupable désobéissance : il veut alors par l'obéissance accomplir dans l'homme la volonté du Père, il veut lui rendre la grâce et le retirer de la servitude du démon, qui lui donne la mort éternelle, il veut le ramener au service de son Créateur. Lors donc qu'il a vu et pris cette nourriture que lui offre le Père, il voit qu'il ne peut s'en nourrir sur la terre, et ramener ainsi l'homme misérable à sa première obéissance, et il s'élève avec sa proie jusqu'à la hauteur de la très sainte Croix ; et là il s'en nourrit avec un ardent désir, et il punit nos iniquités en souffrant dans son corps; il satisfait avec la volonté par la haine et l'horreur du péché, et avec la volonté de la vertu divine qui est en lui, il offre le sacrifice de son sang à son Père, et le Père accepte ce sacrifice.

3. Vous voyez qu'il s'est élevé par les peines, les opprobres, les injures, les mauvais traitements et les outrages; il a souffert de la soif, il s'est rassasié d'opprobres, si bien qu'il est mort du désir de notre salut; c'est ainsi que s'est nourri le doux et tendre Agneau. Il a dit: « Si je suis élevé en haut, j'attirerai tout à moi (1). » En effet, par la régénération que

(1) S. Jean, XII, 32.

l'homme trouve dans le sang de Jésus crucifié, il est attiré à l'aimer, s'il suit la raison et s'il ne s'éloigne pas pour l'amour de la sensualité. Et dès que le cœur est attiré à aimer son bienfaiteur, tout vient avec lui, le cœur, l'âme, la volonté et toutes les opérations spirituelles. Car toutes les puissances de l'âme, qui est spirituelle, sont attirées par cet amour. La mémoire est attirée par la puissance du Père, et elle est obligée de retenir ses bienfaits, de se les rappeler avec amour et d'en être reconnaissante. L'intelligence s'élève avec la sagesse de l'Agneau sans tache, et regarde en lui le feu de sa charité, où elle voit la justice des jugements de Dieu. Elle voit que tout ce que Dieu permet, c'est par amour et non par haine, que ce soit la prospérité ou l'adversité, et elle accepte et reçoit tout par amour. Si la sagesse de Dieu, qui est le Fils, avait voulu autre chose, il ne nous aurait pas donné la vie.

4. Alors l'âme, éclairée de cette vraie lumière, ne se plaint d'aucune fatigue qu'elle supporte; et si la sensualité veut se plaindre, elle la calme avec la lumière de la raison : non seulement elle ne se plaint pas, mais elle reçoit la peine avec respect; elle est contente de souffrir pour expier ses fautes et pour s'unir aux souffrances de Jésus crucifié. Si elle a dans le monde des biens, des honneurs, de la puissance, elle ne les possède pas avec un amour déréglé, mais avec l'amour et le zèle de la sainte justice, parce que le regard de son intelligence est fixé sur la sagesse du Fils de Dieu, où elle voit abonder la justice au point que, pour ne pas laisser la faute impunie, il l'a expiée dans son humanité, qu'il avait revêtue pour

nous. La volonté se lève alors, et court à l'amour que l'œil de l'intelligence a vu en Dieu, et elle acquiert et goûte ainsi la grâce et la clémence du Saint-Esprit. Le cœur une fois rempli de l'amour et du désir de Dieu, s'élargit pour aimer le prochain avec une charité fraternelle, et non par amour-propre : car, s'il était dans l'amour-propre, il n'observerait la raison et la justice ni pour lui-même ni pour le prochain. Mais, parce que la grâce du Saint-Esprit l'a délivré de l'amour-propre par l'amour qu'il a pour Dieu, il est devenu un serviteur juste et fidèle de son Créateur ; il élève ses affections, parce qu'il aime tout pour Dieu ; et dans toutes les positions où il se trouve, qu'il possède la puissance, les grandeurs, les richesses du monde, qu'il soit dans l'état de continence ou dans l'état de mariage, qu'il ait des enfants ou qu'il n'en ait pas, toujours il est agréable à Dieu, parce qu'il l'aime avec l'amour qui l'unit à lui ; et ainsi se manifeste la Vérité suprême. L'homme a réglé les trois puissances de son âme ; il les a élevées en haut par l'amour, et les a réunies au nom de Dieu : la mémoire s'applique à retenir les dons et les grâces de Dieu, à comprendre sa volonté dans la sagesse du Fils, et la volonté à aimer la douce clémence du Saint-Esprit : et Dieu alors se repose par la grâce dans son âme.

5. C'est ainsi que nous devons comprendre cette parole du Sauveur : « S'ils sont deux ou trois, ou plus, rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Nous pouvons croire qu'il parlait de la réunion des trois puissances de l'âme aussi bien que de la réunion corporelle des serviteurs de Dieu ; mais remarquez qu'il est dit deux ou trois, ou plus. Nous

voyons pourquoi trois ; nous pouvons comprendre aussi le nombre deux par l'amour et le saint désir, car c'est l'amour qui réunit. Si l'homme n'aimait pas, il ne disposerait pas la mémoire à recevoir et à retenir ; l'intelligence ne serait pas portée à voir et à comprendre, et la volonté ne nourrirait pas en elle l'amour divin. Dès que le trésor est réuni, la sainte crainte de Dieu le garde, et ne laisse pas entrer dans la cité de l'âme son ennemi, c'est-à-dire le péché mortel. Et quoique la loi sainte de Dieu ait été donnée à Moïse fondée sur la crainte, il faut reconnaître que son premier motif fut l'amour ; car Dieu l'a donnée par amour, afin d'empêcher l'homme de faire le mal. Le doux et tendre Verbe vint ensuite avec la loi d'amour, non pour détruire la loi donnée, mais pour l'accomplir. Car la crainte ne donnant pas la vie, il unit à la loi de crainte la loi d'amour, dont la perfection rendit parfait ce qui était imparfait.

6. Il faut donc suivre l'une et l'autre, car leur union est si grande, que celui qui ne veut pas être séparé de Dieu ne peut avoir l'une sans avoir l'autre ; elles sont unies quant à ce qui regarde les dix commandements, et elles donnent la vie de la grâce : celui qui voudrait les séparer ne pourrait pas avoir Dieu par la grâce au milieu de son âme. Il est dit : s'ils sont deux, et non pas, si quelqu'un ; car un seul ne peut faire plus d'un, et aussi on ne peut arriver à trois sans être deux. Mais il faut que l'âme en réunisse d'abord deux, c'est-à-dire l'amour et la crainte de Dieu ; puis peu à peu se réunissent les trois puissances de l'âme, qui ne sont autre qu'une seule âme où la perfection de la charité opère de si grandes

merveilles, qu'elle en vaut deux, trois et plusieurs. Et pourquoi est-il dit : ou deux, ou trois, ou plusieurs réunis en mon nom ? Cela s'entend des saintes et bonnes œuvres de la créature raisonnable : car, bien que tout ce qu'elle fait semble appartenir au monde, comme d'avoir un haut rang, de la puissance, une femme et des enfants, toutes ces choses, qui sont de la terre, peuvent être élevées à Dieu, lorsque l'âme a pris pour principe de régler et de réunir toutes ses puissances au nom de Dieu. Alors elle connaît bien la vérité, c'est-à-dire que Dieu ne lui a donné en cette vie aucune chose qui puisse, si elle le veut, être un obstacle à son salut, et qui ne soit au contraire un moyen de pratiquer la vertu et de lui donner une plus grande connaissance de sa misère et de la Bonté divine.

7. L'homme dès lors ne se plaint pas, et ne peut se plaindre ni du Créateur ni de la créature, mais seulement de lui-même, qui se révolte contre son Créateur, avec la corruption du péché mortel. Il ne peut se plaindre de Dieu, car Dieu l'a fait si fort, que ni les démons, ni les créatures ne peuvent le séparer de Dieu ; et même souvent, s'il ne veut pas suivre la sensualité et la colère, les injures que lui font les hommes du monde lui font posséder Dieu plus parfaitement, et lui font connaître, par la vertu de la sainte patience, s'il aime ou non son Créateur ; et la grâce remplira de plus en plus le vase de son âme. Il ne peut pas se plaindre si, par le moyen de la créature, il reçoit des mouvements impurs, et s'il est porté à des choses déshonnêtes. Je dis qu'il ne peut pas se plaindre, encore que ces mouvements puissent

venir de sa propre fragilité ou de la tentation de quelque créature, comme nous l'avons dit, car rien ne peut le forcer, s'il veut faire résistance avec la raison et respirer le parfum de la pureté.

8. Mais quand il se sent attaqué par ce vice ou par d'autres, qu'il recoure à l'amour et à la sainte crainte de Dieu, qu'avec l'œil de l'intelligence il regarde dans sa mémoire, où se conservent les bienfaits de Dieu, qu'il l'aime avec le cœur et lui rende grâce et louange ; et cette sainte reconnaissance éteindra le feu de la colère, de l'impureté, de l'injustice et de tout autre vice, mais surtout de l'injustice. Car si l'homme qui possède les honneurs et la puissance ne les possède pas vertueusement, il tombe dans beaucoup d'excès. S'il ne les possède pas, le regard fixé sur Dieu, il les possèdera avec un amour-propre déréglé : et cet amour empoisonne l'âme et lui ôte la lumière, tellement qu'elle ne voit plus et ne connaît plus que les choses passagères et sensuelles, jugeant la volonté de Dieu, la sienne et celle des hommes toujours en mal et jamais en bien. Elle la prive de la vie de la grâce et lui donne la mort, et toutes ses œuvres ne tendent qu'à la mort du péché. Car il rend la justice selon le bon plaisir des hommes, et non selon la raison, par la crainte servile qu'il a de perdre sa position. Oh ! combien est dangereux cet amour coupable ! C'est la loi du démon qui fut donnée dans le principe à Ève, et Adam la suivit et l'observa comme une loi diabolique d'amour et de crainte. Mais la douce Vérité suprême a renversé cette loi perverse, tellement que l'homme n'est jamais forcé de la suivre pour rien au monde. Il peut bien

par son libre arbitre la suivre lui-même s'il le veut, mais aucune force ne peut le contraindre à le faire plus qu'il ne veut.

9. La créature raisonnable doit donc bien rougir d'avoir un tel Rédempteur, qui lui a donné la force, qui l'a tirée de la servitude du péché, et de ne pas le suivre avec un amour parfait, de tout son cœur, de toute son âme, avec la lumière de la Foi vive que voit et que goûte l'œil de l'intelligence, avec l'amour qui enfante les œuvres de vie et non de mort; car la Foi est vivante, et « sans les œuvres la Foi est morte (1). » Nous ne pourrons autrement être les serviteurs de Jésus crucifié. Son service fait régner l'homme dans la vie éternelle : car il se rend maître de lui-même, et dès que l'homme est maître de lui, il est maître du monde entier et ne s'inquiète de rien, ne craint rien, si ce n'est Dieu, qu'il sert et qu'il aime. Beaucoup possèdent des villes et des châteaux, et ne se possèdent pas eux-mêmes par l'amour de la vertu ; ils se trouvent pauvres et privés de tout à la fois, du monde et de Dieu, dans la vie ou dans la mort. Parce que j'ai compris que sans le moyen de la lumière de la Foi vous ne pouviez arriver à cette perfection, je vous ai dit que je désirais vous voir le serviteur fidèle de notre Créateur : et je vous en conjure, très cher Frère, faites-le, servez-le généreusement.

10. Il est vrai que vous ne pouvez lui être utile et le servir, car il n'a pas besoin de nous ; mais il nous a donné un moyen : il regarde fait à lui-même ce que

(1) Ép. de S. Jacques, II, 20.

nous faisons à notre prochain, si nous le servons pour la gloire et l'honneur de son nom. Entre tous les services, celui qui lui est le plus agréable, c'est de servir sa douce Épouse ; et c'est à ce service que vous semblez appelé. Servez-la donc généreusement ; tous les services spirituels ou temporels que vous lui rendrez lui seront agréables, dès que vous le ferez avec une droite et bonne intention. Si vous le faites, Dieu vous en sera reconnaissant et vous récompensera de vos peines, en cette vie par la grâce, et dans l'autre par l'éternelle vision de Dieu ; vous verrez dans une clarté parfaite et sans aucune obscurité, l'amour et la vérité du Père ; ce que nous voyons ici-bas imparfaitement, nous le verrons là-haut dans sa perfection. Je termine en priant la bonté de Dieu de vous donner la lumière parfaite pour le servir parfaitement. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. E. CARTIER

Vie de sainte Catherine de Sienne. 4e édition, 2 vol. in-18 jésus..............................	5 fr.	»
Dialogue de sainte Catherine de Sienne. 2e édition, in-18 jésus..............................	3	75

Œuvres du B. Henri Suso, in-18, 3e édition.	4	»
Lettres du P. Besson, in-18 jésus............	3	50
Vie du P. Besson, in-18 jésus................	3	50
Vie de Fra Angelico de Fiesole, ou la Peinture chrétienne en Italie avant la Renaissance, in-8..	5	»
Histoire des Reliques de Saint-Thomas-d'Aquin, in-12..............................	2	»
Conférences de Cassien sur la Perfection religieuse, 2 volumes in-12......................	5	»
Institutions de Cassien, in-12................	2	50
Dialogues de saint Grégoire le Grand, in-12.	3	50
Etude sur l'Art chrétien, petit in-8°..........	3	50
L'Art chrétien. Lettres d'un solitaire, 2 vol. in-8°	15	»
Les Sculptures de Solesmes, in-8° raisin. ...	3	»
Les Moines de Solesmes (Palmé), in-18.......	3	»
Recherches sur quelques Médailles du seizième siècle. In-8° raisin, avec planches...	3	»

Le Mans. — Typographie Ed. Monnoyer.